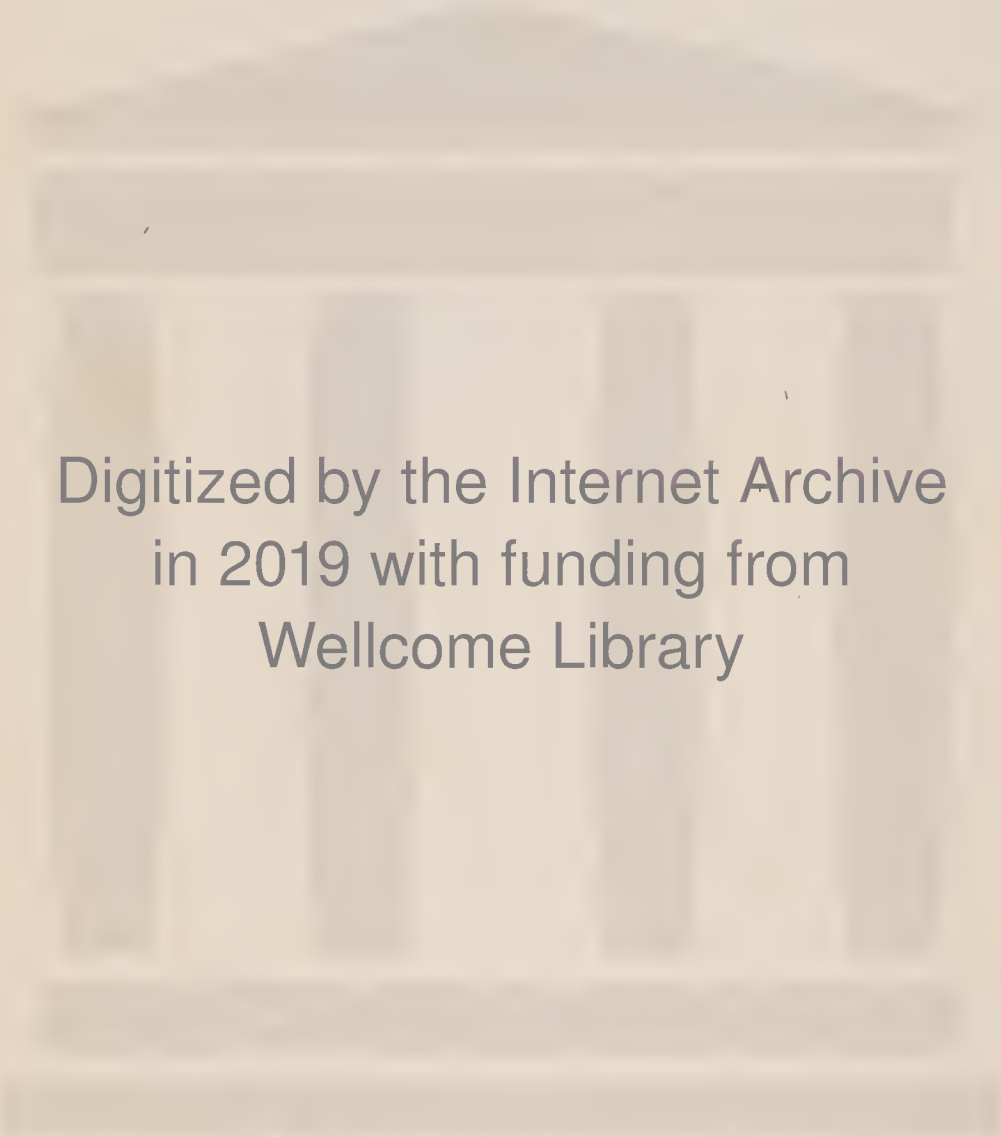


293 A

592.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/s2id13415030>





L'OBSERVATEUR

DES

SCIENCES MÉDICALES.

42/600

L'OBSERVATEUR

DES

SCIENCES MÉDICALES;

DÉDIÉ À HIPPOCRATE,

PAR P.-M. ROUX, Rédacteur - Général.

Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.
VOLT., Henr.

5^{me} Année.

TOME DIXIÈME.

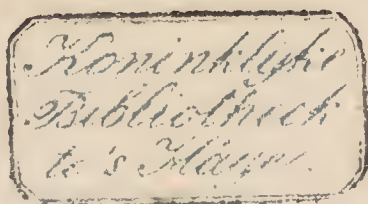


MARSEILLE,

IMPRIMERIE MILITAIRE DE M.^{me} V.^e ROCHE,

Dirigée par DUFORT, rue du Pavillon, n^o 20.

1825.



*Le premier N.^o de chaque tome est revêtu
de la signature de l'Éditeur.*





l'époque où les jeunes gens les finissent ordinairement. Aussi, s'étant rendu à Aix auprès du célèbre *Lieutaud*, il répondit si bien aux questions que lui fit ce professeur; il déploya tant de connaissances, que *Lieutaud*, étonné, l'engagea à s'enrôler sous les bannières d'*Esculape*, prévoyant déjà ce qu'il pourrait faire pour la science. Docile à la voix d'un maître si digne d'être écouté, *Gerard*, gradué à Aix, n'hésita point à aller prendre le bonnet à Montpellier, et il l'y obtint à l'âge de 20 ans, après avoir subi avec distinction ses actes probatoires.

Ce fut pendant le temps qu'il passa dans cette ville qu'on s'aperçut de sa vocation pour une science à laquelle il s'adonna depuis d'une manière particulière et avec toute l'ardeur d'un homme qui désirait en reculer les limites. *Gouan*, le doyen des botanistes français, était alors suivi par des étudiants en médecine qui s'enrichissaient autant par les leçons de ce vénérable professeur que par leur propre travail. L'un d'eux, *Commerson*, passionné pour les sciences et surtout pour l'histoire naturelle, se sent comme naturellement porté à s'approcher de *Gerard* qu'il ne connaissait point encore; *Gerard* de son côté éprouve la même inclination. Ainsi, existe-t-il des mouvemens d'attraction parmi les hommes d'une même trempe. *Gerard* et *Commerson* donnent bientôt l'exemple (si rare) de deux vrais amis. Entraînés par le même penchant, ils se livrent ensemble à des recherches aux environs de Montpellier et découvrent des espèces qui avaient échappé à l'investigation de leurs prédécesseurs.

Qu'elle dût être pénible la séparation de ces deux amis! Il était réservé à *Commerson* de s'illustrer par un voyage autour du Monde et par une immense et magnifique collection de plantes et d'animaux la plupart inconnus. Mais la Parque devait trancher le fil de son existence à l'Ile-de-France, le 13 mai 1773, avant qu'il eut terminé ses travaux et joui de sa célébrité. Plus heureux, *Gerard*, après deux ans de séjour à Montpellier, revient en

Provence qui, bornée au nord par le Dauphiné, au midi par la mer Méditerranée, à l'est par les Alpes et le Var, à l'ouest par le Rhône; soumise à l'influence d'un beau ciel mais variable: tour-à-tour froid et chaud; ayant un sol inégal, très-productif sur nombre de points, agreste, marécageux, inculte sur d'autres; traversée par des montagnes plus ou moins escarpées, boisées, ou arides, etc., doit nécessairement renfermer des produits très-variés et cette diversité ne pouvait échapper à un esprit aussi pénétrant que celui de *Gerard*. Aussi, n'éprouva-t-il pas le besoin de voyager comme son ami dans des contrées lointaines pour poursuivre ses intéressantes recherches. Il voit, dans sa province, naître l'*arbutus uva ursi*, l'*arbutus alpina* des Lapons, fleurir l'*agave americana*, le myrthe, et fructifier le palmier de l'Inde. Surpris qu'une contrée aussi fertile n'ait que peu ou point fixé l'attention des naturalistes distingués qu'elle a produits, il prend la résolution de traiter pour sa part la partie botanique. Avant lui, il est vrai, *Garidelle* avait décrit 1500 plantes nées ou cultivées en Provence, mais si l'on en soustrait les variétés des plantes naturelles du pays et les plantes exotiques, le nombre fixé par *Garidelle*, se trouve réduit à 1000. D'ailleurs, il n'a fait le plus souvent, comme l'observe le rédacteur de l'*Avant-coureur* de 1761, que copier *Magnolle*; et plus littérateur que botaniste, il donna plus à l'agrément qu'à l'instruction. Abandonnant de tels guides, *Gerard* commence, en 1754, par visiter et fouiller tous les lieux même les moins accessibles de la Provence, arrive jusques au Mont-Genèvre, et descend par le Mont-Cenis sur Turin où il s'entretient avec *Allioni*, auteur de la Flore du Piémont. Il lui fallut quatre années consécutives pour diriger ses regards investigateurs sur tous les points de la Provence. Mais aussi, le résultat de tant de peines fut une collection de 1700 plantes dont plusieurs ne paraissaient point indigènes et dont quelques-unes n'avaient pas encore été décrites.

S'étant rendu à Paris, en 1759, il fit graver les principales et les disposa toutes dans l'ordre des affinités naturelles, ordre que *Bernard - de - Jussieu* venait d'établir, en 1755, dans le jardin de Trianon et qui fut suivi en 1763 par *Adanson*. Ainsi disposées, ses plantes formèrent un ouvrage in-8.^o, qui, imprimé, en 1760, sous ce titre : *Flora-Gallo Provincialis*, parut, en 1761, dédié à l'illustre et vertueux *Malesherbes* qui estimait *Gerard* et l'aimait. Cet ouvrage écrit en latin, comme les ouvrages de *Celse* ou ceux de *Cicéron*, remarquable par des descriptions claires et précises et par des observations exactes, fit le plus grand plaisir au monde savant. Toutefois, il présentait un vuide que l'auteur se proposait de remplir dans une nouvelle édition. En effet, on eut désiré trouver en regard de chaque plante le nom spécifique dont le *botaniste suédois* les a caractérisées.

Il est à regretter que cette nouvelle édition de sa Flore qui devait être considérablement augmentée, n'ait point été publiée. L'auteur s'arrêta lorsqu'il ne lui restait pas beaucoup à faire, seulement, à ce qu'on a pu presumer, parce que le plaisir que lui procurait ce travail avait été contre-balancé par les difficultés qu'il avait rencontrées, surtout dans la cryptogamie. D'ailleurs, depuis plus d'un quart de siècle, la science a fait tant de progrès, qu'à mesure que le *botaniste de Cotignac* avançait, il était encore devancé par d'autres plus à portée que lui de communiquer avec des savans et de consulter tous les ouvrages nouveaux.

Gerard préluda à la Flore de Provence par des productions moins importantes, il est vrai, mais qui donnèrent déjà la mesure de son savoir et de son excellent esprit d'observation. Il présenta d'abord à l'Académie royale des sciences un mémoire sur le genre et les espèces de *caucalis*, et cette production fut insérée dans le 6.^e volume des mémoires des savans étrangers; il contribua aussi à la

rédaction de ceux que *Bernard* publia sur l'histoire naturelle de l'olivier , et fournit au P. *Papon* une intéressante description des arbres et des plantes les plus remarquables qui sont cultivés ou qui naissent dans la Provence. Ce travail a été consigné dans le 1.^{er} volume de l'histoire de cette Province. *Gerard* n'écrivit ensuite presque plus que pour traiter des sujets qui lui étaient demandés , parce qu'il ne cultivait la botanique que par goût , ou pour mieux dire par passion , sans viser à la célébrité que pourtant il n'a point manqué d'acquérir.

Cependant , ayant fait des observations sur la nature de la folle avoine, *avena sterilis* L. et sur les moyens de l'extirper, il les présenta à l'Académie royale des sciences qui approuva le rapport avantageux que firent les commissaires chargés d'en rendre compte. Ces observations sont , ainsi que le rapport, insérées dans le premier volume du recueil des mémoires pour servir à l'histoire de Provence.

En 1788, *Gerard* communiqua à la même Compagnie un mémoire concernant deux plantes (la *Vicia amphicarpos* ; Ger. et le *Lathirus amphicarpos*) long-temps confondues, qu'il avait trouvées aux environs de son pays et dont la fructification s'exécute complètement au-dessus et dans l'intérieur de la terre. Cette dissertation a été imprimée dans le magasin encyclopédique du 6 thermidor an 8.

Enfin , le journal du Var et les mémoires de la Société d'émulation de ce département contiennent diverses observations économiques de notre botaniste , et notamment la description de ce lichen (*lichen niger leprosus* , ater, *tuberculis subrotundis concoloribus* , L. syst. veget. pag. 957) qui dégrade les statues et les monumens en marbre.

Le digne *Malesherbes* , protecteur éclairé des sciences , des arts et de tous les genres de talens qui pouvaient tourner au profit de sa patrie , ayant conçu le projet de faire traduire et commenter l'histoire naturelle de *Pline* par des savans dont chacun aurait été chargé de la partie la plus analogue à ses connaissances , jeta les yeux sur *Gerard*

pour lui confier la partie botanique. Mais ce projet , le seul capable de nous donner une version exacte de *Pline*, ne fut pas réalisé , et la traduction de M. *Poinsinet de Sivry* ayant paru, *Gerard* releva un très-grand nombre d'erreurs que ce traducteur avait commises et adressa ses observations à l'Académie royale des sciences. Cette Société approuva le rapport favorable que firent à cet égard les commissaires qu'elle avait nommés.

Des observations qui tendaient à jeter le plus grand jour sur la botanique des anciens , en ayant pour but le seul ouvrage peut-être où elle soit bien exposée , méritaient assez d'être livrées à l'impression , et elles eussent formé un grand volume in-4.^o Malheureusement, la révolution, qui vint entraver tant de choses, fit cesser les relations de la France avec l'Allemagne où l'on avait envoyé le manuscrit pour être imprimé, et il fallut ajourner un louable projet qui ne s'est plus réalisé.

La correspondance de *Gerard* avec les savans de l'Europe : *Linné*, *Burman*, démonstrateur du jardin des plantes d'Amsterdam, *Schmidel*, éditeur des œuvres de *Gesner*, l'anglais *Smith*, *Roesner*, *Wagner*, les *Jussieu*, *Adanson*, *Gouan*, des *Sauvages*, *Allioni*, A. *Broussonet*, *Desfontaines*, etc. Celle qu'il entretenait avec d'autres médecins, des botanistes distingués : MM. d'*Anthoine* de Manosque, *Minuty* et *Robert* de Brignolés, *Jauvy* de Grasse, de *Suffren*, auteur d'un traité sur le figuier, le chevalier de *Gouffé-Lacour*, directeur du jardin royal des plantes de Marseille, le frère *Gabriel*, capucin de cette ville et botaniste renommé, *Artaud* d'Arles, etc., etc. Celle qu'il eut avec les nombreuses Sociétés savantes qui s'étaient empressées de l'accueillir dans leur sein, le délassaient et le consolait, surtout dans la vieillesse, des privations auxquelles il était assujetti. Mais on conçoit que tant de relations ont dû le détourner des travaux auxquels il aurait pu se livrer encore dans l'intérêt public.

Modeste, comme il le fut toujours, souvent il cherchait

à s'instruire , en écrivant à de nombreux savans que , sans qu'il s'en doutât , il leur communiquait plus qu'il ne recevait d'eux. C'est dire combien peu il rapportait à lui-même et cette vérité est encore attestée par les productions dont il a enrichi les archives de l'Institut, les archives de l'ancienne Société royale de médecine de Paris, celles de la Société de médecine-pratique de Montpellier, celles de la Société royale de médecine de Marseille , celles de la Société linnéenne de Londres, celles de l'Académie des sciences , lettres et arts de Toulon , enfin les archives de plusieurs autres associations savantes , françaises ou étrangères dont il était membre correspondant.

Il n'éprouva jamais plus de satisfaction qu'en recevant dans son humble retraite , la visite des savans de l'Europe , qui se rendirent en Provence , moins peut-être par raison de santé ou tout autre motif , que par le désir de faire la connaissance du *botaniste de Cotignac*. Nous ne citerons que *Smith* et *A. Broussonnet* parmi ceux qui vinrent voir *Gerard*. *Gerard* les accueillit avec infiniment de déférence et d'affabilité et ils retournèrent bien pénétrés qu'il réunissait autant de talens que de vertus.

Loin du tumulte des grandes villes , à l'abri des tracasseries auxquelles on n'y est que trop exposé , *Gerard* cultivait la science dont il faisait ses délices et qui le mettait journellement à même de méditer sur les merveilles du Créateur. Il dédaignait la gloire , la célébrité et l'avenir , sans doute parce que son unique ambition était de mériter la vie éternelle par ses bienfaits. Aussi , n'a-t-il laissé aucune note sur la carrière qu'il a parcourue ici-bas et fallait-il en quelque sorte deviner sa pensée. Mais on le reconnaissait facilement à ses actions : bon père , bon époux , ami sincère , compatissant , donnant sans cesse des conseils et des secours aux malheureux , exerçant son état sans exiger aucune rétribution , d'une douceur admirable , d'une patience à toute épreuve , tel fut *Gerard*.

Malgré tant de précieuses qualités personnelles , et bien

qu'il ne se fut jamais occupé que de science, il n'échappa point aux effets de nos agitations politiques ; il devait subir la commune loi , car l'homme souffrait alors d'autant plus qu'il était vertueux : le *Moniteur* du 23 décembre 1819 et le *Courrier* du 24 de ce mois nous apprennent que *Gerard* fut persécuté par ceux mêmes qu'il avait guéris et qu'il soigna encore après le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité.

Médecin profond, il sut toujours mettre à profit les sages préceptes de l'hygiène. Par l'exercice qu'il prenait dans ses herborisations , il fortifia son faible tempérament, parvint à une heureuse vieillesse, et devint ainsi le sous doyen des botanistes français, le professeur *Gouan* étant seul plus âgé que lui. Il conserva pendant seize lustres l'intégrité de ses facultés physiques et morales, mais lorsque son grand âge ne lui permit plus de se livrer à des courses continuelles, son corps s'affaiblit insensiblement et son esprit en partagea la décadence. Toutefois, il parlait souvent de ses intéressans travaux, trouvait en leur souvenir un puissant corroborant et toujours son âme fut élevée par les sentimens religieux, au point que s'il a paru dans ses derniers momens ne plus se mettre en rapport avec les choses de ce bas monde, c'est qu'il n'était alors occupé que du bonheur attaché à la demeure du juste.

Gerard est mort, le 19 novembre 1819, âgé de 86 ans et 4 mois ; mais il vivra éternellement dans la mémoire des amis de la science et de l'humanité. Ajoutons que sa maison est devenue l'objet de la vénération de ses concitoyens et des étrangers, et cela, autant par les souvenirs qui s'y rattachent, que parce qu'elle est occupée par l'héritier de son mérite et de ses éminentes qualités, son fils aîné, maire de Cotignac et l'un des administrateurs les plus distingués de la Provence.

TROISIÈME PARTIE.

—————

LITTÉRATURE MÉDICALE, NOUVELLES SCIENTIFIQUES,
MÉLANGES, ETC.

1.° ANALYSE D'OUVRAGES IMPRIMÉS.

—————○○○—————

DELLA maniera più atta a curare radicalmente le varici ed impiagamenti varicosi dell'estremità inferiori, c'est-à-dire, de la manière la plus propre à guérir radicalement les varices et ulcères variqueux des extrémités inférieures ; par M. Ranieri CARTONI, docteur en médecine et en chirurgie, à Pise. (In-8.° de 93 pages, Pise, 1821).

LES varices sont une des maladies chirurgicales dont on s'est occupé le plus et peut-être avec le moins de succès. Depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, les gens de l'art se sont efforcés de trouver, à force d'expériences, les moyens les plus propres à les guérir radicalement, et les résultats qu'ils ont obtenus ont fait voir que le plus souvent ils n'avaient fait que pallier le mal. De nos jours, le zèle des chirurgiens français a été un peu ralenti par les suites fâcheuses des expériences hardies de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains étrangers et aussi par des exemples de lésions accidentelles des veines qui ont donné lieu à l'inflammation de leur membrane interne, inflammation qui a été presque toujours mortelle.

Dans l'état indécis de la pratique, relativement à la cure d'une maladie aussi commune, le docteur *Cartoni*, de Pise, a cru devoir publier dans un mémoire, qu'il a

T. X. Juillet 1825.

enrichi de détails précieux sur ce qui avait été dit et écrit de plus important, avant lui, vingt observations de varices et ulcères variqueux, pour lesquels il a employé ou vu employer, le plus souvent avec succès, différentes méthodes ou procédés opératoires dont nous donnerons plus bas la description et les résultats. Ce mémoire renfermant des faits et des observations intéressantes, et se trouvant d'ailleurs écrit dans une langue étrangère, nous avons cru devoir en donner une analyse assez étendue.

La marche la plus rationnelle à suivre pour trouver le traitement le plus convenable à une maladie, est sans contredit l'examen attentif de sa nature et des causes qui l'ont produite. C'est aussi par là que commence le docteur *Cartoni*. Après avoir établi que les varices consistent dans la dilatation des parois des veines, il regarde, d'après l'opinion de la majorité des auteurs, les causes mécaniques qui retardent ou arrêtent le cours du sang dans ces vaisseaux, comme prédisposantes et même déterminantes, et aussi comme les plus importantes à considérer. Ainsi la structure des veines, leur situation, la marche du sang contre son propre poids, la station abusivement prolongée, les engorgemens et tumeurs situés dans l'abdomen, l'état de grossesse, enfin tout ce qui met obstacle à la libre circulation du sang veineux, sont autant de causes qui contribuent, selon leur degré d'action, à la formation des varices et ulcères variqueux.

Ces causes agissant plus particulièrement sur les veines des extrémités inférieures, ce sont aussi ces extrémités où l'on observe le plus souvent la maladie qui nous occupe.

L'auteur passe ensuite en revue les traitemens recommandés et employés par les auteurs anciens et modernes. Il divise les moyens dont ils firent usage, en *palliatifs* et *cureatifs*.

Parmi les premiers sont les astringens, tels que la glace,

la neige, les solutions aluminiques, le bandage de *Theden*, la bottine de *Dionis*, le bas lacé, etc.

Les seconds consistent en des opérations diverses, pratiquées pour vider la veine variqueuse et pour obtenir son oblitération.

Hippocrate faisait la ponction des varices et les vidaient ensuite, au moyen de pressions et de frictions répétées. Il recommandait de ne pas faire une trop grande ouverture afin d'éviter la formation d'un ulcère.

Celse s'exprime ainsi : *vena omnis quæ noxia est, aut adusta tabescit, aut manu exciditur*. Après avoir décrit la manière de mettre la veine à découvert, de la brûler et de panser la plaie, il recommande de faire la même opération sur toute l'étendue de la varice, en ayant soin de mettre un intervalle de quatre doigts entre chaque usion. Si cependant la veine est tortueuse et forme des agglomérations, il dit qu'il est préférable de l'exciser.

Aetius, à son exemple, extirpait les tumeurs variqueuses, après les avoir isolées entre deux ligatures.

Paul d'Egine et *Fabrice d'Acquapendente*, après avoir placé une ligature à chaque extrémité de la varice, fendaient celle-ci et attendait ensuite la chute spontanée de la portion comprise entre les deux liens.

Richter ne conseillait l'extirpation des varices que lorsqu'elles avaient résisté aux autres moyens employés et quand les malades en éprouvaient des inconvénients graves. Il l'exécutait après avoir compris la tumeur entre deux ligatures. Dans quelques cas il n'enlevait que la paroi antérieure de la veine. Il recommande de ne pas employer les ligatures lorsque la veine est située sur un os qui en facilite la compression.

Les moyens que nous venons d'énumérer, dit le docteur *Cartoni*, doivent être rejetés à cause de leur insuffisance, plus encore que pour les dangers qu'ils entraînent. Par eux, on ne peut guérir que séparément et en multipliant

les opérations autant de fois qu'il y a de tumeurs ou de veines variqueuses, ce qui devient alors dangereux en raison du nombre.

L'idée de traiter les varices comme les anévrismes, c'est-à-dire, de lier, dans un seul point, le tronc principal du vaisseau affecté pour y intercepter la circulation, paraît due au chirurgien anglais sir *Everard Home*. Il y a seulement cette différence entre son procédé et celui adopté pour la ligature des artères, que dans le premier la ligature est placée au-dessous de la tumeur, par rapport au cours du sang, tandis que dans le second elle est placée au-dessus. Il recommande de ne l'employer que lorsque la petite saphène et ses divisions se trouvent dans un état sain.

Il exécute cette opération de la manière suivante : après avoir fait marcher un peu le malade pour faire gonfler la veine, il le fait placer debout, le dos appuyé contre le bord d'une table sur laquelle il a fixé une chaise dont le dossier est tourné du côté du malade et au niveau du bord de la table; puis il fait soutenir le membre affecté, par un aide, à une hauteur convenable et de manière que le jour frappe le côté interne du genou. Dans le point où la saphène interne est plus superficielle, il forme aux tégumens un pli, dont les extrémités sont tenues par lui et par un aide, perce la base de ce pli, avec un bistouri dont le dos est tourné du côté de la veine, qu'il évite de blesser par ce moyen, et achève l'incision en portant l'instrument de dedans en dehors. Le vaisseau une fois mis à découvert et isolé des parties qui l'entourent, il passe autour de lui une ligature qu'il ne noue qu'après avoir fait coucher le malade dans son lit. Il termine en recouvrant la plaie de charpie sèche, après en avoir rapproché les bords au moyen de bandelettes agglutinatives, et en appliquant un bandage contentif. Pour accélérer la guérison de la plaie, il enlève souvent la liga-

ture dès le 5^e jour, ne voulant pas attendre sa chute spontanée, qui a généralement lieu du 9.^e au 12.^e

Dans neuf cas d'ulcères variqueux que ce chirurgien traita par cette méthode, les plaies prirent un meilleur aspect dès le troisième jour, et les varices qui les accompagnaient diminuèrent sensiblement dès le lendemain de l'opération. Il observe que le premier effet de la ligature est de faire gonfler les varices, mais que bientôt après elles diminuent peu à peu, à mesure que le nouveau mode circulatoire s'établit, et que les branches de la petite saphène augmentent de capacité pour suppléer à la grande, dans laquelle la circulation vient d'être interceptée.

Le professeur *Volpi*, de Pavie, qui s'est occupé particulièrement de cette maladie et qui a fait connaître en Italie la méthode de *Home*, dit que celui-ci en a exagéré les avantages, et il cite à l'appui de cette opinion des observations tirées de sa pratique et de celle des professeurs *Scarpa* et *Monteggia*, dont *M. Cartoni* donne une analyse et desquelles il résulte que la guérison ou l'amélioration obtenues d'abord, ne fut que temporaire et que dans quelques cas le malade mourut des suites de l'opération ou courut de grands dangers.

Les professeurs *Cairolì*, de Pavie, et *Rima*, de Venise, obtinrent des effets bien différens. Dans les observations fournies par ces chirurgiens, la ligature ne fut suivie d'aucun accident alarmant, les fils tombèrent du 3.^{me} au 12.^{me} jour et les malades furent tellement soulagés qu'ils se regardèrent comme guéris.

Dans un de ces cas, le professeur *Rima* employa un moyen qui nous paraît avantageux pour assurer le succès de la méthode de *Home*. Au moment de faire la ligature, il appliqua, sur le trajet de la saphène, une compresse longuette un peu épaisse qu'il contint par un bandage roulé depuis les orteils jusques au point de l'opération, ayant en soin de vider la veine au moyen de frictions

faites de bas en haut, à mesure qu'il appliquait le bandage.

Malgré les avantages qu'il en avait retirés, M. *Rima* doutant qu'on pût obtenir par cette méthode une guérison radicale, proposa de lier les principales ramifications de la grande saphène, sur le dos du pied, ou au voisinage de la malléole interne, c'est-à-dire, entre la tumeur ou l'ulcère variqueux et la colonne de sang qui y arrive. Deux fois il mit cette méthode en usage. Dans un de ces cas, il obtint la disparition complète des varices; dans l'autre, les tumeurs variqueuses ne firent que diminuer lentement, sans jamais s'effacer entièrement, mais le malade pût marcher ensuite sans gêne et sans douleur.

Le même M. *Rima* proposa plus tard de substituer à la ligature des veines, leur section complète, avec interposition d'un corps étranger entre les bords de la division, pour en prévenir la réunion. D'après lui, cette méthode fut mise en usage avec succès par M. *Solera*, à l'hôpital civil de Mantoue. L'opération fut pratiquée en deux endroits, sur la saphène, et eut pour effet la guérison permanente du membre affecté.

Le professeur *Volpi* lui-même la recommande avec chaleur, à cause de la facilité qu'elle présente dans l'exécution, du peu de douleurs qu'elle occasionne et surtout du peu de dangers qu'elle entraîne. Il s'en servit sur un homme qui portait des varices et des ulcères variqueux à la malléole interne, et obtint promptement la cicatrisation de la plaie et des ulcères, et la disparition des varicosités, de manière que l'opéré n'eut pas même besoin de continuer la compression après la cure.

En Angleterre, *Royston*, dans son esquisse des progrès de l'art de guérir, année 1809, dit que le résultat des observations faites pendant cette année, paraît prouver pleinement que la ligature des veines entraîne les plus grands dangers, et assez souvent la mort.

M. Charles *Bell*, chirurgien en chef de l'hôpital de

Middlesex , à Londres , sans se dissimuler les suites funestes que peut avoir cette opération , la conseille cependant comme le moyen le plus efficace de remédier aux affections dont nous traitons.

M. *Brodie* , un des chirurgiens de l'hôpital Georges , à Londres , ayant observé les mauvais effets de la ligature , surtout lorsqu'on l'applique sur le tronc principal du vaisseau , préfera plusieurs fois inciser la peau et la veine dans l'endroit même de la maladie et obtint par ce moyen l'oblitération du vaisseau sans occasioner ni autant de douleurs , ni des accidens aussi formidables. Plus tard il apporta à cette méthode une modification très-avantageuse , selon lui , à la sûreté et à la promptitude de la cure.

Ayant remarqué que l'étendue de l'incision faite à la peau nuisait à la prompte cicatrisation de la plaie et à l'oblitération de la veine , il imagina de ne faire aux tégu-
mens qu'une ouverture suffisante pour introduire entr'elle et la veine un bistouri à lame étroite , terminée en pointe et tranchant sur sa convexité. L'instrument est introduit à plat dans l'endroit qui correspond à une extrémité de la tumeur ou de la portion de veine que l'on veut ouvrir , et quand sa pointe est parvenue au point d'où l'on veut faire partir l'incision , on tourne la lame de champ , de sorte que le tranchant tombe perpendiculairement sur le vaisseau qu'on incise en retirant le bistouri dans cette position. Le malade éprouve quelquefois dans cette opération une douleur très-vive , mais elle est de courte durée. On réunit la plaie par première intention et le défaut de parallélisme des deux ouvertures offre le précieux avantage de pouvoir arrêter l'hémorragie par une compression modérée. M. *Brodie* insiste sur la nécessité du repos le plus parfait pendant les 4 ou 5 jours qui suivent l'opération et sur l'attention de n'enlever le premier appareil qu'avec beaucoup de précaution.

Dans aucun des cas où il a employé ce procédé , il

né l'a vu suivi de l'inflammation de la tunique interne de la veine. Il assure avoir toujours obtenu par ce moyen l'oblitération du vaisseau, la diminution permanente des varices situées au-dessous, la cessation presque instantanée des douleurs qui avaient leur siège dans les ulcères variqueux et la cicatrisation successive de ces derniers. Lorsque l'incision a été faite sur une varice située au-dessous d'un ulcère variqueux, elle a été plus avantageuse que lorsqu'on l'a faite au-dessus. Comme la plupart des auteurs, il recommande de n'y avoir recours que dans les cas d'ulcères variqueux opiniâtres; lorsque la douleur est intolérable; lorsque la rupture de la tumeur est imminente, etc.

Après avoir rapporté ce qu'on avait dit et fait de plus important jusqu'à ce jour, M. *Cartoni* donne la relation détaillée des vingt observations dans lesquelles les méthodes ou procédés employés ont eu pour but d'obtenir l'oblitération complète de la grande saphène, pour guérir des varices avec ulcères situés à la partie inférieure et interne de la jambe. Trois méthodes ont été employées : 1.^o la ligature ; 2.^o l'excision d'une portion de saphène ; 3.^o la récision. (*Voyez le tableau ci-joint*).

De ces vingt observations, il tire les conséquences suivantes :

1.^o L'interruption du cours du sang dans la grande saphène, opérée par une des trois méthodes indiquées plus haut, est suivie le plus souvent de la cicatrisation des ulcères variqueux et de la disparition ou de la diminution considérable des varices.

2.^o La récurrence des ulcères et des varices peut avoir lieu et a lieu, en effet, quelquefois.

3.^o Quelque méthode ou procédé qu'on emploie, il peut survenir des accidens plus ou moins graves et même la mort.

4.^o L'excision d'une portion de veine est, de toutes les



méthodes mentionnées, celle qui mérite la préférence.

Les vingt dernières pages de ce mémoire sont consacrées à des remarques et réflexions dont voici les plus importantes.

Lorsque le cours du sang est interrompu dans la grande saphène, ce liquide reflue dans les ramifications de la petite; les veines malades étant moins pleines, reviennent sur elles-mêmes, reprennent leur ton, diminuent de capacité, surtout si la phlogose en épaisit les parois. C'est par ce mécanisme que les varices se dissipent ou diminuent. La faiblesse ou l'état déjà maladif de la petite saphène, ses fréquentes communications avec la grande, chez quelques sujets, rend inefficace l'oblitération de cette dernière et entraîne la récurrence.

Des accidens plus ou moins graves viennent quelquefois entraver la cure. L'inflammation des bords de la plaie, suivie d'érysipèle avec fièvre, symptômes gastriques, la douleur et la tuméfaction du membre, sont ceux qui ont été observés le plus souvent. Ils ont cédé chez quelques-uns aux purgatifs, émétiques, sangsues, cataplasmes émolliens, etc.; chez d'autres, il ont été suivis d'abcès profonds et répétés, et, dans un seul cas, de la mort. Les symptômes énumérés ayant toujours présenté une intensité relative à l'état de la plaie, il est clair qu'ils étaient dépendans de son inflammation et inflammatoires eux-mêmes.

La phlébite est le plus redoutable des accidens qui peuvent suivre l'opération. M. *Brechet* en a très-bien décrit les signes : douleur le long de la veine opérée ; érysipèle phlegmoneux partant de la plaie et s'étendant autour, surtout sur le trajet du vaisseau ; la veine enflammée fait éprouver au toucher la sensation d'un cordon tendu ; il sort de la plaie un sang altéré et plus ou moins dense ; une fièvre intense accompagne cet état et se complique tôt ou

tard des signes du typhus. Si la phlogose du vaisseau se maintient à un faible degré, le malade périt au bout d'un temps plus ou moins long, d'une fièvre lente, avec marasme, vices organiques, hydropisie, dysenterie, etc.

Il n'est pas indifférent de se servir de l'une ou de l'autre des trois méthodes employées.

1.^o La ligature entraîne plus de longueur dans la marche de la plaie, à cause du séjour du fil; la présence de ce corps augmente l'irritation, l'inflammation; sa pression sur le tube veineux peut être accompagnée d'accidens fort graves.

2.^o La récision ou division complète de la veine, sans avoir tous les inconvéniens de la ligature, en a cependant quelques-uns; ainsi on est obligé d'interposer un corps étranger entre les extrémités divisées pour en empêcher la réunion; ce corps séjournant assez long-temps dans la plaie peut y appeler une inflammation dangereuse et s'oppose d'ailleurs à sa réunion par première intention.

3.^o L'excision ou ablation d'une portion du tube veineux, dans toute son épaisseur, n'entraîne point ces inconvéniens, et offre des chances plus favorables. Dans plusieurs cas, la plaie a guéri sans suppurer et les malades ont pu marcher au bout de quelques jours. Il est vrai de dire que la réunion par première intention n'a pas eu lieu toutes les fois qu'on l'a provoquée et que tous les opérés n'ont pas été exempts de complications pendant le traitement. En résumé le nombre de ceux qui en ont éprouvé a été moindre que par les autres méthodes, et les accidens ont offert moins d'intensité. Le docteur *Cartoni* n'hésite pas à lui donner la préférence.

Après avoir exposé les inconvéniens et les avantages des diverses opérations pratiquées pour la cure radicale des varices et ulcères variqueux, l'auteur examine si les incommodités et les dangers qu'entraîne cette maladie, autorise à pratiquer des opérations aussi importantes pour les guérir.

Ces affections , portées à un certain degré , entraînent la perte de l'usage du membre affecté , des douleurs souvent intolérables , des hémorragies qui peuvent amener la mort , des suppurations qui minent les jours de celui qui les porte. Voilà bien , dit-il , de quoi justifier l'emploi des opérations. Celles-ci se trouvent , quant aux dangers auxquels elles exposent , dans la même catégorie que celles dites majeures , telles que celles de la taille , de la hernie , de l'anévrisme , etc. , que l'on n'hésite pas à pratiquer toutes les fois qu'elles sont indiquées.

Tous les sujets ne sont pas opérables : tels sont ceux qui portent de nombreuses varices aux faces interne et externe du membre malade ; ceux chez qui la petite saphène offre de nombreuses ou grosses branches de communication avec la grande au-dessous du lieu d'élection ou de nécessité. L'état général de santé du sujet , etc. , doit être également mis dans la balance. Il est bon de préparer le malade quelques jours d'avance. Un purgatif , un émétique , une saignée , des sangsues , des bains , des cataplasmes , le repos peuvent être employés avec avantage , selon les circonstances.

L'auteur agite ensuite une question importante : l'inflammation de la veine étant établie et reconnue , que devra faire le chirurgien pour en arrêter les progrès ? Indépendamment des moyens anti-phlogistiques , *Guill. Hunter* , *Reil* , et *Abernethy* , en Angleterre , ont conseillé d'exciter l'inflammation adhésive dans deux endroits du vaisseau , éloignés du point de départ de l'inflammation et près de ses limites , afin de s'opposer à la circulation du pus dans toute l'étendue de la veine et par suite dans celle avec lesquelles elle communique. Ils proposent pour obtenir cette inflammation l'emploi de la compression. *M. Brechet* rejette ce moyen , comme devant manquer son but , attendu qu'il est très-difficile de produire à volonté et par la compression seule l'oblitération d'une veine. Il

propose la division transversale et complète du vaisseau dans les points indiqués. Le docteur *Cartoni* n'approuve ni l'un ni l'autre de ces moyens. Considérant les progrès de l'inflammation comme dépendans , non de la circulation du pus, mais d'une sorte d'expansion, d'irradiation qui lui est propre , et qui explique sa propagation facile ou rapide aux parties voisines , surtout quand elles sont du même tissu , il ne voit pas de moyens plus rationnels à employer que les anti-phlogistiques. Ainsi, la saignée diminuera la masse du sang; les boissons délayantes en diminuant sa consistance le rendront moins irritant pour les tissus enflammés ; les contro-stimulans ralentiront la circulation et abattront la force des pulsations.

Tel est, en abrégé, le contenu de ce mémoire. Le sujet qui y est traité ayant pris dans ces derniers temps une couleur nouvelle, il n'eut pas été sans intérêt, sans doute, d'établir une discussion sur la validité des raisons apportées en faveur de tel ou tel procédé, sur l'efficacité des méthodes employées, sur ce qui a pu en entraver la réussite, et ce qui pourrait la favoriser, mais un pareil examen nous eût entraîné trop loin.

Nous nous bornerons donc à un petit nombre de réflexions qui formeront la partie critique de cette analyse.

Les varices sont-elles toujours dues à la compression et aux autres causes mécaniques mentionnées ? M. *Delpech* est porté à croire qu'une cause générale inconnue et probablement constitutionnelle les détermine le plus souvent et que les causes mécaniques ne font qu'en favoriser le développement. D'où il conclut que les opérations sont le plus souvent inutiles, attendu que le mal doit se reproduire. (Voy. son *Précis des malad. réputées chirurg.*) Nous croyons avoir observé que les personnes qui, par état, ont les pieds et les jambes plongés dans l'humidité, en même-temps qu'ils restent long-temps debout, y sont plus sujettes que les autres.

Du reste, il faut déterminer si l'état de la constitution a amené les varices et ulcères, ou si ce ne sont pas plutôt ces derniers qui ont affaibli la constitution. Dans tous les cas, les opérations ne nous paraissent justifiées que *in extremis*, c'est-à-dire, dans les cas d'ulcères rebelles au traitement par le moyen des bandelettes agglutinatives roulées autour de la jambe et comprimant la plaie; dans le cas de douleurs intolérables, occasionées par des ulcères ou des tumeurs variqueuses, et autres accidens graves qui compromettraient l'existence du malade, ou le rendraient impotent.

L'extirpation des tumeurs variqueuses devrait être préférée à l'excision d'une portion de saphène, s'il n'en existait qu'une ou deux et sans menace de s'en établir autre part.

La méthode de l'incision avec défaut de parallélisme des deux plaies, exécutée par M. *Brodie*, ne nous paraît pas à rejeter; mais on pourrait la modifier avantageusement dans le cas où la veine serait très-roulante, en déplaçant celle-ci, par une pression latérale, incisant sur la peau et sur elle, perpendiculairement, de sorte qu'après l'opération, la veine revenant à sa place, détruirait le parallélisme. L'opération serait plus simple, moins douloureuse et le but serait rempli. La plus grande simplicité possible étant toujours un perfectionnement dans les opérations, nous donnerons la préférence à l'excision, parce qu'elle dispense d'introduire un corps étranger dans la plaie et de l'y maintenir. L'opération de l'anévrisme, n'a-t-elle pas gagné considérablement à la suppression des ligatures d'attente et du presse-artère?

Deux exemples d'inflammation des veines que nous avons vus en Angleterre, nous font penser que le pus ne circule pas dans les veines. Il est grumeleux comme le lait que rejettent les enfans, adhérent aux parois

veineuses et il ne s'étend pas au-delà des points enflammés. Il s'accumule avec le temps au point d'obstruer le vaisseau et d'y intercepter la circulation du sang; la théorie fondée sur cette circonstance pour arrêter les progrès de l'inflammation nous paraît donc basée sur une observation fausse, et par conséquent à rejeter.

GIRAUD-ST.-ROME fils.



CONSIDÉRATIONS d'hygiène publique et de police médicale, applicables à la ville de Rio-Janeiro, capitale du Brésil; par Joaô Fernandes TAVARES, de Rio-Janeiro, au Brésil, docteur en médecine, ex-professeur royal de langue latine, membre émérite de la Société d'instruction médicale de Paris, (in-4.º de 55 pages, Paris, novembre 1823.) Avec cette épigraphe :

Soit instinct, soit reconnaissance,
l'homme, par un penchant secret,
chérit le lieu de sa naissance.

GRESSET, ode sur l'amour de la patrie.

TEL auteur a la manie de parler de la Grèce et de Rome, d'étaler des considérations sur le Mississipi ou la Cochinchine, de faire briller, en un mot, une vaste érudition sur les pays étrangers, qu'il ne connaît pas même sa patrie. D'où peut provenir cette indifférence pour ce qui touche de si près, si ce n'est le plus souvent de l'idée de vouloir se donner, au moyen de compilations historiques, pour des auteurs universels? Il importe peu que la gloire que l'on acquiert alors résulte de l'erreur publique, on est satisfait : on voulait en imposer et le but est rempli. Malheureusement, des écrivains de cette trempe ne sont pas rares. Enfantés par l'égoïsme, celui-ci est assez général pour que ceux-là ne soient que trop nombreux. Mais aussi, que de droits n'ont-ils pas à notre reconnaissance, à notre estime, les hommes qui s'adonnent à des travaux

vraiment utiles et qui s'attachent surtout à faire tourner leurs efforts au profit de leur pays. Tel est sans doute *M. Tavares*. En effet, les sentimens qu'il manifeste en dédiant sa thèse inaugurale à sa patrie, donnent déjà la mesure de son noble caractère, étant de nature à faire regretter que ce médecin ne soit point français. Car pourrions-nous ne pas désirer que les hommes vertueux appartiennent tous à notre nation ? Mais s'ils se trouvent dispersés, en très-petit nombre, sur la surface du globe, il est bien consolant pour nous de les considérer comme étant de tous les lieux.

Après avoir puisé en France son éducation médicale, *M. Tavares* a fait une application de ses connaissances à la ville qui lui donna le jour, du moins pour ce qui est de quelques considérations d'hygiène publique. Dans son avant-propos, il trace à grands traits la topographie de Rio-Janeiro et la manière dont il remplit cette tâche mérite, bien que son style soit ici un peu ampoulé, que nous rapportons ses propres expressions.

« Rio-Janeiro, dit-il, située presque sous le tropique du capricorne, sous $45^{\circ} 37' 59''$ long. occ. du méridien de l'Île-de-fer, et au $22^{\circ} 54' 22''$ lat. mérid., est la capitale et la plus belle des villes de l'empire brésilien. Participant déjà à la douce influence des zones tempérées, tous les dons d'un climat heureux se sont réunis pour faire de cette contrée le séjour le plus agréable et le plus salubre. Rien n'égale la beauté majestueuse de son ciel, la pompe de ses horizons, fiers des brûlans nuages de l'Orient, et la lumière éblouissante qui remplit la voûte azurée. La lune brille ici d'un éclat moins pâle ; les rayons de Vénus sont plus vifs et plus purs ; la voie lactée répand une clarté plus scintillante. Ajoutez à ce tableau enchanteur la douce température de son atmosphère, la régularité et la fraîcheur des brises alisées, la sérénité de l'air, le calme des flots, le luxe de la végétation, un

printemps éternel, toute la nature enfin plus grande et plus animée. . . . telle est ma patrie ». A cette description rapide, nous devons joindre quelques détails pour servir au complément de la topographie de Rio-Janeiro, détails que l'auteur donne à la page 22 de sa dissertation.

Rio-Janeiro fut fondée par *Mem de Sá*, gouverneur au Brésil pour D. *Sebastião*, roi de Portugal, en 1567, et bâtie à deux lieues de l'entrée d'un havre magnifique, sur le bord occidental du fleuve ou rade de ce nom. Son assiette fut choisie dans une belle plaine, entourée au nord et au sud-ouest par des montagnes variées et entrecoupées. La ville a été d'abord divisée en trois parties ou étangs : la première, sur les hauteurs appelées *Castelo* ; la seconde à demi-côte et la troisième qui s'étendait sur le rivage voisin de la rade. En peu de mois, la nature brute fut animée et fertilisée par la main de l'européen qui creusa des lits aux rivières qui y venaient se perdre dans la mer, dessécha ou tarit quelques petits bassins d'eaux stagnantes, mais les nouveaux dominateurs négligèrent d'améliorer l'état du terrain à quelque distance dans l'intérieur et supportant, sans en accuser la véritable cause, les maladies du pays, ils s'en prenaient aux fatalistes et se guérissaient avec des remèdes indiens et les prières et les bénédictions des jésuites *Anchieta* et *Nobrega*.

Érigée deux siècles après en métropole de l'Amérique portugaise, Rio-Janeiro fut depuis beaucoup augmentée et compte aujourd'hui près de 120,000 habitants. Deux vents, réprimés dans leur violence par les collines qui renferment la ville, modèrent journellement la température et lui assurent la salubrité. Les brises n'apportent de loin aucun principe mal-faisant, venant l'une de la haute-mer, et l'autre passant sur une baie très-vaste et parsemée d'îles assainies et cultivées, mais le marais salant qui, situé à l'ouest de la ville, lui est contigu et a une étendue d'une demi-lieue de long sur

un quart de lieue de large, ne compromet pas peu la santé des habitans. L'auteur expose ici ce qu'on a fait inutilement pour dessécher ce vaste foyer d'infection et passe successivement en revue les diverses sources d'insalubrité, telles que la décomposition des immondices, d'une étonnante abondance de crustacées qui vivent et périssent dans ce marais, les émanations repoussantes résultant du résidu des digestions et des animaux morts jetés tous les soirs à la mer ou sur ses bords et rejetés à terre par les marées. Plus loin (p. 47) M. *Tavares*, en parlant des cimetières, fait remarquer qu'il n'en est point de public à Rio-Janeiro, excepté celui appartenant à l'hôpital de la Miséricorde, où sont inhumés les décédés dans cet hospice, quelques esclaves et les restes des suppliciés, et qui a les grands inconvéniens d'être situé dans un terrain bas et humide, au sud des habitations, et dans la ville même. La brise du large, passant sur lui ainsi que sur l'abattoir, lieu infecte, voisin du cimetière, et, comme lui, vers le sud, ne peut qu'emporter sur la ville des exhalaisons malfaisantes. C'est dans les églises qu'on donne la sépulture aux morts ; il y a près de plusieurs d'entre elles de petits endroits fermés par les maisons voisines, où sont enterrés les esclaves et les personnes qui ne peuvent payer des sépultures dans les niches et les caveaux. Ces fosses sont le plus souvent mal remplies de terre. Les os déplacés sont amoncelés à l'air libre dans ces petits cimetières, ou serrés dans une pièce contiguë à l'église, appelée *casa des ossos*. Enfin, les causes d'insalubrité sont telles que, suivant M. *Tavares*, il faut que l'air soit rafraîchi et renouvelé tous les jours par les deux brises dominantes, pour que Rio-Janeiro ne se voit pas dévastée par la peste, abandonnée des étrangers et réduite à un désert.

On conçoit quelles mesures hygiéniques il convient de prendre dans un pays où la nature est par elle-même si

puissante pour le maintien de la salubrité générale. C'est en puisant aux meilleures sources , en citant tour-à-tour le célèbre P. *Franek*, les *Fodéré*, *Hallé*, *Nysten*, *Ramel*, *Bonnin*, etc., que l'auteur a atteint le but qu'il se proposait. Nous pouvons ajouter, sans crainte d'être démenti, qu'il a donné à sa dissertation une physionomie assez intéressante. Mais, soit que , comme il le dit lui-même , il se soit vu forcé de se circonscrire dans la sphère des compilateurs, il n'a rien ajouté à ce qui est généralement connu. Nous nous bornerons donc à signaler l'ordre qu'il a adopté, certains points essentiels et le texte de quelques passages qui donneront, mieux que nous ne le ferions nous-mêmes, une idée du style et de l'esprit de M. *Tavares*.

Ce médecin commence par des considérations générales qui font sentir que si l'on ne peut donner aux vastes enceintes qui contiennent les grandes réunions d'hommes , la simplicité et la propreté de la vie champêtre , on doit du moins en rendre l'air plus salubre, les maisons plus saines , les alimens et les boissons le moins détériorés possible, et, sans doute, on ne saurait mieux servir la patrie qu'en lui fournissant les moyens de conserver une nombreuse et brillante population. C'est dans cette vue que l'auteur consacre cinq chapitres au développement de l'hygiène applicable à Rio-Janeiro.

Il traite des marais et des eaux stagnantes, dans le chapitre premier, et démontre à l'exemple du D. *Ramel* combien ils sont funestes à l'agriculture , à la population et à la santé. Il est vrai qu'il ne se borne qu'à des généralités , mais elles suffisent pour lui faire remplir sa tâche, et entr'autres vérités , il en est une que nous nous plaisons à reproduire, parce qu'elle est une nouvelle preuve de ce qu'on s'obstine à nier encore, bien que des observateurs profonds se soient assez bien exprimés à cet égard : « M. d'Oliveira, médecin portugais, dit-il, est parvenu à

faire cesser le *vomito piéto*, à New-York, au moins parmi les habitans du rivage, en faisant desseccher les magasins et encombrer les espaces qui, entre les jetées, étaient couverts par la marée montante et laissés à sec par la basse-mer ». De tels faits, dont les annales de la science fourmillent aujourd'hui, ont réduit au silence une foule de contagionistes, et sans doute il n'y a, parmi le petit nombre de ceux qui soutiennent encore avec opiniâtreté la contagion de la fièvre jaune, que des hommes qui opinent sans se donner la peine de réfléchir, ou, ce qui malheureusement est possible encore, que des hommes de mauvaise foi.

N'est-il pas à regretter que l'auteur n'ait point tracé l'histoire des maladies endémiques de Rio-Janeiro, ainsi que de celles qui doivent émaner d'un marais salant si étendu et si infect ? A la vérité, ce qui le justifie sur ce point, c'est que n'étant pas médecin, alors qu'il habitait dans sa ville natale, M. *Tavares* n'a pu porter un œil observateur sur ces affections.

Le second chapitre fait d'abord sentir qu'il est de la dernière importance de s'occuper du desséchement des marais, et de cultiver les lieux qu'ils occupent ; l'auteur expose ensuite quelques moyens de détruire ou de diminuer les effets de l'influence de ces marais sur l'économie animale. Il est pénétré, et avec raison, qu'une fois l'air vicié par des principes malfaisans on s'efforcerait envain de lui opposer des dignes.

Le chapitre troisième est consacré à certains détails sur la nature, la fréquence et le caractère des maladies qui règnent dans les prisons. Il n'y a pour le civil qu'une seule de ces demeures à Rio-Janeiro, et c'est bien assez, tandis que les détentions militaires ont lieu dans les casernes. Cette prison civile n'est que très-médiocrement agrandie et le malheureux détenu n'y jouit d'aucun des bienfaits que l'arrivée du souverain de la capitale du

Brésil pouvait lui procurer. Cependant *les avantages de la Société*, dit *Beccaria*, *doivent être également partagés entre tous ses membres.*

L'auteur jette ensuite un coup-d'œil sur les cimetières, et ce qu'il en dit constitue le quatrième chapitre. Nous ne reviendrons point sur ce sujet, dont nous avons parlé, en réunissant les causes d'insalubrité qu'on observe à Rio-Janeiro.

Un cinquième et dernier chapitre a pour but l'examen des inhumations précipitées. L'auteur voudrait que tout ceux que l'on *croit morts* restassent, au Brésil, au moins vingt-quatre heures dans leur domicile, et d'avantage, dans les cas douteux, et ne fussent pas enterrés avant d'avoir présenté des signes bien évidens de putréfaction commençante. Il ne nous paraît pas moins fondé, lorsqu'il condamne le cérémonial encore religieusement observé à Rio-Janeiro, de fermer portes et fenêtres, et d'empêcher ainsi le libre accès de l'air, de doubler les salles de tapisseries épaisses, de couvrir le corps, déjà enseveli, d'un drap le plus souvent de laine, d'allumer autour du cercueil, un grand nombre de cierges, de tolérer et même de solliciter la présence de beaucoup de personnes auprès des morts, et, ce qui est encore plus fâcheux, auprès de ceux *que l'on croit morts*. Sans doute ce sont là précisément des moyens capables d'entraver la libre circulation de l'air frais si nécessaire pour produire une excitation générale dans les cas de mort apparente.

On voit, d'après tout ce que nous venons d'exposer, que M. *Tavares*, qui, pour l'observer en passant, avait avant même d'écrire sa dissertation, présenté aux peuples du Brésil des considérations hygiéniques, n'a point étudié envain les bons principes de la médecine française, et qu'il sait en faire tourner les conséquences au profit de ses compatriotes. Espérons que cet estimable collègue, qui exerce aujourd'hui dans son pays, et qui s'y

livre, dit-on, avec ardeur à l'observation des maladies endémiques et épidémiques, répandra un jour dans le monde médical quelque production sur ce sujet, et qu'il parviendra ainsi à la fois à remplir la lacune qui dépare sa thèse, et à donner de nouvelles preuves de son mérite comme médecin et comme écrivain.

P.-M. Roux.



2.° REVUE DES JOURNAUX.

(Journaux Français.)

(*Journal de pharmacie. Décembre 1824.*) --- M. *Vuaflart*, pharmacien, prépare une eau verte peu altérable aux rayons de la lumière, en mêlant une dissolution de chromate de potasse à une dissolution de sulfate de cuivre ammoniacal (eau céleste) ; il s'est convaincu que cette belle couleur est le résultat d'un chromate de cuivre tenu en dissolution par l'ammoniaque.

--- *Formule d'une pâte de Lichen d'Islande, proposée par M. Harambourg* jeune, pharmacien à Manleon. --- Prenez : Lichen, lavé à l'eau bouillante, une livre ; eau pure, cinq livres ; gomme arabique, deux livres et demie ; sucre, *idem* ; eau de fleurs d'oranges, quatre onces.

Faites une décoction de Lichen concentrée au point que passée à travers un linge, elle se prenne en gélée par le refroidissement ; faites à part une dissolution de la gomme concassée, faites y dissoudre le sucre, et cuisez en consistance de sirop ; ajoutez alors la décoction de Lichen, sans discontinuer l'agitation, jusqu'à ce que la pâte aromatisée soit réduite au point de la couler sur le marbre.

Dans une note, M. le rédacteur du journal dit que la pâte de Lichen, dont les proportions sont ici convenablement établies, est plus agréable lorsqu'elle est évaporée, sans agitation et terminée à l'étuve comme la pâte de jujubes.

--- M. Boissel, pharmacien, a fait l'analyse de la *Lobélie anti-vénérienne*, *Lobelia syphilitica*, L. --- Cette plante, trop négligée en France est fortement recommandée dans la syphilis par plusieurs médecins distingués. On lit dans la matière médicale de *Peyrilhe*, concernant la *Lobelia syphilitica*, à l'article appréciation :
 « excellente, précieuse, peu connue et point usitée en
 » France. Elle mériterait d'être cultivée avec soin ;
 » puisque, au rapport des médecins qui ont vécu au
 » Canada, les sauvages de ce pays se servent de cette
 » plante, comme spécifique du mal vénérien, avec un
 » tel succès, que, quoique les accidens de cette maladie
 » y soient très-graves, il est sans exemple que quelqu'un
 » en ait usé sans être guéri : »

Cette plante est de la syngénésie monogamie de *Linnée*, de la famille des lobéliacées de *Jussieu*, et M. *Girard* fils, professeur de botanique à Paris, l'a laissée dans les campanulacées ; ce genre porte aussi le nom de cardinale, par les belles fleurs rouges que portent quelques espèces ; celle-ci ayant des fleurs bleues, a été appelée *cardinale bleue*. C'est la racine de cette variété que l'on trouve dans le commerce ; elle est grosse à peu près comme le petit doigt ; il y en a de plus petites ; son épiderme est d'un jaune grisâtre, composé de stries circulaires et longitudinales, rapprochées symétriquement les unes des autres, ce qui lui donne un aspect grénu et luisant, en sorte qu'il ressemble un peu à la peau d'un lézard, comme l'a fort bien observé M. *Guibourt* dans son traité des drogues simples. Intérieurement, elle offre des lames ou feuilletts d'un blanc jaunâtre, qui partant du centre à la circonférence et laissant entre eux des interstices, rendent cette racine souple et susceptible de s'aplatir quand on la comprime ; elle est douée d'une saveur légèrement sucrée et d'une odeur aromatique peu prononcée.

Il résulte, dit l'auteur, des expériences qui font

l'objet de ce travail, que nous avons extrait de cette racine par les moyens analytiques : 1.^o Une matière grasse de consistance butireuse ; 2.^o du sucre incristallisable fermentescible ; 3.^o une matière mucilagineuse ; 4.^o du malate acide de chaux ; 5.^o du malate de potasse ; 6.^o des traces d'une matière amère très-facilement altérable ; 7.^o des muriate et sulfate, phosphate de chaux, des traces de silice et d'oxide de fer ; 8.^o du ligneux.

Note additionnelle. Un gros d'extrait de racine de lobélie, délayé dans l'eau distillée, administré à un jeune chat, lui a causé une légère inflammation du tube intestinal qui a déterminé des déjections alvines blanches, avec une matière onctueuse semblable à l'huile d'olive figée. Quelques heures après, cet animal ne se ressentait nullement de l'effet du médicament.

Un gros et demi d'extrait, administré à un autre chat, n'a pas agi de même : cette fois il a exercé son action sur les voies urinaires, d'une manière digne de remarque ; mais il n'a causé ni vomissement, ni évacuation de matière stercorale.

Deux gros de la matière sucrée, donnés quelques jours après à un autre animal, n'ont pas changé son état habituel.

Enfin la matière grasse, placée dans la même circonstance, n'a exercé aucune action.

Il est à remarquer que l'extrait de lobélie n'a produit aucun vomissement, ce qui se trouve en contradiction avec quelques traités de botaniques qui assignent à cette plante des propriétés vomitives.

L'extrait qui a servi à nos expériences, a été préparé avec la racine et l'eau distillée. Deux onces de racine ont fourni cinq gros d'extrait mou.

--- Sous le titre d'*observations et essais sur les plantes* nommées *chelidonium majus* et *chelidonium glaucium*. (grande chélidoine, et chélidoine glauque, autrement pavot cornu.) M. Godefroy fait d'abord observer la dif-

férence qui existe dans le jugement porté sur les vertus de ces plantes, par plusieurs auteurs depuis Dioscoride, Pline, jusqu'à Lemery, Valmont de Bomare, Swediaur, etc., et par nos auteurs les plus modernes comme MM. Orfila, Virey, Guibourt. Les premiers conseillent l'usage à l'intérieur, de ces plantes, et les seconds les signalent comme très-nuisibles à l'économie et même comme des poisons.

M. Godefroy explique cette dissidence d'opinions par la manière différente d'user de ces plantes. Les anciens, en recommandant l'usage à l'intérieur de la chélidoine ou d'une seule de ses parties, prescrivent toujours de la faire bouillir. (*Radix acetabuli mensura cocta in duobus sextuariis ad dimidias.*) Ils prescrivent également, lorsqu'il s'agit du suc de la plante, de la faire bouillir. Les auteurs qui interdisent l'usage de cette plante à l'intérieur ne parlent pas des expériences qui les ont décidés à proscrire son usage, et je crois que la sévérité dont ils ont usé à son égard est due à ce qu'ils ont employé dans leurs essais le suc propre de la plante (*succus croceus è vulneraria herba*), suc résineux, très-différent du suc aqueux, que l'on obtient en pilant la plante, et le suc aqueux lui-même tiré à froid, qui diffère beaucoup du suc aqueux soumis à l'action de l'ébullition. Cette observation a conduit M. Godefroy à chercher quels sont les principes qui rendent le *decoctum* aqueux de ces plantes moins énergique que leur suc propre, et il a trouvé dans la grande chélidoine un principe volatil et une résine l'un et l'autre très-âcres. Le premier s'évaporant par l'ébullition, et la seconde n'étant pas soluble dans un véhicule aqueux, manquent toujours dans les décoctions et les rendent ainsi bien différentes du suc propre de la plante, extrait à froid.

L'auteur se proposant de pousser plus loin ses expériences, nous rendrons compte de son nouveau travail.

COURET.

(Journaux Italiens.)

(*Osservatore medico di Napoli*, juin 1824.) — *Fœtus expulsé par l'anús avec rupture de l'utérus et de l'intestin rectum.* — Appelé, le 15 août 1822, pour donner ses soins à une femme âgée de 22 ans, qui était depuis quelques heures en travail d'enfant, le docteur *Harison* ne trouva pourtant point de dilatation au col de l'utérus, et s'absenta un instant; mais le fœtus fut tout-à-coup expulsé par l'anús; bientôt le placenta sortit avec des caillots de sang, et les lochies coulèrent par cette voie insolite, sans qu'il en résultât aucun accident fâcheux pour la femme. L'anús fut déchiré en trois endroits; le vagin n'avait qu'une très-petite ouverture, et le col de l'utérus, cartilagineux, avait contracté des adhérences avec les petites lèvres. Introduisait-on un doigt dans l'anús, on pénétrait aisément dans l'utérus. Sept jours après l'accouchement, cette jeune femme était entièrement rétablie. Elle avait déjà subi un accouchement laborieux qui nécessita l'application du forceps avec lequel l'accoucheur amena au-dehors le col de l'utérus, celui-ci n'étant pas tout-à-fait dilaté, alors que l'instrument fut appliqué.

(Journaux Allemands.)

— (*Hufeland Journal*, mai 1823 et *Bull. des sc. méd.*) — Le docteur *Durr* a observé que les lotions, avec une décoction d'écorce d'orme et de racine de tormentille dans du vin, à laquelle on ajoute du sucre de saturne, de la ciguë et de l'essence de fourmis, étaient un remède très-efficace contre les varices douloureuses.

— (*Huf. journ. déc.* 1823.) — Le D. *Frisch* de Nybord a administré avec succès le sulfure de cuivre dans l'angine membraneuse ou croup, recommandé dans un article du journal d'*Hufeland* (fév. 1821.) Quatre malades traités par M. *Frisch* éprouvèrent les heureux effets de ce moyen. Chez l'un d'eux parvenu au troisième degré de

T. X. Juillet 1825. 5

la maladie, il fallut y joindre un petit vésicatoire ; mais chez les trois autres, on n'eut pas même besoin de recourir aux évacuations sanguines. Le D. *Frisch* donnait, dans ces cas, le sulfure de cuivre comme émétique à la dose de 2 ou 4 grains, puis à celle d'un quart à demi-grain dans une potion composée d'infusion de sureau, d'acétate d'ammoniaque et de sirop d'althœa. Il provoquait ainsi une transpiration et des vomissemens salutaires.

--- (*Allgm. Anzeiger für Donau-Kreis*, juillet 1823, et *bul. des Sc. méd.*) --- L'eau dans laquelle on a fait macérer de l'écorce de citron, de l'huile d'ail, dont on fait prendre de une à huit gouttes, suivant l'âge et la constitution des personnes, paraissent très-efficaces pour détruire les vers ; une infusion d'ail dans six livres d'eau ne doit pas donner plus d'un cinquième de cette huile.

Journaux Anglais.

(*London litt. Gaz.*, 29 mai 1824 et *Bull. des sc. méd.*)

— *Sur le diable au corps et l'imérachisme.* — « On trouve, dans le voyage du capitaine *Cochrane* en Russie, une courte notice sur deux particuliers désignés sous ces noms, affections auxquelles seraient sujets les habitans de *Kolyma*, en Sibérie. La première de ces infirmités tire son nom de l'idée, généralement accréditée parmi les habitans du pays, que l'individu qui en est atteint se trouve possédé d'un ou de plusieurs démons, et qu'il ne saurait jamais jouir d'une bonne santé tant et aussi long-temps que ces êtres mal-faisans n'ont pas été expulsés. Cette maladie se manifeste par des hoquets continuels. Elle affecte particulièrement les constitutions délicates, et il est rare que le malade en relève : chez les femmes, dit-on, elle va même jusqu'à empêcher la grossesse ; le peuple la regarde comme héréditaire.

L'imérachisme, maladie qui affecte également les habitans des pays situés plus au nord, est d'une nature

non moins indéfinissable. Loin d'exciter des accès aussi graves que ceux qui caractérisent la première, elle porte au contraire un certain caractère de jovialité. Elle n'altère en aucune manière la santé du patient, bien qu'elle le rende parfois sujet à de violens accès de fureur, de frayeur et d'abattement moral. Cette maladie a cela de particulier qu'elle porte à l'imitation. Tout ce qui se dit ou se fait en présence d'un imérach, quelque indécent, ou inconvenant que ce puisse être, il va le répéter à l'instant. J'ai vu, dit l'auteur de la notice, le piqueur de l'expédition du baron de *Wrangel* se comporter d'une manière à effrayer une personne avec laquelle il causait. Un petit coup frappé à la cloison de la chambre où il se trouvait, suffit pour le porter à des voies de faits envers cet individu, et ce sans intention autre que celle de sa propre défense. On raconte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante, dont ce même piqueur fut le principal héros, et dont l'exactitude me fut confirmée non seulement par lui-même personnellement, mais encore par M. *Cederstroëm* qui commandait l'expédition.

La scène se passa sur l'Océan glacial. Les chiens de l'imérach et leur narte ou gardien se trouvaient en avant. Un matin ils rencontrèrent un grand ours blanc. Les chiens se lancèrent aussitôt sur l'animal, le piqueur resta prudemment avec ceux qui pouvaient le défendre. Dans leur ardeur, les chiens s'en remêlèrent de manière à rendre leur attaque sans effet. Dans la position critique où il se trouvait, il se décida à attaquer l'ours avec son ostal. (gros bâton ferré garni de clochettes). L'ours furieux, se redressant sur ses deux pattes de derrière, se mit à pousser d'horribles rugissemens, et l'imérach de l'imiter, sur ce l'ours se mit à danser, et le piqueur d'en faire tout autant, jusqu'à ce qu'enfin les autres nartes survenant assenèrent sur la tête de l'ours des coups de leurs ostels qui l'étendirent à terre.

Il paraîtrait, si l'on en croit l'écrivain, que le mal s'aigrit par l'irritation que produisent sur le moral du malade les mauvaises plaisanteries et les sarcasmes auxquels il est exposé. »

P.-M. Roux.



3.^o V A R I É T É S.

On lit dans le *Moniteur universel* du 13 juillet 1825 :
 « Une des questions les plus importantes de toutes celles qui intéressent la salubrité publique, est celle de savoir si la fièvre jaune est ou n'est pas contagieuse. Un incident fort intéressant s'est élevé à cette occasion dans un rapport fait tout récemment par M. *Costa* à l'Académie des sciences. En présence de cette compagnie savante, M. *Costa*, qui tient pour l'opinion que la fièvre jaune n'a rien de contagieux, et au dévouement duquel se sont associés MM. *Lassis* et *Lasserre*, a fait une proposition qui prouve combien il est convaincu de la cause qu'il soutient. Il désirerait : 1.^o que le ministre de l'intérieur donnât des ordres pour faire prendre aux Antilles, où règne habituellement la fièvre jaune, des effets appartenant à des sujets qui auraient succombé à cette maladie ; 2.^o que ces effets fussent déposés dans des boîtes hermétiquement fermées, et qu'ils fussent envoyés à Marseille ou dans tout autre port ; 3.^o Enfin, que des individus en parfaite santé se couvrissent de ces vêtements, et qu'ils les gardassent pendant quarante jours, sur la surveillance la plus scrupuleuse d'une commission composée des médecins les plus persuadés du système de contagion.

Pensant bien à la difficulté de trouver des hommes disposés à subir cette grande épreuve et désirant entrer dans les vues de M. le D. *Lassis*, il se propose ainsi que M. le D. *Lasserre*, comme sujet d'expérience.

— Dans sa séance du 15 de ce mois, le tribunal de

police correctionnelle de Marseille a condamné à 500 fr. d'amende et aux frais de la procédure le nommé *Caire* pour avoir illégalement exercé la médecine. Les débats de ce procès ont présenté une circonstance aussi inattendue que plaisante : c'est en invoquant l'*avis au peuple* de *Tissot*, qu'il tenait à la main, que le prévenu s'est défendu ; c'est au moyen des notes explicatives de cet ouvrage (*mis à la portée des gens du monde*) que le faux *Esculape*, suivi, d'ailleurs, d'une foule de complaisans guéris par lui, croyait pouvoir se faire acquitter. Si *Sganarelle* se fit battre pour s'avouer médecin, *Caire* a payé cher la prétention de l'être !!!

— Tandis que la France a le louable projet d'organiser des écoles secondaires de médecine pour propager des connaissances solides, et de créer des conseils de discipline pour régulariser et maintenir l'ordre qui doit régner parmi les gens de l'art, nous voyons avec plaisir que dans un autre royaume on s'attache à procurer une bonne instruction aux chirurgiens : le Roi de Portugal vient de rendre un décret pour assurer de meilleures études aux chirurgiens, en établissant des cours qu'ils devront suivre, et dont la durée sera de cinq ans.

--- Depuis l'année dernière un journal de médecine légale intitulé : *Zeitschrift für die staats-Arzneikunde*, etc., est publié par le professeur *Ad. Henke* à Erlangen. Il se compose de quatre cahiers par an, dont un paraît tous les trois mois et est de 12 à 15 feuilles d'impression au moins, format in 8.^o Ce journal est destiné à traiter de tout ce qui se rattache à la médecine légale et de tenir les médecins légistes au courant de ce qui se passe de remarquable dans cette partie des sciences médicales.

--- Le D. P. *Devers* de Philadelphie emploie la teinture suivante dans les cas de menstruations difficiles : prenez : *Pulv. gum. gaiac. unc. 8 ; carbonat. sod. vel potas.*

drachm. 3; *pulv. piment.* unc. 2; *alcohol dilut.* libr. 2. On ajoute un drachme d'esprit volatil de sel ammoniac par 4 onces de teinture. On donne une cuillerée à café de cette teinture dans un verre de Madère ou autre véhicule.

--- On trouve dans le bulletin des sciences médicales, cahier de mars 1825, l'analyse de la poudre de *Laeyson*, par M. *Geiger*, article qui a été extrait du *mag. für pharm.* oct. 1824. p. 71. Il résulte de l'analyse de M. *Geiger* qu'un flacon de 4 onces de cette poudre, usitée en Angleterre dans les maux d'yeux consiste en : 16 gros 58 grains de chaux vive; 13 gros 18 grains hydrochlorate d'ammoniaque; 1 gros 4 grains charbon; 26 grains oxide de fer trituré avec le sel ammoniac; 18 grains canelle, coupée en petits morceaux. On observe que cette composition est plus exacte que celle qui a été donnée par la *Gazette de santé* (v. la p. 278. T. IX. de notre journal) qui l'avait donnée elle-même d'après le *neues kunst und gewer-blatt.* janvier 1825. p. 8.

--- On lit dans le *mag. der pharm.* nov. 1823, p. 163, que le D. *Meyer* a guéri un cas de tic douloureux qui avait résisté à tous les moyens recommandés jusqu'à ce jour, par l'administration 6 fois par jour et pendant une quinzaine d'une poudre composée de quinquina, rhubarbe, racine de benoite et 3 grains de muriate sur-oxygéné de potasse.

--- Les maladies les plus nombreuses qui ont régné à Marseille, dans le courant de ce mois, sont celles qu'on observe ordinairement dans la saison de l'été : des diarrhées, quelques cas de dyssenteries opiniâtres, des gastrites, des duodénites, des gastro-entérites, telles sont ces maladies auxquelles on a généralement opposé avec succès les moyens que prescrit la médecine physiologique ; mais on a remarqué, chez certains individus, qu'alors que ces affections sont devenues chroniques, les anti-

phlogistiques ont dû céder la place à divers moyens préconisés par nos bons aïeux.

--- D'après le relevé des registres de l'État-civil de la mairie de Marseille , il y a eu en Juin 1825 , 296 naissances ; 292 décès et 68 mariages.

P.-M. Roux.

4.° CONCOURS ACADÉMIQUES.

L'Académie royale de médecine, section de pharmacie, propose pour sujet du prix qui sera décerné en 1826, la question suivante :

Rechercher par l'expérience si les différentes substances des sécrétions se trouvent toutes formées dans le sang de l'homme et des animaux carnivores et herbivores ?

Les anciens regardaient le sang comme la source commune où la nature puisait toutes les matières qui constituent les êtres organisés. Plus tard on a pensé que le sang n'en contenait que des élémens , qui ensuite étaient rassemblés et élaborés par les divers organes. Dans ces derniers temps, les belles expériences de M. Brande sur le principe colorant du sang, et de MM Dumas et Le Royer sur l'existence de l'urée dans le sang des animaux auxquels les reins avaient été enlevés, semblent donner quelque crédit aux opinions des anciens. L'Académie pense : 1.° Que c'est principalement dans le cas de maladie chez l'homme où les fonctions des organes sont suspendues, troublées ou ralenties, que l'on parviendra plus aisément à résoudre la question.

2.° Qu'à l'exemple de MM. Dumas et Le Royer, c'est après avoir enlevé aux animaux certains organes dont la privation n'entraîne pas une mort prompte, qu'il convient d'examiner le sang.

3.° Qu'une analyse préliminaire approfondie du chyle des animaux herbivores et carnivores pourrait être

d'un grand secours pour arriver à une connaissance plus parfaite.

4.^o Enfin, qu'il serait utile d'examiner le sang lorsqu'après avoir parcouru toutes les parties du corps, il revient au cœur pour passer aux poumons, et après qu'il a reçu l'influence de l'air, et rentre dans les artères. L'on pourrait voir alors si le premier contient de l'acide carbonique ou de l'oxide de carbone, et si le dernier renferme de l'oxigène libre. L'on pourrait aussi chercher les rapports qu'il y aurait entre la nature du chyle et celle des alimens qu'on aurait donnés aux animaux. Ce serait peut-être le cas de répéter l'expérience de M. Magendie, en nourrissant les animaux carnivores avec des substances privées d'azote.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de mille francs. Les mémoires seront écrits en français ou en latin, et devront être remis au secrétariat, rue de Poitiers, n.^o 8, à Paris, en la forme ordinaire, avant le premier juillet 1826.

D'après l'article 91 du règlement, les membres honoraires et titulaires de l'Académie sont seuls exclus des concours.

AVIS.

La Société royale de médecine de Marseille déclare qu'en insérant dans ses Bulletins les Mémoires, Observations, Notices, etc., de ses membres soit titulaires, soit correspondans, qui lui paraissent dignes d'être publiés, elle n'a égard qu'à l'intérêt qu'ils présentent à la science médicale; mais qu'elle n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions que peuvent émettre les auteurs, et qui n'ont pas encore la sanction générale.

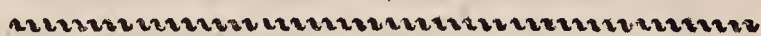
BULLETINS

DE

LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE
DE MARSEILLE.



JUILLET 1825. --- N.º XLIII.



*HISTOIRE de plusieurs cas rares, par M. MARTIN, D.-M.
à Aubagne, membre correspondant de la Société royale
de médecine de Marseille.*

L'HISTOIRE des cas rares en médecine, qui, au premier abord, semble devoir tout au plus satisfaire l'avidité de l'esprit humain, ne me paraît pourtant pas sans intérêt pour le physiologiste, ni sans utilité pour la science. Aussi quelques auteurs estimables n'ont-ils pas dédaigné d'en faire le sujet de leurs sérieuses méditations.

En effet, nul doute que la connaissance de toutes les monstruosité, de toutes les bizarreries de la nature, relativement à l'organisation des êtres vivans, et l'étude de l'influence directe que ces diverses anomalies de structure exercent sur l'intégrité, ou le degré d'imperfection et de désordre des fonctions essentielles à la vie, ne puissent conduire à des aperçus lumineux, qui répandraient le plus grand jour sur le mystère de la génération et sur la viabilité probable de chaque individu. C'est par le désordre que l'on connaît l'ordre. L'observation des maladies sert à mieux faire connaître l'état physiologique qui constitue la santé. Les écarts

T. X. Juillet 1825.

6

de la nature à l'égard du plan général et régulier d'après lequel la matière vivante est organisée, établissent d'une manière plus positive les conditions organiques sans lesquelles un être animé quelconque ne peut subsister.

Ainsi la recherche de ces cas extraordinaires peut concourir puissamment aux progrès futurs de la science, si les médecins qui s'en occuperont à l'avenir, loin de se borner à leur stérile contemplation, ont soin de les envisager sous diverses faces, de les comparer entr'eux et avec les cas qui rentrent dans l'ordre naturel, afin d'en tirer des inductions propres à éclairer les phénomènes de la vie.

Ces réflexions m'ont été suggérées par deux ou trois cas curieux que j'ai eu occasion d'observer dans un court espace de temps. Je vais les faire connaître le plus brièvement possible. J'y joindrai deux ou trois autres observations. Heureux si ce petit mémoire peut offrir quelque intérêt, s'il peut être regardé par la Société à qui j'en fais hommage, comme un très-faible témoignage du respect que m'inspirent tous les honorables membres qui la composent !

1.^{er} Cas. -- C'est celui du foetus *anencéphale* que j'ai envoyé à la Société en son temps. Je n'ai rien pu recueillir de particulier sur la mère de cet enfant. Elle a toujours joui d'une bonne santé. Sa grossesse fut heureuse. Aucun accident physique, aucune circonstance remarquable, quant au moral, ne peuvent rendre raison de ce phénomène.

2.^{me} Cas. --- Il s'agit de l'enfant du sieur *Reynaud*, dont l'oesophage s'ouvrait dans la trachée-artère, et dont j'ai eu l'honneur d'adresser l'observation à la Société. (1)

(1) Une analyse de cette observation a été consignée dans

3.^{me} Cas. --- La femme du sieur *Cucurni*, charcutier de cette ville, âgée de 30 ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution originairement robuste, d'une sensibilité excessive, ayant fait plusieurs enfans qu'elle a allaités elle-même, livrée depuis quelques années à de grandes fatigues, et supportant des chagrins domestiques qu'elle est obligée de concentrer, perd un enfant des suites d'une petite vérole confluente, et se met au lit elle-même, peu de jours après, le 7 avril 1819, avec une fièvre inflammatoire catharrale (complication du 1.^{er} ordre de *Pinel* avec le 3.^e) qui cède le 14.^e jour, à la saignée, à l'usage des tempérans et d'autres moyens convenables, et présente pour crises principales, une éruption miliaire générale au 9.^e jour, des évacuations alvines abondantes vers les 13.^e et 14.^e jours, un sédiment considérable dans les urines.

Durant le cours de cette maladie, la dame *Cucurni*, qui depuis long-temps est sujette à des palpitations du cœur, accompagnées d'une douleur assez vive à l'épigastre, se plaint de l'augmentation de ces symptômes. Elle eût quelques lipothymies, et pendant sa convalescence les jambes restèrent plusieurs jours infiltrées. Toutes ces circonstances me firent soupçonner l'exis-

l'exposé des travaux de la Société pendant l'année 1820. « Un enfant nouveau né rejette toute espèce de boisson, et meurt au bout de 36 heures. Frappé de ce phénomène, M. *Martin* procède à l'ouverture de son corps : l'estomac est mis à découvert ; on essaie de le remplir d'air au moyen d'une sonde, introduite dans le pharynx ; efforts inutiles, la sonde est alors placée dans la trachée-artère, le souffle y dirige l'air ; mais qu'on juge de l'étonnement de M. *Martin* ; l'air pénètre dans l'estomac qui se gonfle par l'insufflation en même-temps que les poumons. Une dissection soignée est alors mise en œuvre. On cherche vainement l'œsophage ; il n'existe pas ; un cul de sac long de quelques lignes le remplace, un stylet est alors porté dans la trachée-artère, l'étonnement redouble, à la hauteur et dans l'espace des deux bronches, ce stylet pénètre dans un tuyau membraneux, élastique, du calibre d'une petite plume, et va se rendre à l'estomac. Les deux tuyaux bronchiques sont d'ailleurs libres dans toute leur étendue.

tence d'un anévrysme du cœur. Une tisane de chiendent légèrement nitrée fit disparaître l'œdème.

Cette dame, parfaitement rétablie, après quinze jours de convalescence, reprit ses occupations ordinaires. Mais bientôt elle éprouva du dérangement dans ses menstrues, qui venaient irrégulièrement, et quelquefois avec une telle abondance qu'elle en était extrêmement affaiblie. Elle a un prolapsus de la matrice. Un pessaire fut proposé, l'eau de riz légèrement acidulée avec le suc de citron administrée, ainsi qu'un régime approprié.

L'évacuation sanguine parut revenir moins souvent en juin ; puis se régulariser en juillet et août. Elle vomissait alors chaque matin, après avoir pris une soupe de riz, des matières glaireuses.

Cependant, depuis la fin de juillet, époque de la dernière hémorragie, elle était tombée dans une sombre mélancolie. Tous les symptômes de la plus complète hypocondriacé se développèrent chez elle. La crainte de la mort la poursuivait partout. En proie aux plus noirs pressentimens, rien ne pouvait la distraire de ses funestes pensées. Bientôt tout lui devint insupportable. Cette cruelle situation porta une atteinte si profonde à son moral, et étouffa tellement dans son cœur les sentimens les plus naturels, qu'elle avait en horreur ses propres enfans. Sans cesse occupée à conserver son existence, qu'elle croyait menacée à tout instant, par l'influence des moindres sensations, tout faisait naître en elle une terreur panique. Chacun s'empressait dans sa maison d'adoucir son sort et de lui prodiguer les plus tendres consolations ; les promenades ne furent pas négligées, mais son état maladif ne s'amendait pas ; enfin, le 25 août, un mois après la dernière perte utérine, elle eût une nouvelle hémorragie abondante ; et, pendant cet intervalle, un flux séro-sanguin léger n'avait pas cessé d'avoir lieu par la vulve.

Le premier septembre suivant , elle ressent des douleurs violentes aux reins et au bas-ventre ; enfin , les signes d'un avortement prochain se manifestent , et madame *Cucurni* expulse, vers le soir , une môle grosse comme le poing , dont les parois sont épaisses , offrent la consistance et la couleur d'un placenta , et dont la surface extérieure est enveloppée d'une couche albumineuse frangée (espèce de tomentum) présentant une foule de filamens blanchâtres qui se détachent avec la plus grande facilité. Ouverte avec des ciseaux , sa cavité laisse échapper environ deux ou trois onces d'une sérosité sanguinolente , qui n'a aucune odeur particulière. Cette cavité est tapissée par une membrane blanche , luisante , séreuse , au-dessous de laquelle on voit ramper des vaisseaux sanguins fort gros , se ramifiant en divers sens. Sur un des points de cette membrane est attaché un cordon délié , blanc , avec de légers renflemens dans sa longueur , et ce cordon va aboutir à l'ombilic d'un embryon bien formé , qui paraît avoir 40 ou 50 jours.

La dame *Cucurni* garde le lit pendant quelques jours , L'écoulement des lochies a lieu comme dans les avortemens ordinaires. Des symptômes d'une fièvre muqueuse surviennent. Du 2 au 5 septembre , une éruption semblable à celle observée dans la première maladie , se manifeste ; la douleur épigastrique et les palpitations prennent encore de l'intensité. Les moyens les plus simples sont d'abord employés , mais la malade ne s'en contente pas , et sur la proposition d'une *commère* , elle se fait appliquer sur la tête , préalablement rasée , un cataplasme très-froid de petite joubarbe , et l'on applique en même temps à la plante des pieds une herbe vésicante qui produit l'effet des cantharides. Tout cela dans l'intention de mettre fin aux anomalies nerveuses et morales auxquelles elle restait toujours livrée. Elle ressentit pendant plusieurs jours un froid glacial sur le

crâne et une douleur intense dans la tête. Le froid disparut après l'application de quelques fomentations émollientes, mais le mal de tête persista assez long-temps. (1)

Mais ce qui prouvera mieux que beaucoup de raisonnemens souvent spécieux, l'influence directe et puissante du moral sur le physique, et peut-être de l'imagination de la mère sur son fruit, c'est la circonstance singulière qui a précédé l'expulsion de la môle. La dame *Cucurni* avait consulté *Belion*, oracle de Bandol, sur son état maladif. Celui-ci avait recommandé à la malade de boire soir et matin, pendant vingt jours consécutifs, une écuelle d'une forte décoction de racines de consoude, et avait annoncé avec le ton d'un inspiré, que vers le vingt-unième jour il se passerait chez la consultante quelque chose d'extraordinaire. Cette prophétie avait vivement frappé l'imagination de la dame *Cucurni*, et l'impression se fortifiant chaque jour, ce fut en effet le vingt-unième jour que les douleurs des

(1) Voici un aperçu des symptômes qu'éprouvait la dame *Cucurni* : ordinairement le mal de tête était précédé par la sensation d'une espèce de vapeur (*aurà*) brûlante, qui montait de l'estomac, comme d'un foyer ardent, à la tête, et donnait lieu *en passant au gosier* à une sorte de strangulation. Alors, me disait la malade, je sens ma tête se gonfler subitement, le synciput devient très-douloureux, et delà partent des *rayons de douleur*, qui s'étendent vers les tempes. Il me semble que le cerveau est comprimé vers son centre; que plusieurs cordes partent de toute sa circonférence et vont aboutir à ce point, et que quelqu'un les tire toutes ensemble et me fait éprouver de violentes douleurs dans le trajet de chacune d'elles. Dans l'intervalle de ces crises, qui sont plus ou moins longues, viennent à des heures *différentes*, surtout vers le soir, et qui ne sont pas précédées de frisson sensible, la malade a seulement un cercle douloureux au front, et son pouls est développé, lent et régulier. Pendant les crises, le pouls était lent, petit, concentré, irrégulier; l'imagination, plus exaltée que jamais; les idées, sombres; les plus légers symptômes éveillaient l'idée de la mort. Cependant la malade n'était pas dans le délire. Elle faisait des raisonnemens suivis et répondait avec précision aux questions qu'on lui adressait, pourvu toutefois que rien ne lui rappelât sa funeste idée d'une mort prochaine.

lombes se firent sentir, et que la *prophétie s'accomplit pour les crédules*.

Enfin, le six septembre, tout le corps de la malade était recouvert de larges plaques rouges surmontées d'une infinité de boutons miliaires. Dès-lors, les paroxysmes furent moins intenses ; le huit, la malade était beaucoup mieux, la fièvre avait disparu, et je pus permettre quelques alimens, mais les symptômes nerveux subsistaient et la mélancolie était à son comble.

Des sangsues furent appliquées à l'épigastre. Le petit-lait, l'eau de poulet, d'autres tempérans, des anti-spasmodiques, le castoreum, le musc, l'assafoetida sont tour-à-tour mis en usage ; j'y joins les analeptiques.

Cependant la maigreur et la faiblesse de la malade augmentent, les paroxysmes nerveux suivent toujours une sorte de périodicité, et je suis autorisé à tenter l'effet du quinquina. Les symptômes en sont exaspérés, de même que par l'emploi de la rhubarbe ; alors je m'en tiens aux analeptiques, aux promenades, etc.

L'écoulement séro-sanguin de la vulve, qui était devenu tout-à-fait jaune, fut remplacé, du 16 au 26 septembre, par un liquide quelquefois blanc ou d'un jaune foncé, ayant une mauvaise odeur.

Du 12 au 16, madame *Cucurni* avait été évacuée avec la manne et l'huile de ricin. Un ver lombric vivant fut entraîné avec les matières jaunes évacuées par bas, et c'est le seul qu'elle ait rendu dans le cours de sa longue maladie.

Le 23, la malade avait eu une hémorragie utérine un peu abondante.

Le 27 septembre, l'appétit revient, mais le vague des idées, la crainte constante de la mort persistent, ainsi que l'écoulement puriforme de la vulve, accompagné de quelques douleurs dans les lombes et les cuisses. La malade est fatiguée après le plus léger exercice. Une

fumée brûlante s'élève fréquemment de l'estomac au gosier; il y a parfois de la fièvre, et si la malade, qui se refuse à porter un pessaire, n'avait pas un *prolapsus* de matrice, qui semble rassurer, malgré la nature de l'écoulement, les douleurs et les tiraillemens ressentis dans cet organe, j'aurais craint l'existence d'un ulcère à l'*utérus*, ou du moins les dispositions les plus prochaines à cette cruelle maladie.

Les choses se passent dans cet état, à de petites variations près, jusques au 12 octobre 1819, sans qu'aucune hémorragie n'ait lieu par la vulve. Il arrivait pourtant que la matière de l'écoulement habituel de cette partie était légèrement colorée en rouge pendant deux jours.

Dans cet intervalle des bains d'eau simple furent employés sans soulagement bien sensible.

Le 12 octobre, un flux de sang par la vulve se montre de nouveau.

Le 13, le flux augmente; il s'y joint des douleurs lombaires et au bas-ventre.

Le 14, la fièvre se déclare, quoique légère; l'hémorragie devient plus abondante encore, et vers le soir, la malade expulse une nouvelle môle, à peu près semblable à la première. La seule différence que j'y observe, c'est que l'embryon qu'elle renferme, sans être plus petit, est plus mollassé, plus mucilagineux; le cordon en est plus faible, moins consistant, (1) mais la tête, la bouche, les yeux, etc., les extrémités sont fort distincts.

Cette fois-ci, les suites de l'avortement sont moins longues; dès le 16, l'hémorragie a cessé; quelques alimens sont permis à la malade.

(1) En voulant laver la môle dans l'eau, le cordon se rompit; l'embryon se divisa en deux portions, se fondit, se dissout en quelque sorte. Je fais remarquer qu'il fallut multiplier les lutions, cette môle étant plus imbibée de sang que la première, l'une et l'autre seront soumises à la Société.

Jusques au 28 janvier 1820, cette dame est toujours dans le même état, tant au physique qu'au moral, c'est-à-dire, qu'elle éprouve les mêmes vésanies nerveuses : la suffocation, les palpitations, un sentiment de strangulation, surtout lorsqu'elle se couche sur le côté gauche; les fumées de chaleur, des douleurs à l'estomac, aux reins; l'écoulement puriforme, comme fœtide, les mêmes aberrations morales. Il lui survient à cette époque une toux fatigante, suivie de l'expectoration de crachats visqueux. La langue est belle pourtant; il n'y a point de fièvre. Les selles sont irrégulières, sans dyarrhée. La nourriture de la malade est saine et succulente. L'exercice, les distractions ne sont point négligés.

En février, la tête est un peu plus calme. L'embonpoint renaît. En mars, le mieux est sensible.

Vers le milieu d'avril, après trois mois de suppression, un flux sanguin peu abondant a encore lieu par la vulve.

En mai, des symptômes d'une bonne grossesse se font appercevoir. En juin, le moral est tout-à-fait bien, le physique se répare. En juillet, la malade a repris son embonpoint ordinaire; son teint est bon. La palpitation n'a pourtant pas totalement disparu. La dame *Cucurni* se croit enceinte de six à sept mois, malgré l'hémorragie d'avril, et le développement de l'abdomen fait soupçonner qu'elle a raison.

Tel est le précis, peut-être déjà trop étendu, malgré le soin que j'ai mis à être succinct, d'une maladie longue et douloureuse, qui semble avoir disparu sans retour, si ce n'est la palpitation, dont la persévérance fait toujours craindre une lésion organique du cœur.

Le développement des môles dans l'utérus me paraît être la seule cause des phénomènes nerveux que j'ai observés chez la dame *Cucurni* dans le cours de sa maladie.

T. X. Juillet 1825.

Je veux bien croire que la violence et la durée de certaines passions, que la superstition, une complexion délicate, une très-grande susceptibilité nerveuse, l'hystérie et beaucoup d'autres affections malades auxquelles les femmes sont exposées, portent quelquefois leur influence pernicieuse sur la structure intime de l'embryon, lorsque ses premiers rudimens se *forment* dans le germe ou l'*œuf* qui le contient. Mais je ne saurais être de l'avis des auteurs qui supposent que l'embryon, d'ailleurs bien conformé dans son germe, éprouve des altérations, des transpositions de parties, quelquefois une sorte de dissolution plus ou moins complète, à une époque plus ou moins éloignée de la copulation, par l'effet de ces dispositions morbides, d'où résultent, selon eux, les monstres et les môles.

N'aurait-on pas pris, dans ces cas, l'effet pour la cause? L'embryon, une fois formé, créé, si j'ose m'exprimer ainsi, puis détaché de l'ovaire, se développant, et *non se formant successivement*, dans la matrice, par suite de l'impulsion vitale qu'il a reçue lors de l'imprégnation, peut-il réellement y subir des changemens assez notables, pour que la disposition, l'arrangement de ses parties, leurs rapports réciproques, tels qu'ils existaient déjà dans le *moule* ou *germe*, se trouvent totalement ou en partie intervertis, ou pour que des parties déjà existantes, soient dissoutes, déformées ou multipliées, au point de déterminer soit la formation d'un *nouvel être* monstrueux soit d'une môle, en produisant un changement de configuration, de direction, enfin en opérant une véritable rétroversion du placenta?

Ce qui avait accredité cette opinion, c'était, sans doute, parce que jusqu'aujourd'hui, au moins que je sache, on n'avait trouvé dans les môles que de la sérosité, ou des portions d'embryon, ou enfin des vestiges de fœtus, tels que des cheveux, des os, etc. Mais un embryon

entier, présentant tous les rudimens d'une organisation complète, ayant pris un certain accroissement au milieu d'un placenta roulé sur lui-même, pour remplacer en quelque sorte l'amnios et le chorion, qui semblent manquer, ou avoir été impropres à remplir leurs fonctions, renverse, je crois, la théorie d'une lésion subséquente de l'embryon, pour expliquer la formation des môles, et m'autorise à faire quelques réflexions, présentées avec candeur et sans aucune prétention, données au reste pour ce qu'elles valent, sachant fort bien qu'il en est du mystère de la conception comme de tant d'autres opérations secrètes de la nature, que l'auteur de toutes choses a voulu tenir cachées sous un voile impénétrable à l'entendement humain.

Pour bien concevoir la formation des môles et des monstres, l'influence des parens sur les enfans, la ressemblance plus ou moins parfaite de ceux-ci avec les premiers, l'hérédité des maladies, il faut admettre que Dieu a doué chaque être organisé d'une faculté fécondante et reproductrice, mais plus particulièrement chaque femelle d'une faculté véritablement *créatrice*.

Le phénomène admirable de la reproduction, considéré en grand, nous prouve l'existence dans chaque être organisé, de cette faculté précieuse que leur a départie le grand être. Mais chaque individu ne concourt pas de la même manière à cet acte important. Les uns jouissent d'une faculté d'impulsion, de fécondation : tels sont les mâles dans chaque espèce. Les autres ont en partage une sorte de faculté créatrice : telles sont les femelles. Enfin, quelques-uns réunissent en eux-mêmes ces deux facultés ensembles : tels sont les hermaphrodites et tous les *gemmipares*.

La femelle produit, élabore, crée, par une sécrétion dont les ovaires sont chargés, les germes que l'imprégnation doit réveiller, pour ainsi dire, par une impul-

sion fécondante , vitale , qu'elle leur communique. Cette idée d'une sécrétion des germes est conforme à celle émise par le D. *Jourdan*, dans l'article *germe*, du Dictionnaire des sciences médicales.

Cela posé , nous pourrions expliquer comment il peut y avoir des germes imparfaits , monstrueux , ou absolument nuls ; nous pourrions établir une ligne de démarcation plus fixe entre l'influence de la mère et celle du père sur l'embryon ; nous verrons en quoi peut consister cette influence.

Une foule de causes physiques et morales , relatives à la mère , apporteront des modifications essentielles dans l'embryon au moment de la formation du germe , au moment de sa sécrétion , et c'est alors , sans doute , que le mari ou un objet chéri , dont la mère est constamment préoccupée , peuvent avoir une influence médiate sur les germes. Ceux-ci une fois créés ne peuvent plus recevoir aucune modification , quant au moule sur lequel ils sont formés , soit de la part du père , soit de la part de la mère même , c'est-à-dire , que rien ne peut plus faire que le bras , le foie , la rate , le cerveau , qui existent en petit dans tel ou tel germe , manquent totalement , ni que le bras se déplace pour aller s'attacher à la cuisse , le foie pour passer de droite à gauche , ni enfin qu'un doigt , qu'un pied , qu'un œsophage qui manquent soient produits après coup.

Il faut croire qu'au moment où le Créateur a formé l'Univers et les êtres organisés , il a pénétré ceux-ci de cette force reproductive dont nous venons de parler , et a jeté , pour ainsi dire , chaque espèce dans un certain moule , type primordial sur lequel doivent être moulés généralement tous les individus qui doivent appartenir à cette espèce , de toute éternité par leur création successive. Mais il n'a pas tellement astreint les êtres qui sont doués de cette faculté créatrice , à cette

règle générale, qu'ils ne puissent en dévier par suite des circonstances physiques ou morales au milieu desquelles ils vivront. Ces variations appartiennent à l'individu, et que l'on me permette cette comparaison, qui sans être bien juste, peut-être, rend au moins ma pensée : la *force créatrice* est au physique ce qu'est le *libre arbitre* au moral.

Ainsi la graine, le germe, l'œuf, renfermeront le canevas tout formé d'embryons complets, ou imparfaits. Quelques-uns pourront même être nuls, c'est-à-dire, qu'ils manqueront de toutes les conditions essentielles à leur développement, et des parties intégrantes qui doivent les constituer; même celles qui leur sont accessoires ne jouiront pas de la faculté de croître. Quelquefois ces dernières parties seules réuniront les conditions propres à favoriser leur développement : telles sont les mûles, où l'on ne trouve aucun vestige d'embryon ou de fœtus.

D'autres germes seront tronqués; ceux-là auront en plus ce que ceux-ci ont en moins. Il y en aura qui ne recevront qu'une dose mesurée de vitalité, et ne parviendront qu'à un certain degré de leur accroissement; quelques-uns, enfin, ensuite d'une fausse direction imprimée aux parties qui doivent les constituer en propre, ou à celles accessoires, qui doivent les accompagner et servir à leur premier développement, se trouveront vicieusement conformés; de là, toutes les déviations d'organes possibles, les pieds-bots, etc., les mûles.

Ainsi, la mûle de la dame *Cucurni* appartiendra à la classe des germes dont il est question dans ce dernier paragraphe, où la fausse direction a été imprimée aux parties accessoires de l'embryon. Car l'on conçoit facilement que par suite de cette mauvaise direction des vaisseaux sanguins du placenta, lors de la formation du germe, cet organe doit prendre une forme arrondie,

au lieu de la forme aplatie qu'il devait avoir; mais il sera toujours bien difficile d'expliquer et de comprendre comment le placenta, déjà en partie développé dans l'*utérus*, sous une forme plate et circulaire, peut tout-à-coup, ensuite de causes inconnues, prendre une forme ronde, se roulant sur lui-même, pour envelopper un embryon, qui éprouve des changemens accidentels dans sa structure, etc.

On voit donc quelle influence peut avoir la mère sur la conformation de l'embryon, et comment les monstres, les môles existent déjà dans les germes produits par les ovaires. On a vu encore comment l'affection vive que porte la mère à un mari, ou à tout autre objet chéri, peut déterminer l'influence indirecte de ceux-ci sur les germes, et sur les ressemblances que les enfans peuvent avoir avec les pères ou les autres objets qui ont profondément frappé, ou préoccupé l'imagination de la mère. On devine encore comment opère l'influence de cette dernière sur les dispositions malades, les tempéramens, les idiosyncrasies des individus qui lui doivent la vie.

Actuellement je vais parler de l'influence du père au moment de la copulation. Ici, l'œuf reçoit une sorte d'impulsion vitale de la part de la semence, ou de l'*aura-seminalis*. Mais cette impulsion ne se borne pas seulement à éveiller l'action de cette force reproductive et organisatrice qui est déjà en puissance dans l'œuf, de ce *vis essentialis*, de *Wolf*, du *nisus formativus*, de *Blumenbac*, à monter cette force sur un certain ton, à la mettre en jeu; elle exerce encore sur l'embryon mou et flexible, très-impressionnable, une influence profonde qui donne lieu aux ressemblances physiques, extérieures. De ce que l'on ne conçoit pas bien cette action particulière du sperme du mâle sur l'embryon, il n'en faut pas conclure qu'elle n'existe pas. Mais cette

action n'ira jamais à faire un embryon parfait de celui qui ne le sera pas dans le germe, ni à détruire les premiers linéamens de l'être complètement formé dans son moule.

J'ai déjà dit qu'il faut remonter plus haut qu'à l'époque de l'imprégnation, pour expliquer certaines ressemblances physiques de l'enfant avec le père, c'est-à-dire, à cette influence indirecte sur la formation première de l'embryon dans le sein de la mère. Il faut encore se reporter à des causes subséquentes, telles qu'à l'éducation familière et domestique, aux habitudes des enfans auprès de leurs parens, à la puissance de l'imitation, etc., pour se rendre raison des ressemblances de caractère, de mœurs, et même d'attitude extérieure du corps, comme la marche, la voix, etc.

L'influence de la mère s'étend beaucoup plus loin que la première époque de la formation du germe dans l'ovaire. Personne ne peut ignorer les effets immédiats de la nourriture, des passions, des habitudes, des occupations journalières de la mère sur ses propres humeurs, et par conséquent les résultats que ces circonstances diverses peuvent avoir sur le germe d'abord, puis sur la nourriture de l'embryon, sur celle de l'enfant, et enfin sur l'éducation de celui-ci.

Cette idée d'une faculté créatrice inhérente aux êtres doués de la vie, aggrandit celle que l'on doit se faire de la puissance de Dieu, et explique comment les gemmipares remplacent les parties qu'on leur a soustraites, ou se renouvellent par bouture; elle nous fait aussi mieux concevoir le pouvoir qu'a l'homme de créer de nouvelles espèces par la culture : telles sont les fleurs doubles, etc. ou par le mélange des races : tels sont les mulets.

Si, chaque jour, l'acte admirable de la création ne se renouvelait pas, en vertu de cette faculté, on ver-

rait toujours un grain de blé , ne donner que le même nombre de grains dans l'épi qu'il produit; chaque espèce ne ferait jamais qu'un nombre déterminé de petits; enfin la nature serait soumise à une sorte d'uniformité que dément la contemplation de ce qui se passe sur cette terre , et serait restreinte dans un cercle étroit de dimensions , de nombres , de types absolument semblables , qui supposerait des bornes dans la puissance de celui qui n'en peut avoir.

Mais cette faculté créatrice n'a pas été donnée aux corps organisés au moment même de leur naissance. Il faut , pour en jouir , qu'ils aient déjà acquis un certain degré de consistance et d'accroissement , et j'en tire un nouvel argument en faveur de l'opinion où je suis que les germes ne sont formés que par une espèce de sécrétion , lorsque l'organe qui doit opérer cette fonction essentielle est parvenu au degré de développement et de perfection convenables; ce qui rend raison encore de la stérilité chez la femme , dans les cas où les ovaires existent , mais ne possèdent pas les conditions requises , et de la possibilité qu'il y ait des femelles , comme celles de certains oiseaux , qui pondent en l'absence des mâles.

Si l'on adopte cette opinion , enfin , il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une création unique et originaire , comme le pensait *Sennebier* , ni au système absurde de l'emboîtement , pour expliquer la préexistence du germe à la copulation , et pour admettre le système de *l'évolution* , beaucoup plus probable que celui de *l'épigénèse* , ou du mélange des semences , ou celui de *Buffon* , ou encore celui des animalcules.

4.^{me} Cas. --- Le 5 mars 1820 , la femme du sieur *Rey* , cultivateur , âgée de 30 ans , bien constituée , met au monde un enfant à terme , de sexe mâle , petit , maigre. La sage-femme le visite et ne lui trouve point d'anus. Le même jour , M. *Masson* , officier de santé , est appelé.

Il désire que l'on me consulte et laisse entrevoir qu'il faudra faire une incision. Les parens ont une répugnance extrême pour cette opération et négligent l'enfant pendant deux jours. Cependant tous les symptômes de l'inflammation du bas-ventre se développent. M. *Masson* est de nouveau mandé, ainsi que M. *Rigord* et moi. Quoiqu'aucune fluctuation, aucun signe n'annoncent bien positivement que le rectum descende jusques au lieu ordinaire, et que le succès de cette petite opération nous paraisse dès-lors très-incertain, l'incision cruciale est pratiquée par M. *Masson*, ainsi que les règles de l'art le prescrivent. C'est en vain ; le doigt indicateur introduit dans la plaie ne peut atteindre l'extrémité de l'intestin. Alors il est proposé aux parens d'établir un anus artificiel, selon le procédé suivi en pareil cas. Le père et la mère s'y opposent obstinément.

L'enfant succomba à l'inflammation abdominale, le 7 mars, pendant la nuit.

L'autopsie fut faite le lendemain. Tous les viscères du bas-ventre présentèrent des traces de l'inflammation la plus aiguë. L'intestin colon n'était point distendu, mais le rectum plus court que dans les cas ordinaires, déjeté un peu à droite vers son extrémité inférieure, était très-distendu par le *meconium* qui s'y était accumulé, et se terminait par un cul de sac, dont le diamètre allait en diminuant considérablement, au point que le bout n'en était pas plus gros que le canon d'une plume à écrire et avait en cet endroit la consistance d'un cartilage ; quelques rides longitudinales, plus marquées intérieurement, descendaient, en convergeant, jusques à la petite extrémité du rectum, qui ne descendait qu'à un pouce et demi au dessus du raphé, et ne présentait aucune apparence de sphincter, ni aucune ouverture.

5.^{me} Cas. --- Invité à me rendre à l'Hôtel-Dieu de cette ville, le 26 avril 1819, j'y trouvai mes collègues, qui, comme moi, avaient été appelés au sujet d'une jeune femme de 28 à 30 ans, robuste, grande, très-grasse, qu'une hémorragie utérine considérable venait de faire périr. Elle était enceinte de neuf mois environ.

L'opération césarienne fut aussitôt pratiquée. L'enfant, assez gros pour faire présumer qu'il était de terme, d'une couleur violette, ne donna aucun signe de vie, malgré les soins qui lui furent prodigués. Le placenta, fort gros, détaché vers un point de sa circonférence, couvrait entièrement l'orifice de la matrice et avait pris son insertion tout autour du col de cet organe. Nous ne cherchâmes pas d'autres causes de l'hémorragie et de la mort de cette malheureuse.

La sage-femme qui avait été chargée de cet accouchement, nous dit que cette femme avait depuis quinze jours, une perte de sang, qu'accompagnaient des signes d'un accouchement prochain. Elle se borna à lui donner quelques conseils, et l'hémorragie parut diminuer; mais elle augmenta le 24 avril, et cette femme ayant lavé du linge à la rivière, le 25, le lendemain au matin, 26, le sang coula si abondamment en peu de temps, que la malheureuse expira. Celui de nos collègues qui avait été appelé quelque temps avant, n'avait pu procéder à l'accouchement.

Un placenta attaché à l'orifice de la matrice n'est pas un fait bien extraordinaire; néanmoins il ne se rencontre pas fréquemment dans la pratique. Je n'en fais mention ici que pour donner une idée de la manière dont la partie des accouchemens est exercée par les sages-femmes dans les campagnes. L'impéritie de ces matrones est quelquefois si grande, que dans des cas extrêmement simples, elles agissent en sens opposé des principes les plus clairs et les plus naturels. Enfin,

entr'autres cas, j'ai été appelé plusieurs fois dans les villages circonvoisins, pour faire l'*extraction* d'un placenta qui entretenait une hémorragie dangereuse depuis deux ou trois jours, auquel on n'osait pas toucher et qui se trouvait cependant entièrement *détaché*, ou *très-légèrement adhérent* par quelques-uns de ses points, de telle sorte qu'il aurait fallu employer de bien légères tractions pour en opérer la sortie.

6.^{me} Cas. — Cette réflexion me rappelle que je fus appelé chez le sieur *Grimaud*, ménager d'Auriol, dix-huit heures après l'accouchement de sa femme, pour faire une semblable extraction. Je vais en parler, à cause des particularités que présenta ce placenta.

Lorsque j'arrivai, l'accouchée, âgée de 45 ans, d'une constitution très-délicate, qui, depuis 7 ans, n'avait plus été grosse, était dans un état de prostration extrême. Sa voix était très-affaiblie, son pouls misérable. On lui faisait prendre depuis le matin quelques cuillerées d'une potion tonique.

En visitant la malade, je fus d'abord surpris de trouver dans le vagin un corps qui était encore en partie engagé dans la matrice, et qui n'avait pas la forme d'un placenta ordinaire. J'hésitai un instant pour l'amener au-dehors, mais en me dirigeant sur le cordon, je me convainquis bientôt que je pouvais l'extraire sans crainte. Ce qui fut exécuté avec la plus grande facilité; car la faiblesse seule de la malade, et l'état d'inertie où était tombé l'utérus pouvaient empêcher l'expulsion naturelle de ce corps devenu étranger.

Voici les dimensions et la forme de ce placenta, examiné en présence de M. le médecin d'Auriol : arrondi sur ses deux bords les plus longs, très-épais dans toute son étendue, il représentait une espèce d'ovoïde allongé, légèrement applati sur deux faces. Sa plus grande longueur était de six pouces et demis;

sa largeur, excepté vers les extrémités qui étaient retrécies et arrondies, était de 3 pouces à peu près; sa moindre épaisseur était d'un pouce et quelques lignes. On remarquait vers son milieu et dans le sens de la longueur, deux bandes larges d'un demi-pouce environ, séparées par une rainure peu profonde. Sur chaque bord latéral, une pareille bande était séparée des autres par une semblable rainure, de sorte qu'on aurait dit que ce placenta, qui présentait plus d'un pouce et demi d'épaisseur, dans ses points correspondans aux bandes, avait été replié sur lui-même, de manière à former quatre plis ou renflemens. Son parenchyme était molasse et engorgé d'un sang très-noir.

Le cordon, très-petit, était implanté sur le milieu de l'un des bords latéraux de ce placenta, et l'enfant excessivement maigre, ayant la figure *ridée d'un vieillard*, vivait encore pourtant 20 heures après sa naissance. (Il mourut quelques heures après).

Cette conformation vicieuse de l'arrière-faix permet de penser que la femme *Grimaud* ne pouvait pas porter, son enfant à terme. Il est même surprenant qu'elle ait pu le conserver jusques à sept mois et quelques jours, car il est difficile de concevoir comment le fœtus pouvait recevoir une nourriture suffisante, le placenta présentant une si petite surface, et ne pouvant guères d'ailleurs se prêter à l'extension progressive de l'*utérus*, d'où devaient résulter son décollement, l'hémorragie et l'avortement. Si toutes ces circonstances n'ont eu lieu que tard, c'est parce que le fœtus, prenant peu d'accroissement lui-même, la distension de la matrice n'était pas assez considérable et s'opérait avec lenteur.

Comme qu'il en soit, je crois pouvoir placer cette espèce de *renflement* du placenta au rang des causes naturelles et inévitables de l'avortement.

Je ferai observer que la femme *Grimaud* avait eu une

grossesse pénible , pendant tout le temps de laquelle elle avait ressenti des douleurs sourdes et continuelles dans les reins et dans la matrice. Immédiatement après l'extraction de l'arrière-faix , elle se trouva beaucoup mieux , et les soins entendus de M. le médecin d'Auriol suffirent pour la rétablir entièrement en peu de jours.

Puisque j'ai parlé de l'ignorance de nos sages-femmes , je ne veux pas terminer ce mémoire , au risque d'être trop long et trop ennuyeux , sans citer encore deux observations qui en seront une nouvelle preuve.

Le 25 mai 1820 , je fus appelé à St.-Zacharie , pour terminer l'accouchement de la femme du sieur *Dol* , âgée de 28 ans , robuste , enceinte pour la quatrième fois. L'enfant s'était présenté par un bras. La sage-femme avait exercé sur cette extrémité des tractions si fortes , qu'elle ne tenait plus au reste du corps que par quelques lambeaux de peau , et qu'une partie de l'épaule et du côté de la poitrine était engagée dans le vagin. Je jugeai que l'enfant était mort depuis quelque temps. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine , que , repoussant un peu l'enfant , j'en allai chercher les pieds , et que je délivrai cette pauvre femme , qui allait presque expirer lorsque j'arrivai auprès d'elle. Il y avait plus de soixante heures qu'elle était dans cette cruelle et dangereuse situation. Quelques jours après , j'appris qu'elle était parfaitement rétablie.

Dans l'espace de plusieurs années de pratique , j'ai rencontré beaucoup de cas , tous à peu près semblables à celui-là , et deux fois le bras avait été fracturé par les efforts de la matrone.

Le 23 juin , même année , on m'appelle encore à St.-Zacharie , auprès de l'épouse du sieur . . , dit *Maou lava* , âgée de 22 ans , fortement constituée , tempérament sanguin , taille petite , laquelle était en travail d'enfant depuis plus de trois jours. L'enfant se présentait par la tête et bien. Il est probable qu'à peine la sage-femme put atteindre

cette partie, elle pratiqua des manœuvres violentes dans le vagin, ainsi que la plupart d'entr'elles sont dans l'usage de le faire, croyant, sans doute, hâter l'accouchement. Précisément le contraire arriva, et l'on sent bien pourquoi. Ce ne fut que très-lentement que la tête se présenta à la hauteur d'un travers de doigt au-dessus de la vulve ; mais alors l'irritation du vagin était si grande, le gonflement des grandes lèvres si extraordinaire, que les efforts de la nature devenaient infructueux, et que l'accouchement ne pouvait plus s'opérer que par le secours du forceps, l'enfant, d'ailleurs, étant mort probablement depuis plus de trente-six heures, lorsque j'arrivai, puisque l'épiderme se détachait partout et que l'odeur fétide qui s'exhala du vagin, après son extraction, était insupportable et faillit faire évanouir un des assistans.

J'éprouvai quelques difficultés pour terminer l'accouchement. Cependant je n'eus à agir avec le forceps que sur la tête de l'enfant. Le placenta sortit sans obstacle et je partis, après avoir recommandé la diète, un traitement anti-phlogistique et les autres moyens convenables.

Le 23 juillet, cette malheureuse femme vint me consulter sur l'état déplorable où elle était réduite. Elle m'apprit que depuis ma visite elle avait ressenti des douleurs vives dans le fond du vagin ; qu'il en était sorti tout-à-coup, quelques jours après, une grande quantité de pus ; que M. le chirurgien du lieu lui avait fait prendre le quinquina et s'en était servi pour des injections, la gangrène étant survenue dans cette partie ; qu'ensuite les matières fécales sortaient par cette voie et cessèrent peu à peu de passer par l'anus ; enfin, qu'outre cette incommodité très-dégoûtante, elle avait encore celle de ne pouvoir maîtriser ses urines.

En explorant les parties malades, voici ce qu'on observe : si l'on introduit le doigt indicateur dans le rectum, on *déplisse* cet intestin, que l'on voit *blanchir* dans le vagin,

à travers la membrane muqueuse rougeâtre, très-mince, qui tapisse le dernier conduit. Arrivé à la hauteur de quatre travers de doigts environ, on trouve une ouverture ronde, où passe aisément le doigt, que l'on fait ainsi pénétrer dans le vagin, en l'inclinant un peu d'arrière en avant et légèrement de haut en bas.

Ensuite en introduisant le doigt dans le vagin, qui est rétréci dans toute sa longueur, mais beaucoup plus supérieurement qu'inférieurement, on rencontre à peu près à la hauteur de quatre travers de doigts et demis, une espèce de cul de sac, de *bride*, postérieurement, et c'est un peu en-dessous que se trouve l'orifice antérieur de l'ouverture fistuleuse du rectum. Enfin, en portant le doigt à six lignes environ au-dessus de cet orifice, et en le courbant un peu d'arrière en avant, on reconnaît le museau de tanche. La matrice est *adhérente, bridée*, inclinée en arrière, vers l'endroit du cul de sac, dans la partie postérieure du museau de tanche.

Il sort habituellement beaucoup de vents et avec douleur par la fistule, et lorsque le besoin d'aller à la garde-robe se fait sentir, c'est après de grands efforts et quelques douleurs, que la malade expulse par le vagin des matières presque toujours très-endurcies.

Cette affreuse maladie, résultat d'un abcès qui a succédé à la violente inflammation provoquée par les manœuvres imprudentes de la sage-femme, me paraissant presque tout-à-fait au-dessus des ressources de l'art, mais exigeant, selon moi, une opération très-dispendieuse, en cas qu'il soit possible de la tenter, j'ai engagé les parens à faire des démarches pour faire recevoir la malade à l'hôpital de Marseille. J'ignore si elle y a été admise.

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ PENDANT LE MOIS DE JUIN 1825.

4 Juin. --- M. le D. *Pointe*, correspondant à Lyon, fait hommage d'un exemplaire de *l'éloge de Janin, etc.*, qu'il vient de publier. (Dépôt dans les archives.)

M. *Sigaud* fait une lecture relative à la deuxième édition du formulaire pratique des Hôpitaux de Paris, par M. *Ratier*.

La séance est ensuite employée aux conférences cliniques.

18 Juin. --- La Société de Bienfaisance de Marseille adresse plusieurs exemplaires de son compte rendu pendant l'exercice 324. (Dépôt dans les archives.)

M. Seisson, médecin à Marseille, fait hommage de la dissertation qu'il a soutenue à l'école de Montpellier, ayant pour titre : *aperçu physiologique sur la phthisie pulmonaire*, et témoigne le désir d'appartenir à la Société en qualité de membre associé résidant. M. Flory est chargé de faire un rapport sur la thèse de M. Seisson dont la demande est favorablement accueillie.

M. Laquerbe, médecin à Paris, adresse une observation intitulée : *anévrisme de l'aorte thoracique, hypertrophie du ventricule gauche du cœur, emphysème du poumon gauche, granulations miliaires et hépatisation rouge du poumon droit*, pour obtenir le titre de membre correspondant. La demande de ce médecin est prise en considération et son observation fixera l'attention de la compagnie dans une séance ultérieure.

M. Gillet lit un rapport sur la deuxième édition de l'ouvrage de M. Rostan, médecin de la Salpêtrière, portant pour titre : *recherches sur le ramollissement du cerveau*.

M. Fouillot, membre associé résidant, donne lecture de deux observations : la première est relative à une *grenouillette accidentelle*. La seconde est un *cas de fracture de la malléole interne, produite par percussion directe*. Ces deux faits ont fourni à M. Fouillot des réflexions judicieuses qui ont obtenu l'approbation de la Société.

La séance est terminée par le scrutin de M. Fouillot, qui est reçu à l'unanimité membre titulaire.

SEUX, Président.

SUE, Secrétaire-général.

RÉSULTAT des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal de Marseille pendant les mois de

		Mars.	Avril.	Mai.	Juin.
Barom.	{ plus grande élév.	769	768	765,14	763
	{ moindre.	752	749	747,08	755
	{ moyenne.	761	750	756,11	759
Thermo.	{ plus grande élév.	14°	20,9	25	27
	{ moindre.	1	10	10	13
	{ moyenne.	9	14	13	20
Anémom.	N O et NN O.	SS O.	S E.	N. O.
Hygrom.	{ plus grande élév.	115	113	117	114
	{ moindre.	80	75	70	80
	{ moyenne.	92,5	98	96	58
Nombre de Jours de	{ pluie.	1	0	2	1
	{ très-converts.	6	3	5	5
	{ nuageux.	5	8	12	6
	{ sereins.	18	17	12	18
	{ brouillard.	0	1	0	0
	{ gros vent.	1	1	0	0
	{ gelée.	0	0	0	0

PREMIÈRE PARTIE.

OBSERVATIONS DE MÉDECINE-PRATIQUE.

EXTIRPATION d'une tumeur enkystée de la mamelle gauche présentant les caractères du fungus hématodes; par M. REYMONET, D.-M., membre de la Société royale de médecine de Marseille.

M.^{me} Cayol, âgée de soixante-sept ans, d'une constitution assez bonne, quoiqu'atteinte d'un catharre chronique, portait une tumeur qui comprenait tout le sein gauche et qui avait augmenté par gradation jusqu'au volume d'un œuf d'autruche. Elle était le résultat d'un coup reçu à cette partie quatre ans auparavant, son développement datait de cette époque ainsi que des douleurs lancinantes qui ne durèrent que pendant les six premiers mois. L'affection commença par une glande roulante au-dessous du mamelon. La peau qui la recouvrait était ecchymosée, de couleur rosacée et d'un rouge noir dans quelques points de sa surface, le mamelon effacé, le reste du sein bosselé et parcouru par des veines dilatées, sa pesanteur égale à celle du cancer; le tissu cellulaire ambiant paraissait endurci et dans un état pathologique, un seul des signes du cancer manquait: les douleurs lancinantes qui contre l'ordre des choses avaient cessé pendant les progrès rapides de la maladie, mais ce qui pouvait en expliquer l'absence, c'est que la tumeur était présumée appartenir au fungus hématodes, et, comme on le sait, l'indolence caractérise assez ce genre de lésion organique quand surtout elle est parvenue au degré de ramollissement. Tout concourait, d'ailleurs, à accréditer

cette erreur : les causes, le siège, la marche, les symptômes, leur succession, l'aspect physique et plus encore cette sensation d'élasticité à la portion de la tumeur que recouvrait un réseau vasculaire, sensation qui différait essentiellement de celle produite par la fluctuation et que donne au toucher la présence d'un corps erectile, spongieux, qui cède et revient du moment que la pression cesse. Ces caractères avaient été appréciés par la plupart des gens de l'art consultés auparavant; ce qui avait fait dire aux uns de procéder le plutôt possible à l'opération avant que la peau ne s'ulcérât, et de prévenir par ce moyen les hémorragies mortelles qui s'en suivent, tandis que d'autres plus timides et plus prudents avaient conseillé à la malade un régime doux, une vie tranquille et la résignation. Fidèle au précepte de *Celse*, je crus devoir me ranger du côté de ceux qui opinaient pour l'opération; comme tous les médecins qui avaient exploré l'état de la tumeur, je partageai leur croyance, je crus au fungus hématodes, j'entrevis pour la malade de longues souffrances et une mort certaine, je lui fis part de mes craintes, de l'espoir que me laissait l'opération et je la décidai.

Opération. — Le 5 juin 1825, après l'avoir préparée par quelques jours de régime et de repos, je cernai la tumeur par deux incisions semi-elliptiques qui s'étendaient du sternum au creux de l'aisselle dans la direction oblique des fibres du muscle grand pectoral, elles furent pratiquées un pouce au delà, en haut et en bas, de la saillie formée par la mamelle de manière à ne pas être exposé à opérer sur des tissus malades, je la détachai du muscle sous-jacent en anticipant même sur ses fibres qui avaient contracté des adhérences avec elle. Le nombre de vaisseaux à lier ainsi que leur calibre furent ordinaires; j'en fus frappé, car je m'attendais à trouver des vaisseaux nombreux et dilatés pour nourrir une tumeur de ce volume et d'une telle nature. Le tissu

graisseux aréolaire était sain , j'en augurai une prompte guérison , il s'agissait seulement d'obtenir une cicatrice solide et rapide par la réunion immédiate ; mais la perte de substance était considérable , j'y parvins en établissant d'un pouce de distance à l'autre des points de suture entrecoupée. L'écartement des bords , qui était au moins de sept à huit pouces , fut réduit par ce procédé en une plaie linéaire oblique de bas en haut de la région sternale moyenne au creux de l'aisselle. L'extensibilité de la peau permit cet exact rapprochement des lèvres sans avoir à redouter le gonflement. Des bandelettes agglutinatives , un gâteau de charpie , des compressez languettes et un bandage composaient l'appareil.

Le premier pansement eut lieu quatre jours après ; la réunion était presque complète ; il fut répété ensuite tous les deux ou trois jours selon la quantité de pus sécrété. Neuf ont suffi pour obtenir une cicatrice solide en 28 jours sans que rien ne soit venu en entraver la marche. Les points de suture s'étant relâchés , ont été coupés vers le 12^{me}. alors que des adhérences solides ne permettaient plus aux parois reportées de se décoller.

Examen de la tumeur. — La tumeur avait perdu la teinte rouge , violacée , qu'elle avait avant l'opération ; incisée crucialement , il s'échappa , en jaillissant avec force , une quantité de sérosité brunâtre évaluée approximativement à dix onces. Le kiste qui la contenait était formé par une membrane très-forte qui avait la texture d'une séreuse , mais beaucoup plus dense et parsemée de granulations ; ce kyste adhérait fortement à la graisse environnante , cette dernière avait été comprimée à un tel point par l'accumulation du liquide et l'extension du sac , que ses cellules complètement effacées constituaient un feutrage de ce tissu qui en avait imposé au tact pour de la substance lardacée. Divers points du sac étaient endurcis et de consistance demi-cartilagineuse. La glande mammaire déviée à droite et presque atro-

phiée, était suivie de quelques tubercules qui se prolongaient vers l'aisselle.

Réflexions. — 1.^o Des douleurs lancinantes au début, de l'indolence ensuite, la teinte rosée et d'un rouge noir sur certains points de la tumeur, dépendante de l'injection d'un réseau capillaire, l'inégalité de sa surface, sa pesanteur spécifique, son mode de développement, le lieu qu'elle occupait, la présence d'un liquide contenu dans un sac résistant, offrant la sensation d'un corps spongieux renfermé sous la peau, de plus l'aspect commun aux tumeurs des mamelles, tels que l'effacement du mamelon, les varices des veines flexueuses qui parcourent ces organes, des glandes et des tissus paraissant endurcis, ne sont-ils pas des caractères propres à faire confondre cette dégénérescence organique avec le fungus hématodes ? . . . :

2.^o L'opération n'aurait-elle pas été indiquée lors même que l'existence du kyste aurait été reconnue avant ? . . . Pouvait-on sans danger exposer une femme de soixante-sept ans, un peu valétudinaire, aux résultats de l'ouverture du sac, c'est-à-dire, à son inflammation par l'accès de l'air, par le tamponnement ou par des caustiques même, à la suppuration abondante qui aurait été la suite d'une cicatrice interminable ? La transformation cancéreuse ne pouvait-elle pas succéder aux granulations et à l'épaississement calleux d'une portion du sac, si on eut cherché à les enflammer par des irritans ?

3.^o L'opération pratiquée selon les règles et avec les précautions qu'elles prescrivent après, une cicatrice solide et prompte obtenue par la suture entrecoupée ont épargné sans doute des douleurs tout aussi vives et de plus longue durée. En pareil cas, l'extirpation ne mériterait-elle pas la préférence sur l'incision du kyste et les procédés douloureux qu'elle entraîne ? Ces questions en faveur de l'extirpation semblent résolues, alors même que le succès ne l'aurait point couronnée.

TROISIÈME PARTIE.



LITTÉRATURE MÉDICALE, NOUVELLES SCIENTIFIQUES,
MÉLANGES, ETC.

1.° ANALYSE D'OUVRAGES IMPRIMÉS.

ORNITHOLOGIE PROVENÇALE, ou description avec figures coloriées de tous les oiseaux qui habitent constamment la Provence ou qui n'y sont que de passage ; suivie d'un abrégé des chasses, de quelques instructions de Taxidermie et d'une table des noms vulgaires ; par Polydore Roux, conservateur du cabinet d'histoire naturelle. (2.^e, 3.^e et 4.^e livraisons, in 4.^o, de 8 pages la 2.^{eme}, de 16 pages la 3.^e et de 23 pages la 4.^e avec 25 planches, Marseille 1825.)

Nous avons dû attendre la publication de la 4.^e livraison avant de rendre compte des deux précédentes, afin de présenter à la fois une analyse de tous les détails relatifs à l'introduction de cet important ouvrage.

M. P. Roux commence par jeter un coup - d'œil rapide sur la topographie de la Provence et fait sentir que par cela même que le sol et le climat y sont très-variés, il n'est pas étonnant que l'on rencontre une grande diversité d'animaux, et non seulement presque tous les oiseaux des autres parties de la France, mais encore un bon nombre d'espèces qui ne se voyent point dans les autres départemens, ou qui ne s'y montrent qu'accidentellement et comme égarés. L'auteur signale ensuite les oiseaux dont le nombre augmente ou diminue

selon les saisons et examine les points suivans : *la nature des oiseaux ; leur organisation intérieure et extérieure ; leurs sens et leurs facultés ; leur chant ; leur nourriture ; leur génération ; leur ponte et leurs migrations.*

Rien de plus intéressant que les considérations successivement exposées ici. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en donner qu'une très-faible idée. La physiologie des oiseaux nous apprend qu'ils doivent à leur organisation leur agilité et la facilité qu'ils ont de se soustraire , en franchissant les espaces , aux pièges qui leur sont tendus ; ils ont le sens de la vue exquis , celui de l'odorat et de l'ouïe fort sensibles ; mais ceux du goût et du tact n'ont chez eux pas beaucoup d'extension. Il est à observer que leur cerveau surpasse par sa grandeur proportionnelle celui des autres animaux. Aussi, sont-ils en général assez intelligens. Leur chant ou leur ramage ne doit pas être confondu avec leurs cris d'appel. Leur nourriture se compose pour les uns de substances animales , pour les autres de végétaux ; il en est qui se nourrissent indistinctement de chair et de plantes , et c'est de la forme du bec surtout que dépend le régime qu'ils sont obligés de tenir. Ici, l'auteur passe en revue les *carnivores* , les *reptilivores* , les *vermivores* , les *insectivores* , les *piscivores* , les *frugivores* , les *mellisuges* , les *baccivores* , les *écorceurs de graines* , les *tritrateurs granivores* , les *herbivores* et *frugivores* , enfin les *omnivores*.

L'auteur parle ensuite des facultés génératives des oiseaux , voici comment il s'exprime : « l'accouplement ne se fait que d'une seule manière ; la femelle reçoit le mâle sur son dos en relevant la queue. La copulation est très-prompte et a lieu par la seule justa-position des anus. Cependant les canards et quelques espèces de palmipèdes ont une verge creusée en sillon , le long de laquelle s'écoule la liqueur prolifique qui va féconder les œufs , et il y a chez eux une véritable intromission. » Le printemps

est pour les oiseaux l'époque des amours. Il en est de polygames toujours disposés à de nouvelles amours, ce qui les rend emportés et jaloux, les monogames ont des mœurs plus douces, s'attachent à leur compagne qui les paie de retour. Il faut lire ici les détails consacrés à l'œuvre et au résultat de la reproduction, chez les différentes espèces d'oiseaux; à leur ponte, à leur émigration. On peut dire que si l'ornithologie prête beaucoup, quant à l'intérêt de la description, M. Roux a su ajouter à cet intérêt par un style pur, fleuri et bien adapté à son sujet.

Il consacre ensuite six pages à l'explication de quelques termes d'ornithologie dont on se sert pour désigner diverses parties extérieures du corps des oiseaux, et finit par l'explication d'une planche représentant le squelette d'un bec croisé.

La 2.^e livraison renferme huit planches qui représentent l'Alouette calandrelle, *Alanda arenaria*; la Mésange bleue, *Parus cœruleus*; l'Oie d'Egypte, *Anser varius* (mâle); le Torcol proprement dit, *Yunx torquilla*; le Picchion de muraille, *Petrodroma muraria* (mâle); le gros bec proprement dit, *Coccythraustes vulgaris* (mâle); l'Alque pingouin, *Alca torda* (1.^o le mâle en plumage d'hiver, 2.^o tête du jeune de grandeur naturelle); le Rollier proprement dit, *Galgulus garrulus* (mâle).

Les huit planches que l'on compte dans la 3.^e livraison représentent le Ganga cata, *Anas cata* (mâle adulte); la Mouette rieuse, *Larus ridibundus* (1.^o le mâle en robe de noces, 2.^o tête du même passant au plumage d'été); le Martin-pêcheur proprement dit, *Alcedo iopida* (mâle); le Troglodyte d'Europe, *Troglodytes Europea*; le Phénicoptère flamman, *Phœnicopterus ruber* (mâle adulte); le Coulicou noir et blanc, *Coccyzus pisanus* (mâle adulte); la Chouette effraie, *Strix flammea* (très-jeune, dans le nid); le Pygarque proprement dit, *Haliæetus nisus* (jeune).

Outre le squelette du bec croisé dont nous avons parlé, l'auteur donne dans la 4.^e livraison la lithographie du Cygne domestique, *Cygnus olor*; du Roitelet huppé, *Regulus cristatus* (1.^o le mâle, 2.^o tête de la femelle); du Rouge queue, ou Rossignol de muraille, *Sylvia phœnicurus* (mâle); du même rossignol (femelle); du Traquet proprement dit, *Ananthe rubicola* (mâle); du Bouvreuil proprement dit, *Pyrrhula europæa* (femelle petite race); de la Becasse commune, *Rusticola vulgaris*; du Bihoreau proprement dit, *Ardea nycticorax* (mâle adulte).

Telles sont les trois dernières livraisons qui ont paru. Nous nous empresserons de rendre compte des subséquentes et nous nous ferions un vrai plaisir de recommander une production littéraire qui honore autant son auteur que la province qui la voit éclore, si elle n'était pas assez recommandable par elle-même, et n'avait dès son commencement fixé vivement l'attention générale.

P.-M. Roux.

OBSERVATIONS météorologiques et constitution médicale de 1820 (in-8.^o de 12 pages); *de 1821* (in-8.^o de 15 p.); *de 1822* (in-8.^o de 23 p.); *de 1823* (in-8.^o de 23 p.); *de 1824* (in-8.^o de 24 p.); par Cl. Antoine Barrey, docteur en médecine de la Faculté de Paris, médecin des épidémies à Besançon, et membre d'un grand nombre de Sociétés savantes.

On dirait que les médecins qui s'attachent à l'étude des maladies régnantes sont ou peu nombreux ou, en général, peu disposés à faire jouir le public du résultat de leurs observations, puisque parmi le torrent de livres dont la France est tous les jours inondée, il n'en est pas beaucoup qui aient pour sujet cette partie si intéressante de

la médecine. En effet, on ne trouve que quelques détails à cet égard dans les comptes-rendus annuels de plusieurs Compagnies savantes, et à part l'excellent précis des constitutions médicales que la Société de médecine de Tours publie tous les trois mois, il ne paraît de temps à autre sur ce sujet que des opuscules, la plupart perdus pour la science, lorsqu'ils ne parviennent point à la connaissance des journalistes médecins. Nous pensons que l'on devrait tourner d'avantage ses vues du côté le plus fertile en résultats pratiques et qui intéresse le plus la santé publique. Nous ne pouvons donc qu'applaudir au médecin qui paie annuellement son tribut, comme étant chargé d'observer les maladies qui règnent dans le département du Doubs, et sans doute aurions-nous plutôt rendu compte de ses excellentes observations, si nous les eussions connues immédiatement après leur publication.

Le zèle et les talens de M. *Barrey* sont assez connus, mais il ne nous aurait pas été facile de décider son opinion relativement aux doctrines sur lesquelles sont fondées les diverses thérapeutiques. En pareil cas, nous nous fussions borné à faire entrevoir qu'un praticien aussi sage que M. *Barrey* ne devait pas être systématique, mais qu'il devait être bien pénétré que tous les moyens médicamenteux sont autant de ressources sur lesquelles on peut avoir recours pour remplir telles ou telles indications. Nous ne nous serions point trompé. En effet, on voit avec plaisir que l'auteur n'est point exclusif; ainsi, par exemple, à la page 4 de la 1.^{re} brochure, on lit, au sujet des maladies régnantes du mois d'avril 1820, que quelques individus qui en étaient atteints, ressentirent de mauvais effets des évacuans supérieurs et qu'ils furent guéris par les sangsues à l'anus, les délayans, les bains, etc. Mais l'auteur ajoute que les maladies ayant pris un caractère bilieux dans le mois de mai, les évacuans supérieurs et infé-

rieurs furent employés avec succès. Les fièvres bilieuses ayant eu un caractère plus décidé dans le 3.^e trimestre, on eut recours et aux évacuans, et au kina et aux antispasmodiques, etc. Enfin, dans les épidémies que l'auteur décrit, on remarque encore que les remèdes ont été variés et que leur emploi a été subordonné à la marche des symptômes caractéristiques des maladies. Nous n'insisterons pas d'avantage sur des exemples capables de faire ressortir l'esprit philosophique de notre savant confrère de Besançon. Nous nous contenterons d'extraire des brochures que nous annonçons quelques-uns des faits intéressans qu'elles contiennent et nous ferons des vœux pour qu'il y ait un médecin des épidémies dans chaque département et qu'il marche sur les traces du docteur *Barrey*.

Une jeune femme avait pris deux grains d'émétique le second jour d'une gastrite, et souffrait horriblement lorsque M. *Barrey* la vit pour la première fois. Douze sangsues à l'épigastre la soulagèrent beaucoup, mais elle fut ensuite bien calmée par l'application de la glace sur la même partie, et ce moyen et l'usage du petit-lait pris le plus froid possible la guérèrent dans l'espace de dix jours.

Entr'autres descriptions de maladies épidémiques, nous avons surtout remarqué celle de l'épidémie qui parut sur la fin de février 1824 ; dans la commune de Mathay, et qui dura pendant tout le mois de mars. C'était une gastro-entérite vermineuse qui n'attaqua guères que des femmes, et au nombre de 24. Six de ces malheureuses furent victimes de l'impéritie du nommé *Léger Berceot*, charlatan, qui les ayant traitées par des moyens échauffans, fut ensuite condamné correctionnellement par le tribunal de Montbéliard ; mais qui, ajoute M. *Barrey*, ne continuera pas moins d'abuser de la crédulité des habitans de la campagne!!!

On a, d'ailleurs, dans le courant de mai, observé généralement des inflammations des viscères du bas-

ventre , plus ou moins longues et dangereuses , mais dont beaucoup se sont terminées heureusement. Parmi les malades qui y ont succombé , on cite un jeune homme de 19 ans qui , après l'usage de boissons échauffantes , eut des coliques très-fortes , suivies de tension de l'abdomen , d'une fièvre très-intense , de bouche sèche et de constipation. Des sangsues à l'épigastre , à deux reprises et au nombre de 15 chaque fois , une saignée générale , l'eau de veau , le petit-lait , les lavemens , les fomentations , les bains et la diète la plus sévère ne produisirent pas d'amélioration sensible. Le malade eut , dès le second jour , des nausées , et le troisième , il vomit des matières mucoso - bilieuses , au milieu desquelles étaient deux vers ; et bientôt tous les liquides pris en boisson furent rendus de même. Un troisième ver fut ensuite vomé , et l'état du malade devenant tous les jours plus désespérant , une consultation décida de continuer les délayans à l'intérieur et au dehors. On essaya pourtant une once d'huile de ricin , qui fut vomie. Enfin , un vésicatoire fut appliqué sur le ventre. Les vomissemens devinrent fétides , le pouls s'affaiblit , l'abdomen s'affaissa et le malade périt.

A la nécropsie , faite 24 heures après , on trouva un épanchement de liquide odorant dans l'estomac , qui offrait de légers points d'inflammation ; le petit intestin était légèrement phlogosé en haut , et l'était davantage en descendant ; de sorte que le siège de l'inflammation bien prononcée était vers son milieu , mais elle s'était propagée aux autres viscères , puisqu'on observait des taches gangréneuses dans plusieurs endroits , des points de suppuration au foie et à la rate , et des adhérences avec le péritoine. L'intestin grêle avait été en suppuration et offrait une perforation telle que l'on pouvait y introduire trois doigts. La phlogose se continuait dans le gros intestin.

M. Barrey ne décrit pas avec moins de talent d'observation, une épidémie qui exerça ses ravages dans la commune de Gevrecin, pendant le mois d'août. Les uns avaient une inflammation des membranes du cerveau; d'autres du poumon et de la plèvre; quelques autres des viscères du bas-ventre; enfin, chez quelques-uns, plusieurs organes furent atteints; ce qui établit divers ordres d'affection dont l'auteur trace le tableau avec beaucoup de clarté, mais que nous ne croyons pas devoir retracer ici, puisque le traitement fut presque le même chez tous les malades, quoique le siège du mal fut différent: les saignées locales furent souvent employées. Quelquefois la langue, après deux ou trois jours de maladie, étant devenue saburrale avec nausées, on crut pouvoir faire vomir par l'emploi de l'ipécacuanha, et *M. Barrey* assure que ce ne fut pas sans soulager les malades. Tous les autres moyens utilisés l'ont été suivant les préceptes de la saine médecine et il est à noter que ce ne fut pas sans beaucoup de circonspection que les alimens furent ordonnés dans la convalescence. On commença d'abord par de légers bouillons de viande; puis on permit un peu de soupe, et des alimens solides ne furent donnés qu'après huit ou dix jours. L'œdémie fut combattue par de légers apéritifs, mais surtout par le nitrate de potasse dans la tisane de dent de lion.

L'auteur a utilisé avec succès le sulfate de quinine contre les fièvres intermittentes, et l'iode contre les goîtres. Il a vu des goîtres considérables disparaître entièrement par l'hydriodate de potasse qu'on emploie le plus ordinairement.

Enfin, les brochures qui nous occupent se distinguent par des rapports excellens, faits par *M. Barrey* à *M. le préfet* du département du Doubs, sur la vaccine et la petite vérole dans ce département, pendant plusieurs années. On ne voit pas sans plaisir les efforts

que ce médecin a réunis pour propager la vaccine et faire de nombreux partisans à la découverte de Jenner, de sorte qu'il est permis de dire que si des récompenses ont été, comme on sait, données au zélé vaccinateur et au savant médecin de Besançon, elles ont été sans doute bien méritées, au lieu d'être, comme plusieurs de celles que nous avons vu accorder, ou que l'on a décernées clandestinement, le fruit de l'intrigue, de l'adulation et de la turpitude.

P.-M. Roux.

APERÇU physiologique sur la phthisie pulmonaire ; par P.-F. SEISSON, docteur en médecine, ancien chirurgien des armées en Russie et en Allemagne (in-8.° de 77 pages, Montpellier, 1825.) avec cette épigraphe :

*Morborum omnium unus et idem modus est :
Locus verò ipse eorum differentiam facit.*

Hir.

En général, les dissertations inaugurales se composent d'ouvrages qui n'étant pas tous savans, deviennent la source de composés informes, auxquels pourtant certains lecteurs attachent beaucoup de prix, pourvu qu'ils soient remarquables par des expressions pompeuses, de nombreuses périphrases et une modestie simulée. Ne vaudrait-il pas mieux que les aspirans au doctorat se fissent une loi de présenter une monographie sur tel ou tel sujet de médecine ? Sans doute, la science n'y gagnerait pas toujours sous le rapport de l'expérience ; mais, du moins, elle s'enrichirait de recherches qui, à la longue, finiraient par devenir immenses, et dont les écrivains célèbres tireraient le plus grand parti, en les coordonnant ensuite dans des ouvrages didactiques.

Parmi quelques bonnes monographies que l'on a soutenues aux Facultés de médecine, nous devons comprendre la thèse que nous annonçons. L'auteur, après un court avant-propos, divise son aperçu en quatre chapitres, où il traite successivement, 1.° de l'*excitabilité*

de l'irritation, du tempérament lymphatique, de l'idiosyncrasie; 2° de l'étiologie, des causes prédisposantes et accidentelles; 3° des symptômes et de la marche de la maladie; 4° du traitement. Il termine sa dissertation par trois observations pratiques qui viennent étayer sa manière de considérer la phthisie, et lui fournissent quelques réflexions sur la symptomatologie.

Tel est l'ordre adopté par M. Seisson. Voici ce que nous avons plus particulièrement remarqué dans son travail : il a eu évidemment pour but de jeter quelque jour sur son sujet, à l'aide du flambeau de l'anatomie et de la physiologie moderne. Réduisant toutes les propriétés vitales à une seule (l'excitabilité), qu'il regarde comme élémentaire et génératrice de tous les phénomènes vitaux composés, il pense que les sensibilités animale et organique de *Bichat*, ne sont que des résultats fonctionnels et non des propriétés générales de la trame organique.

Par des considérations physiologiques sur le tempérament lymphatique et sur l'idiosyncrasie pulmonaire, il établit les dispositions organiques à la phthisie, d'une manière conséquente à l'étiologie. Or, dans celle-ci, les qualités physiques des diverses dégénérescences organiques pulmonaires ne sont considérées que d'une manière très-secondaire, ayant toutes l'irritation pour cause primordiale, et, contre l'avis de M. *Laënnec*, un seul et même résultat (la phthisie). L'auteur cherche sommairement l'origine des tubercules dans les modifications que l'irritation éprouve, soit des agents qui la provoquent, soit des tissus qu'elle attaque, soit enfin de sa durée et de son intensité, et il soutient que les dégénérescences organiques font partie intégrante de l'histoire de l'irritation. Il répond ensuite à quelques objections des partisans de l'innéité des tubercules, telles que la présence de ceux-ci dans les poumons de certains fœtus, dans ceux d'individus morts de toute autre maladie, et

leurs formations dans toutes les parties du corps. Il ne fait dériver les prédispositions à la phthisie que de l'influence de l'idiosyncrasie pulmonaire, traite sommairement la question de l'hérédité, et passe à l'étude des principales causes capables de développer cette maladie, et telles que le froid, l'humide, les variations brusques de la température, les professions, etc.; après avoir dit un mot de l'influence des vêtemens quant à la température, il parle ainsi de leur construction vicieuse: « l'usage de se comprimer certaines parties du corps pour en faire ressortir d'autres, est aussi meurtrier que ridicule; en contrariant le développement des belles formes de la nature, il gêne aussi toutes les fonctions les plus importantes à la vie. Il est encore la source la plus abondante des conformations vicieuses qui sont si multipliées de nos jours. La correction de ces abus dangereux de la mode ne serait pas incompatible avec le désir de plaire : un vêtement simple, aisé, peut dessiner élégamment les formes quand elles sont régulières, et les cacher si elles sont défectueuses. »

Pénétré que les espèces de phthisie ne dérivent que de l'organisation individuelle, l'auteur les comprend en deux grandes séries, suivant les deux principales variétés des sujets que cette maladie attaque. Les uns sont doués d'une grande susceptibilité jointe à la prédominance des capillaires rouges des poumons; chez les autres, au contraire, le système des vaisseaux blancs est seul prédominant, et ceux-ci sont d'une insensibilité et d'une apathie remarquables. M. Seisson fait ressortir l'utilité de cette division, dans la symptomatologie et la marche de la maladie.

Les trois périodes de la phthisie, assez généralement adoptées, paraissent inadmissibles à l'auteur, vu qu'il existe le plus souvent dans les poumons, à la fois, des portions hépatisées, des tubercules commençans et d'autres en suppuration; de sorte que les signes de ces trois

états différens doivent se confondre et être le plus souvent inséparables.

Comme *Cullen*, l'auteur pense que le peu de succès du traitement de la phthisie tient plutôt au défaut d'imperfection de notre art, qu'à la nature incurable de la maladie; il s'élève contre les stimulans diffusibles, et soutient que tous les spécifiques vantés contre cette affection, à l'exception des narcotiques et des médicamens qui, comme la digitale, ralentissent les mouvemens circulatoires, n'ont pu être de quelque utilité qu'en agissant comme révulsifs. *M. Seisson* propose les antiphlogistiques seuls ou combinés avec les révulsifs, comme le seul traitement rationnel. Les bornes de son travail ne lui permettant pas d'entrer dans des détails à cet égard, il se contente d'exposer quelques considérations générales sur la saignée, la révulsion en général, la diète, la chaleur et l'exercice : sobre de la saignée générale, il lui préfère le plus souvent les sangsues. Il énumère ensuite les conditions favorables au succès de la révulsion. La diète, soit comme sédative, ou comme activant l'absorption, lui paraît très-utile et il recommande le régime lacté, féculent, sans mélange capable d'imprimer des modifications profondes dans l'organisme. Il considère la chaleur comme un moyen curatif trop négligé de nos jours, dans les affections pulmonaires où il ne peut être que d'un très-grand secours. Enfin, passant à l'influence de l'exercice, il s'étaye de la saine physiologie pour montrer combien il est nuisible dans une foule de cas où généralement il n'est pas regardé comme tel et l'exclut par conséquent du traitement de la plupart des affections chroniques de la poitrine.

On voit par cette analyse, et on verra bien mieux encore à la source même, combien le *D. Seisson* est à la hauteur des connaissances du jour et combien grands doivent être les avantages que l'humanité souffrante retirera de la pratique d'un médecin aussi instruit. P.-M. Roux.

PRÉCIS descriptif des instrumens de chirurgie anciens et modernes ; contenant la description de chaque instrument ; le nom de ceux qui y ont apporté des modifications ; ceux préférés aujourd'hui par nos meilleurs praticiens , et l'indication des qualités que l'on doit rechercher dans chaque instrument ; par Henry , coutelier de la Chambre des Pairs , fabricant d'instrumens de chirurgie (in-8.º de 261 pages , avec planches , à Paris , 1825 , chez l'auteur , rue de l'École de médecine , n.º 24. Prix : 7 f. et 8 f. par la poste.)

CET ouvrage ne se recommande pas seulement par le titre qui , comme on le voit , promet beaucoup , mais encore par les descriptions assez claires et précises et même par certains détails biographiques dont il est enrichi.

L'auteur débute par une courte introduction , expose ensuite son précis descriptif et finit par quelques considérations générales sur les instrumens de chirurgie. Deux tables de matières , dont une par ordre d'opérations , l'autre , par ordre alphabétique des instrumens , favorisent singulièrement la recherche des articles. On peut dire que si dans l'intérêt de l'homme souffrant pour le soulagement ou la guérison duquel la chirurgie nous offre tant d'instrumens variés , il convient que l'artiste sache répondre aux intentions de l'opérateur , il convenait également qu'ils fussent dirigés l'un et l'autre par un guide fidèle. M. Henry vient de remplir les différentes vues à cet égard. Dans un cadre raisonnablement restreint , il présente au chirurgien sinon la longue série des instrumens inusités de nos jours , ce qui n'aurait guères servi qu'à l'histoire de l'art , du moins la description de ceux qui sont restés dans la pratique , suivie

T. X. Aout 1825.

des noms des inventeurs, d'une courte notice sur quelques célèbres chirurgiens d'entr'eux, de l'indication de l'usage auquel chaque instrument est principalement destiné et de la qualité spéciale qu'on exigeait de chacun d'eux en particulier.

Par la lecture de cet ouvrage, l'artiste ne saurait manquer de se former une idée juste de la figure, de la force, des dimensions des instrumens de chirurgie eu égard à leur usage que sans doute il saisira facilement.

Tel est donc le double avantage du *précis descriptif* de M. Henry, qu'en étant entre les mains des chirurgiens et des fabricans d'instrumens, il doit en quelque sorte entretenir une espèce de corrélation sans laquelle ni les uns, ni les autres n'atteindraient qu'imparfaitement leur but. En voilà suffisamment pour engager nos lecteurs à faire l'acquisition d'un livre dont nous pourrions encore faire ressortir les avantages en parlant du nombre assez considérable de planches qu'il contient et qui se distinguent par la manière dont elles ont été gravées.

P.-M. Roux.

2.° REVUE DES JOURNAUX.

(Journaux Français.)

(*Journal de pharmacie. Janvier 1825.*) — La propriété drastique et même corrosive de l'huile de croton, et la faible dose à laquelle elle possède encore cette énergie, a fait désirer à M. Recamier qu'on trouvât la possibilité de diminuer l'extrême acreté de cette huile, afin d'en rendre l'usage médical moins désagréable et plus doux. C'est M. Caventou qui a recherché ce moyen, et par une suite d'expériences qu'il a faites à ce sujet, ce

savant chimiste a reconnu qu'en éliminant l'âcreté, on diminuait la propriété purgative; il a conçu dès-lors la possibilité d'arriver à un résultat tel, que tout en conservant à l'huile de croton sa propriété purgative, à un degré toutefois moins violent, on pourrait diminuer beaucoup son excessive âcreté. Mais il est résulté du travail de M. *Caventou* une découverte non moins importante : c'est qu'il a reconnu une parfaite analogie entre l'huile de *croton tiglium* et celle du pignon d'Inde. Des renseignemens qu'il a pris d'un cultivateur éclairé de la Martinique, et surtout l'analyse chimique l'ont porté à avancer que l'huile de pignon d'Inde peut être employée pour celle de croton, et qu'il est inutile de nous rendre tributaire des Anglais pour un médicament que nous pouvons nous procurer nous mêmes et avec beaucoup plus d'avantage et de sûreté.

M. *Caventou*, en faisant entrevoir que l'acide iatrophique pourrait être la cause de la vertu drastique de l'huile de croton, (puisque, en saponifiant cette huile si on la retire après, par la décomposition du savon préalablement dissout dans l'eau, on s'assure facilement qu'elle a perdu cette excessive âcreté qui est le principe de son activité, et l'on retrouve la propriété irritante au contraire et pour la plus grande partie, dans la solution aqueuse concentrée d'acide iatrophique). Ce chimiste, dis-je, en attribuant l'activité de cette huile à l'acide iatrophique, se propose de faire de nouvelles expériences pour assurer ce fait.

La note de l'auteur se termine par une observation très-intéressante relativement à l'âcreté que l'on rencontre quelquefois dans les huiles de ricin préparées dans nos colonies; je vais transcrire ses propres expressions.

« M. *Deyeux* a rapporté, dit-il, il y a plus de vingt

ans, que les naturels indiens font bouillir l'huile de ricin sur l'eau, afin d'en chasser une substance âcre, volatile, qui irrite les yeux et toute la figure à tel point qu'ils sont obligés de s'envelopper la tête de linges mouillés; on a mis ce fait en doute, depuis que l'on prépare en France l'huile de ricin, parce que cette opération ne présente rien de semblable. M. Deyeux avait cependant raison; mais il ignorait que les nègres ne se font point scrupule dans les mauvaises années où leur ricin est mangé en grande partie par des milliers de pucerons, de mélanger avec les débris de leurs semences une assez bonne dose de graines de *médecinier cathartique* (*iatropha curcus*) et même du pignon d'Inde, ils emploient aussi fréquemment la graine de *galba*, fruit oléogineux d'un grand arbre qui croît abondamment à Saint-Domingue et à la Martinique, et que *Jacquin* a désigné sous le nom de *calophyllum calaba*. L'huile qu'on retire d'un tel mélange est très-âcre, mais ils la purifient en partie par l'ébullition prolongée, et alors il n'est pas étonnant qu'ils se préservent de l'action irritante de la vapeur qui enlève l'âcreté. C'est ce que j'ai vérifié moi-même ici sur l'huile de *croton tiglium*; l'ébullition prolongée sur l'eau fait disparaître en partie son âcreté et la rend plus douce, tandis que la vapeur qui se dégage enflamme le nez, les yeux et toute la figure. Dans les années productives, au contraire, les nègres n'emploient que le ricin, et alors leur huile est douce; telles sont les causes auxquelles on peut naturellement rapporter les différences qu'on observait dans les huiles de ricin d'Amérique lorsqu'on les tirait de ce pays; huiles qui étaient tantôt douces et tantôt âcres sans qu'on ait pu long-temps en connaître la véritable raison.

--- *Nouvelles des sciences*. On a déjà employé avec succès comme un doux hypnotique à la dose d'un on

deux grains, une nouvelle préparation connue sous le nom de *thridace* ; c'est un extrait formé du suc des tiges de la laitue ordinaire, pilées ; ce suc est réduit en extrait à l'étuve, par lente évaporation à moins de 40° de température. M. le D. *François* a fait dériver le nom de la *thridace* du nom grec de la laitue.

--- Les Allemands, croient que l'acide hydro-cyanique fourni naturellement par les végétaux, est plus avantageux dans l'usage médical que cet acide, formé par des procédés chimiques. Voici l'acide hydro-cyanique végétal selon la formule de *Schrader*.

Prenez : huile volatile d'amandes amères rectifiée, un gros ; alcool rectifié *idem* ; eau distillée neuf gros. Mêlez.

L'eau hydro-cyanique végétale, qui peut remplacer, selon *Schrader*, l'eau distillée de laurier-cérise, se prépare ainsi : Prenez : huile volatile d'amandes amères rectifiée, un gros ; alcool très-rectifié, une once et demie ; eau distillée, une livre, quatre onces et demies.

Il est difficile de se persuader que ces préparations aient la même uniformité de composition que l'acide hydro-cyanique, obtenu par des moyens purement chimiques ; elles n'inspirent pas la même confiance.

--- *Bulletin des travaux de la Société de pharmacie de Paris.* (Extrait du procès-verbal.) --- L'Académie approuve un rapport dans lequel M. *Duméril* admet comme satisfaisantes les réponses faites par MM. *Pelletier* et *Huzard* fils aux questions suivantes :

D. Quelle est la cause qui détermine quelquefois les plaies produites par les sangsues à s'envenimer ?

R. Cet accident dépend du tempérament des malades ou de la nature de leur maladie.

D. Pourquoi les sangsues refusent-elles quelquefois de mordre sur la peau ?

R. C'est que quelquefois au lieu d'employer des sang-

saes qui ont des dents, on applique sur la peau les sangsues qui en sont privées.

--- *Essai sur les cryptogames utiles ; par MM. Deschaleris et A. Chéreau, pharmaciens.* (Première partie.)

--- Cette classe, établie par Linnée, comprend les plantes dont les organes de la fructification sont difficiles à connaître. Sous ce rapport elles sont d'une étude difficile ; et il n'est pas rare de trouver des amateurs de botanique qui , rebutés par cette difficulté, laissent de côté toutes les plantes de cette famille. Les auteurs de l'ouvrage qui nous occupe, ont tâché de diminuer l'éloignement que l'on a pour l'étude de ces plantes en signalant les cryptogames utiles soit dans les arts, soit en médecine, soit enfin comme alimens.

Nous allons indiquer avec eux le nom, la synonymie, le renvoi des figures et la propriété.

Première famille, les Algues. --- *Ulva umbilicalis*, ulve ombiliquée. Flore fr., tom. 2 page 9. --- Cette plante croît dans l'Océan ; on la mange sur les côtes d'Angleterre avec du poivre, du vinaigre et du beurre ; on la sale, afin de la conserver l'hiver. *Dillen*, tome 8. fig. 3.

--- *Ulva lactuca. Tremella lactuca.* Samuel Gmelin, 215. ulve laitue, pag. 9. Cette espèce se mange sur les côtes d'Ecosse, comme salade, *Dillen*, tom. 8., fig. 1. On lui attribue une vertu anodine ; on s'en sert appliquée sur le front et les tempes pour calmer les douleurs.

--- *Ulva palmata*, ulve palmée, Flor. fr., pag. 12. *Fucus palmatus*, L. Samuel Gmelin, tab. XXX, pag. 202. Cette espèce sert à la nourriture des pauvres habitans du nord de l'Ecosse et de l'Irlande ; d'un excellent usage comme engrais pour les champs et les arbres.

--- *Ulva edulis*, ulve comestible, Fl. fr., pag. 12. S. Gmel., tab. XXI, fig. 1, pag. 176. On mange cette plante sur les côtes des pays ci-dessus indiqués.

--- *Ulva ciliata*, ulve ciliée, Fl. fr., p. 13. *fucus ciliatus*,

L.-S. Gmel. Fisc., p. 176. Les Irlandais la mangent avec le *fucus scolicus*. L'ulve ciliée se rencontre près des huîtres. *Ostreis adnascere amat*.

— *Ulve saccharina*, ulve sucrée, Fl. fr., p. 15. S. Gmel. Fucus, t. 27 et 28. p. 149 et 197. *Fucus saccharinus*, L. Cette immense plante porte vulgairement le nom de baudrier de Neptune; elle sert à fumer les terres; on peut la manger, dit-on, cuite dans du lait; après l'avoir lavée à l'eau douce et desséchée, elle se couvre d'une efflorescence qui est douce comme du sucre, il est certain que ce prétendu sucre n'est autre que du sel marin. Quand on le goûte légèrement il imprime sur la langue une sensation légère, mais il produit ensuite un effet purgatif. Sa constitution chimique est très-compiquée. Elle ne renferme pas moins de vingt-une substances; on y a trouvé de la manne, de l'hydriodate de potasse, de la matière mucilagineuse, etc., (selon Gauthier de Claubry.)

— *Ulva digitata*, *fucus digitatus*, L. Fl. Danic; t. 392. Employée à fumer les terres; donne du sucre comme l'ulve ci-dessus.

— *Marchantia polymorpha*, L. dill., t. 76, fig. 7. Cette plante nommée hépathique des fontaines, croît entre les pavés humides où elle forme des espèces de parasols, et au-dessus de petits godets verdâtres; vantée pour les maladies du foie et du poutmon. Les Ecossais l'emploient beaucoup comme engrais, constitution chimique à peu près semblable à la précédente, contenant moins d'hydriodate de potasse.

— *Fucus vesiculosus*, seu *quercus marina*, L. Fl. fr., p. 8. Ce varec se coupe deux fois l'été pour fumer les terres et en faire de la soude. Son nom lui vient d'un certain nombre de vésicules pleines d'air, destinées à faire flotter la plante. Réduit en charbon, il donne l'éthiops végétal regardé comme anti-scorpuleux, analysé

par Zohn, qui y trouva un acide particulier, une matière glaireuse, une résine, il contient moins d'iode que les précédens.

— *Fucus serratus*, L. Fl. fr., p. 20. Gmel p. 157. On le coupe deux fois l'été pour en fumer les terres et en faire de la soude. Il contient plus d'iode que les précédens et plus de carbonate de soude, croît presque toujours sous l'eau. Gunner observe que dans le Norland, le fucus serratus mêlé à la farine sert de fourrage aux bœufs. Les écrevisses qu'on transporte en Belgique sont toutes enveloppées avec le *fucus serratus* pour qu'elles conservent leur humidité.

— *Fucus helminthocorton* (la tourette) Fl. fr., p. 37. Ce fucus, connu sous le nom de mousse de Corse, est employé avec succès contre les ascarides lombricoïdes.

— *Conferva helminthocorton*, Gmel. syst. nat. 1394. Analysé par Bouvier; Schwilgué en a retiré de l'extractif.

— *Fucus siliquosus*, Gmel. syst. nat. 1381. tab. 2. Samuel, fig. 1. p. 81. Remarquable par ses fructifications en forme de siliques aplaties, peu d'iode; mais desséché, il se recouvre d'une quantité notable de sucre-manne.

— *Fucus filum*, *Ceramium filum*. Décand. p. 47. Fl. fr., *fucus filum*. Lin. Fl. dan., t. 821. Ce fucus ressemble à une corde à boyau; les marins le nomment Lacet. Beaucoup de mucilage, mais peu d'iode.

— *Ceramium catenatum*, *ceramium châmette*, Fl. fr. 42. Dillen. 2, 5, fig. 7 *conferva catenata*, L. Cette conferve se trouve mélangée en assez grande quantité avec la mousse de Corse.

— *Chantransia rivularis*, *conferva rivularis*, L. Fl. fr., p. 51. *Flora danica* 2. 881. M. Colladon est parvenu à faire du papier avec cette plante, qu'on trouve dans les ruisseaux.

— *Conferva loureiro*. Dillen, 2, 6, fig. 37. Cette conferve, dont il est fait mention dans la Flore de la

Cochinchine, est employée à faire des tablettes portatives qui, mêlées avec du sucre, sont très-nourrissantes, agréables et utiles pour les voyageurs qu'elles rafraîchissent. On en fait un grand commerce dans la Chine et dans la Cochinchine.

--- *Fucus edulis*, Rumph., Amb. 6, t. 74, n. 3. Ce fucus qu'on nomme varec des cuisines, croît dans l'Inde; il sert à la nourriture des hommes. Le commandeur *Suffren*, de glorieuse mémoire, en avait apporté une cargaison à Paris pour son usage, et les fesait employer à la confection des mets qu'on servait sur sa table. On le lave dans l'eau, on l'exprime pour le débarrasser de la plus grande partie de la matière mucilagineuse et salée. On le mange ensuite avec l'*atsiar*, ou une préparation de suc de limon et un peu de gingembre.

--- *Fucus giganteus*. Voyez le nouveau dictionnaire d'histoire naturelle au mot varec. M. *Bosc*, rédacteur de la partie botanique, y fait mention d'un fucus qui a une lieue de long.

--- *Fucus natans*, varec flottant, Samuel *Gmel.*, p. 92. *Fucus sargasso*, Rumph. 76, fig. 2, Fl. fr., p. 26. Il se trouve en quantité immense sur la mer Atlantique, près du tropique, entre les mers des Indes et du sud. *S. Gmelin* rapporte que ces varecs forment quelquefois des bancs si serrés qu'ils gênent la navigation. Bon à manger, les Allemands le font macérer dans l'eau et l'emploient contre les rétentions d'urine.

--- *Fucus rosa marina*, S. *Gmel.* tab. 5, fig. 2, p. 106. *Petala convoluta pulchre representans flores polypetales ut rosam anemonem*. On trouve la rose marine dans les éponges près le Kamtschatka. Nous citons ce fucus en raison de la beauté de sa prétendue fleur.

--- *Tremella nostoch*, nostoch commun, Fl. fr., p. 3. *S. Gmel.*, p. 222. Plante ou substance mucilagineuse et

cartilagineuse regardée par quelques naturalistes comme un polypier, et par d'autres comme le frai de la grenouille. Cette plante verte ou orangée disparaît presque dans les temps secs, et reparaît dans les temps humides. Elle passait pour merveilleuse, guérissait les douleurs, même les cancers et fistules. Analysée par M. *Braconnot* qui y trouva de la cérasine, du phosphate de chaux, d'autres sels, du mucus, etc.

--- *Fucus tendo*, S. *Gmel.*, p. 133. Les soies de ce fucus longues de 6 à 7 pieds sont tenaces. Les Chinois les filent en trois, ou s'en servent comme de petites cordes. *Linnée* remarque qu'elles ont tant de force, que l'homme le plus robuste ne saurait les rompre. Produit singulier de la mer, qu'il semble que la nature ait elle-même placé là pour servir de fil.

--- *Fucus corneus*, varec corné, S. *Gmel.* 144. tab. 146. fig. 1. Fl. fr., 2. p. 52. Propre à amender les terres, les terrains maigres. Il croît dans la Méditerranée et sur les côtes d'Angleterre.

CouRET.

— (*Gazette de santé, et bulletin des sciences médicales*, 1824.) Quelques détails sur l'autopsie du Roi Louis XVIII. — « On a remarqué que les os de la partie antérieure du crâne étaient très-épais, tandis que ceux de la partie postérieure étaient plus minces qu'à l'ordinaire.

Le cerveau très-grand dans toutes les dimensions, était cependant plus développé à gauche qu'à droite. (C'est une circonstance assez rare, et qui a été observée sur le cerveau de *Bichat*.)

Les poumons ont été trouvés parfaitement sains.

Le cœur était gros, peu consistant et vide de sang.

L'estomac d'un très-grand volume, distendu par des gaz et des mucosités. Sa surface interne offrait deux petites plaques rouges.

Les intestins n'ont présenté ni rougeur ni ulcération ;

mais on a trouvé, dans la duplication du mésentère, une tumeur stéatomateuse assez considérable, qui n'avait occasionné aucune douleur pendant la vie, et dont l'existence n'avait été indiquée par aucun signe sensible. (Des tumeurs de cette nature se rencontrent souvent dans le mésentère, sans avoir même été soupçonnées. Au reste, à moins d'un développement extraordinaire, elles ne troublent pas d'une manière sensible l'exercice des fonctions.)

Les autres viscères étaient en bon état. Les extrémités supérieures et inférieures très-amaigries. La cuisse gauche offrait à la face interne la trace d'un ancien vésicatoire.

Les deux jambes, depuis les genoux jusqu'à l'extrémité des pieds, présentaient une substance lardacée, jaune, dans laquelle les tissus cellulaires musculaux, et même osseux, étaient confondus. L'instrument pénétrait avec facilité jusques dans les os même.

Le pied droit et le bas de la jambe, jusqu'à la hauteur du mollet, étaient sphacelés, les os en étaient ramollis, quatre orteils s'en étaient détachés successivement par les progrès de la maladie.

Le pied gauche était aussi sphacelé, mais seulement jusqu'au tarse.

Quelque temps après la mort, et au moment de l'embaumement, on a fait des lotions avec le chlorure de M. Labarraque, qui ont détruit à l'instant toute espèce de mauvaise odeur.

L'embaumement a été fait aux moyens de ces chlorures et du sublimé.

--- (*Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du département du bas Rhin*, n.^o 4. 1824.) --- M. le professeur Masuyer écrit au directeur de ce recueil, M. le professeur Fodéré, une lettre relativement à l'utilité de l'acétate d'ammoniaque contre l'ivresse; il soutient

que ce sel dissipe tous les accidens de l'ivresse de la manière la plus douce et la plus heureuse, sans donner lieu aux inconvéniens de l'ammoniaque pur, que l'on a employé à Lyon. C'est d'après sa propre expérience que parle M. *Masuyer* qui, d'ailleurs, a eu la satisfaction d'apprendre de plusieurs chirurgiens-majors auxquels il avait conseillé ce médicament, qu'ils en ont obtenu les plus heureux succès.

(Journaux Allemands.)

(*Mag. der gesamt. Heilk. et Bull. des Sc. méd.* 1824.)
Remède de Brühl-cramer, contre l'ivrognerie. --- « M. le D. *Roth*, de Swinemunde, a fait plusieurs expériences heureuses de l'emploi du remède de M. *Brühl-cramer* contre l'ivrognerie : après avoir fait prendre pendant quinze jours à trois semaines de l'acide sulfurique étendu d'eau et des substances amères et toniques, les personnes qu'il traitait éprouvaient ordinairement de la répugnance contre toute espèce d'eau-de-vie. Chez deux de ces malades, une crise se détermina le quinzième jour, ils vomirent et éprouvèrent un sentiment de lassitude et d'anxiété. »

(Journaux Italiens.)

(*Osservatore medico. et Bulletin des Sc. méd.*) *Expériences sur la guérison du charbon au moyen du mercure; par le D. Ferramosca, de Muro.* --- « Les deux premières expériences eurent lieu sur deux paysans d'une constitution robuste; ils présentaient tous deux un charbon à la mâchoire inférieure. L'auteur les cautérisa d'abord, et administra ensuite le quinquina et le camphre; les symptômes étant augmentés il recourut à l'onguent mercuriel et ordonna des frictions autour de la tumeur, à la dose d'une demi-drachme, puis de deux et de trois drachmes. Après quelques jours de traitement ces malades furent guéris. »

La troisième a rapport à un garçon de neuf ans sur lequel on pratiqua la cautérisation, puis des frictions avec trois dragmes d'onguent mercuriel, on les répéta deux fois encore; des sueurs parurent et le malade guérit.

La quatrième fut faite sur le D. *Ferramosca* lui-même, et réussit complètement.

La cinquième offre le même traitement que les précédentes.

Dans la sixième et la septième l'onguent mercuriel seul fut employé, et suivi des mêmes résultats.

La huitième fut faite sur un enfant de huit ans; la dose d'onguent fut portée à une demi-drachme. Même résultat, ainsi que pour la neuvième.

Dans la dixième, il y eut une érysipèle phlegmoneux qui occupait la tête, la face, le cou, les épaules, la poitrine, et fièvre très-intense; les frictions furent faites d'abord avec une demi-once; puis avec trois onces et la fièvre et le phlegmon disparurent après trois jours.

Dans aucun de ces cas la salivation ne se manifesta; quoique les doses de mercure eussent été fortes. »

P.-M. Roux.

3.^o V A R I É T É S.

— Le jury médical des Bouches-du-Rhône doit s'assembler encore cette année. C'est dire qu'il se présentera un très-grand nombre de candidats, et cela, sans doute, parce qu'on sait de quelle manière les jurys reçoivent et que l'on ignore comment les réceptions auront lieu alors que le projet de loi relatif aux écoles secondaires de médecine aura été adopté. Espérons, toutefois, que la récolte de l'ivraie ne sera pas trop abondante : parmi ceux qui aspirent au grade d'Officier de santé, il en est, dit-on, qui, une fois reçus, sauront bien par leur pratique, contre-balancer les heureux résultats de la vaccination

et justifier ainsi que le système des compensations n'est point une chimère !!!

— Un docteur ayant appris qu'il suffisait d'être ou de paraître contagioniste bien prononcé pour être admis au nombre des membres d'une célèbre Académie, composa un mémoire pour démontrer la contagion de la scarlatine et atteignit son but en assurant qu'un *colporteur* avait apporté la maladie contagieuse au milieu d'une population de 120,000 âmes. On demande comment ce docteur a pu savoir que la scarlatine n'avait pas eu d'autre origine. On répond que nous sommes au siècle des lumières. Le docteur clair-voyant a été reçu membre de l'Académie ; *o tempora !*

— Des journaux ont signalé trois médecins marseillais qui se sont offerts comme sujets d'expérience au cas où le gouvernement voudrait s'assurer par des faits si la fièvre jaune est ou n'est pas contagieuse. Nous pouvons affirmer que si jamais ce fléau se déclarait à Marseille, presque tous les médecins qui exercent dans cette cité, justifieraient par leur conduite qu'ils partagent, d'une manière bien décidée, l'opinion de la non-contagion.

— Les apothicaires ont juré une haine implacable au docteur *Broussais* ; ils ne lui pardonneront jamais d'avoir fait diminuer le débit des remèdes et voici comment a cru pouvoir se venger un pharmacien de notre ville : il a fait écrire, en gros caractères, dans le lieu le plus apparent de sa boutique ces mots latins : *ars brevis, vita longa*. Et pourquoi travestir ainsi deux belles propositions du vieillard de Cos ? Pour faire sentir, répond M. l'apothicaire, que l'art est devenu court depuis que les médecins ne prescrivent plus ou presque plus de remèdes. Fort bien. Mais n'est-ce pas faire l'éloge de la médecine du jour que d'annoncer que la vie est longue depuis que l'art est court ?

--- On nous annonce que quelques chirurgiens français qui s'étaient engagés au service du Vice-Roi d'Égypte, doivent retourner sous peu dans leur patrie. Hé ! que ne pouvons nous espérer de revoir *Derbesy* et *Bretté*, l'un et l'autre morts peu de temps après leur arrivée au Caire ! *Bretté*, de Marseille, jeune encore, donnait les plus belles espérances. *Derbesy*, marseillais, notre ami, ancien chirurgien de la marine, s'était signalé par ses opérations dans plusieurs combats. Fait prisonnier de guerre par les Anglais, il fut chargé du service d'un grand hôpital et étonna par les succès qu'il obtint dans sa pratique. La plupart des malades confiés à ses soins, atteints du typhus des prisons, ne durent leur salut qu'à de larges et fréquentes saignées pratiquées dès le début de la maladie. Sa conduite lui mérita bientôt l'estime et la bienveillance des médecins anglais, et soit que parlant très-bien la langue du pays, il se fut familiarisé avec eux, soit qu'ils eussent du plaisir à converser avec un homme qui leur paraissait et qui dans le fond était si instruit, on le traitait comme s'il avait été originaire de la Grande-Bretagne. Cependant *Derbesy* essaya plusieurs fois de s'évader et ayant fait résistance toutes les fois que l'on voulut l'arrêter, il reçut plusieurs coups de feu et plus de vingt coups de bayonnettes.

Lorsque le repos des armes permit à *Derbesy* de rentrer dans ses foyers, il se prit d'amour pour une demoiselle qui, devenue sa compagne, le dédommagea par ses vertus, des peines qu'il avait endurées. Aussi, nous disait-il souvent, qu'il ne respirait que pour elle et les deux enfans qu'il en eut.

Désirant prendre le bonnet, il (1) se livrait avec ar-

(1) *Derbesy* était un des zélés souscripteurs à notre recueil

deur à la pratique et à l'étude des sciences médicales, et sans doute peu de personnes étaient plus aptes que lui au grade de docteur ; toutefois , connaissant l'étendue de la médecine, il voulait acquérir de notions profondes dans toutes les parties qu'elle embrasse , avant de se présenter à une Faculté.

Derbesy coulait des jours heureux et il vivrait peut-être encore , s'il nous eut écouté. Mais apprenant que le Vice-Roi d'Egypte demande des chirurgiens français, et que ceux qui prendront du service feront infailliblement fortune en peu de temps , il ne pense plus , quoiqu'il jouisse d'une honnête aisance , qu'à amasser du bien pour sa famille : louable projet, puisqu'il fut dicté par l'amour paternel !

Arrivé au Caire , il est placé à la tête du grand hôpital d'Abou-Zebel et devient la consolation des Egyptiens qu'il est chargé de traiter. Malheureusement pour eux et pour sa famille il devait être bientôt moissonné.

Atteint d'une inflammation cérébrale , il n'a que le temps de justifier, par sa conduite, combien il est pénétré des vérités évangéliques et expire le 14 janvier 1825, âgé de 42 ans.

Les Français, les Anglais, les Arabes et les Turcs qui l'ont connu déploreront long-temps sa perte.

Ami, repose en paix dans le berceau des sciences et des arts ! que tes mânes soient tranquilles sur le sort de tes enfans ! outre le soin qu'ils reçoivent de leur mère, ils auront toujours de nombreux soutiens !

--- Les maladies régnantes de ce mois, sont, comme en juillet, des diarrhées, des gastrites, des duodénites, des gastro-entérites et les moyens avec lesquels on les a combattues, presque toujours antiphlogistiques, ont été plus ou moins couronnés de succès.

et se tenait au courant de la science, en lisant les autres journaux de médecine.

--- D'après le relevé des registres de l'État-civil de la mairie de Marseille , il y a eu en Juillet 1825, 353 naissances ; 369 décès et 68 mariages.

P.-M. Roux.

4.^o CONCOURS ACADÉMIQUES.

Prix proposés et décernés par la Société de médecine pratique de Montpellier.

Pour la seconde fois, la Société de médecine pratique de Montpellier avait proposé, pour sujet d'un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 francs, à décerner dans sa séance solennelle du 15 mai 1825, la question suivante :

Quelle a été l'influence des travaux de Guy de Chauliac sur le lustre et les progrès de la chirurgie française?

Deux mémoires ont été le produit de ce concours ; les vœux de la Société n'ayant encore pu être satisfaites, elle s'est déterminée à retirer cette question. Néanmoins, voulant honorer le mérite respectif du travail de leurs auteurs, elle a délibéré :

1.^o Qu'elle décernait, à titre de prix d'encouragement, une médaille d'or de 100 fr. à l'auteur du mémoire coté n.^o 2, M. Briot, professeur à l'École secondaire de médecine de Besançon, chirurgien en chef de l'hôpital de la même ville ;

2.^o Qu'elle accordait également, à titre de prix d'encouragement, une médaille d'or de 50 fr. à l'auteur du mémoire inscrit sous le n.^o 1, M. L.-J.-Alexandre Valat, élève de la Faculté de médecine de Montpellier, ancien aide-prosecteur, et ancien premier élève à l'école pratique d'anatomie de la même Faculté, ex-premier chirurgien

T. X. Août 1825.

externe à l'Hôtel-Dieu St.-Éloi, de cette ville, auteur du mémoire, qui, au concours de 1824, obtint la mention honorable décernée par la Société, et lequel était distingué par cette devise :

Ci-git un inconnu qui cessera de l'être,
Si son faible talent peut le faire connaître.

3.^o Enfin, que sous la direction spéciale de son Secrétaire-général, les deux mémoires, dont il s'agit, seraient imprimés à la suite du compte-rendu de ses travaux, pendant les années 1823, 1824 et 1825.

Le même programme de l'année dernière offrait aussi au concours, pour cette année, cette autre question conçue en ces termes :

Quelle a été l'influence des travaux de Rivière, de Bordeu et de Barthez sur le lustre et les progrès de la médecine française ?

Un seul mémoire sur ce sujet, distingué par cette épigraphe, *in medio veritas*, a été envoyé à la Société. Trompée dans son attente, elle déclare le même concours ouvert jusqu'à l'année prochaine, accorde à l'auteur de ce mémoire une mention honorable, et propose, en outre, pour les années 1826 et 1827, les deux questions ci-après :

(Deuxième question mise au concours pour l'année 1826 :)

Quels sont les effets des émétiques et des purgatifs, quels sont ceux des saignées locales et générales, et quelles sont les maladies qui indiquent ou contr'indiquent spécialement l'emploi, seul ou combiné, des uns ou des autres de ces moyens thérapeutiques ?

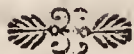
(Troisième question mise au concours pour l'année 1827 :)

Les préparations d'or doivent-elles être préférées à celles de mercure dans le traitement des maladies syphilitiques :

quels sont les cas où les unes et les autres de ces préparations métalliques peuvent être employées en même temps ou alternativement, et ceux où on peut les administrer seules et combinées avec un autre médicament ?

Pour stimuler le zèle et l'émulation, la Société distribuant, outre le prix, sur le résultat du concours, d'une médaille d'or de la valeur de 300 fr. pour chacune des trois questions proposées, des médailles d'encouragement aux auteurs des meilleurs mémoires qui lui sont envoyés annuellement, déclare, 1.^o qu'elle décerne deux médailles d'or de 50 fr., savoir : une à M. *Desgranges*, docteur en médecine, membre associé de la Société de Lyon ; et l'autre, à M. *Gondinet*, docteur en médecine, membre associé, et sous-préfet à St-Yrieix, département de la Haute-Vienne ; 2.^o que parmi les membres dont la correspondance lui a été des plus honorables, elle s'est plu à distinguer MM. *Louis Valentin*, docteur en médecine à Nancy ; *Ozanam*, docteur en médecine à Lyon ; *Gintrac*, docteur en médecine à Bordeaux ; *Lafaye*, docteur en chirurgie à Bordeaux ; *Richelmi*, docteur en médecine à Nice ; *Bourdette*, docteur en médecine à Péguilhan.

Les mémoires, sur les questions proposées, écrits lisiblement en latin ou en français, ne seront reçus que jusqu'au 15 avril de chacune des années pour lesquelles le concours est ouvert ; ils seront envoyés, *francs de port*, dans les formes usitées pour les concours, comme tout ce qui concerne la correspondance de la Société de médecine pratique, à M. *Bonnet*, secrétaire-général de la Société, rue du Gouvernement, n.^o 246.



NOTICE

DES TRAVAUX DU COMITÉ MÉDICAL DES DISPENSAIRES
DE MARSEILLE.

~~~~~

Année 1825. — N.º III.

~~~~~

RAPPORT sur l'état des maladies traitées dans les dispensaires , pendant le second trimestre de l'année 1825 , présenté au nom du Comité médical à l'Administration du bureau de bienfaisance ; par P.-M. Roux, Secrétaire-général.

MESSIEURS,

CONFORMÉMENT à l'article 11 du règlement du Comité médical , nous avons l'honneur de vous rendre compte des maladies traitées dans les dispensaires , pendant le second trimestre de cette année.

Si , comme nous le verrons bientôt , toutes ont été de nature à ne point vous inquiéter sur l'état de la santé générale , c'est dans la constitution atmosphérique qu'il faut en rechercher le motif : le temps , il est vrai , a été pendant nombre de jours de ce trimestre , très-couvert et surtout nuageux , tandis qu'on n'a compté que trois jours de pluie ; ce qui a dû apporter quelques changements dans l'état physiologique de l'homme , comme dans celui de certains végétaux auxquels l'eau est aussi nécessaire que les brouillards leur sont souvent nuisibles. Mais plus de la moitié des mois d'avril et de juin et 12 jours de mai ayant été remarquables par la sérénité et la douceur de la température quelle cause eut pu donner naissance à des affections de mauvais caractère ? C'est , en effet , du bon état de l'atmosphère que dépend en général la santé des individus , et l'investigation médicale ne sera

jamais moins en défaut, dans l'examen de l'origine de telle ou telle affection morbide, qu'en étant dirigée de ce côté. *Hippocrate*, le père des vrais médecins, ne nous a-t-il pas appris que c'était la voie la plus sûre pour parvenir à la connaissance intime de la nature des maladies populaires ou épidémiques? Rien, au contraire, n'est plus inextricable, parce que c'est évidemment un fruit de l'imagination, plutôt qu'un résultat de l'étude des phénomènes de la nature, que l'explication des germes ou principes à l'aide desquels on cherche à se rendre raison de la transmission de diverses maladies.

Les médecins des dispensaires n'oublieront jamais que l'observation est la base fondamentale de la médecine, et qu'en la prenant pour guide, ils auront toujours à vous présenter sinon des relations fleuries, mais embrouillées, sur le résultat de leur pratique, du moins des tableaux fidèles, clairs et dont on puisse retirer quelque fruit dans l'intérêt des malheureux qui excitent votre sollicitude paternelle.

Nous avons annoncé, Messieurs, que 630 malades restaient en traitement au 1^{er} avril; ajoutons à ce nombre celui de 954 malades inscrits dans le trimestre et nous aurons un total de 1584 malades dont

946 ont été guéris,

38 sont morts,

22 ont été envoyés à l'hôpital,

et 578 restent en traitement au 1^{er} juin.

Si une ligne de démarcation bien tranchée pouvait être établie entre les maladies aiguës et les maladies chroniques, nous aurions à vous faire remarquer que celles-ci se sont élevées à 256, tandis que les autres sont au nombre de 590, non compris 93 cas de hernies et 7 cas de teigne. Mais cette énumération n'étant ni bien distincte, ni médicale, nous suivrons l'ordre adopté dans notre précédent rapport, c'est-à-dire, que nous allons exposer d'une ma-

nière générale les maladies qui ont été traitées, en commençant par les plus fréquentes : les catharres bronchiques et pulmonaires ont formé un peu plus du huitième du nombre des maladies. Des gastrites, des gastro-entérites, des entérites ont formé un peu plus du dixième, et des affections nerveuses, scrophuleuses, dartreuses, vermineuses, des céphalalgies ou céphalées, des coqueluches, des aménorrhées, des érysipèles, des hémophthisies, des rougeoles, des rhumatismes, des ophthalmies ont ensuite constitué le cadre des maladies les plus ordinaires. Le nombre des maladies suivantes parmi lesquelles se trouvent plusieurs cas de chirurgie ont été en diminuant jusques au n.^o 1. Ainsi, a-t-on traité des abcès, des angines, des épigastalgies, des fièvres intermittentes, des gales, des hydrothorax, des leucorrhées, des ictères, des ulcères atoniques, des plaies, des furoncles, des caries, des syphilis, des débilités générales, des luxations, phrénésie, phlegmon, tympanite, œdème, chlorose, squirre de l'utérus, pustule maligne, hydrocéphalite, épilepsie, arachnitis, exostose, etc., etc.

Quelques-unes de ces maladies ont fait le sujet d'observations particulières que nous signalerons à la fin de l'année. Toutes ont été généralement traitées en conciliant les moyens thérapeutiques préconisés par les anciens et ceux vantés par la médecine moderne ; c'est vous dire, Messieurs, que les médecins des dispensaires ne sont point exclusifs ; que tout en rendant hommage à la doctrine physiologique, ils croiraient s'égarer s'ils ne prenaient pas quelquefois pour guide telle ou telle doctrine de nos pères, et ils peuvent vous assurer que s'ils se trouvent bien de cette manière de procéder dans le traitement des malades que vous leur confiez, ceux-ci éprouvent surtout les heureux bienfaits d'une marche aussi sage et si évidemment conciliatrice.

BULLETINS

DE

LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE
DE MARSEILLE.

~~~~~  
AOUT 1825. --- N.º XLIV.  
~~~~~

*OBSERVATION sur une masse de cheveux trouvée dans
l'estomac; par M. le D. DESGRANGES, médecin à Lyon,
associé correspondant de la Société royale de médecine
de Marseille, etc.*

UNE fille du Bourg-Argental, âgée de 16 ans, avait dès son bas âge, la funeste habitude, ou, si l'on veut, le goût bizarre d'avaler des cheveux, ce qui lui occasiona différentes incommodités, lesquelles se montrèrent plus variées et plus intenses à mesure qu'elle prenait des années, ce qui fit que bientôt on les attribua à une affection chlorotique causée par l'époque prochaine de la menstruation, ou par les apprêts de cet écoulement périodique. Elle éprouvait surtout un grand besoin de boire, et chaque jour, a-t-on rapporté, elle buvait dans son village jusqu'à huit ou dix pots de lait. Son appétit pour les cheveux et les malaises qu'occasionait leur présence (dont la masse augmentait chaque jour de volume) s'accroissant, elle se décida à venir à Lyon où elle avait une tante, et à entrer à notre hôpital; elle fut placée dans la salle d'un de nos collègues fort instruit.... Les symptômes existans, joints à l'exploration attentive de l'extérieur du bas-ventre, lui firent pré-

sumer une altération organique de l'estomac, dont il ne put déterminer l'espèce.

La jeune personne était blonde, délicate, d'une constitution faible en apparence depuis sa naissance, avec un air extrêmement souffrant; elle ne pouvait recevoir que des nourritures liquides, désirait vivement de boire du lait et ne paraissait un peu tranquille que quand son estomac était distendu par des boissons; chaque soir elle vomissait ce qu'elle avait pris dans le jour; le lendemain elle recommençait et la même terminaison avait lieu... On essaya différens remèdes dirigés d'abord contre une trop grande irritabilité de l'estomac, puis contre un amas saburral, un engorgement blanc de quelque point de ce viscère, l'embarras du pylore, sa squirrosité, etc. Mais ils furent tous constamment inutiles; les douleurs devenaient habituelles, la maigreur et l'émaciation extrêmes, et la fièvre se mettant de la partie, la malade ne tarda pas à succomber (ça été dans les premiers jours de décembre 1811).

Autopsie. Le cadavre était dans un état d'étiologie réelle, la région de l'estomac un peu affaissée, mais présentant au tact, dans le centre, une tumeur comme transversale s'allongeant du côté droit et un peu en bas, ce qui dessinait la direction de l'organe et sa continuité avec le duodénum, etc.

Le teint de la malade était pâle et blanc, mais non jaune, ou jaunâtre, desséché et terreux, comme dans les cas bien vrais d'affection organique de l'un des viscères servant à la digestion; elle avait des cheveux clair semés et courts, quoiqu'on assure ne les lui avoir jamais coupés.

L'estomac incisé dans sa longueur, on y a découvert une tumeur chevelue, ovulaire, de huit à dix pouces d'étendue, formée par des cheveux entortillés d'une manière inextricable. A son sommet était un bouquet de cheveux, gros et long comme le pouce, lequel s'avancait dans l'œso-

phage, et y gênait le passage des nourritures qui n'étaient pas très-liquides, y arrêtait celles un peu plus épaisses jusqu'au soir que le tout ensemble était vomi; aussi le cardia et la portion du conduit œsophagien voisine, ou attenante, étaient-ils dilatés et aggrandis notablement.

Inférieurement, il y avait un allongement de la même nature, de plus d'un pied de longueur, en forme de queue ronde et d'une grosseur décroissante, de 18 lignes de diamètre à son origine, de 15 et 12 dans son étendue pour finir par 8 environ à son extrémité inférieure... La région du pylore était marquée par une dépression circulaire; les inflexions et courbures du duodenum se reconnaissaient aussi par des impressions particulières et le reste flottait dans le jéjunum. Le tout ensemble avait deux pieds de longueur, et pesait deux livres trois onces, 18 à 20 jours après son extraction du corps et avant d'être placé dans de l'eau-de-vie où on le conserve.

La partie principale de cette masse de cheveux ou la *stomacale* ayant été fendue dans son grand diamètre, on y a trouvé une pelure de chataigne au centre qui a servi de noyau autour duquel se sont arrangés et entrelacés les cheveux d'une manière inimitable et que ne pourrait sûrement atteindre la main des hommes.

La petite portion *œsophagienne*, comme la très-longue *intestinale*, étaient de même formées par un entrecroisement de cheveux, de sorte qu'il ne faut pas se représenter les cheveux, déployés pour former dans leur longueur les deux productions ou appendices qui partent de la masse principale. Des sucs bilieux et sales avaient baigné le tout trop long-temps pour qu'on n'en ait pas retrouvé beaucoup comme extravasés dans les mailles de ce tissu chevelu.

Les parois de l'estomac et des viscères adjacens, n'avaient point souffert, elles n'étaient point phlogosées et ne présentaient que leur épaisseur naturelle.

T. X. Août 1825.

On trouve un fait semblable dans l'ancien journal de médecine, tome 52, cahier du mois de décembre 1779, p. 507. Le sujet est un garçon de Verdun, âgé aussi de 16 ans, mais la masse chevelue était beaucoup moins étendue et moins volumineuse : au sortir de l'estomac, elle pesait deux livres et une once, et sèche, 11 onces et demies seulement. La Société royale de médecine, dans le volume pour les années 1777 et 1778 en a offert sur deux planches, la gravure de grandeur naturelle (part. hist. p. 262).

Voilà l'exemple d'un corps étranger bien rare et bien extraordinaire formé par gradation dans l'intérieur d'un viscère principal, (réservoir des alimens et organe essentiel dans la digestion) dont les matériaux ont été avalés successivement sans qu'on puisse dire en combien d'espace de temps. Peut-être était-ce dès le plus bas âge de cette fille, comme à trois ou quatre ans, ainsi que cela est arrivé au jeune garçon de Verdun ? Les accidens qui ont eu lieu appartiennent aux tumeurs ou congestions froides, aux bandes calleuses, aux squirres peu étendus formés dans l'épaisseur de la muqueuse gastrique, à l'induration du pylore, etc. Aucun symptôme ne s'est présenté pour signaler plus particulièrement cette affection chronique ou faire présumer tout au moins l'espèce du corps de délit qui, à pas sûrs, a conduit notre malade au cercueil le 26 décembre 1811. Continuait-elle à manger des cheveux, ou depuis quand avait-elle renoncé à satisfaire un goût aussi dépravé ? C'est ce qu'on ne sait pas.

OBSERVATION d'un empoisonnement produit par l'application à trop forte dose du laudanum sur un érysipèle phlegmoneux ; par M. le docteur GULAUD fils, membre titulaire de la Société royale de médecine de Marseille, etc.

RIEN n'est mieux prouvé que l'absorption qui s'exerce à la surface de la peau ; c'est à elle que le médecin confie

souvent l'introduction à haute dose de certaines substances médicamenteuses qui, portées à cette dose élevée dans l'estomac, y exerceraient une action trop vive, ou seraient expulsées par cet organe avant le développement de leurs effets thérapeutiques. Il est un phénomène qui a été moins remarqué, parce qu'il se manifeste moins souvent aux regards du médecin, c'est l'énergie qu'acquiert cette absorption dans les différentes parties de l'organe cutané et du tissu cellulaire sous-jacent quand ces parties deviennent le siège d'une phlegmasie intense ; les douleurs vives qui accompagnent ces sortes de phlegmasies réclament fréquemment l'application locale des calmans et spécialement de l'opium ; mais quelque grande que puisse être la dose du calmant employé dans ce cas, le médecin doit toujours la proportionner à l'intensité des douleurs et à la constitution du malade ; si elle dépasse les bornes qu'une sage thérapeutique lui a prescrit, si le médicament précieux au moyen duquel l'homme de l'art parvient à calmer la douleur se trouve placé dans des mains inhabiles, son application extérieure, faite à trop haute dose sur des parties enflammées, peut produire les effets les plus funestes ; un événement fâcheux arrivé sous nos yeux à l'hôpital St.-Louis, à Paris, vient à l'appui de ces réflexions.

Jean-Augustin *Barbier*, soldat dans le 21.^{me} régiment de ligne, âgé de 32 ans, d'une constitution sèche, d'un tempérament nerveux, entra à l'hôpital St.-Louis, le 20 septembre 1815, affecté d'un érysipèle phlegmoneux qui occupait la partie antérieure et externe de la jambe droite. Le gonflement était considérable, la rougeur très-marquée, la surface enflammée, tendue, luisante, la douleur très-forte, la chaleur vivement ressentie par le malade, l'était aussi beaucoup au toucher ; le pouls, sans être fort, était plein et fréquent, la langue légèrement chargée, le bas-ventre médiocrement tendu ; le malade éprouvait des

borborygmes et n'avait pas été à la selle depuis deux jours. Chargé provisoirement du service de la salle dans laquelle ce malade était placé, je prescrivis l'application d'un large cataplasme fait avec la farine de graines de lin cuite dans l'eau de guimauve, en recommandant à l'élève chargé des pansemens d'y verser 15 gouttes de laudanum liquide; la constitution nerveuse de l'individu jointe à quelques symptômes d'embarras intestinal m'engagèrent à donner pour boisson deux pintes d'infusion de tilleul et de feuilles d'orangers, dans chacune desquelles je fis dissoudre un grain d'émétique; je joignis à cela l'administration d'un lavement émollient; ces prescriptions furent faites le soir à six heures, peu de temps après l'arrivée du malade. On jugera quelle dut être ma surprise, le lendemain matin, de le trouver dans l'état suivant : face pâle, paupières tremblantes, ne couvrant qu'à moitié le globe de l'œil agité en divers sens, pupille ressermée, frémissemens spasmodiques de tous les muscles de la face, distorsion des lèvres, mouvemens convulsifs des membres supérieurs et inférieurs remplacés par un assoupissement profond; perte de la parole, pouls petit, serré, refroidissement des extrémités; au premier abord, je ne vis dans l'ensemble de ces symptômes qu'un état nerveux que j'attribuai à la douleur de la partie enflammée vivement ressentie par le malade naturellement très-irritable; mais une forte odeur opiacée et la couleur jaune de la bande qui recouvrait la jambe fixèrent mon attention et m'engagèrent à faire découvrir celle-ci; quel fut mon étonnement en voyant toutes les parties de la bande ainsi que les compresses imbibées de laudanum et ce liquide s'écouler assez abondamment du cataplasme, lorsqu'on l'enleva de la partie malade! L'absorption énergique qu'exerce la surface de la peau enflammée se présenta à ma pensée, dès-lors plus de doute que les symptômes ci-dessus mentionnés ne fussent déterminés par le

laudanum appliqué extérieurement à une dose beaucoup plus forte que celle que j'avais prescrite; je pris à part l'élève du rang, je l'interrogeai et il ne tarda pas à m'avouer que se trouvant chargé d'un grand nombre de pansemens, il avait prié un infirmier d'appliquer le cataplasme et de l'arroser avec le laudanum, sans lui indiquer la dose; celui-ci ne crut pouvoir mieux calmer les souffrances du malade qu'en versant sur le cataplasme une très-grande quantité de laudanum liquide; il en employa demi-once à cet effet; une autre demi-once lui servit à imbiber la compresse et la bande; éclairé sur la véritable cause de l'état du malade, la gravité des symptômes me laissa un espoir d'autant plus faible, que je ne pouvais compter sur les effets du vomissement et l'emploi du vinaigre, le narcotique ayant pénétré dans l'économie par l'absorption cutanée; j'eus cependant recours aux anti-spasmodiques employés en potions, dans lesquelles je fis entrer l'émétique à dose vomitive, dans le dessein d'établir des points de dérivation; des larges sinapismes furent placés aux pieds pour remplir la même indication, mais ce fut en vain; l'action de ces différens moyens ne put surmonter celle beaucoup plus énergique de l'opium; les mouvemens convulsifs augmentèrent, le pouls s'affaiblit, le refroidissement devint général et le malade expira à 5 heures du soir, 23 heures après son entrée à l'hôpital.

L'autopsie ne présenta rien de remarquable: aucune trace de lésion, soit dans le cerveau, soit dans les membranes qui l'enveloppent; seulement quelques points de l'arachnoïde me parurent rouges et assez fortement injectés; rien de particulier dans le cœur; la muqueuse gastrique conservait son état naturel; une forte odeur opiacée s'exhalait de toutes les parties soumises à notre examen, sans cependant pouvoir trouver dans les vaisseaux aucune trace du narcotique absorbé.

J'ai cru que cette observation ne serait pas indigne d'être présentée à la Société; elle m'a paru remarquable en ce qu'elle prouve d'une part l'énergie de l'absorption qui s'exerce à la surface de la peau enflammée; de l'autre, la rapidité avec laquelle se développent et marchent les symptômes de l'empoisonnement par les narcotiques chez les individus d'un tempérament nerveux; elle nous montre de plus que le vomissement si avantageux pour l'expulsion des poisons pris à l'intérieur quand toute cette expulsion peut être provoquée de bonne heure, ne produit aucun effet dans les empoisonnements qui ont lieu par l'absorption cutanée.

SEANCES DE LA SOCIÉTÉ,

PENDANT LE MOIS DE JUILLET 1825.

2 *Juillet*. --- M. le D. *Amilhon*, correspondant à *Servian*, adresse un mémoire sur *l'analyse de la fontaine connue sous le nom des eaux et bains d'Avène*. Cet écrit sera soumis à l'attention de la Société dans une de ses prochaines réunions.

M. *Ailhaud* lit un rapport sur le mémoire de M. *Laure*, chirurgien à l'hôpital civil de Toulon, relatif aux monstruosités.

M. le Secrétaire-général fait part qu'il a reçu trois mémoires, en réponse à la question mise au concours pour l'année 1825.

Celui enregistré sous le n.º 1. porte pour épigraphe ce vers de *Virgile* : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*. Ce vers d'*Horace* : *In vicium ducit culpæ fuga*, sert d'épigraphe au mémoire coté n.º 2. Le mémoire n.º 3. a pour devise ces mots de *Lucain* : *servare modum finemque tenere*.

La lecture de ces mémoires est fixée vers la mi-juillet.

16 Juillet. — M. *Vailhen*, propriétaire d'un établissement de mer, annonce par une lettre, qu'il vient de faire construire un nouveau bain, disposé de manière à exposer aux mouvemens et à la percussion de la vague la personne qui en fera usage. M. *Vailhen* désirerait avoir l'avis de la Société sur l'utilité de ce nouveau bain.

Une Commission, composée de MM. *Beullac* père, *Giraud-St.-Rome* père, *Magail*, *Seux* et *Sue*, est nommée pour faire un rapport sur le nouvel établissement de M. *Vailhen*.

M. *Rayer*, D.-M. P., fait parvenir un ouvrage intitulé : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique*. (Dépôt dans les archives.)

Lecture est faite d'une observation, adressée par M. *Laquerbe* D.-M. M., ayant pour titre : *Anévrisme de l'aorte thoracique, hypertrophie du ventricule gauche du cœur, emphysème du poumon gauche, granulations miliaires et hépatisation rouge du poumon droit*.

M. le Secrétaire-général donne lecture ensuite du manuscrit de M. *Amilhon*, concernant l'analyse des bains d'Avène.

M. *Laquerbe* est reçu membre correspondant de la Société.

30 Juillet. — M. *Froment*, correspondant à Aubagne, adresse : des observations cliniques sur quelques hernies avec étranglement. Ce travail fixera l'attention de la Société dans une séance ultérieure.

M. *Roux* fait hommage au nom de M. *Méli*, médecin à Ravenne, de trois mémoires dont suivent les titres :

1.^o *Sul modo di ottenere dal pepe nero il peperino e l'olio acre e su l'azione febbrifuga di queste sostanze, nuove esperienze ed osservazioni.*

2.^o *Su la condizione patologica delle febbri biliose, nuovi fatti esposti.*

3.^o *Della condizione patologica delle febbri biliose, discorso apologetico.* (Dépôt dans les archives.)

M. Goullin lit son rapport sur l'ouvrage de M. Rayer, intitulé : *Histoire de l'épidémie de la suette militaire qui a régné en 1821 dans les Départemens de l'Oise et de Seine et Oise.*

Organe de la commission nommée pour examiner les nouveaux bains de mer de M. Vailhen, M. Sue lit un rapport qui est approuvé dans tout son contenu.

M. Reymonet fait lecture d'une observation relative à l'extirpation d'une tumeur enkistée de la mamelle gauche, présentant les caractères du fungus hematodes.

M. Fodéré, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, adresse les numéros I. et IV. du journal de la Société des sciences, agriculture et arts du Département du Bas-Rhin, année 1824. (Dépôt dans les archives).

SEUX, Président.

SUE, Secrétaire-général.

AVIS.

La Société royale de médecine de Marseille déclare qu'en insérant dans ses Bulletins les Mémoires, Observations, Notices, etc., de ses membres soit titulaires, soit correspondans, qui lui paraissent dignes d'être publiés, elle n'a égard qu'à l'intérêt qu'ils présentent à la science médicale; mais qu'elle n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions que peuvent émettre les auteurs, et qui n'ont pas encore la sanction générale.

TROISIÈME PARTIE.



LITTÉRATURE MÉDICALE, NOUVELLES SCIENTIFIQUES, MÉLANGES, ETC.

I.^o ANALYSE D'OUVRAGES IMPRIMÉS.

DISSERTATION sur les médecins-poètes ; par Étienne SAINTE-MARIE , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier , etc. (in-8.^o Paris , 1825.)

Hic erato cum medicis , musis conjungit amenas.

Vous avez bien fait de commencer à vous exercer en écrivant des vers , car il est bien difficile que celui qui ne les a point aimés et qui n'en connaît ni l'art ni le charme puisse jamais parfaitement écrire en prose ; voilà ce que l'homme le plus remarquable du 18.^{me} siècle , le poète le plus sublime , le prosateur le plus pur et le plus parfait , l'auteur , enfin , du siècle de Louis XIV , de l'histoire de Charles XII , de Zaïre et de Mahomet , disait au spirituel comte de *Segur* , alors très-jeune. C'est le conseil d'un maître que nul ne recusera , c'est cette idée-mère en éducation comme en littérature que M. *Sainte-Marie* a cherché non seulement à justifier par des preuves , dans une brochure parfaitement écrite et raisonnée , mais qu'il prouve être la porte des sciences : ici , tant l'intimité est grande entre le poète et les médecins , c'est un médecin qui devient poète , et là un poète qui devient médecin. En effet , étudiez les hommes dans toutes les positions

sociales, dans toutes les conditions intellectuelles, remarquables; ils paraissent toujours médiocres lorsqu'ils n'ont point obéi à l'âge des vers : le poète est à l'esprit ce que sont les fleurs aux fruits, ce qu'est l'imagination à la philosophie; ce sont autant de degrés naturels par lesquels on doit passer, ou l'éducation est incomplète; et lorsqu'on a payé le tribut ordinaire aux progrès de l'intelligence, lorsqu'on a jeté *la gourme de l'adolescence*, on ne doit plus y revenir; c'est un âge oublié, dont on ne doit conserver que des souvenirs, et n'y accorder que les minutes de délassemens, de même que le vieillard sourit quelquefois aux amusemens de l'enfance. C'est ce qu'ont fait la plus grande partie des ~~médicins~~ poètes cités par notre illustre confrère : il prouve que jamais chez les médecins instruits ou célèbres, la poésie ne fut considérée que comme un agréable délassement. La preuve la plus remarquable est dans les travaux immenses de *Haller*, qui lui permirent encore de publier trois volumes de poésies qui le placèrent à la tête d'une révolution littéraire sublime. C'est, en effet, à lui que l'Allemagne doit la poésie philosophique et le romantisme raisonnable : voilà la marche des nations et celle des individus. L'âge de la poésie est l'époque de la chevalerie de notre existence morale. Le premier mot prononcé par un peuple ou par un individu, fut sans doute une inspiration, un élan du cœur; le second seulement appartient à la réflexion, à la philosophie. L'éducation est fertile lorsqu'elle n'a point outre-passé les lois de la nature. Quel est le jardinier insensé qui oserait demander des fruits à son jardin avant la saison des fleurs, ou qui demanderait des fleurs après la saison des fruits? Qu'on cite maintenant un médecin ou un philosophe célèbre qui n'ait quelquefois été inspiré par les merveilles qu'il admirait? Mais malheur à ceux dont la tête emporte le cœur, dont l'esprit exclut toute autre oc-

capitation : abandonner les autres sciences pour s'attacher exclusivement aux belles-lettres , c'est , disait *Basnage* , avec beaucoup d'esprit , brûler une ville pour en conserver les portes. Il faut , au contraire , à l'exemple du savant abbé de *Longuerne* , apprendre , lire , connaître , imiter les poètes dans l'âge d'or de l'existence , et les exclure même de chez soi lorsque la raison a succédé aux illusions : dès l'aurore des sciences , la médecine fut ainsi associée à la poésie : *Apollon* lui-même ne fut-il point surnommé *Pæon* ? et , par une ingénieuse allégorie , il fut le père d'*Esculape* surnommé *Masagète* ou protecteur des Muses : et le divin *Orphée* n'enseigna-t-il pas , dans ses vers sublimes , l'art de composer des poisons et de connaître les simples , au rapport de *Galien* lui-même ? Et l'ami , l'esclave de *Diogène* , *Diagoras* , ne fut-il point aussi et médecin et poète ?

Le D. *Sainte-Marie* passe d'abord en revue les noms célèbres au Parnasse , échappés au temple d'*Epidaure* : au premier rang de l'histoire moderne , comme du génie , se trouve *Dante* ; viennent ensuite *Schiller* , *Goldsmith* , etc. Il parle immédiatement après de ceux qui , sans avoir desservi les autels d'*Esculape* , y sont arrivés par une route opposée. Ici se présentent *Scevole de Sainte-Marthe* , *Quillet* , *La Fontaine* , *Saint-Peravi* , *Voltaire* ; *Lucé de Lancival* ; mais on n'y voit pas le sage *Salomon* , connu chez les Hébreux par un poème didactique sur les plantes , qui , à ce que nous apprend l'histoire , commençait à l'hysope et finissait au cédre , et que les autres poèmes didactiques nous autorisent à regretter , autant que l'intérêt de la science. On n'y voit pas non plus *Ovide* , *Lucrèce* , *Dorat* , l'abbé *Roman* , *Gauthier* , *Des Yscas Buchanan* , *Lactance* , *Ale* , *Soumet* , etc. , etc. Mais ce n'est pas un froid catalogue que notre illustre confrère désirait offrir au public ; c'était des raisons et des exemples. Mais le *Télémaque* n'est point

en vers, et c'est néanmoins un poème supérieur à la *Henriade*, etc., et notre confrère, parlant de ce principe, voit de la poésie dans la prose de certains de nos confrères. Il cite, à l'appui, *Barthez*, *Grimaud*, *Van-Helmont*, *Stahl*, *Haller*, *Linnée*, *Alibert*; mais j'y voudrais voir *Arétée*!

L'auteur passe ensuite aux médecins qui, parmi les modernes, ont cultivé avec les médecins anciens, la poésie latine; et dans cette longue énumération, des omissions légères seules peuvent être remarquées, parmi lesquelles nous nous plaisons à noter les *popularia epigrammata-médica*, du médecin *Aiala*; les *satyræ medicæ* de *Franc de Frankeneau*; *Almetovéex*, *Paul d'Egine*, *Celse*, *Lotichius*, dont les poésies sont pleines de fraîcheur et de grâces; *Scaliger*, *Spon*, *Wormius* et quelques autres plus obscurs.

L'auteur parle aussi des médecins qui ont traité, en vers français, quelques sujets tirés de leurs objets de méditation ordinaire; ici, l'on remarque bien moins d'omissions, et il parcourt avec érudition tous les Parnasses étrangers, où il oublie de mentionner le *Tassoni* qui étudia l'anatomie sous *Aldrovande*, et dont le poème, traduit en vers français, avec autant de goût que d'élégance, a eu trois éditions dès long-temps épuisées. L'auteur, en parlant de *Bacon*, dit que ce penseur est souvent poète; il fut aussi médecin, si l'on en juge par plusieurs de ses écrits, mais il fut poète également, et publia une traduction en vers des *pseaumes*.

C'est avec juste raison que le D. *Sainte-Marie*, connu déjà si avantageusement par de nombreux ouvrages, regarde comme impropres aux accords de la lyre, l'anatomie, la partie technique de la pathologie, la matière médicale et l'alchimie, etc., quoique toutes ces parties offrent aussi des médecins poètes: *Ellinger*, *Hebentritt*, *Balamio*, *Bremoni*, etc. pour la pathologie; *Spon*

Quarré, etc. pour la myologie; *Bimer*, etc. pour l'ostéologie, *Augurelle* etc., pour l'alchimie : *Durante*, *Sideta*, etc., pour la matière médicale.

Le poète et le médecin ont trouvé, dans M. *Sainte-Marie*, un vigoureux défenseur, un heureux panégyriste, riche dans ses citations, juste dans ses réflexions, noble dans ses idées, entraînant dans son style; enfin, c'est à lui seul qu'on devra l'abolition d'un préjugé répandu, soutenu par l'ignorance; son ouvrage est, enfin, un ouvrage à offrir aux amis comme aux ennemis des médecins, et qui prouve encore que *Rousseau* ne fait que leur rendre justice en prononçant les paroles remarquables conservées par *Bernardin de St.-Pierre*,

PIERQUIN.

DE l'insertion du placenta à l'orifice utérin. tribut académique présenté et publiquement soutenu à la Faculté de médecine de Montpellier, le 10 août 1825; par J.-M.-A. PARDIGON, Docteur en médecine. (in-4.° de 28 pages, Montpellier 1825.)

CETTE dissertation est aussi intéressante sous le rapport des recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer, que relativement à la méthode avec laquelle il a présenté ses considérations. Après avoir consacré une page à l'énumération des auteurs qu'il a cru devoir citer comme autant de bonnes sources où il a puisé, il expose dans plusieurs paragraphes : 1.° les *signes* de l'insertion du placenta à l'orifice utérin; 2.° le *diagnostic*; 3.° le *prognostic*; 4.° le *traitement* qu'il divise en *prophylactique*, *palliatif*, *curatif*.

Si l'auteur n'a fait que retracer des idées connues, on doit du moins lui savoir gré de n'en avoir choisi que de bonnes et de les avoir exprimées avec autant de clarté que de précision. Le fait qu'il communique

à l'article diagnostic offre quelque intérêt et doit par cela même être relaté ici en entier.

Issue du placenta avant le fœtus. Présentation de l'épaule droite, troisième position. Version. (1)

« M^{me}. B.***, âgée de 19 ans, d'un tempérament nerveux et sanguin, au septième mois de sa grossesse, éprouva, le 18 août 1824, une douleur très-vive dans tout l'abdomen; celui-ci était très-dur, douloureux; hémorrhagie utérine très-légère, pouls fort et fréquent. (Saignée du bras de 8 onces, position horizontale, diète, tisane adoucissante froide, potion calmante.)

Le 19, l'abdomen est moins douloureux, souple; l'hémorrhagie a presque entièrement cessé; pouls naturel.

Le lendemain, M^{me}. B.*** était parfaitement bien.

Le 21 septembre, après beaucoup de mouvemens que cette dame s'était donnés, renouvellement des mêmes symptômes que le 18 août. Même traitement qu'à la même époque.

Ces moyens ne déterminèrent aucun soulagement; au contraire, le 22, les douleurs augmentèrent et étaient semblables à celles de l'accouchement. Issue d'une quantité de sang égale à celle que les accoucheurs désignent sous le nom de *marques*. Le toucher fit reconnaître la dilatation de l'orifice; le col avait encore quelque longueur.

(1) Ce fait s'est passé sous les yeux de M. le docteur *Boyer*, aussi (*) recommandable par ses qualités morales que par ses connaissances.

Note de M. Pardigon.

(*) Oui, recommandable sous tous les rapports, et nous ne croirions pas trop dire en avançant que, s'il fallait chercher un médecin qui, par sa conduite envers les malades comme envers ses confrères, méritât d'être donné pour modèle, on le trouverait dans M. le docteur *Boyer*.

Note du Rédacteur-général.

A midi, les douleurs deviennent plus intenses, la dilatation de l'orifice devient de plus en plus considérable, l'hémorragie est nulle, les membranes sont tendues, sont volumineuses et empêchent de distinguer la partie présentée. A deux heures, rupture de la poche amniotique, sortie d'une pinte d'eau de couleur d'un vert foncé, annonçant l'issue du méconium.

Le toucher fait sentir un corps mou, spongieux, rempli d'inégalités, que je reconnus aussitôt pour être le placenta, et qu'une contraction utérine pousse hors du vagin.

Je cherchai de suite à reconnaître quelle partie l'enfant présentait au détroit supérieur. Je sentis la main dans l'excavation, le pouce tourné en arrière, le dos de la main vers la cuisse gauche de la femme, le coude dirigé à droite. De nouvelles recherches me firent sentir le dos de l'enfant en devant, l'omoplate en travers des pubis, l'acromion à gauche, et je conjecturai par conséquent que les pieds étaient à droite et en arrière. La présentation était donc la troisième de l'épaule droite de *Baudelocque*. Le cordon ne faisait point sentir de battement. La version était indispensable; aussi je me décidai de suite à cette opération, afin de prévenir le resserrement général de l'utérus, et avant qu'il se fût moulé sur le corps de l'enfant. J'introduisis la main droite à droite du bassin, je soulevai le tronc pour le fixer au-dessus du pubis, et en suivant la surface antérieure de l'enfant, je parvins aisément aux pieds. L'évolution et l'extraction furent faites avec assez de facilité. Le fœtus ne donna, comme on en était parfaitement assuré, aucun signe de vie. Après cette opération, l'utérus se resserra, il ne survint pas la moindre hémorragie, et les couches ont été des plus heureuses.

Voulant me convaincre de la justesse de l'observation de *Baudelocque*, je trouvai en examinant les secondines, que la rupture de la poche amniotique avait

eu lieu à peu près à deux ponces du placenta. Mais le volume des membranes et leur saillie expliquent pourquoi leur ouverture n'était pas plus rapprochée de ce corps vasculaire.

Je regrette de ne m'être pas assuré, en pratiquant le toucher pour la première fois, si le placenta adhéraît à l'orifice. Mais comme il n'y avait absolument point d'hémorragie, je ne pouvais présumer que ce corps pût y être implanté, puisque ce cas était tout-à-fait en contradiction avec l'opinion des auteurs. »

On trouve une observation à peu près semblable dans *Baudelocque*, et M. le professeur *Cauvière*, ayant appliqué le forceps pour un cas d'inertie de matrice, fut surpris, en amenant la tête, de voir le placenta glisser sur le forceps et sortir avant le fœtus sans qu'il survint la moindre hémorragie.

M. *Pardigon* pense avec *Portal*, *Smellie*, *Levret*, *Baudelocque*, les dames *Boivin* et *Lachapelle*, M. *Gardien* et les accoucheurs modernes, que toutes les fois que le placenta se présente à l'orifice avant le fœtus, il était implanté sur le col utérin ou à son voisinage.

P.-M. Roux.

ORNITHOLOGIE PROVENÇALE, ou description avec figures coloriées de tous les oiseaux qui habitent constamment la Provence ou qui n'y sont que de passage; suivie d'un abrégé des chasses, de quelques instructions de Taxidermie et d'une table des noms vulgaires, par Polydore Roux, Conservateur du cabinet d'histoire naturelle. (5.^e, 6.^e et 7.^e livraisons, in-4.^o de 8 pages et ayant 8 planches chacune. Marseille, 1825.)

C'EST toujours avec satisfaction que nous annonçons les livraisons de l'ouvrage si important de M. P. Roux. Nous avons vu dans les livraisons précédentes la marche qu'il se

propose de suivre; il commence par exécuter son plan dès la 5.^e livraison, et on s'aperçoit avec beaucoup de plaisir qu'il ne s'en tient pas seulement à ce plan, mais qu'il réunit tout ce qui peut accroître de plus en plus l'intérêt de son ornithologie, de sorte que nous ne craignons pas de dire de la manière dont il travaille qu'elle ne ressemble en rien à celle de tant d'auteurs aussi fertiles en promesses que stériles en moyens d'exécution.

Ordre premier. — Accipitres, Accipitres. Les oiseaux dont cet ordre se compose tiennent le même rang que les carnassiers parmi les mammifères. L'auteur en donne d'abord une description générale et fait remarquer que les uns ont la vue très-perçante pendant le jour et les autres ne voient distinctement que dans l'obscurité ou le crépuscule; ce qui a conduit les ornithologistes à former deux tribus dans cet ordre : la tribu *Accipitres diurnes* et celle *Accipitres nocturnes*. La première renferme trois familles, savoir : les *Vautourins*, les *Gypaètes* et les *Accipitrins*. M. P. Roux ne croit pas devoir parler de la seconde famille, parce qu'il n'est point encore parvenu à sa connaissance que le *Phéne des Alpes* (*Hypaetus barbatus*) ait abandonné les hautes montagnes de la Suisse. Il ne s'attache donc qu'à la description de toutes les espèces des genres qui appartiennent aux deux autres familles et dans ces trois livraisons il décrit successivement le genre VAUTOUR, *vultur*; le Vautour noir, *Vultur niger*; le Vautour griffon, *Vultur fulvus*; le genre NÉOPHRON, *Néophron*; le Néphron percnoptère, *Néophron percnoptérus*; il passe ensuite à la famille des Accipitrins, *Accipitrini*, et il examine le genre AIGLE, *Aquila*; l'Aigle commun, *Aquila fulva*; l'Aigle plaintif, *Aquila planga*; le genre PYGARGUE, *Haliæetus*; le Pygargue d'Europe, *Haliæetus nisus*; le genre BALBUSARD, *Pandion*; le Balbusard d'Europe, *Pandion fluvialis*; le genre CIRCAËTE, *Circaetus*; le Circaète Jean-

le-Blanc, *Circaetus gallicus* ; le genre BUZARD, *Circus*, le Busard de marais, *Circus æruginosus*.

Les planches de la 5.^e livraison représentent le Vautour noir, *Vultur niger* ; le Vautour griffon, *Vultur fulvus* ; le Néophron percnoptère, *Néophron percnopterus* (vieux mâle) ; le Néophron percnoptère (jeune) ; l'Aigle commun, *Aquila fulva* (mâle) ; l'Aigle plaintif, *Aquila planga* (mâle jeune) ; l'Aigle plaintif (femelle jeune) ; le Pygarque proprement dit, *Haliæetus nisus* (femelle) .

Dans la 6.^e livraison, on voit représentés le Balbuzard d'Europe, *Pandion fluvialis* ; le Circaète Jean-le-Blanc, *Circaetus gallicus* (mâle adulte.) ; le Buzard de marais, *Circus æruginosus* (1.^o femelle ; 2.^o tête de jeune) ; le Busard harpaye, *Circus rufus* (mâle adulte) ; le Busard harpaye (jeune) ; le Busard de Montagu, *Circus montagni*, (mâle vieux) ; le Busard soubuse, *Circus gallinarius* (mâle vieux) ; le Busard soubuse (femelle) .

Enfin, la 7.^e livraison offre les tableaux suivans : le Busard de Montagu femelle ; la Buse bondrée, *Buteo api-vorus* (1.^o femelle, 2.^o tête d'un jeune mâle) ; la Buse bondrée (jeune de l'année) la Buse à poitrine barrée, *Buteo fasciatus* (mâle adulte) ; la même (jeune de l'année) ; la Buse changeante, *Buteo mutans* ; la Buse patue, *Buteo lagopus* ; le Milan royal, *Milvus regalis* (mâle, adulte) .

Les bornes d'un journal ne nous permettant point de suivre l'auteur dans tous les détails auxquels il s'est livré, nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à juger par eux-mêmes de l'intérêt que son travail présente, et ils y parviendront sans doute mieux que par une courte analyse dont le premier inconvénient serait d'affaiblir le mérite de ces trois livraisons. Nous ne terminerons pas sans payer à M. *Beysson*, imprimeur lytographe, le tribut d'éloges qui lui est dû pour la manière dont il continue d'exécuter les planches de l'ornithologie provençale, d'ailleurs si bien dessinées par l'auteur de cet ouvrage.

P.-M. Roux.

La Société royale de médecine de Marseille tiendra sa vingt-cinquième séance publique annuelle, le 6 novembre prochain.

— C'est décidément le 26 décembre que le jury de médecine des Bouches-du-Rhône commencera ses séances.

— On parle beaucoup de la création d'un conseil de salubrité publique pour le département des Bouches-du-Rhône. Nous faisons des vœux pour que l'autorité s'occupe sérieusement d'un semblable établissement dont l'utilité ne saurait être contestée.

— M. le docteur *Valentin* prépare une nouvelle édition de son excellente notice sur l'immortel *Jenner*.

— La collection des Mémoires sur les eaux, par M. le docteur *Textoris*, paraîtra incessamment, elle formera un volume de 300 pages ou environ, in-8.^o, caractère petit-romain. (Prix : 5 fr. à Marseille et 6 fr. 70 cent. franc de port par la poste).

— La Société de médecine de Louvain a décerné à M. le docteur *Gintrac*, professeur à l'École de médecine de Bordeaux, la médaille d'or pour le prix qu'elle avait proposé sur le meilleur mémoire sur les *Diagnostics des affections thorachiques, tant aiguës que chroniques*.

— M. *Bacon* jeune a lu à l'Académie des sciences de Caen un Mémoire renfermant l'analyse de la racine de guimauve (*althæa officinalis*) d'où il a extrait un sel qu'il croit nouveau, mais dont il ne peut encore assigner la base : il a pour caractère une cristallisation octaédre rhomboïdale, brillante, demi-transparente, de couleur verte, inodore et rougissant la teinture du tournesol. On a encore retiré de cette analyse : de l'amidon, du sucre incristallisable, une gomme ou plutôt une matière mucilagineuse, et une huile jaune.

— Des gastrites, des gastro-entérites, des ophthalmies, encore quelques cas de diarrhées, telles sont les maladies que l'on a plus particulièrement observées dans le courant de ce mois, et elles ont été traitées avec d'autant plus de succès par les anti-phlogistiques, quelles étaient moins éloignées de l'époque de leur invasion.

— D'après le relevé des registres de l'État-civil de la mairie de Marseille, il y a eu en Août 1825, 328 naissances ; 301 décès et 53 mariages. P.-M. Roux.

3.^o CONCOURS ACADEMIQUES.

La Société libre d'émulation de Liège a deux fois de suite mis au concours le sujet suivant : *parmi les phlegmasies locales ou générales des tissus, en existe-t-il qui exigent un traitement autre que celui des anti-phlogistiques.* N'ayant pas reçu de Mémoire satisfaisant sur cette question, elle l'a remplacée par le sujet suivant :

Indiquer la manière d'agir des moyens révulsifs ; dans quelles maladies, et à quelles époques ils doivent être employés.

Les Mémoires devront être envoyés avant le 1.^{er} juillet 1826. Le prix sera une médaille de la valeur de 200 fr.

La Société accordera aussi pour la même époque une médaille d'or de la valeur de 300 fr. au meilleur Mémoire en réponse à la question suivante :

Quels sont les causes, les symptômes et le traitement du cancer, considéré d'une manière générale ?

La Société désire qu'en traçant l'histoire de cette maladie telle qu'on la demande, on examine aussi et d'une manière étendue 1.^o si le cancer est une maladie locale ou s'il n'est que le symptôme d'une maladie affectant toute l'économie, et que l'on appelle cancéreuse ; 2.^o dans le cas où l'on regarde cette affection comme locale, déterminer si le traitement anti-phlogistique peut faire obtenir la cure radicale d'un cancer constaté ; 3.^o si ce même traitement n'est pas surtout très-efficace comme moyen prophylactique ; 4.^o si le cancer est contagieux. On demande aussi que les réponses à ces questions soient accompagnées d'observations tirées non-seulement des ouvrages qui ont été publiés sur cette maladie, mais encore de la pratique des concurrens, ou de celles de leurs confrères.

NOTICE

DES TRAVAUX DU COMITÉ MÉDICAL DES DISPENSAIRES
DE MARSEILLE.

~~~~~

Année 1825. — N.º IV.

~~~~~

RAPPORT sur l'état des maladies traitées dans les dispensaires , pendant le troisième trimestre de l'année 1825 , présenté au nom du Comité médical à l'Administration du bureau de bienfaisance ; par P.-M. Roux , Secrétaire-général.

MESSIEURS,

Le rapport qui vous est adressé tous les trois mois par votre Comité médical , ayant pour but spécial de vous tenir au courant de l'état sanitaire des dispensaires , nous devrions , sans doute , entrer dans tous les détails que comporte l'exposé des circonstances qui se sont présentées à la pratique de vos médecins , pendant le troisième trimestre de cette année. Mais , puisque un tableau très-concis a toujours suffi pour vous éclairer sur les maladies régnantes de chaque trimestre , vu que vers la fin de l'année , un compte détaillé vous est rendu à cet égard ; puisque vous êtes habitué à juger de la multiplicité des affections insolites ou du développement de quelque épidémie , par la longueur des rapports du Comité , nous ne saurions être prolixes dans l'exposé que nous allons avoir l'honneur de vous faire. En effet , rien de bien particulier n'a caractérisé la constitution médicale , et parmi les maladies , il n'en est pas qui se soient éloignées de leur marche habituelle , en égard à l'état atmosphérique et aux circonstances de localité. Quelques-unes seulement se

sont écartées par des phénomènes assez singuliers, mais ce que nous aurions à dire à ce sujet, trouvera sa place dans le rapport général qui vous sera adressé vers la fin de l'année

Dans ce trimestre, on a compté huit jours de pluie, et le temps a été couvert pendant douze jours, nuageux pendant un mois et demi et serein pendant vingt jours, tandis que l'on n'a eu que quatre jours de brouillard et deux jours de gros vent. Cet état de l'atmosphère a dû nécessairement imprimer certains caractères dans notre organisation, et sans doute que plusieurs des affections différentes dont nous parlerons bientôt, en ont été une conséquence directe. Mais cet état n'a évidemment pas été tel qu'il dût en résulter un plus grand nombre de malades, ni moins encore des maladies capables de vous allarmer par leur mauvais génie. Il est même à noter que le nombre des malades a été dans ce trimestre bien inférieur à celui observé dans le trimestre antécédent.

Nous avons dit, Messieurs, qu'il restait en traitement au 1.^{er} juillet 578 malades; dans le courant des trois mois, on en a inscrit 825, ce qui donne un total de 1403 malades dont

848 ont été guéris,

40 sont morts,

32 ont été envoyés à l'hôpital

et 483 restent en traitement au 1.^{er} octobre.

D'après notre supputation faite avec toute l'exactitude possible, et suivant la division des maladies en aiguës et en chroniques, nous pouvons avancer que le nombre de celles-ci a été de 236 et que le nombre de celles-là s'est élevé à 495, non compris 110 cas de hernie et 7 cas de teigne.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les divers genres d'affections, ce qui constitue le point essentiel de ce rapport, si l'on considère qu'ils peuvent vous donner une idée

de l'espèce de relation qui existe entre les divers genres de vie, les constitutions individuelles, etc., etc., les observations météorologiques, et entre les maladies régnantes. Vous n'apprendrez pas sans étonnement que, comme dans les deux trimestres précédens, les catarrhes bronchiques et pulmonaires ont été, dans le courant de celui-ci, les maladies les plus fréquentes. Les gastro-entérites, les entérites, les colites, les érysipèles, les ophthalmies, les cholera-morbus, les dyssenteries ont été ce qu'on pourrait appeler, vu le nombre qui s'en est offert, les maladies de la saison; celles qui ont été ensuite les plus ordinaires sont des dartres, des scrophules, des syphilis traitées par dérogation, des rhumatismes, des lumbago, des sciatiques, des ulcères, des affections nerveuses, vermineuses, des céphalées, des ménorragies, des apoplexies, des hémophthisies, des névralgies, des convulsions, des fluxions, des tumeurs, des hydropisies. On a observé quelques cas de scarlatine, de rougeole, de scorbut, de pleurésie, de phlegmon, de manie, d'hématémèse, de fistules, d'hectisie, de squirres, d'asthmes, de fractures et de luxations, etc., etc.

Variés suivant les individus et les genres d'affections, les traitemens n'ont pas moins été anti-phlogistiques, pendant la période d'acuité. Toutefois, quand par des écarts de régime ou toute autre cause analogue, on n'a pas été assez heureux pour faire avorter telle ou telle phlegmasie, telle ou telle affection commençante, il a fallu renoncer à cette marche thérapeutique si préconisée par la pratique du jour; on s'est vu forcé souvent de la modifier, d'invoquer la médecine ancienne, et, en y trouvant des ressources capables de ramener à l'état normal les fonctions interverties de l'organisme, on a pu, du moins mieux qu'on ne le faisait autrefois, se rendre raison du mode d'action de chaque moyen employé, puisqu'il n'était mis en avant que suivant la connaissance

des mouvemens vitaux , ou en d'autres termes , que d'après les lois de la saine physiologie.

On est donc forcé d'avouer, Messieurs, que la médecine a fait des progrès incontestables, dans ce sens que l'on sait aujourd'hui assez à quoi s'en tenir dès l'invasion d'une maladie, tandis que l'on est souvent si embarrassé, alors que la marche de celle-ci est désordonnée, et qu'il en résulte ce qu'on appelle l'état chronique. Malheureusement, tout se réunit pour rendre cet état le plus ordinaire, dans la pratique des dispensaires. Aussi, Messieurs, vos médecins ne diffèrent-ils pas un instant de visiter les malades qui leur sont adressés. Ils peuvent vous assurer qu'ils ont été, ce trimestre, plus d'une fois témoins des salutaires conséquences pour l'humanité, de leur empressement à répondre à vos vues si louables et ils ont trouvé dans ces heureux résultats une bien douce récompense, car ils seront toujours assez récompensés par le témoignage de leur conscience, et autant que par la satisfaction que vous éprouverez à les voir remplir dignement leur devoir.

AVIS.

La Société royale de médecine de Marseille déclare qu'en insérant dans ses Bulletins les Mémoires, Observations, Notices, etc., de ses membres soit titulaires, soit correspondans, qui lui paraissent dignes d'être publiés, elle n'a égard qu'à l'intérêt qu'ils présentent à la science médicale; mais qu'elle n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions que peuvent émettre les auteurs, et qui n'ont pas encore la sanction générale.

BULLETINS

DE

LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE
DE MARSEILLE.

SEPTEMBRE 1825. --- N.º XLV.

*ÉTUDE DES EAUX, par M. le docteur TEXTORIS, médecin de
la Marine, chevalier de l'ordre royal de la Légion
d'honneur, etc.*

(Sixième Article.)

Eaux minérales artificielles. Nous devons à la chimie pneumatique les perfectionnemens progressifs d'un art moderne, utile à l'humanité par les ressources importantes qu'il peut fournir à la médecine : c'est celui de composer des eaux minérales.

Dans le 17^{me} siècle, on avait déjà tenté d'imiter par l'art les eaux minérales naturelles. Sous Charles II, roi d'Angleterre, *Howart* et *Jenning* obtinrent de ce prince une patente pour fabriquer des eaux ferrées. *Boyle*, *Duclos*, *Boulduc*, *Venel*, *Vallerius*, *Cartheuser*, *Margraf*, *Leroi*, *Monnet* avaient successivement dirigé leurs recherches vers la connaissance des principes, contenus dans les eaux des sources minérales et plusieurs chimistes avaient procédé à divers essais pour les recomposer.

Dès 1771, on fit usage en Suède d'eaux artificielles dont les principes fixes et gazeux étaient analogues à ceux que l'analyse découvrait dans les eaux naturelles de Seltz, Spa et Pyrmont. *Lane* et *Priestley*, s'étaient

occupés, en 1772, des moyens divers pour charger l'eau d'acide carbonique que ce dernier avait découvert dans les eaux minérales. *Bergman* qui, avec *Monnet*, avait trouvé le gaz hydrogène sulfuré dans quelques eaux, présenta, de 1773 à 1775, plusieurs mémoires à l'Académie de Stockholm sur l'analyse et la recomposition des eaux de Seidschutz, de Seltz, de Spa, de Pyrmont et sur les moyens de saturer l'eau pure d'air hépatique, etc.

Duchanoy fit aussi des recherches exactes sur la nature de différentes eaux minérales et publia, le premier en France, un ouvrage où il fit reconnaître la possibilité de les imiter.

Mais toutes les méthodes pour arriver par la synthèse à des combinaisons artificielles qui formaient des eaux minérales, analogues à celles des sources, avaient été fautives jusques en 1772.

Dès-lors, l'exactitude extrême des expériences et des raisonnemens; celle des instrumens présidèrent à la création d'une nouvelle doctrine, fondée sur tous les faits relatifs aux fluides élastiques. La découverte de ces divers fluides, de leur nature et de leurs propriétés, le renouvellement extraordinaire d'idées, de principes et tous les grands changemens opérés dans la chimie sous les auspices et par le génie du grand *Lavoisier*, ont été une source féconde d'applications heureuses dans les procédés de la fabrication des eaux minérales. La théorie pneumatique et toutes les découvertes successivement dues aux travaux des *Monnet*, *Bergman*, *Kirwan*, *Gioannet*, *Morveau*, *Bayen*, *Fourcroy*, et *Vauquelin*, ont considérablement influé sur les progrès qu'a fait l'art de composer les eaux minérales.

S'il ne s'agissait réellement que de bien reconnaître tous les corps divers que les eaux minérales naturelles retirées de leurs sources présentent à l'analyse; de déterminer la proportion exacte dans laquelle ces produits,

ainsi placés hors de leurs canaux souterrains, s'y trouvent combinés; sans doute, la décomposition de chacun de ces principes saisissables, la connaissance de leurs actions réciproques, la facilité de les dissoudre, de les fixer de nouveau dans l'eau pure et de les y rétablir dans leurs rapports identiques, de manière à ce que ce liquide ait la même saveur, la même odeur, la même pesanteur et les mêmes phénomènes de réaction, présenterait une réunion d'éléments constitutifs avec laquelle l'art aurait atteint à un haut degré la possibilité de composer des eaux minérales, analogues à celles que la nature nous accorde.

Mais quelque grande que soit l'étendue des connaissances sur la nature des corps; quelque degré de certitude et de précision qu'on retire des méthodes d'analyse des eaux, instituées en 1778 par *Bergman*, rectifiées en 1779 par *Kirwan*, successivement modifiées et perfectionnées par les chimistes modernes; quelque complète que soit l'union des diverses substances, opérée dans l'eau par la dissolution et l'effet des appareils de compression d'un mécanisme supérieur, le secret des procédés synthétiques que la nature emploie, n'a pas encore été surpris, ni dérobé.

Les honorables scrutateurs de cette essence de tous les corps, de ce vaste et puissant agent de compositions lutteront encore vainement par de louables efforts dans le grand dessein de dévoiler ses mystérieuses opérations; dans celui d'atteindre par elles à la réalité, à la perfection de ses produits. Le génie élevé par la contemplation, l'esprit juste, dans l'émotion du sentiment de vérité et de reconnaissance s'humilieront toujours devant l'ouvrage du Créateur.

La nature, cet assemblage de toutes les matières primitives, cette réunion des forces, des mouvemens et des phénomènes qui leur sont inhérens, ce grand tout, résultant de leurs essences primordiales, conserve, retient

en son pouvoir les masses, le temps, l'espace et la force universelle. Les molécules primordiales de tous les corps qui, renfermés et élaborés dans son sein, sont aptes à la production des eaux minérales, forment des mixtes, des aggrégations par l'union et la combinaison des principes analogues et similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former les diverses eaux minérales.

La grande différence de ces moyens comparés à ceux des laboratoires borne l'homme à la faculté d'analyser, de connaître les corps que la nature forme sans qu'il puisse les reproduire par la synthèse. L'art ne peut imiter la nature ! dans quelques circonstances seulement, il a le pouvoir de l'application de la force d'attraction.

Tous les produits de la nature sont caractérisés par des propriétés spéciales, doués d'une vertu latente qui tient au genre de leur combinaison. Ainsi, avec les mêmes élémens qu'elle emploie pour produire la pomme, la poire, le raisin, l'olive, l'art n'arrive pas à former ces fruits, ni à combiner des mixtions liquides qui aient des propriétés analogues au cidre, au vin, à l'huile, etc.

Les eaux minérales artificielles diffèrent des naturelles qu'on a l'intention d'imiter parce qu'on ne peut jamais en baser la récomposition d'après les analyses toujours imparfaites, indéfiniment variables et nécessairement fautives qu'on en fait. Les résultats des décompositions de ces eaux, hors de leurs sources ne donnent jamais qu'en partie les élémens réels de leur composition et toujours en des proportions différentes, parce que l'union de leurs principes est rompu par le contact atmosphérique. Il en résulte l'absorption des fluides gazeux et la transmutation de leurs bases en d'autres corps. Dès - lors, la formation des sels qui en proviennent sont au moins en partie le produit de l'opération par les échanges et les combinaisons nouvelles qui ont lieu entre les acides et leurs bases : on ne peut pas plus évaluer les propor-

tions et les modes de mixtions des fluides incoërcibles qui ne se rencontrent que dans l'intérieur des sources. Ces fluides sont le *medium junctionis* des principes des eaux, réellement combinés par la nature et ces combinaisons sont modifiées de manières si variées et si indiscernables que l'art ne peut ni les saisir, ni les reproduire. Toutes ces causes nous voilent la vraie nature des eaux qui sourdent des sources minérales et s'opposent à leur parfaite imitation.

En effet, nous avons déjà remarqué que l'état particulier dans lequel le calorique et le fluide électrique se rencontrent dans les eaux minérales ; que les modifications qu'ils leur impriment, les combinaisons qu'ils forment avec les autres principes fixes et gazeux compressibles, sont au-dessus des ressources, des moyens de la chimie, différent des effets mécaniques même les plus puissans. Il est bien reconnu que le calorique et tous les divers gaz qui entrent dans la composition des eaux minérales artificielles, y sont bien moins combinés et qu'ils s'en échappent, toutes circonstances égales d'ailleurs, bien plus promptement que des naturelles.

Ainsi quelques eaux hydro-sulfureuses, prises dans leurs sources, ne donnent d'odeur hépatique qu'après avoir subi le contact de l'air. Dans les eaux thermales de *Witfatel*, de *Wisbad* et d'*Empon*, le soufre est si volatil que l'analyse la plus exacte n'a pu y découvrir aucune trace de ce principe qui entre réellement dans leur composition. Dans d'autres, telles que celles d'Aix en Savoie, les réactifs qui, à l'instant de leur sortie de la source, y dénotent d'une manière très-marquée la présence du soufre, ne produisent plus cet effet quelques minutes après. La plupart des eaux ferrugineuses, qui ont été exposées à l'air, laissent plus ou moins promptement précipiter le fer qu'elles contiennent.

La substance oléagineuse, produit des décompositions

végétales , ce bitume qu'on trouve dissout dans certaines eaux thermales, telles que celles de Bourbon-Larchambault, etc., se précipite par le seul refroidissement.

Enfin ce corps onctueux végéto - animal, cette matière organique, réunion de globules mouvans qui semblent doués de vitalité dans le gaz azote, paraît être l'élément prédominant qui caractérise et distingue d'une manière si essentielle un grand nombre d'eaux minérales; telles que celles d'Aix, d'Aix en Savoie, d'Aix-la-Chapelle, de Barèges, Bonnes, Gréoulx, Plombières, Ussat, etc.; tient à un concours de propriétés, de combinaisons, de mouvemens des molécules de la matière, à l'arrangement et à la production de laquelle, l'œuvre précipitée du chimiste ne peut pas participer.

Tous les principes constitutans des eaux dans les sources minérales sont mélangés, coordonnés par une énergie propre, par une série de procédés, de réactions continues, par des efforts, des impulsions et des résistances non-interrompues, aux moyens desquelles ils se combinent dans l'eau qui leur sert de menstrue. Dans ces combinaisons multiples et très - complexes, les molécules constituantes réunies en grande masse, se confondent entièrement et s'enchaînent de manière à ce qu'elles perdent leurs qualités propres pour former des produits identiques nouveaux, doués de propriétés caractéristiques spéciales. Dans les eaux minérales artificielles, les principes dont on les compose sont réunis, dissous et interposés dans l'eau par une impulsion déterminée, n'y forment qu'un mélange de principes distincts et toujours plus ou moins semblables aux substances dont ils proviennent.

Certes, on ne peut surpasser la nature dans la production des eaux minérales, on ne peut pas même l'égaliser. Mais l'expérience a démontré que l'usage des eaux minérales artificielles peut influer sur la guérison d'un

grand nombre de maladies. La raison commande de leur assigner les propriétés qu'elles tiennent des substances dont on les compose. Le temps, l'observation, les résultats de leurs effets comparés à ceux produits par les eaux des sources feront juger de la prééminence du rang qu'elles méritent d'occuper dans l'ordre thérapeutique.

Quelques faibles que soient les analogies, les rapports qui existent entre les eaux minérales artificielles et les naturelles; quelques considérables que soient les différences qu'il y ait entre elles, les eaux minérales artificielles forment une classe précieuse d'agens thérapeutiques qui ouvre une nouvelle branche de secours à l'humanité souffrante, par le nombre de médications très-actives et très-variées dans leurs effets qu'elles peuvent déterminer dans l'organisme pour le soulagement ou la guérison des infirmités humaines.

Nous devons apprécier l'art moderne de préparer des eaux minérales factices, par le service important qu'il rend de pouvoir suppléer d'une manière plus ou moins parfaite les eaux médicinales naturelles, et de fournir des secours à peu près semblables dans les régions les plus éloignées et dans tous les points les plus distans des sources minérales.

Nous ne considérerons donc les eaux médicinales artificielles que comme une nouvelle classe de moyens thérapeutiques, qui sont aux eaux des sources minérales, ce que la bière et les autres liqueurs fabriquées sont aux autres liquides fournis par la nature; tels que le vin, le cidre, etc. Nous ne les regarderons que comme des préparations hygiéniques ou médicinales composées de différens principes que l'analyse a démontré faire partie des eaux minérales naturelles, lorsque le contact de l'air libre a rompu la coordination de leurs aggrégats réels.

Les moyens de découvrir et de reconnaître approximativement la présence des différens corps saisissables qui restent dissous et combinés dans les eaux des sources, ceux de pouvoir déterminer les proportions dans lesquelles, ils s'y trouvent, lorsqu'elles sont soumises aux investigations de l'art, ont mis sur la voie d'en composer de semblables.

Les eaux minérales artificielles s'obtiennent en incorporant dans l'eau pure des ingrédiens autant que possible analogues aux substances qui, jusques à ce jour, ont été reconnues faire partie des eaux minérales naturelles. On les compose avec des principes acides, alcalins, métalliques, salins, terreux, gazeux, etc., dans le dessein d'en former des combinaisons pareilles à celles qui paraissent constituer les eaux minérales naturelles ou dans le but d'en préparer d'autres qui n'existent pas dans les sources.

Le pouvoir de comprimer dans l'eau pure des masses de gaz suivant le degré de compressibilité dont les fluides sont susceptibles, et celui de leur affinité plus ou moins grande pour ce protoxide, celui surtout de condenser ces fluides élastiques en liquides qui offrent la facilité plus grande d'imprégner l'eau de divers gaz porte l'art de combiner les produits perceptibles et saisissables que la nature emploie dans la formation des eaux minérales à un des points les plus élevés qu'il puisse atteindre sans rivaliser de procédés avec elle. Il arrive à un tel degré de précision qu'on peut, d'après la pesanteur spécifique des eaux, évaluer la proportion de leurs ingrédiens à un ou deux centièmes près. D'après ces données rigoureuses, on récompose, non seulement les eaux acidules simples, mais les gazeuses composées et toutes celles dont on est à portée de reconnaître les principes.

Honneur aux savans qui ont concouru par leurs tra-

vaux et leurs découvertes à la fondation et aux progrès de cet art ! Honneur à ceux qui le cultivent avec succès, et tendent à le perfectionner pour le plus grand avantage de l'humanité ! Encouragement et protection aux Français citoyens qui en font une branche d'économie politique et d'économie privée en faveur de la monarchie et des habitans des villes où ils établissent leurs laboratoires !

D'après ce que nous avons observé sur la nature des eaux des sources minérales, sur leurs variations dues aux influences solaires, lunaires, atmosphériques, aux changemens de saisons, aux inconvéniens de leurs distances, elles ne peuvent être prises avec une grande espérance de succès qu'à leur source même et à des époques déterminées.

L'art de suppléer ces agens médicateurs par des procédés factices dispose de la partie des moyens qu'il a surpris à la nature et qu'il a pu s'approprier. Le chimiste guidé par l'analogie et le calcul purifie l'eau commune qui doit lui servir de véhicule. Il y dissout les principes qui sont reconnus faire partie des diverses eaux minérales naturelles ; il en modifie les proportions selon qu'elles ont été évaluées pour en établir les espèces ; il peut encore en varier le nombre, la qualité et la quantité suivant la nature des maladies, la force et le tempérament des malades ; il lave les gaz qui tiennent les principes fixes en dissolution et ajoutent à leurs propriétés ; il les mêle et en sature les eaux au point fixé pour qu'ils ne soient pas nuisibles et dans le nombre et les proportions jugés convenables aux états pathologiques pour lesquels ces eaux sont prescrites ; il peut réunir dans une seule composition, des principes séparés dans les diverses eaux minérales naturelles ; il a le soin de ne jamais rapprocher ceux qui ne peuvent se trouver

ensemble sans se décomposer : tels que les calcaires avec les carbonates alcalins.

Les eaux minérales factices présentent encore l'avantage que leurs propriétés médicinales ne sont pas altérées, comme celles des eaux des sources, par la présence des carbonates et sulfates de chaux ; par des sels cuivreux et d'autres particules nuisibles qu'on a la faculté de supprimer dans leur composition.

L'art met les eaux minérales artificielles à la portée de tous les genres d'infirmités, de toutes les classes de la société ; dans tous les temps, toutes les saisons et peut toujours les offrir aux degrés et proportions précises qu'on veut leur donner. On peut ainsi manipuler sous nos yeux, varier selon nos besoins, combiner d'après nos formules, diverses espèces d'eaux minérales et exécuter à notre volonté des prescriptions aptes à déterminer dans l'organisme des changemens salutaires, basés d'après les indications, déduites des causes des maladies et des lésions des parties affectées.

Nous ne préconiserons pas ici comme une panacée universelle l'action salutaire des eaux minérales artificielles ; nous ne généraliserons pas trop les conditions pathologiques où elles peuvent être employées avec avantage. Nous nous bornerons à signaler seulement quelques modifications à apporter à leurs combinaisons, et quelques états morbides où ce genre de moyens curatifs peut offrir des succès marquans, autour desquels pourront ensuite se grouper des analogies suggérées par une induction légitime et éclairée.

On a classé les eaux minérales naturelles en quatre ordres, d'après les substances prédominantes qui les composent, nous distinguerons de même les eaux minérales artificielles et nous les diviserons en alcalines, ou acidules gazeuses, ferrugineuses ; sulfureuses, et salines.

1.^o *Eaux alcalines ou gazeuses.* Ces eaux sont artificiellement préparées d'après l'analyse de celles qu'on retire des sources. Comme toutes celles de cet ordre, elles doivent contenir des principes analogues et dans les proportions déterminées pour en établir les différentes espèces. Toutes sont plus ou moins chargées de gaz acide carbonique qui en est l'élément prédominant, de manière à ce que cent parties d'eau en contiennent de six à quarante fois le volume. Leurs principes minéralisateurs fixes doivent être des carbonates, des hydrochlorates, des sulfates, de soude, de magnésie, etc., diversement combinés. Ces eaux ainsi composées doivent être caractérisées par un goût aigrelet, piquant, légèrement alcalin et quelquefois un peu salé. Elles doivent être mousseuses, rougir la teinture de tourne-sol et former un précipité blanc par l'eau de chaux.

Les eaux du Mont-d'Or, de Nérès, de St.-Nectaire, de Vichi et celles de Seltz paraissent avoir le plus d'énergie après celles de Gurgitelli. La réunion et la proportion des principes fixes et gazeux qui constituent ces eaux devraient servir de proto-formule à la composition de toutes les eaux minérales acidules gazeuses artificielles.

On ne peut imiter que les eaux gazeuses acidules froides ; pour les composer, on prend pour excipient une quantité déterminée d'eau pure à la température de l'atmosphère, on y dissout du carbonate de soude depuis dix grains jusqu'à deux gros ; d'hydrochlorate de soude, depuis dix à cinquante grains ; du sulfate de soude, depuis trois jusques à vingt grains ; du carbonate de magnésie, de deux grains à un gros ; du sulfate de magnésie, de dix grains à un gros. Les eaux acidules gazeuses contiennent encore plus ou moins de carbonate et de sulfate de chaux, substances reconnues nuisibles dans les eaux naturelles, lesquelles sont probablement le

produit de leurs décompositions et par conséquent à supprimer dans la composition des eaux factices. On varie les proportions de ces principes fixes suivant les différentes eaux qu'on se propose d'imiter. Au moyen des appareils de compression des gaz, ou des liquides obtenus de leur condensation, on peut les saturer d'acide carbonique de six à quarante fois leur volume; de quelque peu d'oxygène et d'azote dans quelques-unes.

Ainsi on peut préparer pour l'usage intérieur, une bonne eau médicinale acidule gazeuse dans les proportions suivantes :

Prenez : eau pure, vingt onces ; carbonate de soude, cinquante grains ; hydrochlorate de soude, dix grains ; carbonate de magnésie, quarante grains ; sulfate de soude, seize grains. On fait dissoudre ces sels dans l'eau par cinq à six fois le volume de gaz acide carbonique, qu'on y introduit par le procédé mécanique de la compression.

Toutes les diverses eaux acidules gazeuses, ainsi préparées par l'art, d'après l'analyse des eaux retirées des sources, présentent des propriétés médicinales aptes à suppléer les eaux naturelles qu'on aurait l'intention d'employer.

Comme tous les autres médicamens, les eaux médicinales factices agissent sur l'organisme et sont propres à y opérer des changemens salutaires et utiles à sa conservation.

Les eaux fabriquées d'après l'analyse de celles d'Aix, de Mont-d'Or, d'Angasse, de Neris, St.-Nectaire, St.-Mart, Vichi, Seltz, Gurgitelli, etc., ont produit, ainsi que celles de ces sources, de très-bons effets dans le rhumatisme. Examinons comment elles peuvent déterminer des médications évidemment salutaires dans cette maladie; comment leur administration rationnelle peut en opérer la guérison.

Le rhumatisme est une affection qui le plus ordi-

nairement à son siège dans les tissus fibreux et ligamenteux des muscles qui sont placés directement sous la peau, à la superficie du corps et dans d'autres parties de structures analogues. Il survient à la suite d'une impression brusque de froid, après que l'organisme se trouve échauffé par un exercice violent ou une forte agitation; après un voyage ou une course par un temps froid et humide, après que le corps a été exposé à des courans d'air ou au support plus ou moins longtemps prolongé d'habits mouillés. L'anatomie pathologique nous a démontré que dans cette affection, on rencontre souvent une matière calcaire dure, déposée dans l'interstice des muscles et des tissus fibreux et ligamenteux des sujets périclés à la suite ou pendant les atteintes du rhumatisme.

Jusques à présent, l'analyse des substances animales n'a offert que deux seules terres parmi les parties constituantes de l'organisation : *la chaux et la magnésie*. Suivant *Désorme*, elles ne sont qu'une même terre distinguée par le plus ou moins d'azote. Cette analyse démontre que le corps animal est en grande partie formé de terre, (*quia pulvis est et in pulverem reverteris, liber Genesis, caput 3, vers. 19.*) et que la chaux entre dans la composition de toutes les parties de l'organisme. Elle constitue la base du système osseux : la fibre solide, ainsi organisée est la partie la plus animalisée du corps, elle est une substance fortement trempée, saturée et cimentée de vapeur animale phosphorée. Ces substances terreuses calcaires tenues en dissolution dans la gélatine de la matière animale mobile, s'y trouvent dans divers états de combinaisons, opérées par l'action du calorique et des gaz et forment avec l'acide phosphorique le phosphate calcaire. Elles circulent aussi avec les élémens liquides de l'organisation, dans tous les points de l'économie animale et y concourent à la réparation des dé-

perditions continues qu'elle éprouve. Elles fournissent en de proportions plus ou moins considérables à celles des os, des muscles, et à celles de beaucoup d'autres parties organiques, depuis la glande pinéale jusques aux ongles qui en sont formés. Toutes ces diverses parties, par une attraction élective, séparent de la circulation, ces sels terreux qui font partie des molécules mobiles qui doivent les réparer, les élaborent par leur énergie propre et les convertissent en une substance identique qui les caractérise, os, muscles, ongles, cheveux, etc. Les résidus moins complets de ce travail de l'animalisation rentrent dans le torrent circulatoire.

Dans diverses aberrations physiologiques, ces sels terreux dévient de leur marche réglée vers leurs émonctoires et forment accidentellement des dépôts de concrétions morbides, des amas plus ou moins grands d'une consistance plus ou moins ferme, dans presque toutes les parties du corps.

La décomposition de ces amas terreux a démontré qu'ils ne sont pas de la même nature que les calculs biliaires et vésicaux, mais que les principes prédominans qui les forment dans les proportions de 82 parties sur 100 sont le phosphate de chaux et le sulfate de chaux. Ces principes terreux sont la base des concrétions morbides qu'on rencontre dans le cerveau, les poumons, l'estomac, le conduit digestif, le foie, la rate, le pancréas; de celles qu'on apperçoit dans les glandes lymphatiques, dans les conduits salivaires, lacrymaux, les caroncules lacrymales; des dacriolithes, etc. *Lieutaud*, *Bilger*, *Ruisch*, *Portal* et d'autres célèbres anatomistes en ont trouvé dans l'estomac; *Monro*, *Copeland* en ont rencontré dans les intestins. *Weikard* a retiré du tube digestif d'un daim une pierre ronde de cette nature, dont le noyau était un morceau d'écorce d'arbre. On a vu de pareils amas de matières terreuses ou osseo-calcaires dans les glandes

lymphatiques ; *Baillie* en a rencontré dans le pancréas. *Mekel* a décrit des calculs de ce genre qui, formés dans les poumons, avaient été rejetés par les crachats. *Rioland*, *Morgagni*, *Haller*, *Cowper*, *Portal* ont vu des incrustations calcaires aux valvules des oreillettes du cœur, aux parois des artères aortes et pulmonaires et d'autres artères principales. *Baillie*, *Hodgson* ont rencontré fréquemment de ces dépôts de sel terreux incrustant l'intérieur du système artériel. L'autopsie des individus qui ont été affligés de rhumatisme pendant leur vie, offre souvent de pareilles concrétions, de semblables amas calcaires dans les tissus fibreux et ligamenteux. Le naturaliste *Codon* en a trouvé un dans les muscles lombaires d'un cerf qui avait une bale de fusil pour noyau.

Les anciens avaient déjà reconnu que la cause matérielle du rhumatisme, n'était autre chose qu'une matière catarrhale altérée provenant de la rétrocession de l'humeur perspirable de la peau, subitement déposée par l'effet du froid sur les différentes enveloppes musculaires, sur les extrémités des muscles et sur les ligamens articulaires principalement des grandes articulations. D'autres pensaient qu'elle était due à l'épaississement de la lymphe perspirable et de la synovie qui formait (selon eux) la matière rhumatismale. François *Home* dit : que la cause prochaine du rhumatisme est un sérum visqueux, âcre obstruant les vaisseaux séreux et lymphatiques des muscles et principalement des membranes et des ligamens. *Weikard* et *Clopton* attribuent la cause de la rhumatisme qui succède au rhumatisme aigu, à la présence d'un coagulum calcaire formant une couenne sur les surfaces musculaires, et résultant d'une anomalie des fonctions organiques. Après le rhumatisme aigu, dit le célèbre *Darwin*, souvent un mucus épaissi ou une matière semblable à la terre calcaire recouvre la surface des muscles.

Quoique la chaux combinée avec l'acide phosphorique, constitue essentiellement la base du système osseux, le phosphate calcaire entre aussi, comme nous venons de le remarquer, dans la composition des muscles et de beaucoup d'autres parties du corps où il est en dissolution par les fluides animaux; ainsi les phlegmasies des tissus fibreux, des tissus vasculaires sont quelquefois suivies d'ossifications. La peau elle-même émet par la transpiration et la sueur ce sel terreux qui forme une de leurs parties constituantes, le deutocide d'azote qui entre aussi dans la composition de la matière perspirable, donne à cette excrétion concentrée un aspect onctueux et muqueux. Elle sert de véhicule au phosphate de chaux qui y est tenu à l'état de fluidité par une chaleur de vingt-neuf degrés et demi.

Lorsque la transpiration est abondante et qu'il y a sueur, les vaisseaux capillaires dermoïdes sont gorgés et dans un état d'expansion. Si dans ces circonstances de prédisposition, dans les surfaces membraneuses, ligamenteuses, le système cutané est tout-à-coup exposé à l'action d'une température froide, aux variations et au passage brusque du chaud au froid, au froid continu, au séjour habituel dans des lieux humides, il y a débilitation organique, parce qu'il y a enlèvement de calorique. Les fluides perspirables circulent dans les vaisseaux capillaires ou s'exhalent des surfaces sous-cutanées, éprouvent une condensation subite, une rupture d'affinité de molécules, une décombinaison des principes, séparation des substances gazeuses qui les constituent et par suite des précipités, des dépôts et d'amas plus ou moins grands de matière mucoso-calcaire dans l'interstice des tissus fibreux des muscles sous-jacents. La présence de ces substances hétérogènes interposées et concrétées sur ces surfaces musculaires y produit un état de forte pression, la diminution d'énergie et

d'activité du système vasculaire sanguin ; l'affaiblissement du ton organique et de la réaction des parties affectées y permet un plus grand afflux de sang et de là l'établissement des phlegmasies miolites générales ou partielles , aiguës ou chroniques qui (comme *Dumas* l'a observé) exercent une influence sur le rhumatisme, mais ne le constituent pas. L'accumulation du sang, celle des matières calcaires compriment les nerfs des parties affectées et y font éprouver des douleurs dilacérantes.

Dans un pareil état morbide , l'emploi des saignées locales et générales et des applications de topiques chauds et calmans est d'abord indiqué pour modifier la distension extraordinaire des parties ; diminuer les forces générales de l'organisme , et par là , l'afflux du sang vers les points affectés, distendus et engorgés. Dans quelques circonstances heureuses, ces premiers secours combinés avec les délayans , tels que les boissons mucilagineuses, le petit-lait, l'eau commune chargée de six à sept fois son volume de gaz acide carbonique, les bains, etc., rétablissent l'équilibre entre l'impulsion générale et la réaction locale ; parviennent à délayer les concrétions rhumatiques, à les dissoudre et les disposer à être résorbées et entraînées dans le torrent de la circulation d'où elles s'étaient accidentellement déviées.

Mais soit que l'affection primitive persiste et passe de l'état aigu à celui de chronicité, soit que le rhumatisme chronique se déclare d'une manière spontanée, cette nouvelle forme de maladie, due à la même cause matérielle, présente des phénomènes d'un autre ordre qui requièrent des moyens curatifs différens. Dès-lors, la prédominance des sels calcaires dans la matière animale mobile , l'affaiblissement de l'énergie dans tout le système organique, résultat plus lent des causes nuisibles

déjà signalées , altèrent l'ordre des fonctions et produisent l'état valétudinaire rhumatalgique. Les articulations , les tissus blancs étant des points éloignés du centre de vitalité , éprouvent , dans les atonies générales , une débilité , relativement plus grande , ces parties comme les membres qui auraient été le plus exposés à l'effet des agens nuisibles , sont les points où les dépôts mucoso-calcaires se forment principalement et deviennent ainsi le siège des inflammations , des douleurs et d'autres symptômes qui accompagnent le rhumatisme aigu : l'établissement lent de ces dépôts calcaires dans les parties affaiblies , augmente leur débilité , comprime , tiraille les nerfs et fait éprouver des douleurs rongeantes plus ou moins étendues , augmentant par le mouvement et le froid , modifiées par la chaleur et le repos ; déterminant souvent l'immobilité des membres ; quelquefois les parties restent roides et froides.

Cet état chronique douloureux qui , chez les malades doués d'une grande susceptibilité nerveuse , varie aux moindres changemens dans la température de l'atmosphère , est le plus ordinairement sans fièvre , si l'on en excepte le temps du paroxysme , où le pouls est convulsif et un peu agité. Il prend divers noms suivant les régions qu'il affecte.

Quelque résistance opiniâtre que cet état morbidalgique oppose aux efforts de l'art consolateur , il ne doit pas être abandonné aux seules ressources de la nature. Il réclame , au contraire , les secours thérapeutiques les plus actifs , parmi lesquels l'usage intérieur et extérieur des eaux minérales acidules gazeuses , a été reconnu des plus efficace. Leur principal ingrédient , l'acide carbonique , est le dissolvant par excellence des sels , à base de chaux. Lorsqu'un fluide est saturé de cet acide , il devient susceptible de dissoudre une quantité de sels calcaires , égale à son propre poids.

L'usage continué des eaux acidules gazeuses en boisson ,

à la dose de dix à vingt onces par jour, soit par leur action délayante qui suffit pour augmenter l'activité des sels alcalins; soit par l'action dissolvante de l'acide carbonique, offrent à l'économie animale une substance médicamenteuse subtile et pénétrante, dont le mode de solution et de mixtion dans les liquides animaux est facile. Ces liquides ainsi ingérés, pénétrant par l'absorption veineuse, circulent dans tout l'organisme : arrivés successivement aux points où les amas ou dépôts calcaires forment la cause matérielle de la rhumatologie, les vaisseaux qui les charrient, exhalent aussi sur les surfaces des tissus affectés ces fluides plus imprégnés de principes alcalins qui dissolvent, délayent et décomposent les substances morbifiques.

L'affinité plus grande de l'acide carbonique pour les terres animales, fait qu'il s'en empare : celle des alcalis pour l'acide phosphorique qu'elles ont laissé libre, produit des solutions et des combinaisons nouvelles par lesquelles les principes de la matière morbide, cédant à des affinités électives, se délayent dans le mucus des fluides animaux et circulent de nouveau dans leur masse, soit pour fournir derechef des matériaux aux sécrétions qui retiennent les molécules nécessaires à l'organisation, soit pour porter aux excréments celles qui doivent être éliminées et expulsées de l'organisme qu'elles altéreraient et dont elles lésaient les parties musculaires; les douleurs qui sont le signe pathognomonique de la rhumatologie se distinguent de toutes les autres, parce qu'elles sont augmentées et exaspérées par le mouvement.

Les principes qui minéralisent les eaux acidules gazeuses présentent encore des moyens curatifs, bien efficaces contre les altérations morbides qui forment la cause matérielle de la goutte et de la gravelle.

Bucher, Scroëder, Murray, Baglivi ont considéré la goutte et la gravelle comme deux maladies de même na-

ture et dues à des causes analogues. *Quarin* compte parmi les causes de la néphritis , le transport aux reins d'une matière arthritique; *Darwin* croit que les calculs des reins sont de même nature que les concrétions qui, dans la goutte, se déposent dans les articulations. Le docteur *Scudamore* affirme que les gouteux , à une époque de leur vie, sont toujours affectés de la gravelle et que nombre d'individus en éprouvent les atteintes dans l'intervalle des paroxysmes de goutte. *Rougnon* dit : *quæ secunda materies critica reconditum imprimis gerit virus arthriticum illud què contagiosum , haud secùs ac seminium sui generis assidet puri variolosa ; eaque insuper onusta est multo principio terreo facile crystallisabili , ex quo calculi renum mutantur natales suos et tan sœpè générantur in arthriticis.*

Ces maladies périodiques d'étiologie constitutionnelle identique se développent sous l'influence principale des puissances nuisibles, directement et indirectement débilantes, telles que le froid, l'humidité, l'oisiveté, la vie sédentaire , la diminution ou la suppression de la perspiration des autres excretions ; les affections tristes; les hémorragies, les grandes évacuations, l'abus du coït, le sommeil prolongé, l'usage des fruits et des boissons acides, un régime succulent avec des substances animales trop azotées; l'intempérance dans le boire et le manger, l'usage des vins généreux, les fortes chaleurs, les exercices violens , les contentions d'esprit, etc.

Pour se former une idée de la cause de ces affections, il faut d'abord admettre une raison suffisante de leur caractère essentiel. Déjà *Fourcroy* avait montré des rapports existans entre l'humeur goutteuse et celle qui forme les calculs rénaux.

Les transactions philosophiques de 1797 présentent à la suite des analyses chimiques des concrétions gouteuses par *Wollaston's*, une formule par laquelle , en triturant ensemble de l'acide urique, de la soude et un peu d'eau

chaude , il se forme une masse qui , après avoir été lavée pour séparer l'excès de soude , a toutes les propriétés chimiques des concrétions gouteuses. M. Magendie a attribué la formation de la gravelle à l'augmentation dans le rapport de l'acide urique à la quantité totale de l'urine.

Des observations nombreuses portent à croire que la surabondance de l'acide urique , diversement modifié , forme la cause matérielle de la goutte et de la gravelle. Pour nous faire des idées justes à ce sujet , examinons d'abord les opinions des médecins célèbres sur l'existence d'une matière terreuse dans le sang des *goutteux*.

Boerhaave avait déjà attribué la goutte à la présence d'un principe âcre, salin, *tartareux* , dans le sang. Après lui , l'idée que la goutte était une affection générale du système et qu'elle dépendait d'une matière morbifique , existante dans les humeurs et déterminée , par des causes variées , à se porter sur les jointures, ou sur d'autres parties, fut généralement adoptée.

Haller rapporte des faits où l'on a vu le sang des *goutteux* contenir en abondance une matière *gélantino-terreuse* qui y nageait. Il cite le cas où , à l'ouverture de la veine basilique d'un *goutteux* , on vit couler un sang mêlé de petits *graviers*.

Quelques jours avant les attaques arthritiques , on observe des changemens dans la matière de la transpiration , qui annoncent que le levain gouteux existe et fermente dans le sang , avant de faire explosion vers les articulations. *Hoffmann* rapporte avoir connu un gouteux qui avait coutume d'annoncer l'approche des paroxysmes par le changement de couleur de son anneau qui devenait noir et conservait cette couleur jusqu'au déclin de la maladie. *Rougnon* s'exprime ainsi : *quando tota materies arthritica prius formata in sanguine valuit deponi in uno tantum articulo arthriticus ab hoc unico insultu liberatur mediante prædictâ expulsionem criticâ.*

Tiedemann dit : on ne saurait douter que dans la goutte ,

la masse du sang ne renferme en excès de substances *terreuses*. Cet auteur a observé que les concrétions qui, dans cette affection, se forment dans les veines, existent toujours au centre des caillots d'un sang noir, épais et consistant.

Walter, Sæmering, Scarpa, Langstoffs, ont souvent rencontré des concrétions tophacées dans les veines. *Sydenham* qui pensait que la matière de la goutte était dans le sang, regardait le paroxysme arthritique comme un instrument dont se sert la nature pour le dépurar.

Le célèbre *Barthez* a dit : l'état gouteux du sang est un vice de sa mixtion qui intercepte à des degrés différens la formation naturelle de ses humeurs excrémentitielles, de sorte que ces humeurs plus ou moins altérées subissent une décomposition spontanée qui y fait prédominer la substance terreuse.

Le sang des *goutteux* extrait des veines hémorroïdales ou des points douloureux par les sangsues, offert à notre examen journalier sur les linges qui l'ont reçu, nous présente un fluide noirâtre, épais, mêlé et recouvert d'un enduit *terreux* friable.

Ces faits nous démontrent l'existence de la matière morbide dans le sang. Recherchons maintenant les causes de sa formation et de son développement dans cette humeur vitale.

Musgrave, Sydenham, Vanswieten, Hoffmann, Murray ont vu l'affection des reins précéder les premières attaques de goutte.

L'illustre *Berthollet* a observé que l'urine des *goutteux* perdait de son aridité quelques jours avant l'accès de goutte; *Trampel, Hufeland* ont constaté le même phénomène.

D'autre part, *Hippocrate* et *Galien* avaient assigné pour cause essentielle de la goutte le transport de la bile sur les articulations.

Darwin dit que le premier siège de la goutte est au foie qui est affecté d'abord d'une torpeur qui précède non seulement les paroxysmes arthritiques annuels, mais même ceux qui changent de situation en passant d'un membre dans un autre. Ce savant avait remarqué que la jaunisse ou du moins une teinte ictérique et une douleur au creux de l'estomac vers le point où le conduit cholédoque se termine au duodenum, avec des phénomènes de dyspepsie et de flatuosités, accompagnaient généralement le commencement de l'inflammation de chaque paroxysme gouteux.

Stoll, *Grant* rapportent des cas pathologiques qui manifestent une relation évidente entre le flux hémorroïdal et la goutte. *Sydenham* note les douleurs aux veines hémorroïdales parmi les signes précurseurs de cette maladie.

Tiedemann dit que la formation des concrétions topheuses dans les veines paraît être surtout fréquente dans les affections hémorroïdales qui alternent avec la goutte.

Scudamore pose en principe que la goutte est une maladie dépendante d'une surabondance de sang relativement aux forces de la circulation, affectant particulièrement le système de la veine-porte et les fonctions du foie, d'où il résulte un changement morbide dans les produits des sécrétions du canal alimentaire et des reins en particulier.

On a très-généralement observé que ceux qui étaient atteints, à la fois, de calculs rénaux et de calculs biliaires, étaient tourmentés de la goutte.

Si nous rapprochons ces faits et ces opinions de ce que l'observation journalière nous présente, nous verrons dans les phénomènes précurseurs des attaques de goutte, l'expression d'une lésion primitive dans les fonctions des reins et du foie : et dans la matière *gélantino-terreuse* qui surabondant dans le sang, forme l'élément de la goutte et la gravelle, le produit morbide de l'altération des fonctions de ces organes.

Le foie et le rein paraissent destinés par la nature à opérer des changemens importans dans le sang. Ce fluide les traverse en totalité, ou du moins en grande proportion.

Les artères rénales qui sont des premiers gros troncs de l'aorte descendante puisent le sang dans ce tronc primitif et l'attirent en grande masse (*émulgentes*) dans les reins.

Les changemens que le sang subit ne se bornent pas à la simple soustraction d'une certaine quantité d'eau et de sels. Outre la formation de l'urée et de l'acide urique qu'ils produisent par leur action organique vitale, ce fluide éprouve encore dans les reins d'autres modifications qui concourent au complément de sa crase et lui donnent une partie des perfectionnemens qui conviennent aux usages auxquels il est destiné.

Le sang veineux, résultat des exhalaisons organiques, est aussi porté en grande abondance dans l'appareil hépatique par les veines spléniques et mésentériques. Dans cet appareil, le sang ne se dépouille pas seulement des matériaux propres à la formation de la bile. Les élémens qui le constituent y reçoivent une dernière empreinte organique qui le convertit en une masse plus homogène, par une plus grande proportion d'hydrogène et d'azote qui ajoutent aux degrés de gélatinosité, d'albuminosité et de plasticité qu'il a acquis par sa circulation à travers les parenchymes et les tissus des organes, et qui ont disposé ses molécules à prendre les formes fixes et organiques.

Les veines rénales et hépatiques, ramènent ensuite dans le centre de la circulation, l'humeur vitale ainsi épurée par la soustraction gradative des produits excrémentitiels, et perfectionnée par les progrès de l'animalisation.

Lorsqu'une exhubérance des sucs hétérogènes, produits mal établis d'une alimentation trop nutritive et

d'une suppression ou diminution considérable des ex-crétions, ont amené la pléthore, le sang se porte en une surabondance relative plus forte, plus directe vers le système vasculaire des reins et du foie, engorge, distend ces organes et modifie vicieusement leurs fonctions.

Quoique la science ne soit pas assez avancée pour que nous puissions déduire les phénomènes des maladies des conséquences chimiques, l'expérience nous apprend que les substances qui entrent dans la composition de la matière animale ont une influence sur la production de ces phénomènes, par suite des changemens complexes qui résultent de la normalité, ou de l'irrégularité de leurs proportions.

Dès-lors, une variation conséquente dans ces proportions et les qualités qui doivent exister entre le fluide sanguin qui parcourt et traverse le foie et les reins et les fonctions de ces organes, trouble et intervertit les actes d'élaboration que la matière animale mobile doit y éprouver, modifie l'état normal de la co-existence de ses principes constituans, altère leur nature et y détermine des combinaisons nouvelles. Il en résulte une dégénérescence dans les sucs réparateurs qui consiste dans la production conséquente et irrégulière d'une substance terreuse, blanche, rude au toucher, insipide, qui s'agglutine à la sérosité du sang et circule avec elle dans l'organisme. Cette matière mucoso-terreuse y établit l'état morbide sous les deux modes gouteux ou gravelleux, qui s'annoncent par des symptômes particuliers à chacun d'eux et par des phénomènes généraux ou partiels plus ou moins marquans, plus ou moins reproduits suivant que les influences hygiéniques favorisent ou enrayent la production des élémens qui constituent cette dégénérescence morbide.

Ce critérium des affections gouteuses et gravelleuses,

détermine des modifications profondes dans l'organisme, et le frappe d'une débilité considérable. Cette débilité s'irradie dans toutes les parties du corps en proportion de leur distance du centre de vitalité.

C'est en raison de cette débilité relative, plus prononcée, que les petites articulations deviennent le plus ordinairement le siège de l'arthritisme, qui a pris d'elles le nom de mal articulaire : de même les reins, quand ils sont frappés de torpeur et qu'ils sont aussi trop faibles pour expulser la matière morbide, deviennent le siège de la néphritisme calculeuse. *Rougnon* dit : *quando nimirum venæ nimis debiles sunt ad illud principium terreum expellendum una cum lotio.*

Il est constaté par les travaux de *Tennant*, *Harq*, *Pearson*, *Proust*, *Fourcroy*, *Vauquelin*, que les dépôts arthritiques sont formés d'urate de soude quelquefois uni à un peu d'urate et de phosphate de chaux.

Wollaston's qui a aussi soumis les concrétions des gouteux à l'analyse chimique, les a trouvés formés d'acide urique et de soude.

Scudamore cite deux cas extraordinaires d'inflammations arthritiques terminées par une sécrétion purulente mêlée avec l'urate de soude.

Le professeur *Baumes* a annoncé depuis long-temps que l'acide urique, son transport et ses dépôts dans les articulations paraissent être la cause immédiate de la goutte.

D'autre part, les recherches de *Schéele*, *Fourcroy*, de MM. *Magendie* et *Bérard* ont donné des résultats qui indiquent que les graviers sont aussi formés par l'acide urique uni à une petite quantité de mucus animal.

Ainsi, l'acide urique, cette production animale de composition ternaire carbo-hydrogène-azotée, combiné à l'oxygène, seul ou uni à la soude, forme principalement la cause des affections gouteuses et graveleuses.

Ce résultat d'une élaboration anormale surcharge les liquides vivans et suivant les modifications qu'il subit et l'impulsion qu'il reçoit, détermine la série de phénomènes qu'on observe dans ces maladies et établit les analogies de causes et de lésions qu'il y a entre elles.

Vers le temps des équinoxes ou des solstices, à ces époques où les causes qui, opérant les troubles périodiques qu'éprouve la nature, agissent aussi sur l'espèce humaine ; lorsque sous l'influence des puissances nuisibles, les élémens de ces maladies se sont formés et développés, ils circulent dans tout l'organisme et y produisent des phénomènes généraux qui précèdent de quelques semaines, de quelques jours les accès arthritiques ou néphrétiques : cet état général s'annonce par un manque d'appétit, les digestions sont pénibles, le malade éprouve des mal-aises, des crudités sur l'estomac. Il ressent des lassitudes générales, une pesanteur, un gonflement incommode. Tous ces symptômes augmentent de jour en jour, jusques à ce que le paroxysme éclate. *Morbi sensim fiunt ac generantur de repente vero adoriuntur.*

Comme nous ne devons ici emprunter à l'histoire de ces maladies que les documens relatifs à la cause matérielle qui les produits, pour donner à l'application des moyens de leur guérison par les eaux minérales, tout le degré de fixité possible, nous nous bornerons à les considérer dans leurs rapports généraux, et nous n'étudierons la goutte que dans son état d'arthritisme aigu, chronique et de goutte remontée.

La goutte offre des faits nombreux et très-multipliés où les produits de la dégénérescence morbide constitutionnelle, où les grains terreux qui roulent agglutinés au sérum du sang qui circule dans les vaisseaux, sont dans des circonstances déterminées, déposées dans les petites articulations, tantôt sous les apparences d'un suc gélatineux épaissi ou d'une sérosité filante et limo-

neuse, tantôt sous celle d'un enduit très-mince d'une matière gypseuse; plus tard, dans les cas graves et invétérés, ces dépôts sont plus abondans, plus consistans et formés en concrétions tophacées.

Cullen, ce praticien célèbre qui, par une longue expérience, a été à même de constater que l'affection néphrétique succède alternativement aux attaques de goutte, dit que la cause matérielle de ces maladies est due à la présence d'une substance qui paraît d'abord à l'extérieur des jointures sous forme fluide, qui se dessèche ensuite et se durcit en concrétions terreuses, friables, plus ou moins apparentes. Ces concrétions causent ensuite l'inflammation, l'affaiblissement et la perte des mouvemens des parties lésées.

James Moore a observé que la matière tophacée se trouve épanchée dans les mailles cellulaires qui environnent les tissus fibreux et même dans les cavités des articulations; qu'elle fuse quelquefois à travers les tissus et qu'elle se fait jour au dehors entre l'épiderme et la peau.

Marrgat a vu que, chez les individus qui depuis longtemps souffraient de la goutte, les petits vaisseaux des articulations se fendaient et qu'il en sortait une matière craieuse qui se déposait sur les surfaces articulaires.

Morgagni, *Lieutaud*, dans leurs recherches anatomiques, ont presque toujours observé que chez les personnes qui avaient été sujettes à la goutte invétérée, les divers tissus articulaires étaient incrustés et remplis de mucosités de terre craieuse.

Portal a vu, après des arthritides longs et douloureux, les os du pied écartés par des concrétions qui ressemblaient à des coins interposés pour les séparer.

Les petites articulations, surtout celles des pieds, sont le siège le plus ordinaire de l'arthritide régulier ou aigu, principalement chez les personnes avancées en âge. *In*

senibus humores ut plurimum faciunt impetum versus inferiora. H.

Ces articulations participent à la faiblesse générale de l'organisation et l'éprouvent à un plus haut degré, en raison de leur distance du centre de la vitalité. Cette situation périphérique extrême rend leurs tissus moins aptes à la réaction ; les liquides, contenus dans leurs vaisseaux plus relâchés, plus nombreux, et d'une capacité réunie plus considérable, y circulent plus lentement que dans les troncs d'où ils proviennent, dès-lors, si le cours du sang, chargé de principes *gélantino - terreux*, s'opère dans l'organisme avec une vélocité comme 9 et qu'il éprouve, dans sa marche à travers les points articulaires, un retard de deux ou trois degrés ; s'il y survient surtout un refroidissement subit, une diminution de calorique, une concentration des forces vitales, les circonstances s'aggravent : il y a stagnation considérable des liquides, dissociations de leurs principes, souvent précipités, dépôts de matière *gélantino-terreuse* et l'accès arthritique se déclare. *Senis si a summo sudor frigidiusculus accadat minac juxto perspirant, et tempore cursu si accadat idem, fiunt podagrici.*

Quelques jours avant l'accès, les sueurs, les urines diminuent, les selles se suppriment ; les malades vomissent quelquefois des matières très-acides, ils se plaignent de lassitudes générales, ressentent des douleurs au colon, des tumeurs douloureuses aux vaisseaux hémorroïdaux. La matière morbide semble s'accumuler dans le système vasculaire abdominal et s'y appuyer pour faire irruption sur les points menacés. Les malades éprouvent aux membres inférieurs une torpeur, ou une sensation qui ressemble au passage des gaz qui descendraient du bas-ventre au travers des chairs des cuisses ; à ces phénomènes se joint un état de spasme ; les veines des parties où doit se porter le mal se gonflent et sont

distendues. Cette intumescence des veines est le signe le plus général et le plus caractéristique de la prochaine invasion de l'accès et le précède toujours.

Hippocrate avait remarqué la liaison obscure, ce consensus presque occulte qui existe entre le système vasculaire abdominal et les articulations. *Viro cuidam dolor erat in dextrâ colli parte et quando dolor ad articulos difflebat dolor colli quiescior erat (De humoribus). Arthritis mutatur interdum in colicam, et colica in arthritidem. Hipp.*

L'état primitif qui constitue le paroxysme de l'arthritisme aigu est dû à l'afflux, *ex laxitate nimia solidorum*, à la stagnation d'un sang gélatino-terreux dans les vaisseaux capillaires des articulations dont la distension considérable produit la congestion et par suite la constriction, le tiraillement des nerfs et des douleurs vives souvent intolérables.

La veille du jour de l'invasion, le goutteux ressent une sorte d'hilarité et de bien-être, l'appétit est très-vif et contre nature, il se couche avec les apparences de la santé. Ce calme trompeur dû au déplacement de la matière dont la surabondance dans l'ensemble du système déterminait des phénomènes névropathiques, n'est pas de longue durée : pendant le sommeil, l'accès arthritique débute ordinairement par une douleur tensive au gros orteil. *Qui podagrici fiunt iis à magno pedis digito ferè semper primâ vice incipit morbus. Hipp.* Cette douleur est accompagnée de frissons, de tremblemens et de fièvre. *Hic dolor*, dit *Sydenham*, *eum refert qui ossium dislocationem comitatur, cum sensu aquæ tantum non frigidæ partis affectæ membranis affusæ; mox sequitur rigor cum horrore et febricitatione aliquali. Dolor autem hic primò remissior gradatim intenditur (et pari passu rigor atque horror redeunt), idquè in singulas horas donec tandem sub noctem ad apicem perveniat.*

Le paroxysme se déclare aussi pendant le jour et lorsque le malade est éveillé, si des incidens imprévus, tels qu'une frayeur, une surprise, un chagrin, une triste nouvelle, une contusion, une chute, dévancent la débilité périodique que l'organisme éprouve vers la nuit, époque où la douleur se fait ressentir.

Cette douleur s'accroît par degrés jusques au lever du soleil où elle est parvenue à son maximum d'intensité, elle s'étend au tarse et au métatarse qu'elle envahit avec une sensation dilascérente, pareille à celle que ferait ressentir un animal qui rongerait la partie malade. Elle continue ainsi le jour suivant, de même que la fièvre. Pendant ces souffrances qu'on compare à l'effet d'une brûlure ou d'une distension violente, le malade ne peut supporter le poids des couvertures sur le point douloureux, ni les mouvemens indispensables pour en varier les positions dans le lit. Toute la nuit se passe dans l'inquiétude et l'agitation du corps et de la partie affectée, dans le besoin de trouver une position moins douloureuse. Enfin vers une heure ou deux du matin, environ vingt-quatre heures après l'époque de l'invasion, la peau qui était sèche et brûlante, s'humecte et se couvre d'une moiteur haliteuse; la douleur s'apaise et le malade s'endort. A son réveil, les souffrances continuent d'être moindres, mais le sang gélatino-terreux s'étant épanché des vaisseaux dans les mailles des tissus fibreux environnans, a produit un gonflement avec chaleur et rougeur de la partie affectée.

Après ce premier paroxysme d'invasion de l'arthritisme, la douleur locale continue à se faire sentir. Les jours suivans, il s'établit une suite de paroxysmes arthritiques, toujours préparés par des mouvemens généraux et tumultueux de la matière morbide, annoncés par des frissons fébriles et marqués par une augmentation de la douleur qui s'exaspère à la nuit et s'apaise vers l'aurore.

Cette rémission des paroxysmes arthritiques paraissent tenir à la diminution de l'influence solaire et à la soustraction de l'excitation diurne qu'elle procure, au renouvellement d'action des puissances nuisibles, à la tendance qu'a la nature de repousser au loin la matière morbide. Vers la soirée, il y a concentration des forces vitales; les membres, surtout les abdominaux, sont frappés de torpeur, de fourmillemens, de refroidissemens, quelquefois de crampes; la stagnation des liquides vivans qui y affluent, devient plus considérable que durant le jour et reproduit les phénomènes morbides locaux qui accompagnent le paroxysme quotidien, pendant la durée de l'attaque.

C'est ainsi que dans les premiers accès de podagre, les paroxysmes se correspondent quant à l'invasion et à la périodicité. L'accès complet se termine dans l'espace de sept à quatorze jours, chez les sujets dans la vigueur de l'âge; souvent de vingt à quarante chez les vieillards *podagrici morbi intrâ diem quadragesimum; sedatâ inflammatione, subsident. (Hipp. aph.)* Quelquefois, cependant, ces accès, à raison des aberrations hygiéniques, se prolongent pendant plusieurs mois, surtout chez les vieillards que la débilité prédispose aux attaques réitérées d'arthritisme chronique, principalement en hiver.

Quand l'affection goutteuse s'est établie, les paroxysmes ne conservent plus de relation; cependant dans tous, on observe communément les phénomènes morbides se reproduire vers la nuit et s'amender au jour.

Les paroxysmes de l'arthritisme aigu deviennent de jour en jour moins douloureux et plus courts. Les principes morbides de la goutte, long-temps entraînés dans le torrent circulatoire, y ont participé aux actes d'élaboration qui s'y opèrent incessamment; après avoir subi les décompositions et les combinaisons nouvelles dont ils étaient susceptibles, et ne trouvant aucune molécule

identique à la réparation de laquelle ils pussent contribuer dans le travail de l'animalisation , ils sont cependant devenus moins hétérogènes , par leur mixtion plus intime avec les produits excrémentitiels. Lorsqu'ils se trouvent dans les conditions favorables pour être absorbés et expulsés de l'organisme par les excrétions , la colicodinie , ou goutte des intestins , se reproduit ; et après chaque paroxysme nocturne de fièvre , on voit l'arthritisme s'amender par de légères sueurs haliteuses , hydrogénées qui souvent noircissent les anneaux ou autres matières métalliques portées par les goutteux , et en contact immédiat avec leur peau. La bouche devient amère , la muqueuse digestive secrète en abondance des sucs qui sont expulsés par les selles. *Dysenteria sanat podagram et alia eliquationes valde prosunt ; quæ ad infèras sedes repunt. Sennert. (In praxi de arthrit.)* Les urines très-rouges déposent un sédiment briqueté mucoso - sabloneux. Le gonflement érysipélateux de la partie affectée se résout par l'absorption et la transsudation locale d'un liquide visqueux d'une odeur forte qui se dessèche sous une apparence terreuse et tombe en écaille avec prurit incommode à la peau. La douleur s'efface , l'appétit revient avec les indices d'une santé parfaite.

La maladie disparaît ou se régénère , selon que le régime et les soins hygiéniques subséquens contrarient ou favorisent la reproduction des élémens morbides. Dans ce dernier cas , les attaques se renouvellent annuellement vers les équinoxes de printemps et d'automne , sévissent avec intensité , deviennent plus fréquentes et de plus longue durée.

Les accès qui , le plus généralement , se font ressentir d'abord sur le gros orteil d'un pied , plus rarement des deux , affectent ensuite les articulations des pieds , des

tarses, des talons ; celles des poignets , du dos des mains , des doigts , du coude , du genou , etc. Tantôt ces articulations sont atteintes séparément , tantôt plusieurs à la fois.

Lorsque , après des attaques multipliées , l'organisme s'est progressivement affaibli par l'effet de la maladie et sous l'influence de ses causes productrices réitérées qui l'ont rendue chronique , la matière morbide qui a pris de plus grands développemens , trouve un plus grand nombre de parties disposées à lui donner accès. L'impulsion que les efforts salutaires de la nature lui donnaient vers les articulations du pied , la facilité qu'elle rencontrait à s'établir dans ces points les plus reculés et relativement plus faibles du corps , sont changées ou perverties.

Par l'affaiblissement général qu'a successivement éprouvé l'organisation , les points proportionnellement plus débilités deviennent alternativement le siège des accès chroniques. Les paroxysmes varient alors dans leurs phénomènes d'invasion , dans les symptômes qui les accompagnent , dans leur durée et leur mode de solution.

Dans l'arthritisme chronique , les élémens morbides sont plus nombreux , plus généralement répandus dans la masse des humeurs ; cette matière mucoso-terreuse , dont alors les glandes et les vaisseaux lymphatiques sont quelquefois gorgés et incrustés , éprouve une plus grande difficulté à circuler dans les vaisseaux dilatés des articulations ; il en résulte des extases plus considérables , des transsudations , des épanchemens , non-seulement à travers les tissus fibreux et tendineux , mais sur tous les tissus séreux , sinoviaux , etc. , des articulations qu'elle envahit alternativement. C'est ainsi que les accès chroniques s'établissent ; ils sont précédés par des phénomènes généraux , tels que des lassitudes aux membres , des tensions , des gonflemens douloureux au bas-ventre , des engorgemens et des douleurs aux vaisseaux

hémorroïdaux ; le malade éprouve une grave inappétence ; toute la superficie du corps et principalement le dos sont affectés d'un prurit incommode , surtout vers la nuit.

Les accès sont alors très-multipliés et durent des semaines ou des mois entiers ; quelquefois , les goutteux en sont tourmentés toute l'année à l'exception des trois mois d'été.

Les paroxysmes particuliers de l'arthritisme chronique débutent aussi le plus souvent dans la nuit , le malade est éveillé vers le matin par des tiraillemens et des douleurs aux ligamens du tarse et du métatarse , ou par de fortes compressions ou des contractions à ceux de la main ou des autres articulations affectées. Quelquefois , lorsqu'il se livre au sommeil , il est soudainement saisi d'une douleur pareille à celle que produirait un coin qu'on enfoncerait entre les os du carpe ou des tarse. Pendant ces paroxysmes , les altérations des fonctions digestives sont plus marquées ; l'appétit manque entièrement , les digestions sont très-laborieuses et ne donnent que des produits mal élaborés et nidoreux ; les urines sont abondantes , peu colorées et à-peu-près semblables à celles des diabétiques. Le malade est en proie à la crainte , aux inquiétudes et à toutes les affections tristes. Il est tourmenté de crampes , de tiraillemens dans les muscles des membres affectés , les tendons des extenseurs de la jambe sont souvent frappés de spasmes avec des douleurs horribles , capables d'ébranler l'impossibilité réfléchie du stoïcisme. Un abattement moral et diverses souffrances internes très-variées s'associent à ces maux.

Ces paroxysmes ne se renouvellent et ne finissent plus dans l'espace de 24 heures ; ils se prolongent le plus souvent de douze à quatorze jours et se terminent quelquefois par des transsudations d'une substance gélatino-séreuse qu'on voit sortir par les pores dilatés , sous

forme d'un liquide froid, visqueux, chargé de petites granulations d'urate de soude et d'une odeur particulière.

Lorsque les attaques d'arthritisme chronique ont été très-fréquentes et de longue date, la matière morbifique s'accumule en plus grande abondance sur les anciennes incrustations des surfaces articulaires considérablement relâchées, elle les distend outre mesure. Par suite de l'exhalation ou de la résorption de la partie liquide, cette partie se coagule, il en résulte des élévations, des nœuds remplis d'urate de soude concret qui en altèrent et dérangent la conformation. Par les progrès du temps ces concrétions usent et percent les tissus cutanés, se font jour à travers les tégumens, et on les voit sortir des jointures par morceaux qui ressemblent à du tuf.

Les effusions, les épanchemens successifs et très-réitérés de matière tophacée peuvent, par le laps de temps, donner lieu à des concrétions volumineuses. *Fernel*, *Sydenham*, *Severinus* rapportent en avoir vu du volume d'un œuf; la pratique des grandes villes offre journellement des gouteux dont les articulations sont toutes couvertes de tumeurs et d'aspérités qui rendent leurs pieds et leurs mains difformes. Le village de Belgencier près Toulon sur mer, a compté au nombre de ses principaux habitans, un savant distingué, le célèbre *Peiresc* qui, malgré ses longues courses, fréquemment dirigées par des recherches d'histoire naturelle, avait les pieds chargés de ces tufs dont le poids était bien plus considérable que celui des pieds eux-mêmes.

La goutte se forme par une série d'actions qui, en même-temps qu'elles concourent à développer la dégénérescence qui la constitue, déterminent aussi la faiblesse de l'organisme; la présence de cette matière hétérogène dans le système produit des phénomènes morbides qui sollicitent la nature à la repousser par un consensus de

réactions organiques ; aussi la voit-on, le plus ordinairement, reléguée vers les petites articulations des pieds et des mains, dans les petits vaisseaux les plus éloignés du cœur. Outre que dans l'état naturel, ces parties sont douées d'une force vitale moindre que les autres, les causes débilitantes qui agissent sur toute l'économie les atteignent aussi d'avantage.

Dans la diathèse goutteuse, le fleuve artériel gonflé de pléthore parcourant avec une vélocité donne son cours à travers l'organisme, entraîne les molécules *terreuses* divisées dans ses flots, jusqu'aux ramifications articulaires. Dans ces ramifications nombreuses, relativement plus faibles et d'une capacité plus considérable que les artères d'où elles naissent, le cours accéléré du sang se ralentit tout-à-coup, les vaisseaux articulaires qui ne peuvent opposer qu'une force comme 5 à une impulsion comme 7, se dilatent, s'engorgent, les fluides stagnent, le limon mucoso-terreux que le sang contient divisé dans sa masse, se réunit et se dépose en plus ou moins grande abondance sur les bords des vaisseaux ou dans les divers tissus articulaires environnans où il s'épanche comme dans des mares. Cette prédisposition organique et vitale des points articulaires, les établit ainsi le siège des accès, des paroxysmes de goutte et des phénomènes morbides qui les accompagnent.

Mais les liquides vivans, soit sanguins, soit lymphatiques, dans leurs cours depuis les sources de la vie jusqu'aux extrémités les plus reculées du système, peuvent aussi rencontrer des points dont la faiblesse accidentelle ou constitutionnelle offre un retard, des obstacles à leur progression normale. Dès-lors, ces liquides s'arrêtent et séjournent dans les tissus relâchés et y produisent (même avant toute atteinte d'arthritisme) cette série d'affections internes goutteuses souvent méconnues, mais toujours annoncées par des dépôts ordinaires de sédiment comme craieux, dont l'illustre *Stoll* avait composé sa nosologie

des maladies de nature goutteuse. Nous voyons journellement de pareils états pathologiques s'établir de même sous les apparences de céphalées, de manies, de vertiges, d'ophtalmies, d'amaurosis, de cataractes; de catharres, d'angine, de péripleurésie, de pleurésie, d'hémoptisie, de phthisie, d'asthme, d'hydrothorax, de dyspepsies, de colicodynies, de diarrhée, de dysenterie, d'hypochondrie, d'épilepsie et d'autres névroses; d'érysipèles, de prurigo, de dartres, de taches scorbutiques, d'efflorescences cutanées, etc.

Lorsque, dans diverses circonstances, les points organiques où ces affections goutteuses se sont ainsi établies sans altérations de tissu, reprennent leur ton normal proportionnel et leur force de réaction, la matière morbide exhubérante rentre dans le torrent circulatoire, se porte, par une tendance déterminée, vers les points articulaires, l'affection interne disparaît et bientôt l'arthritisme se déclare. D'autres fois ces affections internes s'effacent et se terminent par des évacuations critiques, sans donner lieu à l'arthritisme.

Dans des cas plus malheureux, l'affection quitte les points articulaires, primitivement envahis, pour s'établir tout-à-coup sur les voies intestinales, sur les organes thorachiques ou cérébraux. Soit qu'elle ait été repoussée des articulations par des applications repercussives contr'indiquées, soit qu'après une perturbation générale de l'économie ou qu'à la suite d'impressions morales vives, quelque organe essentiel ait été soudainement frappé d'une atonie considérable, la matière morbifique s'y porte et y établit des extases et des lésions de fonctions très-souvent mortels.

Soit que les accumulations de lymphe mucoso-terreuse ou les dépôts de cette matière morbifique sur des points organiques essentiels, y déterminent des compressions, des spasmes ou autres accidens nerveux alarmans et

souvent funestes : soit que les transsudations, les épanchemens d'un sang mucoso-terreux y établissent des congestions inflammatoires, qui n'ayant pu (comme dans les phlegmasies ordinaires) s'organiser en concrétions organiques, fibreuses, excentriques, et s'étendre assez pour s'aboucher aux parois des vaisseaux et être résorbées ou résoutes, se terminent par gangrène; ces affections ab articulaires, graves, dangereuses et le plus souvent mortelles, sont toujours le produit d'une matière mucoso-terreuse dont les effets morbides sont évidemment constatés par sa présence et ses degrés de coagulation plus ou moins prononcés sur les parties lésées.

Ainsi *Portal* a trouvé dans les ventricules du cerveau de personnes mortes d'apoplexie à la suite d'une goutte répercutée, des concrétions blanchâtres; *Lieutaud* en a aussi rencontré dans le cerveau, dans les poumons et le cœur de personnes mortes de la goutte. *Sauvages* rapporte l'observation d'un homme sujet à la goutte, quoiqu'il ne but que de l'eau et qu'il fit beaucoup d'exercice à la chasse, qui avait coutume d'être délivré des paroxysmes arthritiques par un crachement abondant d'une poudre sableuse, grenue, semblable à du tartre, qui crépitait sous les doigts et que le malade mouchait en abondance. *Baglivi* a vu cette matière arthritique rétrocéder sur l'estomac et s'évacuer par des vomissemens : *Lieutaud* parle des foies grumelés, remplis de concrétions que l'autopsie a découvert sur des cadavres de gouteux; *Haller* a vu un mésentère tout pierreux; *Morgagni* rapporte que des accidens très-graves, causés sur les voies intestinales par la goutte remontée, cédèrent à l'évacuation de matières craieuses par le rectum. *Stoll* cite le fait d'une goutte ab articulaire qui rétrocéda sur les vaisseaux hémorroïdaux, les dilata et il en résulta un suintement, un épanchement de sang noir dans les tissus environnans de l'anüs qui se termina en gangrène.

Dans la gravelle ou néphrite calculense, qui n'est qu'un mode de l'affection goutteuse et qui alterne souvent avec l'arthritisme, les deux états pathologiques aigus et chroniques résultant de l'action des influences nuisibles, à peu près semblables, auxquelles nous ajouterons l'habitude d'un décubitus prolongé sur le dos et l'affaiblissement constitutionnel des tissus rénaux, se manifestent sur les reins par de phénomènes primitifs d'inflammation et successivement par des congestions des dépôts de matière morbide et des concrétions plus ou moins volumineuses, produisant des accidens toujours graves, douloureux et quelquefois suivis de résultats funestes.

L'acide urique seul ou combiné à l'urate de soude, uni au mucus animal, peut exister en abondance dans les sucs vivans. *Zacutus, Haller, Sæmœring, Samæring, Scarpa, Walter, Tiedemann, etc.*, ont constaté sa présence dans le sang. *Morgagni, Mascagni, Hewson, Cruikshank, Bichat* l'ont vue dans la lymphe incruster les glandes et les vaisseaux lymphatiques. Une multitude d'auteurs l'ont rencontrée dans tous les divers points du corps. Elle s'y trouve souvent en telles proportions, qu'on a remarqué des individus qui la rendaient en si grande abondance que, réunie en masse, elle aurait été suffisante pour les ensevelir.

Cette matière anormale développée dans l'organisme, y cause une affection toujours grave, toujours nuisible à la constitution, soit sous le mode goutteux, soit sous le mode graveleux. Elle mine les forces vitales, altère et très-souvent désorganise les tissus où elle se fixe; elle fait le tourment de la vie des malheureux qu'elle affecte et en abrège la durée.

En entreprenant la cure de la goutte ou de la gravelle, il convient que le médecin établisse le but de son traitement et qu'il le dirige dans les vues de prévenir et de modifier les effets morbides qui résultent de la formation

de l'acide urique et de ses combinaisons et de s'opposer aux conséquences funestes qu'ils peuvent amener ; il doit encore établir les changemens complètement salutaires qu'il veut produire dans les vues de décomposer , détruire la matière morbifique et de l'expulser de l'organisme ; dans celle de prévenir et contrarier sa formation. *Ejusdem est scientiæ morborum causas nosse et morbos ipsos medicamentis curare.*

Dans la première période de la maladie (sous lequel de ses deux modes qu'elle se manifeste) les signes précurseurs doivent être combattus par des soins hygiéniques ; le goutteux doit éviter l'effet de toutes les influences nuisibles que nous avons signalé. S'il y a des signes évidens d'accumulations saburrales, on administre, avec avantage, un léger émétique composé d'une dose suffisante de poudre d'ipécacuanha, délayée dans l'infusion de sureau, ou suivant les indications plus directes, un léger purgatif composé de quelques gros de magnésie délayée dans la même infusion.

Dans l'état aigu, pendant les paroxysmes, surtout dans les premières attaques, l'afflux artriculaire ou rénal, la congestion sanguine qui engorge et dilate les vaisseaux doivent être diminués. Si cet état est imminent, on appliquera des sangsues sur les points enflammés. Lorsque la fièvre concomitante est forte avec pléthore considérable, on peut aussi la modifier par l'application des sangsues à l'anus. *Sthal* qui ne croyait pas à l'existence d'une matière morbide dans la goutte, pensait que le flux hémorroïdal, la fréquente application des sangsues aux veines hémorroïdales pourraient guérir la goutte. Il peut en être de même de la gravelle.

Dans le cas où l'attaque commençante est violente et très-douloureuse, où l'urgence des évacuations sanguines est reconnue pour diminuer la congestion et la

ramener à un degré convenable , il est prudent qu'elles ne soient pratiquées que sur les points attaqués ou dans les parties inférieures , et toujours avec l'assurance qu'elles n'obvient que momentanément à un symptôme présent, et qu'en affaiblissant l'organisme, ces évacuations peuvent augmenter le mal.

Lorsque l'arthritisme se déclare, qu'un affaiblissement successif a eu lieu et se prononce sur les vaisseaux articulaires de points affectés , le sang y afflue , les dilate, il y a stagnation et congestion du liquide, rougeur , tumeur, chaleur et douleur. Ces phénomènes offrent des résultats analogues à ceux qui suivent l'application des ventouses , ou qui surviennent à la suite des fortes contusions. La diminution du poids de l'atmosphère , la perte d'une partie de la vitalité des points contus, dans le second cas, déterminent l'afflux du sang sur les points devenus les moins résistans , les plus affaiblis.

Cet afflux, cette stagnation, cette congestion d'un fluide chargé de la matière morbide dans les points articulaires, est essentiellement ce qu'il y a à considérer pendant le paroxysme arthritique pour en modifier les conséquences.

C'est ordinairement sur les points les plus affaiblis, sur les vaisseaux engorgés et distendus qu'agit avec plus d'intensité la matière morbide ; c'est dans ces vaisseaux, dans leurs tissus environnans qu'on voit s'opérer un plus grand développement de calorification ; qu'on apperçoit le gonflement, la phlogose et la douleur qui en est le résultat mécanique.

Dès-lors, l'emploi des moyens locaux qui peuvent exciter les vaisseaux , relever leur tonicité , diviser et mobiliser les fluides stagnans , sont l'indication principale à remplir.

Les médecins célèbres de l'antiquité appliquaient des topiques alcooliques fortifiants sur les articulations enflammées et surtout des cataplasmes vineux aromatiques

et toniques. *Hoffmann* se délivrait de ses attaques d'arthritisme par des frictions avec l'alcool; *Weikard* recommande celles d'éther sulfurique; *Werloff* insiste sur l'usage des flanelles; *Stevenson*, *Murray* ont préconisé l'application des vésicatoires sur le point enflammé, ils en retiraient des résultats avantageux, comme M. *Dupuytren* parvient à arrêter, dans leur principe, des vastes érysipèles erratiques, avec de larges vésicatoires appliqués au centre du mal. D'autres ont essayé le moxa. *Scudamore* conseille l'emploi de compresses pliées en huit ou dix doubles trempées dans une lotion tonique, composée d'une partie d'alcool et de trois parties d'une mixture camphrée, rendue simplement tiède par l'addition d'une quantité suffisante d'eau bouillante. D'autres enfin recommandent l'application de cataplasmes chauds, émolliens, toniques, alcooliques, etc.

Mais la méthode généralement adoptée est d'envelopper chaudement les parties affectées dans des vues diverses. Telles sont les enveloppes de tissus de laines recouverts de taffetas cirés, les cataplasmes alcooliques, les aromatiques et toniques.

Tous ces moyens thérapeutiques concourent à remplir l'indication vraie, reconnue la plus généralement utile, celle qui tend à concentrer le calorique qui se dégage en abondance dans l'inflammation locale.

En effet, dans la phlogose arthritique aiguë, la chaleur produite, comme dans les autres inflammations, est souvent très-considérable. Là, comme le docteur *Goupil* l'a observé dans l'érysipèle, le thermomètre appliqué sur la partie affectée monte quelquefois de 34 à 35 degrés, tandis qu'on ne trouve que 29 degrés et demi sur les autres points de l'organisme.

Il est bien démontré que toute inflammation développe beaucoup de calorique : la chaleur qui en résulte s'élève souvent jusques à 6 degrés à l'air libre. Cette chaleur dé-

gagée dans la phlogose arthritique, présente un double effet salutaire : 1.^o celui d'exciter vivement les vaisseaux, d'augmenter leur tonicité et de dissiper la congestion ; 2.^o celui d'opérer la dissolution de l'acide urique et de l'urate de soude qui ne se dissolvent qu'à une haute température et de rendre ainsi la matière morbide plus fluide, plus susceptible d'être expulsée par l'exsudation locale. On voit alors le fluide exsudé, chargé d'une substance pulvérulente blanchâtre, exhalant une odeur très-fétide dont l'évacuation amène un soulagement sensible ; cette odeur cesse de s'exhaler du fluide exsudé, dès que le mal s'apaise. Dans ce cas, la chaleur concentrée dans le point affecté où elle se développe (comme les rayons solaires dans les expériences de *Wilson*) rétablit le cours du sang stagnant, dissipe l'inflammation et les autres phénomènes locaux qui accompagnent le paroxysme arthritique.

Pour guérir les inflammations, livrées à elles-mêmes, la nature n'emploie pas d'autres moyens que le *calorique*. A son imitation, des praticiens très-distingués, tels que *Frank*, le père, à Vienne, *Horn* à Berlin, *Marcus* à Bamberg, *Hernandès* à Toulon, ont obtenu des succès comparés singulièrement remarquables dans les inflammations pneumoniques, en favorisant le développement du calorique et ses effets sur les points enflammés, par une excitation bien dirigée.

Voyons comment dans l'arthritisme et la néphritisme la chaleur peut être concentrée dans les points affectés et produire des effets salutaires dans ces maladies.

Les expériences de *Rumfort* nous apprennent qu'un corps chauffé à 70 degrés de *Réaumur*, exposé à l'air, descend à 10 degrés en 576 secondes. Ce même corps enveloppé de charpie ou entouré de toiles fines ne tombe à 10 degrés qu'en 1032 secondes ; ce qui est près du double. Les plumaceaux de charpie retiennent donc fortement le calorique sur les vaisseaux enflammés. La différence de

la charpie à la toile donne près d'un quart de plus de faculté conservatrice du calorique, à la charpie. Si on observe que plus on met de doubles linges plus on augmente cette faculté de confiner la chaleur dans le point enflammé, on sentira combien un appareil placé dans ces vues est propre à accumuler le calorique sur la partie et à le forcer d'agir fortement et continuellement sur les vaisseaux enflammés.

Dans les inflammations arthritiques, les anciens et les modernes ont employé avec des succès marqués et soutenus des cataplasmes épais préparés avec des farines, de la mie du pain et des substances aromatiques, sur lesquelles on verse des liqueurs alcooliques vineuses ou des teintures toniques et aromatiques et qu'on appliquait, aussi chauds que possible, sur le point enflammé.

Quel est ici l'effet de ce cataplasme ? La chaleur l'empêche de s'emparer du calorique que fournit en abondance la partie malade ; la farine, la mie de pain sont de très-mauvais conducteurs du calorique et l'eau à laquelle elles sont jointes, les rend aussi moins propres à la transmettre au dehors ; l'épaisseur du cataplasme concourt encore à produire cet effet.

Rien n'est donc plus propre que les cataplasmes chauds et souvent renouvelés, à accumuler une grande quantité de calorique sur les vaisseaux articulaires ou rénaux enflammés, à les exposer à son action excitante forte et continue ; rien n'est plus apte à rétablir le cours des fluides stagnans et opérer la résolution de cette inflammation complexe, à faire cesser les douleurs et terminer plus promptement les paroxysmes.

Lorsque les douleurs arthritiques ou néphrites se font ressentir avec violence, les bains partiels, les bains généraux de l'eau chaude à une température au-dessous de la chaleur du sang, doivent alterner avec l'application des cataplasmes.

Ainsi, nous voyons journellement, dans les panaris les plus aigus, les douleurs les plus intolérables se calmer de suite par l'immersion dans l'eau chaude, se renouveler lorsqu'on retire la partie affectée de l'eau chaude, et l'immersion continuée dissiper bientôt la douleur et le panaris par l'effet du calorique concentré.

Il est convenable de seconder l'action de ces moyens locaux par un bon régime, une diète tempérante et des boissons légèrement toniques, parmi lesquelles je proposerais l'infusion des feuilles de *Ilex aquifolium*. Mais une remarque essentielle est celle de supprimer les acides des boissons délayantes et anti-phlogistiques qu'on emploie dans ces cas. Déjà *Musgrave* avait observé que les acides étaient nuisibles aux gouteux. *Weikard* a vérifié que leur usage provoque les accès de goutte et le docteur *Egan* de Londres, qui a aussi fait des expériences sur la nature des concrétions gouteuses et gravelleuses, en a conclu que les acides sont nuisibles dans ces maladies, en favorisant la séparation de l'acide urique contenu dans les humeurs et dans l'urine et en donnant lieu à sa cristallisation et à la formation des concrétions.

Sur la fin des accès et pendant ses intervalles, les malades doivent se garantir de toutes les influences, signalées comme nuisibles et prendre toutes les précautions possibles, sous ce rapport, pour se préserver d'un nouveau retour. Le régime doit être un peu plus tonique, l'infusion de *Ilex aquifolium* serait alors remplacée avec avantage par une teinture aqueuse de quinquina, faite à froid et aiguisée de quelques grains de carbonate de potasse dont on donnera une tasse toutes les trois ou quatre heures, ou par l'usage des eaux acidules gazeuses magnésiennes. *Baglivi* dit : *potus aquarum mineralium calculos pellit et ab iisdem preservat.*

A cette époque de la maladie, tout indique de soutenir les forces; une aberration de régime, l'action du

froid, un chagrin vif, un purgatif débilitant suffisent pour ramener une nouvelle attaque.

Les maladies gouteuses et graveleuses, devenues chroniques, présentent un caractère de débilité générale et locale, beaucoup plus marqué qui réclame les mêmes secours que nous avons indiqués dans l'état aigu; mais les phénomènes morbides dans cette période, se faisant ressentir d'une manière bien plus intense, exigent des moyens plus énergiques et plus actifs. On observe qu'après l'usage des remèdes affaiblissans qui énervent l'estomac, les accès qui reviennent sont insupportables. Les flatuosités incommodes, les symptômes intenses de dyspepsies, les cardialgies, la langueur générale sont efficacement combattues par les teintures aromatiques, l'eau de menthe, les infusions de valériane, d'arnica alcoolisées; un régime tonique, les eaux acidules gazeuses qui tiennent du carbonate de soude, de potasse et même de fer en dissolution doivent ensuite être soigneusement administrées. Dans cet état *Scudamore* conseille la teinture de benjoin avec la magnésie comme un stimulant suffisant et un correctif des acides développés dans le canal digestif. Nous verrons bientôt que cette prescription réunit encore des avantages plus directs et d'un succès plus certain.

Pendant les paroxysmes d'arthritisme chronique, dans ces inflammations atoniques, dans ces engorgemens, dans ces gonflemens articulaires, l'excitation des vaisseaux et des tissus, la concentration du calorique sur ces points affectés deviennent toujours plus éminemment utiles. Dès-lors, les frictions spiritueuses, l'application des cataplasmes alcooliques saupoudrés de lycopodium, l'application des cendres, des farines ou de la poudre de lycopodium chauffés à une haute température, offrent des secours très-salutaires.

Nous avons vu dans les expériences de *Rumfort*, qu'un

corps chauffé à 70 degrés, exposé à l'air, tombait à 10 degrés en 576 secondes; qu'enveloppé de linges, de charpies ou de farines il ne passait par ces degrés de l'échelle de Réaumur que dans 1032 secondes; la poudre de lycopodium qui offre d'ailleurs les mêmes arrangements que les farines et les mêmes effets pratiques ne donne cette différence thermométrique qu'en 1478 secondes. Le soufre végétal, le lycopodium, chauffé à une haute température est donc un excellent moyen de retenir, de concentrer le calorique sur les points enflammés. Dans l'arthritisme, cet effet est d'autant plus à apprécier, que le calorique, dans ces extases articulaires, agit sous le double rapport de relever l'énergie des vaisseaux distendus et relâchés; de rendre la matière morbide soluble et de favoriser la fluidité et la circulation des liquides visqueux qui les engorgent, Dès-lors la matière stagnante, atténuée sort par la peau sous forme de sueur viscoso-craieuse gravéolente; les embarras articulaires et les douleurs sourdes se dissipent et disparaissent.

C'est probablement dans ces vues que *Cælius Aurélianus* recommandait les bains d'eaux minérales qui, à raison de leur température et de la nature particulière de leur calorique, sont éminemment aptes à procurer une excitation générale, à relever l'énergie du système nerveux, et sont propres à dissoudre les obstructions formées dans les vaisseaux et à résoudre les congestions articulaires.

L'usage de ces eaux combiné à un régime analeptique, à l'exercice, à l'administration de remèdes toniques, tels que le quinquina, soulagent considérablement les malades et rendent leur organisme moins disposé aux atteintes de la maladie.

Dans les cas de rétrocession sur des organes essentiels, les moyens les plus énergiques, les plus prompts d'activer la force vitale, d'opérer une excitation générale, une réaction interne capable de repousser au loin la congestion in-

rière, doivent être employés en même temps que les dérivatifs puissans. Les irritans placés d'abord sur les points les plus rapprochés de l'organe frappé et successivement ramenés par des dérivations, des irritations intermédiaires aux articulations qui étaient primitivement le siège de l'affection, aux points d'où elle était remontée, présentent aussi une indication urgente. Ainsi l'ammoniac unie aux essences de citron, de benjoin; l'éther sulfurique, le camphre; les teintures aromatiques, les huiles essentielles, le castoreum, convenablement administrés à l'intérieur; les sinapismes, les vésicatoires, les rubéfiants appliqués aux surfaces rapprochées des organes lésés, et parcourant successivement les points intermédiaires jusqu'aux extrémités; les frictions irritantes sur la périphérie du corps, les cataplasmes alcooliques et ensuite sinapisés sur les articulations, sont les secours topiques les plus efficaces pour rappeler la goutte aux extrémités. Lorsque cette heureuse deutéropathie s'opère, que les accidens internes sont amendés et que tout est rentré dans l'ordre, il faut se hâter de donner le quina à des doses et des heures déterminées pour fixer l'état de l'organisme et le soustraire aux rechûtes.

Après avoir reconnu que les accès arthritiques et néphrétiques peuvent être soulagés et même abrégés dans leurs durées, examinons comment les principes morbides qui forment l'élément constitutionnel de ces deux modes de maladie peuvent être influencés par l'art d'une manière avantageuse et complète.

Existe-il des moyens d'empêcher ou de modifier la formation de l'acide urique de ses combinaisons et les concrétions auxquelles il donne lieu dans l'économie animale? Peut-on annihiler les effets de cet acide en le neutralisant, en opérant sa dissolution et son expulsion de l'organisme?

L'opinion réunie de presque tous les auteurs attribue la

principale cause des affections goutteuses et graveleuses à l'influence d'une nourriture trop succulente dont les produits altérés dans les élaborations secondaires, favorisent le développement de la matière morbide, au défaut d'exercice qui, diminuant la perspiration et les autres sécrétions empêche qu'elle ne soit expulsée de l'organisme sous ces influences, le sang éprouve des changemens de mixture dus à une exhubérance de principes récrémentiels, cette humeur vitale par excellence contient alors en surabondance des principes carbo-hydrogène-azotés qui, sous l'action organique des reins et du foie, deviennent acide urique, urate de soude, etc. On a observé que l'urine des gouteux contient beaucoup moins d'acide phosphorique que celle des personnes en santé; d'autres ont vu la transpiration des gouteux manifestant les effets de la présence de l'hydrogène carboné, etc.

Les animaux domestiques, nourris de substances animales, sont très-sujets aux concrétions arthritiques.

Les nombreuses expériences de *Péarson* sur les concrétions animales ont démontré que l'acide urique ne se trouve jamais dans les concrétions des animaux herbivores, tandis qu'il se rencontre toujours dans celles des hommes, soit exclusivement, soit comme partie dominante.

M. *Magendie* a observé que l'acide urique est naturellement abondant dans l'urine des animaux carnassiers et que cette excrétion en est entièrement privée, lorsque ces mêmes animaux ont été nourris pendant quelque temps avec des alimens non-azotés.

Cette relation évidente entre le régime animal et la production ou l'augmentation de l'acide urique, indique l'abstinence des alimens trop nutritifs, ou du moins celle d'une nourriture habituelle avec des substances animales azotées, et de la remplacer par une diète légèrement tonique associée à l'exercice modéré et aux frictions géné-

rales et partielles sur la peau pour prévenir les attaques de goutte et les affections calculeuses.

Ces vues thérapeutiques avaient conduit le docteur *Home* à penser qu'il serait possible d'obvier à la production des maladies occasionées par l'acide urique, en introduisant dans l'estomac des substances capables de s'opposer à la formation de cet acide. Il proposa de s'assurer si quelque terre savoneuse, telle que la magnésie, ne remplirait pas ce but à raison de son insolubilité dans l'eau qui la ferait séjourner sur l'estomac jusques à ce qu'elle fut saisie par quelque acide et entraînée dans le pylore avec les alimens.

Des expériences très-soignées sur les urines tentées à cet effet par MM. *Home*, *Brande*, *Hachett*, ont démontré que toutes les fois qu'il y avait augmentation de formation d'acide urique, elle était diminuée par la magnésie à un bien plus haut degré que par l'usage, même à fortes doses, des alcalis, chez les mêmes malades.

Les essais de cette méthode de traitement ont offert à ces savans des résultats très-importans. Ils ont été si satisfaisans, qu'ils les ont porté à croire que la magnésie, prise intérieurement, agit sous plusieurs rapports d'une manière différente des autres alcalis, lorsqu'il y a, chez les malades, des dispositions tendantes à la formation d'une quantité surabondante d'acide urique. Pour s'en assurer, ils ont fait des expériences sur les urines des personnes en santé, et dans les mêmes circonstances, les essais tentés avec la soude, la soude avec excès d'acide carbonique, la chaux, l'acide carbonique et la magnésie sont toutes en faveur de cette dernière.

D'après ces faits authentiques, on peut être autorisé à conclure que l'usage intérieur et long-temps continué de la magnésie, celui d'une eau minérale artificielle plus ou moins saturée d'acide carbonique, qui tiendrait cette terre alcaline savoneuse en dissolution et l'introduirait en cet

état dans la circulation , modifieraient la formation de l'acide urique et de l'urate de soude , surtout dans les circonstances où il y aurait dans l'organisme par suite d'aberrations diététiques une accumulation disproportionnée d'alimens hydrogène - azotés propres au développement surabondant de ces principes.

Les observations de *Mascagni*, de *Brande*, de *Guiton-Morveau*, de *Guiton-d'Autun*, constatent aussi les heureux effets des carbonates alcalins et surtout du carbonate de potasse dans les affections où l'acide urique et l'urate de soude sont reconnus comme la cause matérielle de la maladie.

Guiton-d'Autun rapporte un grand nombre de faits où l'emploi du carbonate de potasse a produit de guérisons remarquables.

Krimer a vu qu'après l'usage du carbonate de potasse ou de soude , l'urine des animaux carnassiers devient plus claire et un peu plus pesante qu'auparavant et que l'acide urique en disparaît entièrement.

Van-Luiscius s'est convaincu par ses expériences que le carbonate de potasse, long-temps continué , commence par ôter aux urines leur excès d'acide; qu'ensuite , il les rend alcalines , et qu'enfin , il opère la dissolution des calculs et des concrétions.

Un fait bien remarquable de l'action des sels alcalins , est la dissolution ou la suspension des urates et des phosphates dans les urines de ceux qui font usage des eaux chargées de carbonates de potasse ou de soude. On les voit alors journellement former pellicule à la surface de l'urine par l'évaporation progressive de l'acide carbonique à l'état de gaz.

Des expériences sur les effets de l'ingestion de différentes substances , telles que la garance , le musc et l'indigo , dirigées dans des vues diverses , ont prouvé qu'il existe des bornes aux facultés des organes assimilateurs

et qu'il est des substances qui, introduites dans les voies digestives, n'y subissent pas les changemens de l'assimilation; il est même démontré que, dans beaucoup de cas, ces substances indécomposées éprouvent un mode de solution au moyen de laquelle elles pénètrent tout l'organisme par les voies de l'absorption, y opèrent des changemens de mixtion ou y déterminent des combinaisons nouvelles. Ainsi des observations faites sur des vieux gallinacés et autres animaux domestiques atteints de concrétions articulaires, ont montré que la garance avec laquelle on avait nourri ces animaux pendant un certain temps, avait non seulement pénétré le tissu de leurs os, mais qu'elle était aussi parvenue à s'interposer, à se mêler avec la matière des concrétions articulaires qu'ils portaient et qu'elle les avait colorées en rouge aussi fortement que les os.

Si l'énoncé de ces faits nous permet d'admettre que le procédé chimico-animal de la formation de l'acide urique et de l'urate de soude puisse être dérangé par l'ingestion de substances qui surmontent l'affinité trop forte des élémens qui les produisent; s'il est reconnu que les carbonates de magnésie, de potasse et de soude aient cette propriété; qu'ils soient capables de s'opposer à la formation de l'acide urique avant qu'il passe dans la circulation et dans les reins; qu'ils soient aptes à le dissoudre et à le neutraliser, lorsqu'il s'y trouve formé; l'idée que les affections goutteuses et graveleuses peuvent être influencées par l'usage des eaux minérales composées dont les carbonates de magnésie et de potasse seraient les principes dominans, acquiert un plus grand degré de certitude.

Chez les goutteux et les graveleux, lorsque la circulation se trouve ralentie dans les points articulaires affaiblis, les petits grains d'acide urique ou d'urate de soude agglutinés à la sérosité visqueuse du sang dans lequel ils roulent, se dissocient et forment peu à peu des préci-

pités dans ces parties où le sang , arrêté dans son mouvement progressif , vient à stagner ; sa sérosité limoneuse se dépose par couches et produit les concrétions tophacées. Ces concrétions formées par juxta-position sont généralement molles et friables ; elles se dissolvent complètement dans la potasse à l'aide de la chaleur.

Dès-lors, l'ingestion continuée d'une eau alcaline gazeuse fait pénétrer dans le sang les principes qui la minéralisent, les met en contact avec les molécules d'acide urique et d'urate de soude dont la surabondance altère l'homogénéité de cette humeur vitale. Ces sels alcalins arrivant successivement aux veines et aux points articulaires qui sont le siège des concrétions graveleuses et tophacées, attaquent la matière morbifique, la dissolvent, la neutralisent et la disposent à être éliminée par des excrétions locales ou générales.

Ainsi les eaux de Mont-d'Or, de Vicchi, de St.-Nectaire, de Seltz, de Gurgitelli, ont produit de bons effets dans l'arthritisme chronique et la néphrite calculeuse. En Angleterre, on compose une eau artificielle alcaline très-chargée d'acide carbonique, qu'on minéralise avec deux gros (7 grammes 643 milligrammes) de carbonate de potasse ; cette eau est très-recommandée dans ce pays, où le climat humide et nébuleux, où le régime animal succulent et très-azoté des Anglais les exposent, les rendent plus sujets aux deux modes de maladie qui dépendent de la production surabondante de l'acide urique et de l'urate de soude. On connaît l'usage fréquent et presque habituel que ces insulaires font du soda-water, même en voyage.

L'excitation, la tonicité que les eaux alcalines gazeuses déterminent dans tout le système organique par leur principe volatil ; les changemens de combinaisons de principes que les carbonates alcalins dont on les compose peuvent produire dans les fluides vivans , présentent ces

eaux comme des agens thérapeutiques, bien propres à opérer des effets salutaires dans la goutte et la néphrite calculeuse. Les eaux alcalines ou acidules gazeuses doivent, dans ces cas, être minéralisées de préférence avec les carbonates de magnésie, de potasse ou de soude.

On pourrait ainsi faire préparer des eaux minérales artificielles dont chaque bouteille renfermerait vingt onces d'eau chargée de sept fois le volume de gaz acide carbonique qui tiendrait en dissolution deux gros de carbonate de magnésie ou de potasse, selon qu'il y aurait indication de prévenir ou de combattre la formation de l'acide urique ou de l'urate de soude.

Une eau artificielle où le carbonate de magnésie serait tenu en dissolution par une quantité d'acide carbonique assez grande pour qu'elle put être saturée de cette terre alcaline savoneuse, fournirait encore, en tout temps, un médicament précieux dans ces circonstances.

Les eaux minérales artificielles, ainsi préparées, ne doivent être administrées que dans les intervalles des accès de ces maladies, lorsque l'état de spasme est totalement dissipé et que tous les phénomènes morbides qui les accompagnent ont cessé. On doit les donner alors à la dose de dix à vingt onces par jour et les continuer longtemps.

Ces eaux n'agissent que d'une manière douce et avec lenteur ; il importe de n'en cesser l'usage que lorsque tout le système organique a été ramené à son ton naturel et que toute débilité partielle est disparue. Il faut surtout s'assurer que, sous leur influence, toute tendance à un développement surabondant d'acide urique ou d'urate de soude a été arrêtée et que ces élémens morbides sont entièrement neutralisés et expulsés de l'organisme.

Les eaux alcalines gazeuses appliquées à l'extérieur en bains, en douches, sont encore employées avec succès dans le rhumatisme, la goutte et la gravelle. Ces bains chauds

sont des remèdes fortifiants très-énergiques, lorsque les parties engorgées et tuméfiées restent roides, contractées et froides; lorsqu'il reste encore des embarras et une douleur sourde dans les articulations. Ils sont aussi très-actifs pour résoudre les calculs et les concrétions topheuses qui causent les accidens locaux.

Lorsque, dans ces maladies, la peau des malades reste rude et sèche; que les jointures sont attaquées avec opiniâtreté et que les dépôts morbides se montrent rebelles aux bains d'immersion, il faut alors employer les bains de vapeurs généraux ou partiels et surtout la douche qui heurte violemment la partie affectée et concourt puissamment à dissoudre les matières dures, les tufs qui engorgent les surfaces articulaires.

Les eaux acidules gazeuses, composées d'après l'analyse qu'on a fait des naturelles, ont aussi été reconnues efficaces dans les maladies où l'usage de ces dernières a produit des effets salutaires; telles que les dyspepsies, les catarrhes pulmonaires, les maladies des voies urinaires, les énurèses, les leucorrhées, les suppurations des reins, celles des tuniques de la vessie, les suppurations des glandes du mésentère, les ulcères sordides et invétérés, les ulcères des narines, des oreilles, de la gorge, les caries, etc. Elles sont aussi très-avantageuses dans les affections générales où il faut réveiller la susceptibilité nerveuse et déterminer l'excitabilité des solides vivans.

La suite à un N.^o prochain.

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ PENDANT LE MOIS D'AOUT 1825.

13 Août. — M. Xanthus, médecin grec, présent à la séance, communique des détails relatifs aux pustules sublinguales qu'on observe dans la rage, et rapporte deux faits qui appuient les avantages de l'excision et de la cauterisation des lisses.

M. le D. Schoenberg, médecin à Naples, adresse deux ouvrages portant pour titre : *trattato sopra il nervo accessorio deccorente all'attavo pajo de nervi cerebrali del cavalière Scarpa, tradutto dal tedesco* : l'autre, *Ragguglio di alcune delle ultime scoperte e ricerche nella storia naturale, medicina e chirurgia, comunicato al reale istituto d'incoraggiamento di Napoli*. MM. Fenech et Giraud St.-Rome fils rendent compte de ces deux écrits.

Lecture est faite d'un mémoire concernant des observations cliniques sur quelques hernies avec étranglement, communiqué par M. Froment, correspondant à Aubagne.

On lit ensuite l'histoire d'une anasarque guérie par la diète sèche, par M. d'Astros, correspondant à Aix.

La séance est terminée par le scrutin de M. Rossolin, membre associé résidant, qui est reçu membre titulaire.

MM. Schoenberg et Magliari, médecins à Naples, sont admis au nombre des membres associés étrangers.

20 Août. — Lecture est faite : 1.^o d'une lettre de M. Rossolin, qui exprime toute sa gratitude pour le titre qu'il a reçu de la Société et proteste de son zèle pour coopérer à ses travaux ; 2.^o d'une lettre de MM. Costa et Lasserre, médecins à Paris, qui expriment le désir d'appartenir à la Société en qualité de membres correspondans. Leur demande est prise en considération.

M. Roux lit son rapport sur la dissertation inaugurale de M. Tavarès de Rio-Janeiro, ayant pour titre : *considérations d'hygiène publique et de police médicale, applicables à la ville de Rio-Janeiro, capitale du Brésil*.

M. Giraud St.-Rome fils lit, en son nom, un rapport sur un opuscule du D. Schoenberg, écrit en italien et relatif à une machine vibratoire.

22 Août. — Cette séance a été entièrement employée à la discussion d'objets d'administration intérieure.

27 — L'Académie des Sciences, etc., de Marseille, invite la Société à la séance publique qu'elle doit tenir le 28 du courant. La députation d'usage est nommée.

M. Giraud St.-Rome fils, lit ses rapports sur deux observations adressées par M. Rayer, médecin à Paris, et dont l'une a pour titre : *angine couenneuse, pharyngienne et laryngée, chez un enfant de 9 mois, suivie de quelques réflexions sur le croup des enfans à la mamelle*. L'autre

est intitulée : *cas mortel d'entérite et de péritonite , déterminé par un diverticule de l'iléon.*

M. Th. Beullac lit au nom d'une commission , son rapport sur l'ouvrage de M. Favart, membre titulaire, intitulé : *de l'entendement médical suivi d'une nouvelle méthode pour apprendre la médecine.*

L'importance de cet ouvrage porte la Société à en renvoyer la discussion dans sa prochaine réunion.

SEUX , Président. SUE , Secrétaire-général.

AVIS.

Au moment où nous allons terminer la présente livraison , nous avons reçu une demande que M. le D. Fenech a traduite de l'italien , et dont l'importance nous engage à la placer ici , bien qu'elle dût figurer à l'article *correspondance médicale* de ce journal.

Padoue , le 28 mai 1825.

DEMANDE.

LES recherches étendues qui donnèrent occasion à l'argument du quina-madré ou *bicolorié* , firent sentir davantage combien nos connaissances sont imparfaites sur l'origine des écorces qui se débitent sous le nom de quina , et combien il importe de confronter avec beaucoup de soin et de diverses manières , les espèces innombrables et les variétés de ces écorces , ainsi que les degrés de chacune , telles que le commerce nous les a fournies et nous les fournit encore , en divers temps et dans diverses régions. C'est uniquement avec de pareils échantillons , dont l'origine serait bien connue , que je désirerais élever l'édifice de la nouvelle quinologie que je prépare , et dont le but principal serait de réduire à sa juste valeur la nomenclature très-obscur et très-embrouillée des quinas. Je suis maintenant convaincu que l'on débite , sous divers noms , des variétés et des gradations d'une même espèce ; tandis que sous le même nom (par exemple sous celui de *Calisaja*) il en circule dans le commerce qui sont de différentes espèces. Ici , on ne pourra jamais calculer la remarque qui m'a été faite par le célèbre M. le baron de Humboldt , dans son estimable lettre du 17 avril dernier : *Qu'il faut se méfier des noms*

botaniques d'espèces, donnés aux différentes espèces de quina; attendu que si ces écorces sont de différens âges, séchées plus ou moins rapidement; si l'arbre a été exposé différemment dans les vallées ou sur les sommets des Cordilières, leur aspect n'est point le même.

Afin de me procurer le plus grand nombre possible d'échantillons de quinas pour établir l'examen indispensable des rapprochemens physiques et même chimiques, il me faut les matériaux des médecins, des pharmaciens, des botanistes et des commerçans en drogues versés dans l'étude de cette matière, et possesseurs des plus rares espèces de ces écorces. C'est à eux donc que j'adresse mes instances particulières pour que, parcourant les deux catalogues ci-joints des quinquinas que je possède et de ceux qui me manquent, ils aient la complaisance de me faire parvenir, à Padoue, les quinas qui me manquent, ainsi que les variétés et gradations de ceux que je possède et qui seraient à leur pouvoir; comme aussi toute espèce ou variété rare non comprise parmi celles que je n'ai pas. Je leur offre en échange, ou quelqu'un des quinas que je possède, ou bien toute autre compensation qu'ils me demanderont. Je prie seulement ceux qui voudront me favoriser, d'unir à l'expédition un coup-d'œil relatif à l'origine et aux effets médico-chimiques, s'ils en ont la connaissance, de chaque espèce et variété à m'expédier, et de permettre aussi que mon ouvrage soit honoré de leurs noms et de leurs observations.

1^o QUINAS QUE JE POSSÈDE.

1. Blanche de Zea; ovalifolia de Mutis; grandiflora, obtusifolia de Ruiz; macrocarpa de Vahl (gen. *cosmibuena*). 2. Madré ou bicolorié du commerce de Livourne, outre la nôtre. 3. Brésilien de Willdenort. 4. Calisaja ou de Cadix (on est prévenu que beaucoup d'espèces diverses sont ainsi appelées dans le commerce). 5. Boulé. 6. Capricorne du commerce. 7. Caribé de Jacquin (gen. *exostema*). 8. Condamnée de Humboldt et Bonpland; officinale de Linnée: loja des Espagnols et Portugais; loxa du commerce. 9. Jaune royal. 10. Fibreux ou filamenteux de Carthagène. 11. Jaune mou et gentil. 12. Solide de Carthagène. 13. Gris de Lima (il semble à une variété du scrobiculé ou à fossettes qui ressemble beaucoup au condamné. 14. Guojachillegua du commerce espagnol. 15. Huamalis du même. 16. Huanucco, nommé aussi dans le commerce Guanucco, vanucco. 17. Luisant du commerce. 18. Nouveau ou du Surinam. 19. Nova selva (della). 20. Péruvien superfin, dit aussi dans le commerce péruvien brun, péruvien d'Espagne, luisant, coriace (il doit

appartenir au condamné). 21. Pseudo. 22. Pitaya du commerce milanais. Autre pitaya dite blanche, *maculata* du commerce viennois. 23. Espagne (d'). 24. Orangé; luisant de Ruiz. 25. Royale. 26. Rouge de Santa-Fé. 27. Pseudo. 28. Tenu, dit aussi délicat, gentil; hérissé.

II. QUINAS DÉSIRÉS OU MANQUANS.

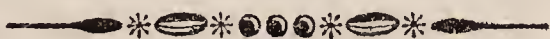
1. Aigu ou pointu de Mutis. 2. Aigu ou pointu de Ruiz (gen. *Cosmibuena*). 3. Acutifolia; hoja aguda de Mutis; cascarilla negrilla du commerce espagnol-américain. 4. Amarilla de Tafalla. 5. Augustifolia de Ruiz et de Swartz (le kina nouveau peut-être.) (gen. *exostema*). 6. Boba de Ruiz; pourpré; cascarilla violet ou pourpre. 7. Brachycarpa de Vahl et Lambert (gen. *exostema*). 8. Caribé longiflora de Lambert (gen. *exostema*). 9. Caroliniane de Poiret (gen. *puik nega*). 10. Chahuagas de Tafalla (dénomination indienne). 11. Colorie (colorada) de Tafalla. 12. Contarea beau (*speciosa*); kina de la nouvelle Carthagène (gen. *portlandia*). 13. Corymbifère de Linnée fils et de Forester (gen. *exostema*). 14. Corimbosa de Ruiz (pour l'ordinaire mêlé au quina de Lima). (gen. *macrocnemum*). 15. Crespilla ahumada (ou fumé) de Tafalla. 16. Crespilla mala de Tafalla. 17. Dichotoma de Tafalla. 18. Dissimiflora de Mutis. 19. Excelse de Roxburg. 20. Philippique de Cavanilles (il approche beaucoup du portlandia. gen. *exostema*). 21. Giabra de Ruiz. 22. Glandulifera de Ruiz. 23. Hérissé de Vahl (variété du tenu). 24. Lacifère de Tafalla. 25. Lampina; lanceolata de Ruiz. 26. Lineata de Vahl (gen. *exostema*). 27. Lucma de Tafalla. 28. Macrocarpe de Tafalla. 29. Magnifolia; amarillo-lutescente de Ruiz. 30. Mauritiana de Stadtmann. 31. Micrantha de Ruiz et de Tafalla; cascarille du commerce espagnol. 32. Microcarpon de Ruiz (gen. *macrocnemum*). 33. Microphylla de Tafalla. 34. Noir de Tafalla. 35. Olivare à feuilles d'olive de Ruiz. 36. Pâle; pallescente ovata de Ruiz. 37. Palo blanco de Tafalla. 38. Palton (con hojas de) de Tafalla. 39. Parviflora de Mutis. 40. Pata de gallinoza de Tafalla. 41. Peloda-cascarilla des Espagnols; Cinchona ovalifolia de Humboldt et Bompland. 42. Portlandia corymbosa de Ruiz (gen. *portlandia*). 43. Portlandia grandiflora de Linnée, Swartz et Jacquin (gen. *portlandia*). 44. Pitaya (toute écorce qui porte ce nom). 45. Piton; montana; de Sainte-Lucie de Vahl, Virey, Moretti (gen. *exostema*). 46. Rosea (couleur de rose) de Ruiz. 47. Rubiconda (rouge de Tafalla. 48. Rugosa de Tafalla. 49. Scandente de Tafalla. 50. Scorbicolata de Humboldt et Bompland. 51. Serrana; montana de Tafalla. 52. Spinosa de Lambert et Vahl. 53. Tecamez de Brown et Vahl. 54. De Terre-Neuve (toutes les écorces qui portent ce nom dans le commerce). 55. Thyrsiflora de Calcuta de Roxburg. 56. Triflora de Wright. 57. Ugnas de gatto (ongles de chat) de Tafalla. 58. Vanillodora de Tafalla. 59. Velludada de Tafalla. 60. Venosa de Ruiz (gen. *macrocnemum*).

V. L. BRERA,

Conseiller du Gouvernement de S. M. I. R. aut. et professeur P. O. de thérapeutique spéciale, et suppléant aux chaires vacantes de pathologie et de matière médicale, à l'Université de Padoue.

P R E M I È R E P A R T I E.

OBSERVATIONS DE MÉDECINE-PRATIQUE.



*OBSERVATION d'hydrocéphalite ; par M. GASSIER, D.-M.,
à Marseille.*

L'HYDROCÉPHALITE , qui naguère était un des fléaux de la médecine , a été si bien étudiée par le professeur *Lallemand* ; qu'aujourd'hui tous les praticiens qui traitent cette maladie d'après les préceptes que nous a donnés ce célèbre professeur, guérissent la majeure partie de leurs malades ; mais il s'est pourtant présenté encore peu de cas où cette méthode de traitement ait été couronnée d'un succès plus marqué que dans l'observation suivante.

Servy , âgé de 19 mois , demeurant halle *Charles-de-la-Croix* . fatigué depuis quelque temps par le travail de la dentition , vomissait depuis huit jours des matières poracées , était fort abattu et tétait avec peine ; sa mère , cédant aux instances de maintes personnes , me fit appeler , le 30 août 1825 , vers les 8 heures du soir. Je trouvai cet enfant assoupi , ses lèvres vermeilles , son ventre sensible , à l'épigastre surtout , par la pression ; il était fort altéré et avait un mouvement fébrile. Reconnaisant dans cet état une gastrite vive avec disposition à une réaction vers le cerveau , je prescrivis la limonade gommeuse , six sangsues à l'épigastre , des fomentations sur le ventre et un lavement émollient. Le 31 au matin , rien n'avait été employé , soit par négligence , soit par empêchement , et le malade était dans le même état que la veille , l'encéphale seulement

était plus menacé; je persistai sur mes prescriptions, qui furent exécutées ponctuellement. Le soir à 6 heures, quoique les sangsues eussent donné abondamment, l'enfant se trouvait le même; je fis supprimer le lait et continuer les mêmes moyens, moins les sangsues.

Le 1.^{er} septembre, à 3 heures du matin, convulsions de tout le côté gauche, ainsi que refroidissement, et sueur, strabisme; (potion légèrement anodine ajoutée aux autres prescriptions). Vers les cinq heures, cessation des convulsions, paralysie du côté qui était convulsé, coma profond, face plombée, pouls accéléré, yeux ternes; (application de 14 sangsues soit aux tempes, soit sur le trajet des jugulaires, synapismes à la plante des pieds et embrocations huileuses sur le ventre), l'hémorragie produite par les sangsues fut très-forte. Deux heures après, amélioration des symptômes, mouvemens des membres paralysés, lorsque je les pinçais fortement, coma moins profond, figure plus animée, ralentissement du pouls, etc. Je fis enlever les synapismes qui furent remplacés par des fomentations d'eau chaude synapisée et je fis appliquer sur la tête de la glace pilée. Les fomentations et l'application de la glace furent continuées pendant une heure et renouvelées de deux en deux heures; après six applications la paralysie et le coma furent complètement dissipés; l'enfant teta, vomit encore deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures, et ensuite le calme le plus parfait se rétablit; six jours après il ne restait à cet enfant qu'un état langoureux qui ne tarda pas à disparaître entièrement.

Je pourrais (1) reproduire vingt autres observations de guérison d'hydrocéphalite, toutes obtenues par le

(1) Nous pourrions ajouter quelques observations qui nous sont propres, qui viennent à l'appui de celles de M. le D. *Gassier*, tandis que dans tous les cas d'hydrocéphalite, nous avons échoué alors que nous avons eu recours à toute autre méthode curative.

(*Note du Rédacteur-général.*)

même mode de traitement ; mais comme une Société de médecine de cette ville , à laquelle j'en ai fait part , en a elle-même parlé dans l'un de ses comptes rendus , je ne crois pas devoir y revenir.

OBSERVATION d'une péripneumonie suivie d'une vomique dont l'issue a eu lieu heureusement par l'expectoration ; par M. DUNÈS , docteur en chirurgie , à Marseille.

M. Barthélemy Signoret , capitaine marin , âgé de 28 ans , d'un tempérament bilieux , demeurant à Marseille , rue de la Prison , où , étant retourné de la campagne par un temps froid et humide , le 3 décembre 1815 , il fut prit d'une douleur au côté droit de la poitrine , douleur qui fut plus vive tous les soirs , jusques au 8 du même mois , époque à laquelle je fus appelé.

Pouls accéléré et plein , langue sale , toux , crachement de sang , gêne dans la respiration , douleur profonde et pongitive vers le côté droit de la poitrine , urines rouges. (Tisane de poulet , looch blanc selon le codex , saignée au bras pratiquée deux fois dans le jour.)

9 Décembre. Exacerbation des paroxismes. (Encore deux saignées au bras , vésicatoire sur le point douloureux , mêmes boissons que la veille).

Le 10 , moins de fièvre , crachats moins sanguinolens , urines abondantes et claires , amendement notable.

Le 11 , même état (une pinte de petit-lait stibié qui produisit plusieurs selles bilieuses).

Le 12 , évacuations bilieuses (petit-lait simple , potion lénitive , même boisson que les jours précédens).

Les 13 et 14 , pouls élevé , mal-aise général , oppression , douleur du côté plus intense , crachats muqueux teints en rouge , difficulté de respirer , de se coucher sur le côté gauche (vésicatoire aux jambes).

Le 15 , à ma visite du matin , j'apprends que Signoret

a eu un frisson qui s'est prolongé dans la nuit. Oppression plus forte, douleur gravative au côté, figure animée, le malade est obligé de rester couché sur son séant penché du côté droit. J'annonce aux parens une suppuration interne et que le danger est imminent.

Du 16 au 28, fièvre continue avec exacerbation pendant la nuit; oppression, sueur générale, rougeur des pommettes surtout du côté droit, toux continuelle, crachats séreux, difficulté absolue de se tenir couché sur le côté gauche. (Tisane de guimauve, looch gommeux légèrement kermétisé, potion calmante le soir, alimens légers, je fais respirer la vapeur d'une décoction émolliente, du reste médecine expectante).

Le 28 au matin, en entrant dans la chambre, je fus saisi d'une odeur infecte, et j'appris que dans la nuit le malade avait été tourmenté par des quintes de toux; qu'il avait rendu par la bouche des flots de pus. Je vis, en effet, dans le pot de nuit, une pinte de pus verdâtre. Après cette évacuation, l'oppression avait singulièrement diminué, mais l'état de l'individu devint plus pénible: fièvre, toux, haleine et crachats puans, langueur, maigreur extrême, sueur de la poitrine, insomnie furent les symptômes consécutifs. (Lait d'anesse pendant quelque temps, puis usage de ce même lait avec addition d'une once de sirop de baume de *Tolu*, bouillon pectoral fait avec des limaces, julep anodin le soir. Je prescrivis de mettre en fusion de la cire jaune, pendant deux heures, dans l'appartement, moyen qui a été préconisé dans les maladies chroniques de la poitrine et dont j'ai retiré de bons effets dans des cas semblables).

Après cinquante jours de traitement et un régime analeptique, le malade a repris ses forces, son embonpoint et les fonctions de son état (1).

(1) L'observation rapportée par M. le D. *Dunès*, sans doute très-intéressante, n'est pourtant pas unique dans les annales de la

PARACENTHÈSE suivie de mort ; par M. CHATARD , docteur en médecine , à Baltimore , etc.

QUOIQUE la chirurgie ne fasse pas partie de mes occupations en médecine, j'ai été, plus d'une fois, forcé de l'exercer. De toutes ses opérations, celle de la paracenthèse m'a le plus occupé. En disant que je l'ai faite deux cents fois, ce n'est pas trop dire, puisque sur un seul sujet, je l'ai pratiquée 76 fois. (Voy. le *Médical-repository*, vol. 7, p. 492, nouv. série). Il s'agit d'une dame, âgée de 27 ans, laquelle a été sous mes soins pendant deux ans et cinq mois, et c'est durant cet espace de temps, que l'opération a été nécessaire ce nombre de fois, qui a produit 1742 livres d'eau d'abord très-claire et limpide, mais si trouble et si puante vers la fin de la maladie, qu'il m'était presque impossible d'en supporter l'odeur. Il ne sera peut-être pas hors de propos d'ajouter que cette dame est devenue enceinte pendant la maladie et que j'ai été obligé de pratiquer trois fois l'opération sur la région du foie, dans la crainte de blesser la matrice, en la faisant en tout autre endroit. L'enfant venu au monde au terme de huit mois, n'a vécu que huit jours. L'opération a été pratiquée 73 fois sur la ligne blanche à un demi-travers de doigts de l'ombilic, et c'est toujours sur cette partie que je l'ai pratiquée, quoique plusieurs praticiens la fassent au nombril même.

Au surplus, ces deux procédés ne sont pas nouveaux ; puisque Paul d'Egine opérait sur la ligne blanche et que l'expérience avait pu instruire les anciens des motifs qui devaient leur faire donner la préférence à la ligne

science. La nature a fait ici ce que l'art peut opérer dans des cas analogues. Nous avons guéri d'une péripneumonie suivie de vomique, une poissonnière qui était évidemment vouée à une mort certaine, en ayant osé administrer quatre grains de tartrate de potasse antimonie qui déterminèrent le vomissement d'une très-grande quantité de pus.

(*Note du Rédacteur-général*).

blanche sur toute autre partie ; puisque dans l'opération latérale on peut blesser des artères, et que , pratiquée à l'ombilic , elle n'est pas exempte de dangers. Néanmoins, dans le cas suivant, quoique pratiquée sur la ligne blanche , l'opération n'a pas laissé d'être funeste , et de contribuer sans doute à la mort du malade.

M. N., libraire de cette ville, homme respectable sous tous les rapports sociaux, pour se consoler de quelques revers de fortune , s'adonna à la boisson des liqueurs fortes. L'affection du foie, d'abord , et ensuite l'ascite firent les conséquences de cette mesure aussi absurde que fréquente dans ce pays-ci. Les remèdes d'usage ayant été employés sans succès et le malade s'affaiblissant chaque jour de plus en plus , il fut décidé d'appeler un consultant qui , malgré l'état désespéré du malade , proposa la paracenthèse sans délai. En conséquence, après l'avoir placé sur une chaise et soutenu les flancs au moyen d'un drap plié en plusieurs doubles , je fis l'opération au lieu déjà cité , et retirai de 16 à 20 livres d'eau sans qu'il parut en être plus affaibli ; mais en retirant la canule , au lieu d'eau , il sortit du sang pur , avec un jet égal, et aussitôt il s'opéra un changement funeste chez le malade. La respiration devint gênée, le pouls s'anéantit et la syncope et la mort terminèrent la scène.

A l'ouverture du corps , nous vîmes que le trois quart avait ouvert une très-grosse veine , située très-profondément et dont il était impossible de soupçonner l'existence. L'épanchement de sang qui avait continué à se faire dans la cavité abdominale pendant le peu de secondes que le malade survécut après la sortie de la canule , pouvait à peine être évalué à une livre et par conséquent ne paraîtra pas suffisante pour qu'on puisse lui attribuer cette mort. Je pense , néanmoins , que cette perte de sang , jointe à la faiblesse naturelle qui dut nécessairement être augmentée par la position dans laquelle il fut opéré et qui

n'était pas la meilleure , ainsi que la déplétion soudaine et considérable de l'abdomen , furent des causes qui pouvaient bien être plus que suffisantes pour hâter la fin du malade laquelle , du reste , ne pouvait pas tarder à avoir lieu.

En lisant ce rapport , on dira , peut-être , que j'aurais dû chercher à arrêter l'hémorragie ? C'était , en effet , la première chose à faire , et je l'eusse arrêtée en un clin-d'œil , si ma trop grande confiance dans le mode d'opération et dans mes nombreux succès , ne m'eut pas aveuglé au point de me faire négliger de me pourvoir des choses nécessaires pour cela. C'est pourquoi j'ai eu pour but principal , dans cette observation , de démontrer 1.^o que le médecin ne doit jamais oublier les préceptes dictés par la sagesse et l'expérience de nos maîtres ; 2.^o qu'il doit se rappeler surtout que dans l'ascite , des veines naturellement petites et insignifiantes peuvent acquérir une ampleur des plus considérables et occasioner des hémorragies funestes.



OBSERVATION d'une fracture de l'apophyse zigomatique droite ; par M. ROLLAND, docteur en médecine , etc. , à Arles.

LILLAMAND , jean , âgé de 39 ans , portefaix , se présenta à l'hôpital de cette ville (Arles) avec un enfoncement à la joue droite. Interrogé sur la cause de cet état , il nous dit que chargé d'un sac de charbon , il avait fait une chute , de manière que la joue droite avait porté sur le pavé , tandis que le fardeau qu'il avait sur l'épaule gauche était tombé sur la joue opposée. Examiné avec attention , nous lui reconnûmes une fracture de l'apophyse zigomatique droite vers sa partie moyenne , avec enfoncement des extrémités fracturées sans autre déplacement. Voyant que pour corriger cette difformité , il fallait seulement relever les pièces enfoncées , nous y procédâmes

de la manière suivante : M. *Ferrier*, chirurgien-major, commença par inciser les tégumens dans l'étendue de trois lignes environ, après avoir eu la précaution de raser le bord supérieur de l'apophyse à l'endroit de la fracture. Il essaya ensuite de relever les fragmens avec la petite extrémité d'une feuille de myrthe. Mais ce fut en vain. Ayant fait aussi la même tentative, je m'aperçus que, vu son attache au bord supérieur de l'apophyse zigomatique, l'aponévrose externe du muscle crotaphite nous empêchait d'introduire notre levier, et qu'il était indispensable de l'inciser, ce que M. *Ferrier* fit sur le champ avec un bistouri à lame étroite et en se servant de la spatule pour conducteur. A peine l'aponévrose fut incisée que la spatule pénétra avec la plus grande facilité, et lui ayant fait exécuter un mouvement de bascule comme à un levier, les extrémités fracturées furent aussitôt relevées sans beaucoup d'effort et tout fut remis dans l'état naturel. La partie fut immédiatement couverte d'un cataplasme, quelques heures après; le spasme étant dissipé, le malade fut saigné et mis à la diète des maladies aiguës, pour prévenir la congestion cérébrale qui pouvait résulter de la commotion que le cerveau devait avoir éprouvée nécessairement, commotion qui, heureusement, ne pût qu'être singulièrement affaiblie par le peu de résistance qu'avait offert l'apophyse zigomatique. La petite plaie se cicatrisa promptement; aucun accident ne s'étant manifesté, on permit au malade, deux jours après, quelques soupes, mais des soupes seulement, craignant que des alimens solides ne produisissent un déplacement quelconque, en nécessitant l'action du muscle masseter.

Le septième jour de l'accident, *Lillamand*, ennuyé du régime de l'hôpital, voulut absolument sortir, malgré nos instances, et avant la consolidation de la fracture. Néanmoins, je l'ai vu quelque temps après; rien n'avait contrarié la formation du cal.

SECONDE PARTIE.

MÉMOIRES, DISSERTATIONS, NOTICES NÉCROLOGIQUES,
ETC.

~~~~~  
I.<sup>o</sup> MÉMOIRES.

---

*Des entités, de l'ontologie, des ontologistes et de l'irritation de M. le professeur Broussais ; par M. FAVART, médecin à Marseille.*

DES ENTITÉS (1). — Au milieu de l'anarchie féodale du 11<sup>me</sup> siècle, le clergé forme une espèce de république divisée par ordres religieux. Cette république théologique gouverne les états par la puissance de l'opinion ; elle ne reconnaît ni distinctions, ni privilèges de naissance ; l'individu le plus obscur parvient aux fonctions les plus éminentes, par ses succès dans l'étude et dans l'enseignement. La hiérarchie du sacerdoce fait aug-

---

(1) M. BROUSSAIS ayant déclaré que toute sa doctrine était renfermée dans le livre de l'EXAMEN, je me suis borné à l'étude de ce livre, soit pour analyser, soit pour connaître sa doctrine. Il est bon de prévenir encore le lecteur que, dans cet article, tout ce qui est en caractères italiques, représente les propres expressions de M. BROUSSAIS, extraites de l'EXAMEN DES DOCTRINES MÉDICALES, etc., édition de 1821 ; que les numéros à la suite des lettres italiques indiquent les pages de ce même livre, et que les numéros précédés d'un double P.P., indiquent les propositions de M. BROUSSAIS. Il ne sera question dans cet article, que des entités, de l'ontologie, des ontologistes, et de l'irritation.

T. X.      Oct., Nov. et Déc. 1825.      26



menter le nombre des prêtres et des moines ; les abbayes se multiplient : une sorte de rivalité s'établit entr'elles ; chaque ordre religieux veut obtenir la prééminence, en attirant à lui les sujets les plus habiles ; en exerçant l'ardeur de ses élèves. Les nations de l'Europe se trouvent en contact avec les peuples qui ont conservé quelques lumières. La France communique avec ces Maures qui cultivent en Espagne les arts , la littérature et les sciences. Soit par émulation , rivalité ou ambition, on introduit peu à peu dans la théologie l'étude de la logique , de la dialectique , de la physique , de la métaphysique , des mathématiques . etc. , etc. La théologie eut dès - lors des sciences accessoires , comme la médecine en a aujourd'hui.

Cette collection de sciences accessoires à la théologie prit le nom de philosophie ; et soit qu'on l'enseignât dans les écoles de théologie , soit qu'on voulût la distinguer de l'étude spéciale de la sagesse , on qualifia cette philosophie de scolastique , de sorte que tous les théologiens devinrent philosophes , et tous les philosophes furent théologiens.

La théologie traite de Dieu et de ses attributs , des dogmes et des mystères. Les mots pour enseigner comme pour apprendre la théologie , durent nécessairement signifier des choses réelles , quoiqu'elles ne tombassent pas sous les sens ; sans cette condition rigoureuse , la théologie eut été une science illusoire. Ceux qui dans les mêmes écoles s'occupaient moins de Dieu que de ses œuvres , et qui par conséquent se livraient à l'étude des sciences physiques , s'aperçurent sans peine que les mots de leur langue n'exprimaient pas toujours des réalités ; que les qualités communes dans les individus d'un même genre et d'une même espèce , n'étaient que des êtres abstraits , sans existence réelle , et que les mots pour les désigner n'étaient que des sons pour

rappeler les conceptions de l'esprit. De cette distinction dans la formation des idées et du langage , naquirent deux partis ou deux sectes dans la philosophie scolastique , que l'on désigna par les noms de réalistes et de nominaux.

La secte des nominaux donna la qualification d'ENTITÉ ( ENS ENTIS ) aux conceptions de l'esprit , aux résultats de l'imagination. Il fallut désigner les créateurs de ces êtres abstraits par un mot particulier. La langue latine , peu souple dans ses désinences , ne se prêta point à cette nomenclature ; on se servit alors des racines grecques. ONTOI veut dire aussi ÊTRE comme ENS ENTIS. LOGOS veut dire discours , raisonnement ; ONTOLOGIE dans l'origine ne voulut dire que science ou traité de l'ÊTRE en général en tant qu'ÊTRE ONTOLOGISTE ne voulut dire que celui qui apprend ou enseigne la sciences des ÊTRES.

Les réalistes avaient eu recours en plusieurs occasions à l'autorité du Souverain , pour convaincre les nominaux sur la réalité des entités. Les nominaux pour se venger de leurs oppresseurs , attachèrent un sens ridicule à l'expression d'ontologiste. De là naissent deux sortes d'idées sur l'ontologie et sur les ontologistes.

DESCARTES parut sur la scène du monde savant ( 1630 ) ; il voulut fonder sa doctrine sur les ruines de la philosophie scolastique. Toutes les sectes philosophiques d'alors , quoique différentes d'opinion , se réunissaient pour regarder ARISTOTE comme l'autorité la plus irréfragable. DESCARTES ne distingua ni réalistes , ni nominaux ; il les rendit les uns et les autres l'objet de la risée publique. On n'envisagea plus dès - lors l'ontologie que comme un dictionnaire philosophique barbare.

WOLF ( 1729 ) , qui n'avait pas à se prémunir contre la tyrannie des réalistes , ni à favoriser la faction des nominaux ; WOLF , qui n'avait pas comme DESCARTES l'ambition de régenter les savans , examina l'ontologie sous



tous les points de vue. Ce grand homme, méditant sur les moyens de former un système de philosophie certain et utile au genre humain, se met à rechercher l'évidence des démonstrations d'EUCLYDE; et après de longues méditations, il conclut que la certitude des mathématiques procède de l'ontologie. Passant ensuite aux théorèmes de la philosophie, et s'efforçant de démontrer la convenance des attributs avec le sujet, il s'aperçut que toutes les espèces de vérités étaient dans le même cas que les mathématiques, c'est-à-dire, qu'elles tenaient aux notions ontologiques. D'après ce court exposé, on peut donc, à la manière de DESCARTES, considérer l'ontologie ou la science des êtres, comme une science ridicule et digne de mépris; ou bien, suivant WOLF, considérer l'ontologie comme une science très-grave et très-profonde, digne de toute notre attention et de notre admiration.

M. BROUSSAIS, dans son EXAMEN DES DOCTRINES, a présenté l'ontologie dans le même sens que ceux de la secte des nominaux, et dans le même sens que DESCARTES. Quel peut en avoir été le motif? Nous ne pouvons raisonner que par conjectures; cependant, tout porte à croire que si M. BROUSSAIS est bien loin d'avoir autant de génie que DESCARTES, on peut lui supposer au moins autant d'ambition, en cherchant à détruire la philosophie médicale régnante. Il a marché sur les traces de RENÉ, en voulant plonger dans le mépris tous les médecins sans exception; il a cru qu'en les qualifiant tous par un nom auquel il attache du ridicule, il parviendrait à détruire la haute opinion que l'on avait d'eux, et par ce moyen établir son système, ou fonder sa doctrine sur la ruine des ouvrages de ses prédécesseurs.

M. BROUSSAIS a-t-il trouvé la médecine dans le même état de barbarie que DESCARTES avait trouvé la philosophie scolastique? Avant de poursuivre cet examen, commençons par savoir ce que M. BROUSSAIS entend par ENTITÉ;

afin d'être bien d'accord avec lui sur les mots et sur les choses , voici ce qu'il dit pag. 646 de son *EXAMEN*. *Ces GROUPES DE SYMPTOMES sont des ENTITÉS ou êtres abstraits entièrement factices, ontoï, ces entités sont fausses, et le traité que l'on en donne est de l'ontologie*. Les mots ontoï, entité, être abstrait, entièrement factice, ne présentent jusqu'ici rien de ridicule, et en cela M. BROUSSAIS est parfaitement d'accord avec tous les philosophes, même avec une secte de philosophes scolastiques, puisque ceux que l'on appelait nominaux, jugeaient ainsi des entités.

« Tout ce qui existe étant des choses particulières ,  
 » on pourrait peut - être s'imaginer qu'il faudrait que  
 » les mots qui doivent être conformes aux choses, fussent  
 » aussi particuliers par rapport à leur signification. Nous  
 » voyons pourtant que c'est tout le contraire , car, la  
 » plus grande partie des mots qui composent les diverses  
 » langues du monde , sont des termes généraux,  
 » ce qui n'est pas arrivé par négligence ou par hasard,  
 » mais par raison en nécessité ». *Locke*, liv. 3, §. 1.  
 » Ce qu'on appelle général et universel n'appartient pas  
 » à l'existence des choses réelles, mais c'est un ouvrage  
 » de l'entendement qu'il fait pour son propre usage ,  
 » et qui se rapporte uniquement aux signes, soit que ce  
 » soit des mots ou des idées. Les mots sont généraux,  
 » lorsqu'on les emploie pour être signes d'idées générales ,  
 » ce qui fait qu'ils peuvent être indifféremment  
 » appliqués à plusieurs choses particulières ; et les idées  
 » sont générales , lorsqu'elles sont formées pour être  
 » des représentations de plusieurs choses particulières.  
 » Mais l'universalité n'appartient pas aux choses mêmes  
 » qui sont toutes particulières dans leur existence ». *LOCKE*, liv. 3, §. 2.

Comme ce langage de *LOCKE* pourrait fort bien n'être pas compris de tous les médecins , je vais prendre dans



CONDILLAC un exemple pour confirmer cette règle. « Je » trouve un corps , et je vois qu'il est : 1.<sup>o</sup> étendu ; 2.<sup>o</sup> » figuré ; 3.<sup>o</sup> divisible ; 4.<sup>o</sup> solide ; 5.<sup>o</sup> malléable ; 6.<sup>o</sup> fort » pesant ; 7.<sup>o</sup> dur ; 8.<sup>o</sup> capable de mouvement et de » repos ; 9.<sup>o</sup> jaune ; 10.<sup>o</sup> fusible ; 11.<sup>o</sup> ductile ; 12.<sup>o</sup> fixe ; » 13.<sup>o</sup> soluble dans l'eau régale , etc. Il est certain que » je ne puis pas donner tout à la fois à quelqu'un une » idée de ces qualités, je ne saurais me les rappeler à moi- » même qu'en les faisant passer en revue devant mon es- » prit ; mais si, voulant les embrasser toutes ensemble, je » voulais ne penser qu'à une seule , par exemple à sa » couleur , une idée aussi incomplète me serait inutile » et me ferait souvent confondre ce corps avec ceux » qui lui ressemblent par cet endroit ; pour sortir d'em- » barras, j'invente le mot OR , dont j'ai fait le dénom- » brement des qualités. Ce mot OR n'est donc pas un » ÊTRE par lui-même , etc. » ( Orig. des conn. hum., pag. 123 , 124 ).

L'OR est donc une ENTITÉ qui prend la qualité de nominale , puisqu'elle ne présente qu'un nom qui rappelle à l'esprit et d'un seul trait 13 abstractions , ou un concours de 13 qualités abstraites. Voilà la manière de raisonner des philosophes modernes et même du plus grand nombre des philosophes scolastiques , puisque au 14.<sup>me</sup> siècle, ceux qui raisonnaient comme ceux d'aujourd'hui étaient appelés NOMINAUX. Les philosophes pensent donc comme M. BROUSSAIS ; et M. BROUSSAIS raisonne comme eux , puisqu'il définit *les ENTITÉS des êtres abstraits , entièrement factices*, ( p. 646 ).

Les médecins anciens, ainsi que les médecins modernes, ont-ils méconnu cette manière de philosopher ?

Consultons les historiens de la médecine. LECLERC est l'auteur qui a le mieux analysé les doctrines des anciens médecins , voici ce qu'on lit aux pages 345 et 346 de son HISTOIRE DE LA MÉDECINE : « pour être sûr , par exemple , si

» un homme avait la pleurésie , ils ( les anciens médecins )  
 » examinaient s'il avait : 1.° de la toux ; 2.° des crachats  
 » sanglans ; 3.° de la difficulté de respirer ; 4.° de la  
 » douleur au côté ; 5.° une fièvre continue , etc. Lorsque  
 » tous ces accidens concouraient à se montrer ensemble ,  
 » il n'y avait pas de doute que ce ne fût la pleurésie.  
 » Il fallait que tous ces accidens se montrassent pour  
 » former le concours pleurétique ou la pleurésie.....  
 » C'est là proprement ce qu'ils appelaient concours en  
 » un seul mot ». Le concours des accidens , suivant les  
 anciens médecins , est donc synonyme de groupe des  
 symptômes de M. BROUSSAIS , et depuis la secte empiri-  
 que jusqu'à la secte physiologique , on a regardé le  
 concours des accidens ou les groupes des symptômes ,  
 comme des entités ou des êtres abstraits entièrement  
 factices. Le mot pleurésie , qui embrasse tous les acci-  
 dens de cette maladie à la fois , et les présente à l'esprit  
 par un seul mot , n'a jamais été admis comme un ÊTRE  
 réel , mais bien comme une ENTITÉ pure et simple.

Des médecins anciens passons à ceux de nos jours.  
 J'ouvre le livre de CABANIS , où il dit : « quand un  
 » homme 1.° tousse ; 2.° crache du sang ; 3.° respire avec  
 » peine ; 4.° ressent une douleur vive au côté ; 5.° a le  
 » pouls vîte et dur ; 6.° la peau plus chaude que dans  
 » l'état ordinaire , on dit qu'il est atteint d'une pleurésie.  
 » Mais qu'est-ce donc qu'une pleurésie ? On vous répli-  
 » quera que c'est une maladie dans laquelle tous ou  
 » presque tous ces accidens se trouvent combinés.....  
 » C'est donc le concours de ces accidens qui la cons-  
 » titue , Le mot pleurésie ne fait que les retracer d'une  
 » manière plus abrégée. Ce mot n'est pas un ÊTRE par  
 » lui-même ; il exprime une abstraction de l'esprit ; il  
 » réveille par un seul trait toutes les images d'un assez  
 » grand tableau , pag. 70 ( Du degré de certitude de la  
 » médecine ) ».



Vous voyez que CABANIS n'a fait qu'appliquer à la médecine la méthode de philosopher de LOCKE et de CONDILLAC , et qu'il a copié les anciens médecins.

Comment M. BROUSSAIS a-t-il pu dire à la pag. 391 de son EXAMEN , que CABANIS a été lui-même aussi ontologiste que ceux qui l'ont précédé , quand CABANIS dit très-positivement et très-clairement que la maladie n'est point un ÊTRE ? M. BROUSSAIS en imputant faussement la qualification d'ontologiste à CABANIS , cherche à le rendre ridicule , parce qu'il sait que le ridicule affaiblit et détruit même le respect et l'admiration.

Si M. BROUSSAIS met au rang des ontologistes ceux qui groupent les symptômes pour en former des entités ou êtres abstraits entièrement factices , M. BROUSSAIS doit prendre rang parmi les ontologistes , et se couvrir du même ridicule dont il veut couvrir les autres. Lisons sa 99.<sup>me</sup> proposition , pour lui démontrer qu'il est aussi ontologiste que les médecins qu'il blâme. *Lorsque : 1.° L'IRRITATION accumule le sang dans un tissu avec : 2.° TUMEUR ; 3.° ROUGEUR ; et 4.° CHALEUR extraordinaire capable de désorganiser la partie irritée , on lui donne le nom d'INFLAMMATION.*

Le mot ou le nom d'INFLAMMATION est donc évidemment une entité , qui n'a d'essence que dans le nom ; l'INFLAMMATION de M. BROUSSAIS n'est donc rien par elle-même qu'un groupe de symptômes , tels que 1.° irritation pour douleur ; 2.° tumeur ; 3.° rougeur ; 4.° chaleur. L'INFLAMMATION de M. BROUSSAIS , comme la pleurésie des empiriques , n'est qu'un concours des accidens. L'INFLAMMATION de M. BROUSSAIS , comme la pleurésie de CABANIS et de tous les médecins , n'est point un ÊTRE réel ; elle n'exprime qu'une abstraction de l'esprit , et réveille par un seul trait toutes les images d'un assez grand tableau. Nous pouvons donc dire à M. BROUSSAIS : votre INFLAMMATION est une ENTITÉ

comme la *dyssenterie* est une entité ( p. 226 ) ; votre *INFLAMMATION* est un ÊTRE comme la *pthysie pulmonaire* est un être ( p. 284 ) ; votre *INFLAMMATION* est une ENTITÉ pathologique comme les entités pathologiques des auteurs ( p. 235 , 340 , 386 ) ; vos INFLAMMATIONS comme ces groupes de symptômes sont des êtres abstraits entièrement factices ( p. 46 ). En réunissant la douleur , la tumeur , la rougeur , la chaleur , vous avez fait comme ceux qui ramassant des symptômes en groupes en ont fait des entités dépendantes des organes , ( p. 564 ). Quand vous êtes parti de la douleur , de la tumeur , de la rougeur et de la chaleur , qui sont des phénomènes réels , pour en faire votre *INFLAMMATION* , vous avez fait comme ceux qui sont partis de faits très-réels pour en faire des entités chimériques et illusoires ( p. 598 ). Votre *INFLAMMATION* est donc une chimère et une illusion.

En comparant la méthode de philosopher de M. BROUSSAIS avec celle des médecins tant anciens que modernes , on ne voit entr'elles aucune différence. Cependant M. BROUSSAIS assure , pag. 7 de sa préface , qu'il a fait la découverte de l'ontologie , et par conséquent des entités. On pourrait prendre cette assertion pour une niaiserie ; mais M. BROUSSAIS est un médecin qui a infiniment d'esprit ; on ne peut lui contester ni instruction , ni érudition ; il est praticien habile ; auteur supérieur sur les phlegmasies ; dialecticien subtil et très - adroit surtout à relever les défauts des auteurs , en démontrant les vices de leurs méthodes. Après toutes ces qualités de l'esprit de l'auteur , on se demande pourquoi M. BROUSSAIS a été exhumer des disputes scolastiques mortes et ensevelies depuis long temps ? Pourquoi il a préféré entrer en concurrence de réputation avec les AILHAUD et les LEROI pour faire débiter des sangsues , comme



AILHAUD a débité ses poudres purgatives et LEROI ses vomitifs. Pourquoi il a voulu se placer en tiers avec PARACELSE et BROWN, quand il pouvait être supérieur aux médecins de son siècle : pourquoi il a préféré une réputation momentanée et tumultueuse qui tend au décroissement, quand il avait déjà fondé une réputation qui eût été toujours en augmentant : pourquoi il a écrit différemment étant aux armées que lorsqu'il est à Paris : pourquoi il s'est créé lui-même procureur-général ou mieux encore accusateur public de tous les médecins sans exception : pourquoi il s'est constitué lui seul tribunal compétent pour juger et condamner tous les médecins passés, présens et futurs, etc., etc. Je suppose que..... arrêtons-nous ici « en bonne philosophie, il ne faut jamais rien supposer ». ( M. DESTUTT DE TRACY, *Idéol.*, p. 22 ).

---

DE L'ONTOLOGIE ; DES ONTOLOGISTES. — Veut-on savoir ce que M. BROUSSAIS entend par ontologie, écoutez-le parler. *Voilà ce que j'appelle ONTOLOGIE, c'est-à-dire, DISSERTATION SUR DES ÊTRES ABSTRAITS IMAGINAIRES, qui ne représentent rien de bien déterminé* ( p. 419 ); par conséquent l'ontologiste, suivant M. BROUSSAIS, est celui qui disserte sur les êtres abstraits imaginaires, etc. Tout cela est fort simple et surtout bien connu.

Veut-on savoir maintenant en quoi consiste la déconverte qu'a faite M. BROUSSAIS, suivant ce qu'il dit pag. 7 de la préface de son EXAMEN ? Vous n'avez qu'à chercher les pages que j'indique, et vous y verrez que l'ontologie est tantôt une théorie ( p. 98 ), tantôt une classification ( p. 57 ), tantôt une méthode ( p. 490, 737 ), le plus souvent une méthode thérapeutique ( p. 219, 326, 529 ), sans en excepter les romans qui sont encore de l'ontologie ( p. 219 ).

M. BROUSSAIS entend par ontologie les faux principes, autrement dit les principes qui ne sont pas les siens

( p. 704 ). Il appelle même ontologie un avis donné en Espagne dans une consultation particulière, dans laquelle on n'a pas conseillé l'application des sangsues ( p. 330 ). L'ontologie de M. BROUSSAIS est tantôt une étude des divisions ( p. 671 ), tantôt la division et la séparation tout ensemble ( p. 442 ), d'autrefois ce n'est pas la division mais le sujet que l'on divise ( p. 185 ). L'ontologie est l'ignorance de l'œthiologie avec l'inconséquence de la nature humaine ( p. 338 ) ; elle est aussi l'ignorance des rapports des divers objets ( p. 302 ).

M. BROUSSAIS fait de l'ontologie une école ( p. 765 ), et quand cela lui plaît, il découvre l'ontologie dans les remèdes ( p. 239 ).

L'ontologie est prise par M. BROUSSAIS pour inattention ( p. 575 ), pour imagination obsédée par une seule idée ( p. 501 ), pour compréhension difficile ( p. 534 ), pour incohérence et contradiction ( p. 172 ), quelquefois aussi elle est un langage obscur ( p. 288 ).

L'ontologie, suivant M. BROUSSAIS, est une dissertation sur les êtres abstraits imaginaires ( p. 419 ); elle est ensuite une admission et adoption des êtres réels ( p. 497 ), et ensuite une création de ces mêmes êtres ( p. 223 ).

L'ontologie, suivant M. BROUSSAIS, est un empêchement pour répondre ( p. 543 ), ou un obstacle pour raisonner ( p. 653 ) : il la trouve dans une objection ( p. 58 ) et lui fait signifier incertitude dans les mêmes choses ( p. 442 ).

D'après M. BROUSSAIS l'ontologie est une tendance à l'ontologie ( p. 327 ); elle est toujours synonyme de Bro-wuisme ( p. 804 ), d'empirisme ( p. 241, 223, 336 ), de vitalisme ( p. 275 ), d'humorisme ( p. 807 ), et de toutes leurs combinaisons ; enfin, l'anatomie pathologique est l'ontologie ( p. 672 ).

M. BROUSSAIS qualifie du nom d'ontologiste celui qui multiplie les chimères et qui a une théorie artificielle ( p. 335, 336 ); celui qui est inconséquent et sujet à se



contredire ( p. 614 ); celui qui prend l'effet pour la cause ( p. 253 ); celui qui se combat lui-même ( p. 391 ); celui qui a l'esprit obtus et mal adroit ( p. 567 ); celui qui est plagiaire ( p. 567 ); celui qui oublie les souffrances de son malade ( p. 537 ); celui qui n'accorde pas à l'estomac toute l'importance qui lui est due dans la formation des chimères ( p. 537 ).

M. BROUSSAIS appelle ontologistes les empiriques ( p. 325 ), les browuiens ( 805 ), les empirico-browuiens ( p. 804 ), les humorico-browuiens ( p. 807 ), et toutes leurs alliances.

M. BROUSSAIS donne le nom d'ontologistes à ceux qui parlent mystérieusement ( p. 247 ), à ceux qui lui opposent des objections ( p. 580 ); enfin , sont déclarés ontologistes renforcés, et sans exception , ceux qui ne sont pas de son avis ( p. 296 ), ceux qui sont opposés à ses principes ( p. 704 ), et qui n'adoptent pas aveuglement sa doctrine ( p. 294 , 296 , 524 ).

Tel est le résumé des découvertes que M. BROUSSAIS a fait sur l'ontologie et les ontologistes : je laisse à chaque médecin le soin de discuter sur leur valeur.

---

DE L'IRRITATION. — SI nous voulons prendre une connaissance complète de l'*irritation* de M. BROUSSAIS , il faut bien saisir ses pensées à ce sujet , et analyser les mots dont il se sert pour les exprimer : de cette manière nous arriverons ensemble aux mêmes résultats ; alors nous pourrons juger si la doctrine de l'*irritation* est avantageuse , ou nuisible , ou inutile dans l'étude de la médecine. On pourrait bien , en commençant , adresser à M. BROUSSAIS les mêmes reproches sur la définition de l'*irritation* en général qu'il a adressé à M. PINEL sur la définition de la fièvre en général ; on n'a qu'à changer le sujet du reproche , et les mêmes expressions peuvent lui convenir. Nous allons examiner ( l'*irritation* ) . . . , mais auparavant

*il faut signaler le premier tort de l'auteur, celui d'avoir négligé de traiter de ( l'irritation ) en général, ( p. 398 ). Je m'abstiens de donner des torts à M. BROUSSAIS ni de lui faire des objections : en commençant je vais parler de quelques-unes de ses propositions, pour arriver à l'irritation ( genre ou en général ).*

*Certains corps de la nature . . . . . augmentent la sensibilité et la contractilité . . . . . C'est la stimulation ou irritation. Ces corps sont des stimulans, pp. 7.*

*Dans toute stimulation il y a donc appel ou attraction des fluides, pp. 11. C'est la congestion, pp. 78.*

Dans ces propositions on trouve trois séries d'idées bien distinctes :

- 1.<sup>o</sup> L'action de certains corps ou des stimulans;
- 2.<sup>o</sup> L'augmentation de la sensibilité et de la contractilité;
- 3.<sup>o</sup> L'appel, ou l'attraction des fluides; ou la congestion.

Les deux premières périphrases peuvent être comprises sous l'expression de stimulation; et en réunissant la stimulation et la congestion, on forme l'irritation ( non morbide ).

On peut rendre cette combinaison d'idées encore plus sensible par une forme algébrique, ainsi :

Action des stimulans, plus augmentation de la sensibilité et de de la contractilité égalent stimulation.

Stimulation, plus congestion égalent irritation ( non morbide ).

L'irritation de M. Broussais exprime donc à la fois et par un seul mot, 1.<sup>o</sup> l'action de certains corps ou des stimulans ou des modificateurs; 2.<sup>o</sup> l'augmentation de la sensibilité et de la contractilité; 3.<sup>o</sup> l'appel ou l'attraction des fluides ou la congestion.

Si l'*EXALTATION DE LA VITALITÉ* ou l'augmentation de la sensibilité et de la contractilité, *SUP-*



*POSE TOUJOURS une action des modificateurs*, pp. 77.

L'action de certains corps ou des stimulans ou des modificateurs, est de l'aveu de M. BROUSSAIS une supposition.

L'augmentation de la sensibilité et de la contractilité, est également de l'aveu de M. BROUSSAIS une supposition.

Si l'action des modificateurs des stimulans ou bien l'excitation ou *LA SUR EXCITATION*, *SUPPOSE TOUJOURS un appel trop considérable des fluides ou LA CONGESTION*, pp. 78.

L'appel des fluides ou la congestion n'est encore de l'aveu même de M. BROUSSAIS qu'une supposition.

L'irritation de M. BROUSSAIS n'est donc que l'expression et le résultat de trois suppositions bien distinctes.

Quand bien même on ne voudrait pas admettre cette conclusion, si l'irritation n'est point accessible aux sens du médecin, elle n'est pas évidente; tout ce qui n'est pas évident ne peut donc qu'être supposé; vous voyez que de quelque manière que l'on arrive à l'irritation, on trouve toujours dans l'irritation de M. BROUSSAIS un résultat de trois suppositions, par conséquent: une conception de son esprit, un produit de son imagination, une idéalité, une hypothèse.

M. BROUSSAIS a divisé ses propositions en deux sections: la première a en tête le mot *PHYSIOLOGIE*, et l'autre le mot *PATHOLOGIE*.

La *PHYSIOLOGIE* est la science qui traite de l'homme en santé.

*La santé suppose l'exercice régulier des fonctions*, pp. 67.

On suppose les fonctions régulières quand il y a *ÉLOIGNEMENT DES CAUSES DESTRUCTIVES*, et la reproduction, et les mouvemens qui exécutent tout cela, pp. 11.

L'éloignement des causes destructive est donc la con-

dition physiologique , comme la menace de destruction , pp. 69 , est la condition pathologique. L'éloignement des causes destructives devient synonyme de *non morbide*.

Puisque M. BROUSSAIS admet en pathologie *une congestion morbide* et *une irritation morbide* , pp. 83 , en parlant physiologiquement , nous dirons ( tout au moins mentalement ) action des modificateurs NON MORBIDE , augmentation de sensibilité et contractilité NON MORBIDE , appel des fluides ou congestion NON MORBIDE , par conséquent IRRITATION avec éloignement des causes destructives ou NON MORBIDE , OU PHYSIOLOGIQUE , OU DANS L'ÉTAT DE SANTÉ.

M. BROUSSAIS confirme notre manière de raisonner , en disant : *les sympathies morbides s'opèrent de la même manière que LES SYMPATHIES DE L'ÉTAT DE SANTÉ* , pp. 85 , et il la confirme encore en disant , *L'IRRITATION offre des intermittences naturelles DANS L'ÉTAT DE SANTÉ* , pp. 217.

M. BROUSSAIS admet donc bien évidemment une *IRRITATION DANS L'ÉTAT DE SANTÉ*.

Quelque qualification , telle que non morbide ou physiologique , ou dans l'état de santé que l'on ajoute au mot IRRITATION. L'*irritation* ne change ni de nature ni d'essence , ni de caractère ; elle reste toujours une supposition , une conception de l'esprit , un produit de l'imagination , une idéalité , une hypothèse , etc.

**PATHOLOGIE.** — *La maladie résulte de l'irrégularité des fonctions* , pp. 67.

*Les fonctions sont irrégulières lorsqu'une ou plusieurs d'entr'elles s'opèrent avec trop ou trop peu d'énergie* , pp. 68.

*L'énergie d'une fonction est excessive . . . , de manière qu'un ou plusieurs des organes qui sont chargés des fonctions exagérées . . . , SOIENT MENACÉS DE DESTRUCTION* , pp. 69.



Si l'éloignement des causes destructives, pp. 11, forme le caractère essentiel physiologique, la menace de destruction, pp. 69, formera le caractère essentiel pathologique. Nous avons exprimé la première périphrase par le mot NON-MORBIDE; nous désigneront la menace de destruction par le mot MORBIDE.

*La nature de l'exaltation. . . . . C'est toujours l'augmentation des phénomènes qui attestent l'état de vie, pp. 74, sensibilité et contractilité sont donc les témoignages ou les preuves de l'état de vie, pp. 7.*

*L'exaltation de la vitalité suppose toujours une action des modifications stimulans supérieure à celle qui convient au maintien de la santé, c'est une super-stimulation ou sur-excitation, pp. 77.*

*La super-stimulation ou sur-excitation suppose toujours un appel considérable des fluides; il y a donc congestion préjudiciable à l'exercice des fonctions dans toute sur-excitation; c'est une congestion morbide, pp. 78.*

D'après ces propositions, on trouve trois séries d'idées bien distinctes avec la condition de menace de destruction ou morbides.

1.° L'action supérieure des modificateurs ou super-stimulation, avec menace de destruction ou morbide.

2.° Exaltation de la vitalité avec menace de destruction ou morbide.

3.° Appel ou attraction des fluides, ou congestion avec menace de destruction ou morbide.

Les deux premières périphrases peuvent être comprises sous l'expression super-stimulation ou sur-excitation; et en réunissant la super-stimulation ou sur-excitation avec la congestion (morbide), on forme l'irritation (morbide).

Soumettons notre raisonnement à une méthode algébrique.

Action supérieure des modificateurs, plus exaltation de la vitalité, égalent super-stimulation ou sur-excitation.

Super-stimulation ou sur-excitation , plus congestion ( morbide ) , égalent irritation ( morbide ) pp. 83.

*L'irritation* ( morbide ) de M. BROUSSAIS exprime donc à la fois et par un seul mot , 1.<sup>o</sup> l'action supérieure des modificateurs ou super-stimulation ou super-excitation ; 2.<sup>o</sup> l'exaltation de la vitalité ; 3.<sup>o</sup> l'appel ou l'attraction des fluides ou la congestion ( morbide ).

*Si L'EXALTATION DE LA VITALITÉ..... SUPPOSE TOUJOURS UNE ACTION* des modificateurs *SUPÉRIEURE* à celle qui convient au maintien de la santé , pp. 77.

L'action supérieure des modificateurs ou la super-stimulation ou la sur-excitation est de l'aveu de M. BROUSSAIS une supposition.

L'exaltation de la vitalité est également de l'aveu de M. BROUSSAIS une supposition.

Si la super-stimulation ou la *SUR-EXCITATION SUPPOSE TOUJOURS* un appel trop considérable des fluides ou la *CONGESTION* morbide , pp. 78.

L'appel des fluides ou la congestion morbide , n'est encore de l'aveu de M. BROUSSAIS qu'une supposition.

*L'irritation* ( morbide ) de M. BROUSSAIS n'est donc que l'expression et le résultat de trois suppositions bien distinctes , quoique la condition morbide soit commune à toutes.

*L'irritation* de M. BROUSSAIS ne tombe pas sous les sens du médecin , elle n'est donc pas évidente ; tout ce qui n'est pas évident ne peut être rangé que dans la classe des suppositions ; de quelque manière que l'on arrive à l'irritation , soit par induction , soit par raisonnement , on trouve toujours dans l'irritation de M. BROUSSAIS , un résultat de trois suppositions , par conséquent , une conception de l'esprit , un produit de l'imagination , une idéalité , une hypothèse.



Si M. BROUSSAIS admet une *action des modificateurs supérieure à celle qui convient au maintien de la santé*, pp. 77; l'action supérieure des modificateurs ou la sur-stimulation ou la SUR-EXCITATION est MORBIDE. Si la sur-excitation est morbide, l'EXALTATION DE LA VITALITÉ doit être également MORBIDE. Si M. BROUSSAIS admet une *congestion préjudiciable à l'exercice des fonctions*, pp. 78, ou une *congestion avec menace de destruction*, pp. 69, LA CONGESTION est MORBIDE. Or, l'irritation qui représente à la fois et par un seul mot 1.<sup>o</sup> la sur-excitation (morbide); 2.<sup>o</sup> l'exaltation de la vitalité (morbide); 3.<sup>o</sup> la congestion (morbide). L'irritation, dis-je, doit être également qualifiée de MORBIDE, ce qui est pleinement confirmé par M. BROUSSAIS, lorsqu'il dit que *la congestion morbide étant toujours compagne de la sur-excitation ou sur-irritation, il suffit de nommer cette dernière pour être entendu; on peut même, pour être plus bref, se contenter du mot IRRITATION, pourvu que l'on y attache le même sens qu'à ces deux expressions; mais il faut sous-entendre le mot MORBIDE*, pp. 83.

Quelque qualification, telle que morbide ou pathologique, ou dans l'état de maladie, que l'on ajoute au mot *IRRITATION*: l'irritation de M. BROUSSAIS ne change ni de nature, ni d'essence, ni de caractère, elle reste toujours une supposition, une conception de l'esprit, une hypothèse, etc., etc.

Nous voilà donc avec M. BROUSSAIS en possession des deux espèces ou sortes d'irritations. L'une dans l'état de santé ou physiologique ou non-morbide, pp. 7. L'autre dans l'état de maladie ou pathologique ou morbide, pp. 83. Chacune d'elles part d'un *point*; chacune d'elles s'étend dans son domaine ou de la santé ou de la maladie; ce sont les sympathies, pp. 8. De là vient que *LES SYMPATHIES MORBIDES s'opèrent de la même manière que les SYMPATHIES DANS L'ÉTAT DE SANTÉ*, pp. 85.

Chacune de ces *irritations* spéciales ne pouvant passer de l'état de santé à celui de maladie et VICE VERSA sans un intermédiaire, chacune de ces *irritations* spéciales formant deux *points* isolés distincts et séparés, ne pouvant se marier sans un lien qui puisse les unir ensemble; M. BROUSSAIS a imaginé une méthode de philosopher toute simple, il a généralisé le mot *IRRITATION* : alors *l'irritation* genre comprend les deux espèces : 1.<sup>o</sup> *l'irritation* dans l'état de santé ou physiologique ou non morbide; 2.<sup>o</sup> *l'irritation* dans l'état de maladie ou pathologique ou morbide, et c'est vraisemblablement après avoir généralisé *l'irritation* et par ce moyen avoir trouvé un intermédiaire entre l'état de santé et celui de maladie, qu'il a donné à sa médecine le nom de physiologique, ou physiologico - pathologique, ou *doctrine physiologique de l'irritation* (p. 707.) ou simplement *doctrine de l'irritation* (p. 212).

Avec *l'irritation* (genre ou en général) M. BROUSSAIS a établi un intermédiaire entre la santé et la maladie (p. 530); avec *l'irritation* (genre ou en général) il a formé un lien entre tous les phénomènes de la santé et ceux de la maladie (p. 386); avec *l'irritation* (genre ou en général) il a établi un point central sur lequel roule sa théorie (p. 780) et qui sert de base à sa pratique (p. 481).

Si j'ai démontré que *l'irritation* physiologique ou non morbide, comme *l'irritation* pathologique ou morbide, sont des suppositions, des hypothèses, etc., *l'irritation* généralisée et abstraite des deux précédentes sera bien mieux encore une conception de l'esprit, un produit de l'imagination, une supposition, une hypothèse, enfin une chimère; c'est de cette création chimérique que résultent tant de contradictions dans le livre intitulé EXAMEN DES DOCTRINES, etc. Je n'en ai relevé qu'un petit nombre; elles suffiront au lecteur pour lui faire apprécier *la doctrine de l'irritation* (p. 212) ou la doctrine de M. BROUSSAIS (p. 4).



L'irritation est commune à toutes les inflammations ( p. 338 ), pp. 483, 498. Elle est l'inflammation ( p. 549, 587 ) Elle n'est pas l'inflammation ( p. 305, 483 ). Elle est un mode d'inflammation ( p. 409 ). Elle est une qualification de l'inflammation ( p. 549 ). Elle se rapproche de l'inflammation ( p. 359 ). Elle développe l'inflammation ( p. 559, 696 ). Elle aboutit à l'inflammation ( p. 498, 676 ). Elle est dans un tissu sans inflammation ( p. 341 ).

L'irritation est commune à toutes les phlegmasies ( p. 498 ). Elle devient phlegmasie ( 452 ). Elle n'est pas la phlegmasie ( 522 ). Elle se convertit en phlegmasie ( 522 ). Elle est supposée dans la phlegmasie ( 481 ).

L'irritation est la douleur, pp. 99. Elle n'est pas la douleur ( p. 44, 277, 445, 470 ). Elle est un effet de la douleur ( p. 278 ). Elle est cause de la douleur ( p. 377 ). Elle est indiquée par la douleur ( p. 44 ).

L'irritation rougit les tuniques intestinales ( p. 650 ). Cependant elle n'est pas la rougeur, pp. 99, 650, 656. Elle est vive ( p. 508, 527, 696. ) Elle est anémique ( p. 696 ).

L'irritation a un seul siège, la membrane muqueuse intestinale ( p. 258, 263 ). Cependant elle occupe trois grandes cavités ( p. 290 ). Elle réside dans divers tissus ( p. 509 ) Elle réside dans les vaisseaux, puisqu'elle est vasculaire ( p. 283. ). Elle réside dans les nerfs, puisqu'elle est nerveuse ( p. 309 ). Elle est inégalement répartie ( p. 528 ).

L'irritation est fixe dans la membrane muqueuse intestinale ( p. 238, 263 ). Néanmoins elle se déplace ( p. 246 ). Elle se transmet ( p. 377 ). Elle parvient aux organes ( p. 506, 525 ). Elle a des sympathies, pp. 8, pp. 85. Elle se transporte aux extrémités ( p. 276 ). Elle se décharge sur la peau ( p. 449 ).

L'irritation est seule et simple ( p. 437 ). Elle est double ( p. 769 ). Elle est multiple ( p. 498 ). Elle est en plusieurs points ( p. 525, 528 ).

L'irritation est cause de l'adynamie ( p. 218, 309, 414,

545 ). Elle est le dernier terme de l'adynamie ( p. 775 ). Elle co-existe avec l'adynamie ( p. 67 ). Elle produit des efforts ( *molimen* ) ( p. 518 ).

L'irritation s'élève jusqu'à la fièvre ( p. 311 ). Elle est fébrile ( p. 428, 445, 533 ). Elle n'est pas la fièvre ( p. 445 ).

L'irritation est permanente ( p. 562 ). Elle peut être suspendue pour quelque temps ( p. 562 ). Elle est intermittente ( p. 156, 448 ; 452, 456 ).

L'irritation attire les fluides et forme congestion ( p. 234, 656 ). La congestion entretient l'irritation ( p. 67 ). L'irritation et la congestion existent ensemble , pp. 83.

L'irritation est toujours la même et ne produit pas les mêmes effets ( p. 519 ). Elle occasionne toutes les maladies ( p. 707 ). Les maladies ne sont pas toutes le résultat de l'irritation ( p. 707 ). Quoique l'irritation soit toujours la même , elle diffère dans l'hémorragie ( p. 524 ). Elle diffère dans l'inflammation ( p. 519 ).

L'irritation est évidente puisqu'elle est elle-même un phénomène ( p. 278, 386, 481, 498, 537, 580, 710 ). Elle n'est pas évidente , puisqu'il faut des signes pour la découvrir ( p. 8, 449, 481, 684 ). Elle n'est pas évidente , puisqu'elle est cachée dans l'intérieur des voies gastriques ( p. 182 ) et que *les symptômes sont ses enfans* ( p. 8, 182 ).

L'irritation est considérée comme cause ( p. 537, 588, 738, 777 ). Elle est considérée comme effet ( p. 55, 210, 278, 537, 676, 730, 758 ). Elle dépend des causes physiques ( p. 730 ). Elle dépend des causes morales ( p. 537 ).

L'irritation produit des désordres ( p. 509 ). Elle a des réactions ( p. 284 ). Elle a des lois ( p. 8, 49, 736, 807 ).

L'irritation se forme progressivement pp. 7, pp. 77, pp. 78. Elle est spontanée ( p. 90, 529 ). Elle a divers degrés ( p. 776 ). Elle peut avoir divers modes ( p. 569, 776 ) et pourtant le traitement est toujours le même ( p. 770 ).

L'irritation cesse avec la vie. Cependant on ne la dé-



couvre qu'après la mort ( p. 305 , 409 ) et dans le cadavre on n'en voit que les traces ou les résultats ( p. 292 , 404 ).

L'irritation est occasionnée par les modificateurs ( p. 723 ). Elle est détournée par les modificateurs ( p. 257 , 278 ).

L'irritation est divisible ( p. 210 , 498 , 528 ). Elle est indivisible ( p. 386 , 530 , 644 ), puisqu'elle est un point de ralliement sur lequel roule la théorie ( p. 780 , 781 ) et que ce point sert de base à la thérapeutique ( p. 781 ). C'est un intermédiaire ( p. 530 ). C'est un lien ( p. 386 , 644 ).

L'irritation est le dernier terme de l'analyse et le premier élément de la composition ( p. 525 ). Elle est primitive ( p. 158 ). Elle est secondaire, pp. 78, pp. 83, ( p. 528 ). Elle est déterminante ( p. 46 ). Elle est déterminée ( p. 528 , 676 , 730 ). Elle est générale ( p. 325 ). Elle est locale ( p. 155 ). Elle est fixe ( p. 258 ). Elle est mobile ( p. 276 ). Elle est un point de fait ( p. 125 ). Elle est une supposition ( p. 481 ). Enfin , l'irritation pré-existe ( p. 274 , 470 ). Elle existe ( p. 278 , 481 , 637 ). et elle n'existe pas ( p. 707 , 770 , 777 ).

Si j'ai démontré que l'*irritation* de M. BROUSSAIS n'est qu'une conception de son esprit , un produit de son imagination , une supposition , une hypothèse , une chimère , l'on peut dire aussi que l'*irritation* de M. BROUSSAIS est un vrai *farfadet* que l'on croit voir partout , que l'on croit rencontrer partout , que l'on poursuit toujours et que l'on ne peut jamais atteindre.



*CONSIDÉRATIONS sur la vaccine ; par M. JACQUIN , D.-M.,  
médecin du Roi, à Valence.*

UNE grande question se plaide encore aujourd'hui , non seulement en France , mais dans les principales parties de l'Europe ; il s'agit de savoir si la vaccine préserve réellement de la petite vérole. Bien que la vertu spécifique

de la vaccine contre cette cruelle maladie soit très-démontrée à présent, soit par trente années d'épreuves, de contre-épreuves, soit par toutes sortes d'expériences. Cependant quelques esprits enclins à la controverse font tous leurs efforts pour chercher à prouver le contraire parce que, disent-ils, quelques sujets ont été attaqués de la variole plus ou moins de temps après avoir été vaccinés. Qu'il me soit permis de joindre au procès quelques observations de faits pour démontrer la fausseté et le danger de cette assertion.

D'abord, si ces esprits inquiets étaient bons observateurs des phénomènes de la nature, ainsi que des symptômes qui caractérisent une maladie quelconque, ils sauraient que toutes les maladies sont susceptibles de plus ou moins d'intensité, et leurs périodes d'une plus ou moins longue durée, et que ce qu'ils appellent aujourd'hui *varioloïde*, n'est qu'un être insignifiant, un mot vide de sens, et n'est autre chose qu'une varicelle plus intense dans ses symptômes. Ces symptômes deviennent d'autant plus graves quelquefois, que les sujets sont plus âgés, plus disposés et d'une telle constitution de préférence; mais si la marche de la maladie est plus longue ou plus intense pour quelques-uns, elle ne perd rien de la nature qui la constitue, bien quelle se montre par fois différente dans ses symptômes internes ou externes; d'ailleurs elle peut se compliquer quelquefois par tout autre dérangement des fonctions normales.

Il n'y a pas deux siècles encore, que des médecins prirent les pustules de la varicelle pour une seconde petite vérole bénigne chez des sujets qui avaient essuyé cette dernière; car alors comme aujourd'hui, quelques-uns ne donnèrent le nom de varicelle qu'aux pustules légères, d'une plus courte durée et dont les symptômes n'avaient rien de dangereux, et celui de petite vérole à celles qui se montraient plus rebelles; de manière qu'à présent que



le temps et l'observation ont démontré que ce sont deux affections différentes elles ne sont plus confondues. Dans la petite vérole, l'expérience fait voir qu'elle se montre à nous sous deux degrés différens par rapport à l'intensité des symptômes qui la caractérisent en se montrant plus simple et plus bénigne dans la *variole discrète*, pendant que le contraire a lieu dans la *variole confluyente*, où elle détermine quelquefois des accidens graves et souvent mortels ; mais ce sont deux degrés d'une même maladie.

D'ailleurs, beaucoup d'observateurs s'attachent moins aux symptômes internes qu'aux pustules qui se montrent à eux sur le tissu cutané des malades, et comme les boutons de la varicelle se trouvent caractérisés par une éruption de petites pustules disséminées sur toute la surface du corps en offrant quelque analogie avec celles de la variole, elles peuvent être facilement confondues pour peu que les symptômes de la varicelle soient graves et que ses périodes se prolongent ou qu'ils se trouvent compliqués, comme on le remarque chez quelques sujets sortis de l'enfance ; mais dans ceux qui ont essuyé la petite vérole ou qui ont été vaccinés, on ne remarque que très-rarement quelques dépressions sur la peau, et jamais aucune trace de l'existence de cet exanthème. Ainsi le nom de *varioloïde* sous lequel on veut désigner un nouveau genre de pustules, n'est qu'une varicelle plus prolongée et plus intense dans ses symptômes. C'est donc à tort qu'on veut chercher à surcharger la mémoire par un être qui n'existe pas et n'a jamais existé. Quelques remarques et observations viendront à propos appuyer cette vérité.

Au mois de mars dernier, je fus envoyé dans la commune d'Étoile par M. le Préfet de ce Département (Drôme), ensuite d'une lettre du Maire de cette commune, pour y visiter vingt-deux individus âgés de dix à trente ans, de l'un et de l'autre sexe, qui venaient d'essuyer, disait-il,

les phénomènes de la petite vérole , bien qu'ils eussent été vaccinés depuis quelques années. Dans l'examen que je fis en présence du Maire de tous ces individus dont quelques-uns avaient été gravement malades les premiers jours , je vis qu'aucun n'avait succombé ni été estropié ; mais dans aucun je ne reconnus les suites ni la trace des impressions que laissent d'ordinaire les pustules de la petite vérole : tous avaient été rétablis en moins de quinze jours. Je ne vis donc dans cette maladie épidémique que les suites de la varicelle dont les symptômes avaient été plus intenses pour quelques-uns , et rien de plus que ce que j'avais déjà remarqué ailleurs dans les mêmes circonstances.

Mon petit-fils , allaité par sa mère et vacciné par moi à l'âge de dix-huit mois , n'eût qu'un bouton à chaque bras , et ces boutons suivirent leur marche naturelle. Au huitième jour des piqûres , je vaccinai d'autres enfans du fluide de ses boutons et ils eurent des pustules de même nature. Agé de cinq ans , mon petit-fils prit la varicelle avec plusieurs de ses camarades d'école ; mais aucun ne fut malade à tenir le lit. Deux ans après , je le conduisis chez le menuisier *Pillon* où trois de ses enfans qui n'avaient pas été vaccinés avaient la petite vérole à laquelle deux ont succombé , je lui fis mettre les bras nus dans le lit et sur le ventre de l'un de ces derniers , il n'en fut nullement incommodé. Deux ans après , étant à la campagne , il essuya une seconde varicelle aussi bénigne que la première et de laquelle il porta sur le nez la dépression légère de deux de ces pustules qui se sont plus prolongées que les autres. A dix ans , je lui fis trois piqûres à chaque bras avec une lancette chargée du fluide d'une des pustules varioleuses dont une jeune fille de sept ans était couverte. Les pustules qui en résultèrent trois jours après étaient devenues au sixième jour plates , inéga-



et tombèrent en desquamation dès le huitième jour , ne laissant après elles aucune trace ni impression. J'ai répété un très-grand nombre de fois cette expérience , il n'en est jamais rien résulté de plus fâcheux , et le plus souvent rien ne s'est développé.

Plusieurs fois j'ai inoculé des enfans avec le fluide de pustules de la varicelle ; chez le plus grand nombre , il y a eu rougeur dès le lendemain , ou peu de jours après des croûtes qui se sont promptement desséchées , pendant que chez d'autres il n'en est rien résulté.

Il y a quelques années , je traitai un enfant de sept à huit ans , qui avait tous les symptômes primitifs de la variole , et je lui portai d'autant plus de soins et d'attention que je l'avais vacciné quelques années auparavant. Fièvre avec délire et rêvasseries , la tête douloureuse , la peau sèche et brûlante , envies de vomir et vomissemens , épistaxis et pendiculations. Six sangsues appliquées à l'épigastre et l'usage du calomel calmèrent ces accidens , et les faibles rougeurs que j'observai dans plusieurs endroits de son corps prirent , dès le lendemain , une telle plénitude que je reconnus la varicelle par des boutons remplis d'une liqueur diaphane. Au cinquième jour de l'éruption , les pustules de la figure et de la poitrine qui s'offrirent les premières , se desséchèrent pour tomber par écailles farfuracées peu de jours après , pendant que d'autres se développaient ailleurs en suivant la même marche ; de manière que le huitième jour , sixième de l'éruption , les pustules n'existaient déjà plus. Tout fut terminé le douzième , et le quinzième l'enfant retourna à son école. Si ces symptômes se fussent prolongés encore quelques jours avec la même intensité , on n'aurait pas manqué de regarder cette varicelle comme une petite vérole.

Il y a deux ans , qu'en septembre , me trouvant à la campagne pour voir un malade , je visitai dans le village un enfant de six à sept ans , qui avait une très-belle petite

vérole confluyente ; il n'avait point été vacciné. Je profitai de cette occasion pour inoculer du fluide de ces boutons une domestique d'environ vingt-cinq ans qui avait été vaccinée dans sa jeunesse , ainsi qu'un jeune garçon de seize ans qui l'avait été à treize ans ; chez l'un et chez l'autre il n'en est résulté que des pustules éphémères.

En octobre dernier , j'inoculai de la variole un enfant de seize mois , encore à la mamelle et que j'avais vacciné dix mois auparavant , d'abord sur le bras droit par trois piqûres , et sur le gauche par autant de piqûres avec le fluide d'un écoulement qui avait lieu derrière les oreilles d'un enfant voisin , et qui portait également au front et aux tempes des croûtes laiteuses ; il n'en résulta autre chose que des pustules irrégulières qui se desséchèrent incontinent et bientôt tombèrent par écailles furfuracées. Il n'est rien arrivé de plus fâcheux chez un enfant vacciné que j'ai inoculé avec le pus d'un phlegmon en suppuration.

Dans le courant d'octobre dernier , deux demoiselles de cette ville , âgées de plus de vingt ans , qu'on assure avoir été vaccinées dans leur enfance , furent couvertes de pustules tellement semblables à celles de la variole , qu'il fut déclaré que ce ne pouvait être que cet exanthème à cause des symptômes qui furent assez intenses pendant les trois premiers jours. Cependant ces jeunes malades ont été parfaitement rétablies en moins de quinze jours , et sans qu'on puisse déclarer positivement qu'elles eussent eu la variole , puisque ni l'une ni l'autre n'en sont marquées par la trace et l'impression que laisse ordinairement la petite vérole. Nous pensons , d'après leur examen , qu'elles n'ont été affectées que de la varicelle avec des symptômes primitifs plus intenses.

Je crois , qu'en général , on donne trop facilement le nom d'éruption variolense à des pustules qui surviennent par fois chez des sujets qui ont essuyé les phéno-



mènes de la vaccine , et quesi l'on analysait d'avantage tous les phénomènes qui les accompagnent , on verrait bientôt que le développement de cette éruption n'a pas suivi , comme dans la vraie variole , ni les périodes , ni la régularité qui lui est naturelle , et que sa dessiccation a presque toujours lieu du huitième au douzième ou au quinzième jour , pour le plus tard.

En effet , la variole et la varicelle ont leurs caractères et des symptômes qui leur sont propres et particuliers ; bien que ces symptômes soient par fois graves et assez prolongés dans cette dernière pour être confondus avec ceux de l'autre , pour peu que ceux de la variole soient simples et benins , mais avec quelque attention , on voit bientôt la différence qui les sépare.

On observe aujourd'hui en France ce qui a été observé en Angleterre , où l'on a remarqué des varicelles dont le caractère et les symptômes ont été confondus par quelques médecins , comme très-analogues à ceux de la petite vérole , en faisant naître des doutes sur l'efficacité de la vaccine. Mais en France , comme en Angleterre et ailleurs , on finira par reconnaître la différence qui existe entre les symptômes propres de ces deux affections , et l'on rendra à cette précieuse découverte toute la vertu qui lui est particulière contre la plus cruelle des maladies qui affectent le genre humain.

« Il y a deux caractères surtout qui ne présentent que de légères variations , et qui forment une opposition bien marquée ; ce sont 1.<sup>o</sup> la suppuration dans la variole et l'absence de ce phénomène dans la varicelle ; 2.<sup>o</sup> les époques de la cessation de ces deux maladies , qui ont lieu , pour l'une ( la varicelle ) , au cinquième ou sixième jour de l'éruption et très-rarement plus tard , et pour l'autre , du quinzième au vingtième. Nous ne connaissons aucun exemple où cette différence dans les époques de terminaison n'ait pas été suffisamment marquée pour faire

ressortir la diversité de nature des deux exanthèmes dont il s'agit, ou en d'autres termes, de tous les faits dont nous avons connaissance, il n'en est aucun qu'on ne puisse rapporter à l'une ou à l'autre (1).

Si les pustules de la varicelle ne doivent pas être confondues avec celles de la variole, celles de ces deux maladies ont bien moins d'analogie avec celles de l'hydroa et du pemphigus avec lesquelles des auteurs estimés leur ont trouvé quelque ressemblance ; mais les pustules de ces dernières sont tout-à-fait différentes ; car dans l'hydroa ce sont des plaques plus ou moins larges et non toujours régulières, formées par une accumulation de sérosité diaphane qui a son siège plutôt sous l'épiderme que dans le tissu cutané. Le pemphigus se montre sur la peau par des vessies irrégulières pleines d'une sérosité jaunâtre, lesquelles se déchirent peu de jours après laissant la peau fort rouge, se recouvrant de croûtes qui tombent pour se renouveler. D'ailleurs les vésicules qui composent ces deux exanthèmes sont beaucoup plus volumineuses et plus transparentes que celles de la variole et de la varicelle, bien que toutes les éruptions aient quelques rapports d'analogie par leurs symptômes, mais bien plus tardifs et dangereux pour la variole.

D'après ces considérations et beaucoup d'autres qui sont à la connaissance de tout le monde et surtout des médecins observateurs, je puis avancer sans crainte d'être démenti, que la vaccine est le plus sûr spécifique qui ait existé contre la variole et que si elle ne préserve pas toujours les sujets qui doivent l'avoir deux fois, comme il est quelques rares exemples, du moins je puis assurer qu'alors la variole est infiniment bénigne dans ses symptômes, quoiqu'elle parcoure toutes les périodes qui lui

---

(1) *Pinel et Bricheteau. Dict. des sc. méd., tom. 57, pag. 30.*



sont particulières. Comme également tous les individus qui auront eu une bonne vaccine accompagnée de tous les phénomènes naturels qui la caractérisent seront préservés de la petite vérole ; mais non de la varicelle qui peut être d'autant plus intense quelquefois dans ses premiers symptômes que l'individu s'éloignera davantage de sa vaccination ; que la petite fièvre vaccinale aura été moins sensible et prolongée à cette époque et que le sujet sera de telle constitution de préférence à telle autre ; que la varicelle sera compliquée soit par toute autre fièvre, comme la vermineuse, celle de la dentition ou tel autre dérangement des fonctions naturelles, soit par une constitution atmosphérique, une épidémie régnante, etc.

La varicelle est d'autant plus susceptible d'en imposer et d'être prise pour la variole, que les pustules ressemblent à cette dernière affection, surtout dans le principe, et si le plus grand nombre de ses pustules se dessèchent dès le huitième jour, il arrive par fois que quelques-unes prennent la forme de la variole dans sa dessiccation en laissant des traces légères de leur impression. Ainsi, pour peu que les premiers symptômes de la varicelle soient graves et que ses périodes se prolongent, il est facile de se méprendre, en ayant une parfaite connaissance de la marche et des phénomènes de l'une et de l'autre de ces affections.

Ainsi, toutes les éruptions qu'on dit varioleuses, survenues chez des enfans bien vaccinés, soit chez les puissances étrangères, soit en France et à Paris, comme en province, n'ont point eu une marche régulière, puisque les observateurs déclarent avec nous que le développement des pustules n'a pas suivi, comme celles de la variole, ses périodes ordinaires, même chez ceux qui ont été gravement malades ; qu'il n'y a point eu de fièvre de suppuration ; que la dessiccation de ces pustules s'opère du huitième au douzième jour, pour le plus tard ; qu'elles

ne tombaient pas en une seule croûte , mais bien cornées, ni en laissant à la peau des impressions régulières, des traces plus ou moins prononcées comme dans la petite vérole.

Enfin, je terminerai par opposer à tous ces brillans raisonnemens, à tous ces écrits éphémères répandus dans le public contre la vaccination, la plus précieuse découverte, que la vaccine a la vertu spécifique de préserver la petite vérole d'une manière certaine, et que les pustules qu'on regarde aujourd'hui comme la variole et la varioleide chez les enfans et de grands sujets qui ont essayé la vraie vaccine, n'est autre chose que la varicelle, quelquefois plus intense dans les symptômes, comme plus prolongée dans ses périodes. Il faut donc ne point différer de propager la vaccine autant que possible pour le bien de l'humanité et de la société, en attendant que la nature, toujours occupée à rétablir le désordre dans notre économie, puisse par la suite nous préserver des effets de la variole, ainsi que le fait le virus vaccin bien employé.

---

*De la manière d'élever les enfans ;* extrait du *Traité de médecine pratique* ( pag. 782 ) du *D. Robert Thomas ;* traduit de l'anglais, par P.-M. Roux.

L'ENFANT, pendant les premiers mois de sa vie, doit être nourri du lait de sa mère, pourvu que celle-ci jouisse d'une bonne santé; que ses mamelles soient bien formées et qu'elle n'ait aucun vice notable constitutionnel. Cette nourriture est préférable à toute autre et même au lait d'une autre femme.

Durant l'allaitement, la nourriture de l'enfant sera réglée de manière qu'elle ne trouble point les fonctions de l'estomac, tant par sa qualité que par sa quantité. Les alimens préparés par l'art seront clairs, liquides et re-



nouvelés tous les jours, et il convient d'en donner souvent, mais peu à la fois et à des intervalles convenables. N'allez donc pas imiter la plupart des bonnes qui toutes les fois que les enfans confiés à leurs soins, s'éveillent ou pleurent, les suffoquent en les gorgeant.

Servez-vous, au lieu d'une cuillerée pour introduire les substances alimentaires, d'une bouteille couverte de parchemin perforé, moyen qui, imitant la mamelle, excitera l'enfant à teter et à ne prendre qu'une quantité modérée de nourriture, c'est-à-dire, qu'autant qu'il en aura besoin.

D'abord, on ajoutera à l'usage du lait de la mère celui d'un peu de lait de vache, mêlé avec de l'eau chauffée à la même température que celle du lait maternel, et avec addition d'un peu de sucre. On en donnera de temps en temps à l'enfant. On peut remplacer ce lait par du gruau fait avec l'orge perlé ou du riz, mêlé avec un tiers de lait de vache, et auquel on peut également substituer une légère crème de pain et du lait; mais l'une et l'autre doivent être passées à travers un linge fin ou tamis de soie pour être sûr qu'il n'y a point de grumeaux.

A l'âge de cinq ou six mois, la nourriture doit être plus consistante et telle que les bouillons de poulet, de mouton ou de bœuf, légers et dégraissés.

Au huitième mois, il sera permis de donner une légère quantité de nourriture animale, surtout si la nature en montre la nécessité par une dentition avancée. Cette nourriture, qu'elle soit chaude ou froide, rôtie ou bouillie, doit être bien cuite et il faut éviter les potages reheuffés qui se digèrent moins bien.

Si la dentition commence de bonne heure et qu'elle ne soit pas pénible, l'enfant peut être sevré à l'âge de neuf mois. Mais si elle est tardive, orageuse, suivie d'irritation, il continuera de teter un an pourvu que la santé de la mère le permette ou que celle-ci ne soit pas enceinte.

Après avoir été sevré, l'enfant mangera une fois par jour de la viande légère, quelle quelle soit, mais jamais en ragoût, et avec une quantité modérée de végétaux, consistant principalement en farineux, tels que les fleurs de farine, de riz, sagon, etc.

Par une idée singulièrement erronée, beaucoup de personnes donnent deux ou trois fois par jour une nourriture animale aux enfans débiles, croyant de les fortifier de cette manière.

La meilleure boisson pour les enfans est l'eau pure.

Quant à la manière de les vêtir, il ne les faut couvrir que du nécessaire pour les tenir chauds, et faire attention qu'ils ne soient ni serrés, ni gênés. Il convient de les changer souvent, lorsqu'ils sont mouillés. Le linge sale n'échauffe et n'écorche pas seulement leur peau, mais leur donne aussi une odeur désagréable et peut produire des maladies cutanées, sinon de la vermine, tandis que la propreté, de légères frictions faites, matin et soir, avec la main sur tout le corps, des ablutions d'eau chaude et même froide, tendent beaucoup à consolider la santé des enfans et leur procurent une douce transpiration.

Le noarrisson étant lavé et bien essuyé, la garde ou la nourrice saupoudrera avec un peu de poudre d'amidon, et en se servant pour cela d'une houppe, les légères rougeurs qu'elle aurait apperçues sur la peau. Si les rougeurs étaient considérables, comme on en observe quelquefois à l'époque de la dentition, particulièrement chez les enfans gras, et par la chaleur et l'âcreté de l'urine, il faut recourir à des ablutions d'un mélange de deux tiers d'eau et d'un tiers d'esprit-de-vin rectifié, avant de saupoudrer les rougeurs comme il vient d'être dit, et on n'oubliera pas de ne jamais employer de repercussifs contre les éruptions cutanées qui se développeraient durant le travail de la dentition.



On doit amuser l'enfant et ne pas le laisser beaucoup dormir pendant le jour , afin qu'il dorme mieux la nuit , et quand il sera couché , on aura soin de ne pas lui couvrir entièrement la figure , soit par un cerceau ou par un rideau , afin que sa respiration soit libre et facile.

On l'accoutumera de bonne heure au grand air ; car la vigueur du corps fait celle de l'esprit , et comme il est encore incapable de se livrer par lui-même à aucun exercice , la nourrice s'attachera à le faire sauter de temps en temps dans ses bras.

La saison le permettant , on le baignera souvent dans l'eau froide et ces bains ne contribueront pas peu à le rendre fort et vigoureux.

Enfin , il convient que l'appartement de la nourrice soit spacieux , tenu extrêmement propre , sans odeur , et que l'air en soit souvent renouvelé.



---

## TROISIÈME PARTIE.

---

### LITTÉRATURE MÉDICALE, NOUVELLES SCIENTIFIQUES MÉLANGES, ETC.

---

#### I.<sup>o</sup> ANALYSE D'OUVRAGES IMPRIMÉS.

---

*LEÇONS sur les épidémies et l'hygiène publique, faites à la Faculté de médecine de Strasbourg, par Fr.-Emm. FODÉRÉ, professeur à cette Faculté (tom. 2, in-8° de 565 pages; tom. 3, de 518 pag. et tom. 4 de 518 pag. Paris et Strashourg, 1823 et 1824).*

(Deuxième article.)

Nous avons dû, comme journaliste, annoncer avec empressement le premier volume des leçons du professeur de Strasbourg et recommander alors, par anticipation, l'ouvrage en entier. Depuis notre annonce, faite en avril 1823, nous avons acquis la certitude que nous n'avions point fait de dupes par nos éloges et que nous n'avions pas trop dit, en écrivant que cet ouvrage méritait d'occuper une place distinguée dans la bibliothèque du savant, et, comme les ouvrages d'*Hippocrate* et ceux des médecins célèbres qui ont marché sur les traces de ce grand homme, d'être sans cesse sous les yeux du jeune praticien. On ne nous fera donc pas un crime d'avoir tant tardé de rendre compte des trois volumes subséquens, quand surtout nous étions bien convaincus que le nombre des souscripteurs n'avait pas besoin d'un nouvel article de notre part, pour devenir considérable. Cependant, nous



avons senti , alors que nous avons eu l'idée de cesser la publication de notre recueil , que ce serait manquer à nos abonnés si , avant de les saluer , nous ne leur donnions pas au moins un précis analytique des volumes qui complètent les leçons sur les épidémies et l'hygiène publique du professeur *Fodéré*. Commençons par le 2.<sup>e</sup> volume , et avec l'auteur , par la suite de la troisième section dont le 1.<sup>er</sup> ordre relatif aux épidémies par le fait des alimens et des boissons est divisé en plusieurs chapitres.

Le chapitre 3.<sup>e</sup> , car nous avons dit un mot des deux précédens , dans notre premier article , comprend deux espèces , savoir : la *raphanie* et l'*ergotisme*.

La *raphanie* est une maladie caractérisée par la contraction spasmodique des membres , agitation convulsive , douleur périodique ou anormale , sensation de fourmillement sous la peau ; souvent boulimie ou faim canine ; quelquefois rougeur et chaleur érysipélateuses avec phlyctènes ; et même fièvre ataxique ou nerveuse. L'auteur a consulté tous les bons écrivains qui ont traité de cette maladie et l'écrit des médecins de Marbourg lui paraît encore ce qui a été publié de plus satisfaisant. L'altération des blés a été reconnue pour la cause principale de la raphanie , et bien que *Linnée* n'ait fait dépendre cette affection que du *raphanistrum* , on n'ignore pas maintenant que plusieurs autres plantes qui croissent parmi les céréales , telles que le *brome multiflore* , l'*agrostème* , l'*ivraie* sont plus vénéneuses encore que le *raphanistrum*. On peut placer ces causes de maladies au nombre des poisons narcotico-acres et considérer les épidémies qui en émanent comme des empoisonnemens en grand. La raphanie a rarement une terminaison heureuse , surtout quand elle est très-aiguë. On a observé que ceux qui avaient une fièvre vive se rétablissaient plus promptement au moyen de sueurs abondantes et générales ou d'une éruption cutanée. On pourrait faire dans la raphanie une médecine *à priori* ,

comme dans l'empoisonnement, si l'on était appelé à temps. Les médecins de Marbourg proposèrent d'évacuer la matière vénéneuse et de fortifier le genre nerveux.

La saignée n'a pas été beaucoup utilisée ; elle a réussi dans certains cas et a été nuisible dans d'autres. M. *Fodéré* pense que souvent les sangsues à l'épigastre pourront être d'autant plus utiles, que la cause morbifique a débuté par une vive irritation à l'estomac, et il convient qu'avec quelques restrictions et additions la pratique de *Taube* serait celle qu'il suivrait dans une maladie semblable. Il raisonne enfin de manière à faire croire que loin d'être exclusif, il puiserait les moyens curatifs dans différentes méthodes de traitement, suivant les indications convenables. Heureux donc les malades qui seraient confiés à ses soins !

*Ergotisme.* M. *Fodéré* témoigne sa surprise de ce que l'on a confondu cette maladie avec la raphanie dont elle diffère si évidemment, puisqu'elle n'est point caractérisée par de mouvemens convulsifs ; il rappelle les nombreuses épidémies d'ergotisme qui ont régné à diverses époques et après avoir dit que l'usage du pain fait avec le seigle ergoté en a été surtout cause, il fait remarquer que ce poison semble contenir plus de principes narcotiques que de principes âcres, puisqu'il ne produit pas les mêmes phénomènes d'irritation que dans la raphanie. Le traitement de l'ergotisme est encore très-vague et bien difficile à déterminer. Il doit être le même que dans la raphanie, si l'on est appelé à temps ; il faut se hâter d'expulser, par le vomitif et les minoratifs, les causes délétères et prévenir la gangrène : on donnera quelques cuillerées d'un vin généreux, de bons bouillons, on évitera l'humidité de l'air et des habitations. La saignée qui a été préconisée ne doit être pratiquée qu'avec infiniment de réserve. Il faut plutôt suivre l'exemple de M. *François* qui a eu recours à l'opium et à un régime alimentaire tonique et analeptique. Enfin,



il est inutile et même nuisible de recourir à l'amputation des membres gangrenés , car la nature se suffit toujours seule pour s'en débarrasser et c'est alors que commence la convalescence.

M. Fodéré traite ensuite la question de savoir si des épidémies de *mal des ardens*, *feu sacré*, *feu St.-Antoine* qui ont ravagé depuis le 10<sup>e</sup> siècle l'Isle-de-France, la Lorraine, le Dauphiné, etc., n'ont pas eu pour causes celles qui ont fait le sujet de ce chapitre, et il répond affirmativement.

CHAP. IV. 5.<sup>e</sup> *Espèce. Diarrhée épidémique.* Définir la diarrhée, faire sentir que la division de cette affection en un très-grand nombre d'espèces est peu rationnelle; réduire toutes ces espèces à celles-ci : *saburrale*, *vermineuse*, *bilieuse*, *séreuse* et *muqueuse*; donner les signes et les prodromes généraux de la diarrhée; passer ensuite en revue les espèces qu'il en a admises; exposer leur étiologie et faire sentir que les causes sont si multipliées que l'on ne saurait prétendre à un traitement qui convienne à toutes les espèces, qu'il en est qui réclament les délayans, les adoucissans, les narcotiques; d'autres que l'on guérit avec les toniques et les analeptiques; d'autres auxquelles il faut opposer les évacuans, les sudorifiques; qu'il en est même que l'on combat avantageusement par les drastiques, etc., insister sur un régime convenable, tel est le canevas de ce chapitre.

CHAP. V. 6.<sup>e</sup> et 7.<sup>e</sup> *Espèces. Dyssenterie et fièvre dysentérique.* Ici l'auteur s'attache 1.<sup>o</sup> à l'examen des symptômes, de la marche, de la durée de la dyssenterie qu'il distingue bien de la diarrhée et qu'il regarde toujours comme une maladie inflammatoire plus ou moins intense; 2.<sup>o</sup> à la description de la fièvre dysentérique, des causes de cette fièvre et de la dyssenterie; 3.<sup>o</sup> à la solution de la question sur la contagion de la dyssenterie, et il soutient qu'elle est contagieuse; 4.<sup>o</sup> à résoudre d'autres questions

non moins importantes , celles de déterminer le siège , la nature et la cause prochaine de cette maladie , car c'est d'après la connaissance de ces points essentiels que le traitement doit être tracé et c'est ce que M. Fodéré explique avec le talent d'un profond observateur et d'un bon écrivain. Il dit donc que le traitement de la dyssenterie doit varier selon les degrés et les complications. Quant au pronostic de cette affection , il est plus ou moins fâcheux suivant la condition des personnes , la nature de l'épidémie , la saison et la durée du mal. L'auteur ayant admis la contagion de la dyssenterie ne termine pas sans indiquer des mesures de préservation.

CHAP. VI. 8.<sup>e</sup> et 9.<sup>e</sup> *Espèces. Scorbut et affections scorbutiques.* Nous ne suivrons pas l'auteur dans les longs mais intéressans détails auxquels il s'est livré dans ce chapitre. Il nous suffit de dire qu'il a su puiser à d'excellentes sources et que les idées qui lui sont propres ne cadrent pas mal avec celles des illustres médecins dont il a invoqué l'autorité. Il définit le scorbut ; *un état où les liquides sont altérés dans leur composition normale, et où les solides sont frappés de stupeur, ont perdu leur cohésion et leur faculté contractile.* Il s'élève contre la division qui a été faite de cette affection en plusieurs espèces, vu qu'il lui a paru que c'était partout le même mal. Il pense que la contagion du scorbut, surtout des ulcères scorbutiques, est incontestable ; qu'on ne saurait le guérir par un spécifique ; qu'il faut lui opposer suivant les individus ou des remèdes rafraîchissans et peu stimulans , ou des anti-scorbutiques âcres et échauffans ; que le régime fait la plus grande partie du traitement, etc. , etc.

LA 4.<sup>e</sup> SECTION est consacrée à l'étude des épidémies par miasmes ou effluves, ce qui constitue le 2.<sup>e</sup> ordre et il y est traité des 1.<sup>re</sup>, 2.<sup>e</sup>, 3.<sup>e</sup> et 4.<sup>e</sup> espèces , sous le titre général de *fièvres intermittentes simples, par miasmes ou sans miasmes, fièvres masquées et névroses*



*périodiques.* M. Fodéré décrit successivement, toujours avec beaucoup de talent, 1.<sup>o</sup> les *fièvres d'accès*, avec un *intervalle régulier*, sans complication, et il démontre que de toutes leurs causes, ce sont particulièrement les exhalaisons des marais qui sont regardées le plus généralement comme causes déterminantes. Cependant il penche à croire qu'il pourrait y avoir quelque chose de contagieux dans les fièvres d'accès, alors que plusieurs individus qui en seraient atteints seraient réunis dans un même lieu.

*Fièvres sans miasmes.* L'auteur décrit leur étiologie et dit qu'il est plus que probable que leurs causes, quelles qu'elles soient, ont pareillement agi de prime abord sur le système nerveux; mais que ce système peut être affecté par sympathie, c'est-à-dire, par des causes qui ont d'abord agi sur d'autres organes. Ainsi, nous avons des fièvres d'accès inflammatoires, catarrhales, pituiteuses, etc., etc., qu'il faut savoir bien discerner pour faire une juste application des moyens curatifs à leur opposer.

*Fièvres masquées.* Ce sont celles que l'on ne reconnaît pas aux signes ordinaires. M. Fodéré en cite plusieurs exemples qui ne déposent pas en faveur des anti-phlogistiques; il passe ensuite au pronostic des fièvres intermittentes qu'il considère et d'après la saison dans laquelle elles règnent, et d'après leur type et leur marche; il veut avec raison que les remèdes que l'expérience a proclamé comme de bons fébrifuges, ne soient employés qu'après que le jugement en a assigné l'à-propos, les cas où ils sont utiles, et ceux où il convient de les mêler ou de les substituer les uns aux autres. Il indique les mesures à prendre dans la convalescence, et dans le nettoiemnt des canaux et des marais pour prévenir la maladie. Il termine par quelques considérations sur les névroses périodiques.

Les chapitres 2 et 3 du second ordre roulent d'abord

sur les *fièvres subintrantes* et les *fièvres d'une nature insidieuse*, puis sur les *fièvres rémittentes*, et spécialement sur *celles des pays chauds*. Nous regrettons que le plan de notre recueil ne nous permette pas d'analyser tout ce qui est dit ici avec le même degré d'intérêt que dans les chapitres précédens. Observons seulement que ces fièvres peuvent, suivant M. Fodéré, devenir contagieuses; qu'il faut opposer aux pernicieuses non seulement le quinquina, mais encore les cordiaux, le vin, le camphre, le laudanum. Il fait voir ensuite l'analogie et la différence qui existent entre les fièvres rémittentes et la fièvre jaune.

LA 5.<sup>e</sup> SECTION, qui renferme les maladies par le fait seul des variations de la température, de l'état sec ou humide de l'air, est surtout fort bien traitée. Les trois premières espèces sont les *fièvres inflammatoires* ou *synoque*, *fièvre ardente* et *inflammation des différens organes*. Le siège général de l'inflammation est dans le sang. Nous avons lu avec le plus grand plaisir la description de la péripneumonie, de la pleurésie et de la pleurodynie. Mais au sujet des 4.<sup>e</sup> et 5.<sup>e</sup> espèces (*fièvre bilieuse et ardente bilieuse*) l'auteur ne devait-il pas consulter l'ouvrage de M. Méli sur les fièvres bilieuses, ouvrage dont il a été rendu compte dans notre recueil? Nous ne voulons pas dire que M. Fodéré n'a point montré ici cette érudition qu'on lui a reconnu depuis long-temps. Mais l'ouvrage de M. Méli renferme quelques idées neuves dont il aurait pu tirer parti. Il faut dire cependant à la louange de M. Fodéré qu'il indique le traitement le plus rationnel: les antiphlogistiques et les sédatifs, surtout dans la 1.<sup>re</sup> période.

Le *cholera-morbus d'Europe et des Indes*, et les *diverses espèces de coliques* sont examinés dans le chapitre 3 (6.<sup>e</sup>, 7.<sup>e</sup> et 8.<sup>e</sup> espèces). Les 9.<sup>e</sup> et 10.<sup>e</sup> espèces, *fièvre et affections catharrales simples* sont décrites dans le 4.<sup>e</sup> chapitre, et le 5.<sup>e</sup> chapitre est pour les 11.<sup>e</sup> et 12.<sup>e</sup> espèces, c'est-à-dire,



pour la fièvre dite *muqueuse*, *pituiteuse*, *mésentérique*, etc., simple et compliquée. Enfin, les *rhumes*, le *catharre pulmonaire* et la *phthysie catarrhale* sont développés dans le chapitre 6, sans doute l'un des plus intéressans, surtout quant à la phthysie, où M. Fodéré a tracé des considérations hygiéniques qui, pour n'avoir pas un rapport très-direct avec cette cruelle maladie, ne figurent pas moins bien dans ce dernier chapitre.

Le tome troisième contient deux sections : la 6.<sup>e</sup> et une partie de la 7.<sup>e</sup>. Celle-là concerne le quatrième ordre qui, sous ce titre général : *des maladies par le fait de l'air transportant des miasmes délétères*, est divisé en huit chapitres dans l'ordre qui suit.

CHAP. 1.<sup>er</sup> *De l'ophthalmie épidémique*. On voit clairement que l'air humide et miasmatique, c'est-à-dire, chargé de molécules irritantes, est capable de produire l'ophthalmie. Cependant, elle peut être occasionnée par une chaleur sèche, un froid sec, des nuages de sable ou de poussière, une trop vive lumière, l'abus des liqueurs alcooliques, les fréquentes indigestions, les vices vénériens, scorbutiques, etc., etc. M. Fodéré parle 1.<sup>o</sup> de l'ophthalmie d'Égypte, qui lui paraît s'être naturalisée dans plusieurs coins de l'Europe et dont par conséquent il admet la transmission, par contagion; 2.<sup>o</sup> d'une ophthalmie épidémique manifestée dans des vaisseaux négriers et dont les causes étaient l'air chaud et humide des Tropiques, le mauvais air, l'encombrement des nègres.

CHAP. II. *De la toux convulsive ou de la coqueluche*. L'auteur la regarde comme une maladie de nature nerveuse; il s'élève conséquemment contre ceux qui l'ont confondue avec la bronchite et ne voient jamais dans elle qu'une phlegmasie. Le caractère périodique de la coqueluche, les succès des vomitifs, de l'opium, du quinquina, etc., démontrent qu'elle n'est pas toujours une inflammation.

CHAP. III. *De l'angine polypeuse ou du croup.* Il en est de même de cette affection dont l'inflammation, suivant M. Fodéré, ne saurait être la cause prochaine primitive, bien que cette cause paraisse évidente et que la saignée locale soit presque toujours nécessaire. Toutefois, notre estimable auteur soutient qu'on a sauvé bien moins d'individus par ce moyen, que par les vomitifs, les purgatifs, le quinquina et les sédatifs; puis, il aborde la question de la contagion de la coqueluche et du croup et conclut pour l'affirmative.

CHAP. IV. *De l'angine dite gangréneuse épidémique.* Le nom de gangréneuse ne convient pas toujours à cette angine, vu qu'elle est le plus souvent aphteuse. Cette maladie est surtout occasionnée par un air froid et humide, chargé de miasmes et, d'après l'auteur, elle se transmet par contagion. Ces propositions sont étayées de l'expérience qui a appris encore que cette angine est avantageusement combattue tantôt par les anti-phlogistiques, tantôt par un traitement tonique.

CHAP. V. *Des fausses pleurésies et péripneumonies épidémiques.* On leur oppose avec succès les vomitifs. Néanmoins, il faudrait bien se garder d'exclure de leur traitement la saignée et les toniques. L'auteur fait voir le tort que l'on a eu, fondé sur l'utilité de l'émétique dans les fausses péripneumonies, de l'employer, à haute dose, dans les péripneumonies vraies, en éloignant de ce traitement la saignée, méthode qui n'a pas été peu pernicieuse.

CHAP. VI. *De la suette et des miliaires épidémiques.* Parlant d'abord, quant à l'origine des épidémiques de suette, de la suette ou éphémère britannique du commencement du 14.<sup>e</sup> siècle, l'auteur démontre que cette affection a toujours plus ou moins régné en Picardie, et que sa cause est miasmatique. Il parle ensuite de l'exanthème miliaire, comme d'un exanthème qui suit toujours



les succès dont il est rarement indépendant, qui quelquefois est essentiel, mais le plus souvent symptomatique et provoqué par une médication échauffante.

CHAP. VII. *Des fièvres épidémiques des femmes en couche.* L'auteur définit la fièvre puerpérale simple, *un état éminemment nerveux, un spasme abdominal, durant lequel les fonctions sont interverties, et où les phénomènes secondaires à l'accouchement savoir, l'ascension des humeurs blanches vers les mamelles et l'écoulement des lochies, cessent ou se font mal.* Il décrit avec soin les fièvres puerpérales compliquées et fait voir qu'elles ont souvent régné épidémiquement avec indices de contagion, et qu'elles ont été très-meurtrières; que cette maladie mérite de fixer l'attention des médecins plus que ne le pensent ceux qui ne la regardent que comme une phlegmasie du péritoine.

CHAP. VIII. *De l'érysipèle et des fièvres érysipélateuses.*

On apprend dans ce chapitre que si l'érysipèle n'est quelquefois qu'un accident local, d'autres fois, et c'est dans certaines espèces d'érysipèles épidémiques, cet exanthème est précédé de la fièvre, deux, trois à quatre jours auparavant, de sorte qu'il est alors, à ne pas en douter, le résultat d'une lésion générale de l'organisme.

LA 7.<sup>e</sup> SECTION, 5.<sup>e</sup> Ordre, est relative aux épidémies *par infection* et présente quatre chapitres dont le 1.<sup>er</sup> a été destiné à l'histoire *de la fièvre putride vraie et de la fausse.* M. Fodéré déclare ici entendre par *maladies par infection*, celles qui naissent d'un foyer particulier tout près de produire son effet, dont les émanations sont presque toujours sensibles et occasionent des sensations désagréables et (pourrait-on dire) qui sont toujours le résultat des décompositions animales formant la classe des *poisons septiques.* Telle est la fièvre putride, dont on trouve plusieurs exemples dans ce chapitre et que l'auteur a fort

bien démontrée , en signalant les moyens curatifs qu'il convient le plus d'employer pour la guérir.

CHAP. II. *De la fièvre pétéchiale épidémique.* Elle appartient , comme les miliaires , à certaines localités , et a paru à l'auteur dépendre , jusqu'à un certain point de l'infection. La description qu'il en fait est excellente et donne en partie la mesure de la candeur avec laquelle il raconte ce qu'il a vu. En effet , bien que la fièvre pétéchiale ait été regardée comme contagieuse par plusieurs auteurs , et que M. Fodéré soit assez partisan des contagions ( on a pu en juger par ce que nous venons de retracer concernant diverses épidémies ). Cependant , il avoue n'avoir jamais vu personne , atteint de la fièvre pétéchiale , communiquer leur maladie , et s'être convaincu que ceux qui l'ont gagnée , l'ont fait parce qu'ils se sont trouvés susceptibles de l'action des causes communes au milieu desquelles ils étaient tous plongés. Il est vrai de dire , toutefois , que M. Fodéré ne nie point la possibilité de la contagion de cette fièvre dans certaines circonstances.

CHAP. III. *De la pustule maligne , des charbon et anthrax et de la pourriture d'hôpital.* L'auteur s'attache à démontrer que la pourriture d'hôpital émane de l'infection et devient ensuite contagieuse. Il avoue , quant à la cause de la pustule , du charbon et de l'anthrax , qu'elle est obscure et qu'il n'a pu émettre à cet égard que des probabilités , de sorte que l'on serait en droit de demander pourquoi il a placé ces affections dans le 5.<sup>e</sup> ordre. Mais il vient au-devant de la question en observant qu'il n'a pas cru devoir les séparer de la pustule maligne , parce que , comme elle , elles paraissent résulter d'un ferment septique qui agit avec promptitude , et parce que ces quatre maladies admettent un même traitement curatif et préservatif.

CHAP. IV. *De la fièvre jaune considérée en Amérique.* Ce chapitre , qui termine la 7.<sup>e</sup> section , commence le tome 4.<sup>e</sup> et dernier et mériterait une longue analyse , vu



l'importance du sujet , s'il nous était possible , bien que nous ayons toujours vu sans prévention , de partager l'opinion de l'auteur , sur la nature de la fièvre jaune. Il redit ici ce que nous avons fait connaître dans notre 1.<sup>er</sup> article ; que cette fièvre , née de l'infection , est susceptible de prendre un caractère contagieux. Mais nous sommes sûrs que M. Fodéré , avec la franchise que nous lui connaissons , le jugement , le bon esprit qu'il possède , reviendra de sa manière de voir lorsque toutes les pièces du grand procès lui seront connues.

La 8.<sup>e</sup> et dernière section , ordre VI , a pour but l'étude *des épidémies par contagion* , et elles sont passées successivement en revue dans huit chapitres. Le premier traite du *typhus d'Europe simple et compliqué* avec la fièvre putride , et les fièvres muqueuses. L'auteur s'attache à démontrer que cette maladie , comme toutes celles de l'ordre qui nous occupe , tire son origine de corps vivans malades qui propagent leur même état , soit par des élémens vivans eux-mêmes , ou de toute autre manière. De sorte que le typhus est sans contredit éminemment contagieux , et il faut bien que M. Fodéré soit sûr de ce qu'il avance pour soutenir cette opinion , puisqu'il appelle absurde et ridicule l'opinion contraire soutenue , d'ailleurs , par des médecins éclairés et recommandables.

CHAP. II. *Du typhus oriental ou de la peste*. Il n'est pas de sujet plus digne de fixer l'attention du médecin , du magistrat , que la connaissance de ce fléau et des moyens de s'en préserver. Les ravages étonnans qu'il a causés si souvent , alors que l'on ne lui opposait presque pas de barrières , indiquent assez combien il faut se mettre en garde contre ses atteintes et , certes , si nous avons toujours écrit en faveur de la non-contagion de la fièvre jaune , parce que tout nous y invitait , nous sommes loin de partager la même opinion quant à la nature de la peste , ou du moins nous suspendrons notre jugement sur

ce point , jusqu'à ce que l'on parvienne à détruire la validité des faits si nombreux et si concluans sur lesquels les contagionistes s'étaient. S'il faut en croire M. *Fodéré*, les cadavres même conservent la faculté de transmettre la contagion. Aussi, après avoir décrit cette terrible affection, d'après les meilleurs auteurs, indique-t-il les mesures hygiéniques qu'elle réclame.

CHAP. III. *Du typhus d'Amérique ou de la fièvre jaune en Europe.* Nous avons vu l'auteur parler de cette fièvre dans l'ordre des maladies produites par l'infection ; il la considère ici comme le produit de la contagion. Que penser de cette manière de voir ? On a dit assez pour la combattre, sans qu'il parut possible de rien répliquer et pourtant de nouvelles objections ont été faites. En voici une, par exemple , qui ne nous a pas peu surpris. M. *Fodéré*, à qui l'on a appris que le mistral, vent (nord nord-ouest) très-violent, éloignait tous les miasmes de Marseille, soutient que le port de cette ville qui est malsain et qui, par cela même, est un foyer d'infection, est entièrement à l'abri du *mistral*. Mais est-il un seul coin de la ville qui ne ressente plus ou moins l'influence de ce vent lorsqu'il souffle ? Et le port, qui présente une large surface à découvert, est-il bien calme dans le temps où règne ce vent du nord ? Ne suffit-il pas alors de le traverser ce port, ou bien de se rendre de la rue Beauvau au quai des Augustins, pour ressentir la bourrasque, sans que l'odorat soit frappé d'aucune émanation, etc. ?

CHAP. IV. *De la petite vérole et de la variolette.* L'histoire de ces deux maladies mérite d'autant plus d'être bien connue, qu'on ne les a que trop confondues, au point de douter souvent de l'entière propriété prophylactique de la vaccine, lorsque la variolette s'est développée chez tel ou tel sujet vacciné. Aussi l'auteur s'est-il attaché à tracer cette histoire, et a-t-il rempli supérieurement sa tâche.

CHAP. V. *De la vaccine, et de la manière de la pratiquer*



*pour qu'elle soit préservative.* L'auteur donne les moyens de distinguer la vraie de la fausse vaccine ; il fait cette remarque que pour qu'elle soit préservative, la vaccine doit produire des symptômes généraux qui indiquent qu'elle est devenue constitutionnelle, et il rappelle le procédé du docteur Bryce, pour atteindre ce but, procédé qui consiste à n'opérer d'abord que sur un bras, ensuite sur l'autre : le cinquième jour de la vaccination, si l'état est devenu constitutionnel, *les vésicules de l'un et de l'autre bras atteindront leur maturité et se dessècheront en même-temps.*

CHAP. VI et VII. *De la rougeole bénigne et de la rougeole compliquée, de la scarlatine bénigne et de la scarlatine compliquée.* Dans ces deux chapitres, M. Fodéré s'est proposé d'apprendre que ces maladies, qui sont générales, ont un caractère inflammatoire et se jugent par des crises. Il croit que la rougeole peut se montrer sporadiquement, mais que c'est presque toujours d'une manière epidémico-contagieuse. Il regarde la scarlatine comme étant pareillement contagieuse ; il dit que les dangers de l'une et de l'autre maladie mériteraient bien qu'on leur trouvât des préservatifs, et parle de quelques essais faits à cet égard.

Enfin dans le CHAP. 8, *de la syphilis épidémique*, M. Fodéré a traité ce sujet avec concision : il parle d'abord des atteintes que ce mal porte à la population ; il donne une notice de plusieurs épidémies de cette nature, présente un sommaire des affections et des symptômes qui sont vraiment syphilitiques, examine l'origine de nouveau mise en question de cette maladie, et ce qui, de la part des magistrats et des médecins, en a si fort favorisé la propagation, reprend l'examen de la question de savoir si la blennorrhée et les chancres sont toujours syphilitiques, où s'ils ne le sont pas, expose le danger et le vague des opinions sur l'inutilité du mercure dans cette maladie et met en garde sur certaines méthodes du traitement.

du traitement mercuriel lui-même, qui rendent la guérison incertaine ; enfin , il propose les vues prophylactiques dont on ne devrait pas se départir pour restreindre la propagation d'une si honteuse et si cruelle maladie.

Après cette courte analyse , il ne nous resterait plus qu'à jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de l'ouvrage , pour en dire du bien ou pour en faire la critique. Mais nous nous sommes assez expliqué à cet égard , au début de cet article et dans l'article précédent , pour n'avoir plus qu'un mot à ajouter : nous comparons les leçons sur les épidémies et l'hygiène publique de M. Fodéré à ces plats substantiels , qui , s'ils ne sont pas très-déliçats , abondent du moins en matières nutritives , tandis que certains ragoûts n'excitent l'appétit que par les agens ou pour mieux dire les poisons qu'ils recèlent , outre qu'ils ne servent guères d'aliment. En effet , ces leçons ne sont peut-être pas des plus fleuries , mais combien n'apprennent-elles pas ! et sans doute nous est-il impossible de les regarder comme parfaites , puisque rien de ce qui sort de la main des hommes ne saurait l'être et que nous ne pouvons pas les goûter toutes. Mais elles n'annoncent pas moins le médecin laborieux , savant et profond observateur , surtout alors qu'il s'agit des maladies qu'il a lui-même observées.

P.-M. Roux.



*ORNITHOLOGIE PROVENÇALE, etc. ; par Polydore Roux, Conservateur du cabinet d'histoire naturelle ( 8.<sup>e</sup> et 9.<sup>e</sup> livraisons , in-4.<sup>o</sup> de 8 pages et ayant 8 planches chacune , Marseille 1825 ).*

Si l'ornithologie provençale n'était point indispensable au médecin , au pharmacien , au naturaliste , etc. ; si elle ne réunissait pas pour les habitans de la Provence , surtout , une masse de détails d'autant plus précieux qu'ils

T. X. Oct., Nov. et Déc. 1825.

32



sont aussi utiles qu'agréables, nous serions moins empressés d'en signaler les livraisons. Nous attendrions que l'ouvrage fût terminé avant d'en rendre compte, afin de ne point hasarder nos éloges, mais il est assez évident que nous ne saurions jamais nous compromettre en disant du bien par anticipation de l'ornithologie de notre savant compatriote, parce qu'il est très-sûr que cet ouvrage ne saurait, vu son importance, jamais être condamné à passer brusquement, comme tant d'autres productions, du typographe à l'épicière.

L'auteur continue la description du Busard de marais qu'il n'avait point terminée; il décrit ensuite le Busard harpaye, *Circus rufus*; le Busard soubuse, *Circus gallinarius*; le Busard de Montagu, *Circus montagui*; il examine ensuite le genre Buse, *Buteo*; la Buse à poitrine barrée, *Falco fasciatus*; la Buse changeante, *Buteo mutans* et la Buse bondrée, *Buteo apivorus*.

Les planches de ces deux livraisons représentent le Milan royal, *Milvus regalis* (femelle,  $1\frac{1}{3}$  de grandeur naturelle) le Milan étolien, *Milvus ætolius* ( $1\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le Faucon commun, *Falco peregrinus* (jeune,  $1\frac{1}{2}$  de gr. nat.); le Faucon hobreau ( $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.). *Falco subbuter*; le Faucon émerillon, *Falco lithofalco* (vieux,  $1\frac{1}{2}$  de gr. nat.); le même (jeune,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le Faucon kober ( $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.). *Falco vespertinus*; le même (1.° mâle adulte, 2.° tête d'un jeune mâle de l'année,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le même (mâle jeune passant à l'état adulte,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le même (femelle vieille,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le même (femelle jeune,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le Faucon cresserelle, *Falco tinnunculus* (mâle adulte,  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.); le même (femelle adulte  $2\frac{1}{3}$  de gr. nat.). Enfin, les deux dernières planches représentent les œufs de divers oiseaux.

P - M. Roux.

# NOTICE

DES TRAVAUX DU COMITÉ MÉDICAL DES DISPENSAIRES  
DE MARSEILLE.

~~~~~  
Année 1825. — N.º V.
~~~~~

*RAPPORT sur l'état des maladies traitées dans les dispensaires, et sur les travaux du Comité médical, pendant l'année 1825, présenté à l'administration du bureau de bienfaisance; par P.-M. Roux, Secrétaire-général.*

MESSIEURS,

Si le Comité médical des dispensaires était moins pénétré du zèle qui vous anime dans la recherche de ce qui peut contribuer au bien des malheureux souffrans; si vous ne lui aviez pas recommandé, par un article réglementaire, de vous éclairer sur le sort des malades confiés à ses soins, il craindrait de rendre fastidieux l'exposé annuel de ses travaux, en le faisant précéder ou suivre de réflexions. Mais, puisque c'est aller au-devant de vos vues bienfaisantes, que d'indiquer tout ce qui peut tourner à l'avantage de la médecine des dispensaires, nous allons avoir l'honneur de vous entretenir sur les causes, les traitemens des maladies en général, et sans doute saisissez-vous alors les moyens qu'il conviendrait de mettre en avant pour améliorer autant que possible le service médical de votre administration.

Avant tout, cependant, nous devons vous donner un précis analytique des maladies observées dans le dernier trimestre, et une récapitulation de celles qui ont été traitées dans le courant de l'année 1825.



Vous savez, Messieurs, qu'il restait en traitement au 1.<sup>er</sup> octobre 488 malades ; si vous ajoutez à ce nombre celui de 880 malades inscrits pendant le trimestre ; vous aurez un total de 1203 malades dont

782 ont été guéris ,

44 sont morts ,

25 sont entrés à l'hôpital

et 352 restent en traitement au 1.<sup>er</sup> janvier 1826.

Observez encore que 479 maladies aiguës, 210 maladies chroniques, 88 cas de hernies et 5 cas de teigne forment un total qui est précisément le nombre des individus guéris. Les catharres bronchiques, les phthisies aiguës, les catharres pulmonaires chroniques, les gastrites, les gastro-entérites, telles sont les maladies les plus nombreuses et que l'on a observées en nombre presque égal. On a eu ensuite à traiter beaucoup d'érysipèles, de névralgies, de rhumatisme et d'ophtalmies, et les affections les plus ordinaires après celles-ci ont été des pleurésies, des pleuro-péripneumonies, des dartres, des entérites, des dyssenteries et diarrhées, des inflammations générales, des hydrocéphalites. Enfin, on a compté quelques cas de coqueluches, d'angines, d'aménorrhées, d'hydropisies, de sciaticques, de scrophules, d'hématémèses, d'hémoptysies, d'apoplexies, d'ictères, de gastrodinies, de lumbago, de petites véroles, de scarlatines, d'hépatites, de péritonites, d'otites, de cholera-morbus, etc., etc.

Sans doute, de toutes les causes déterminantes de ces différentes affections, l'état de l'atmosphère doit être regardé comme l'une des plus énergiques. Or, nous avons eu, dans ce trimestre, dix-huit jours de pluie et le temps a été tout couvert pendant vingt-trois jours, nuageux pendant seize jours, serein pendant treize jours, et nous avons compté douze jours de brouillard.

Les maladies ont été traitées, dans ce trimestre, comme dans les trimestres précédens, c'est-à-dire, en mettant à

contribution tantôt les moyens préconisés par la médecine du jour, tantôt ceux dont l'efficacité a été sanctionnée par l'expérience de nos bons aïeux, ou en d'autres termes, en employant dans certains cas les délayans, les adoucissans, les anti-phlogistiques, en un mot, et d'autres fois, les toniques, les excitans, les analeptiques, etc. Ce système de médication, sans doute le plus philosophique, car il a pour but de subordonner la prescription des remèdes à la connaissance intime des symptômes des maladies, ce système, disons-nous, compte autant de sectateurs que de médecins parmi les membres de votre Comité, Messieurs, et s'il est vrai de dire qu'ils ont eu de fréquentes occasions d'en reconnaître les avantages, on peut ajouter qu'ils le verraient tendre plus souvent encore au profit de la souffrante humanité, sans certains motifs que nous allons exposer, en embrassant d'un seul coup-d'œil les travaux du Comité médical des dispensaires pendant l'année qui vient de s'écouler.

En 1825, quatre mille cent soixante et dix individus ont été soignés par les médecins des dispensaires ;

Savoir : malades en traitement au 1.<sup>er</sup> janvier 1825, 575  
entrés pendant l'exercice 1825, .. 3595

TOTAL..... 4170

dont 3476 ont été guéris ,

170 sont morts ,

110 sont entrés à l'hôpital ,

62 ont été vaccinés ,

et 352 restent en traitement au 1.<sup>er</sup> janvier 1826.

Une chose digne de remarque, c'est que les maladies les plus générales ont été les mêmes dans tous les trimestres, bien que l'état de l'atmosphère de chaque saison ait présenté certains caractères particuliers. En effet, les catharres bronchiques et pulmonaires, aigus et chroniques, ont toujours figuré en première ligne, et les gastrites, les gastro-entérites, les entérites se sont



ensuite montrées le plus souvent à notre observation. Ce n'est donc pas précisément et uniquement des constitutions atmosphériques que ces affections sont émanées et il est évident qu'elles ont aussi tiré leur origine de causes locales, individuelles et même accidentelles à l'étude desquelles le Comité a senti que les praticiens devaient se livrer avec ardeur. On conçoit que cette étude n'est pas des plus faciles, et ce n'est pas lorsqu'à peine l'on s'est aperçu d'une particularité qu'il est possible d'en saisir tout ce qui s'y rattache. Ce que nous avons cru reconnaître à cet égard, et cela depuis quelque temps, c'est que dans une ville où règne assez fréquemment le vent connu sous le nom de *Mistral* et où par conséquent on passe brusquement du chaud au froid, on est en butte à des inflammations des organes respiratoires ou de leurs dépendances, et on y éprouve effectivement des catharres simples qui, pour peu qu'ils soient négligés, dégénèrent en phthisies.

Il est de plus à considérer que les habitans des quartiers voisins de la mer, respirent un air salin qui ne contribue pas peu à déterminer, surtout s'ils y sont prédisposés, des irritations bronchiques et pulmonaires.

Si, d'un autre côté, nous nous arrêtons à la singulière prédilection que les pauvres ont pour les alimens échauffans, épicés et salés, ainsi que pour les boissons alcooliques, nous aurons déjà une réunion de circonstances favorables au développement des phlegmasies, non seulement des poumons, mais des voies digestives et même de l'organisme général, alors que les indigens malades diffèrent de recourir aux secours de votre charitable administration.

Ce n'est pas seulement au régime alimentaire, à l'influence de l'air, qu'il faut attribuer ces maladies. Entr'autres causes, Messieurs, il en est une qui mérite surtout d'être connue : il n'est pas rare d'entendre parler

médecine dans chaque rue, chaque maison, et de voir administrer suivant l'avis des commères les plus accréditées, des purgatifs ordinairement drastiques dont le moindre inconvénient est de bouleverser les fonctions organiques, mais qui n'ont pas moins de vogue parce que les évacuations innombrables qu'ils produisent sont regardées comme autant d'ennemis terrassés. Ajoutez à cela l'insalubrité des vieux quartiers, d'autant plus grande que les tubes intestinaux sont plus souvent *nettoyés* par cette médecine populaire; ajoutez encore l'air impur que l'on respire dans des appartemens la plupart humides et froids, ou brûlans et resserrés, etc., etc., et vous pourrez établir en principe que l'espèce d'épidémie perpétuelle des maladies que nous venons de signaler, n'étant produite que par des causes dont nous venons également d'indiquer les principales, ne saurait être enrayée que par l'annihilation de ces mêmes causes, annihilation que vous seuls, Messieurs, pouvez entreprendre, tandis que les membres du Comité seront constamment des auxiliaires qui s'empresseront de répondre à votre confiance.

Nous avons dit que les Membres du Comité ne sont point exclusifs; qu'ils puisent aux sources les plus fécondes en moyen de guérison. Nous pourrions, pour justifier cette assertion, reproduire un grand nombre de faits de même nature qui ont été communiqués dans les conférences cliniques du Comité. Il nous suffira d'en citer quelques-uns pour donner une idée de l'esprit philosophique qui préside au service médical des dispensaires.

Comme les maladies aiguës ont été les plus communes, on a généralement utilisé les anti-phlogistiques, et il s'est fait dans le commencement de l'année une si grande consommation de remèdes adoucissans, tels que solution gommeuse, loochs blancs, gommeux, etc., que vous en fûtes surpris. Mais le Comité eut l'honneur, Messieurs, de vous annoncer qu'alors presque toutes les maladies



régnantes étaient des rhumes, toux, maladies de poitrine ; si l'on a également ordonné beaucoup de sangsues, c'est qu'elles ont été d'un grand secours dans plusieurs maladies et le fait suivant tend à démontrer cette vérité.

Il s'agit d'une gastro-entérite avec érysipèle observée par M. le docteur *Gillet* dans le dispensaire du Midi : une femme, âgée de 56 ans, d'une constitution assez délicate, éprouvait depuis quelques jours un mal-aise général, du dégoût pour les alimens, une légère douleur à l'épigastre, lorsqu'il se déclara un peu de tuméfaction à la joue gauche ; appelé le lendemain, M. *Gillet* trouva la malade dans l'état suivant : érysipèle à la face, n'occupant que le côté gauche, chaleur brûlante de tout le corps, langue blanche, amertume de la bouche, nausées, constipation, pouls fréquent et un peu petit, douleurs à l'épigastre, urines dans l'état naturel ( saignée de huit onces, décoc-tion de guimauve pour boisson, lavemens émolliens, diète absolue ).

Le 2.<sup>e</sup> jour, les bords et la pointe de la langue sont rouges, même douleur épigastrique, soif, nausées plus fréquentes et langue chargée vers son milieu. L'érysipèle s'est propagé à la joue droite ( saignée comme la veille, application de 15 sangsues sur l'épigastre, l'écoulement du sang est entretenu pendant six heures par des cataplasmes de farine de lin ).

Le 3.<sup>e</sup> jour, plus de nausées, ni de soif, épigastralgie moins forte, pouls plus développé, érysipèle moins intense. ( Petit-lait pour boisson édulcoré avec le sirop de gomme, lavemens ).

Le 4.<sup>e</sup> jour, même état ( 15 sangsues sont appliquées sur le trajet des veines jugulaires ).

Le 5.<sup>e</sup> jour, amélioration sensible de tous les symptômes ; la constipation a cessé.

Le 8.<sup>e</sup> jour, terminaison de la maladie ( prescription de légers alimens ).

Le célèbre *Stoll* a dit avec raison que quelque petite, quelque peu conséquente que soit en apparence une observation, elle peut encore contribuer pour quelque chose à étendre les limites de l'art. C'est ce que confirme notre confrère *M. Gillet*, par les réflexions judicieuses dont il a fait suivre son observation. Il fait remarquer l'analogie qui a existé entre l'érysipèle et la gastro-entérite, soit dans leurs progrès, ou dans leur terminaison. En leur opposant avant tout la saignée générale, son but a été de les combattre simultanément et de prévenir la transmission d'une trop vive irritation au cœur ou à tout autre organe. Les saignées locales étaient indiquées, d'abord sur l'épigastre, afin de borner les progrès de la gastrite qui se manifesta la première, ensuite sur le trajet des jugulaires pour agir plus directement sur l'érysipèle. Étayé de ce fait et de beaucoup d'autres analogues, *M. Gillet* s'élève contre la doctrine qui fait dépendre l'érysipèle de l'élément bilieux et qui prescrit en conséquence les vomitifs pour expulser la prétendue matière peccante. Il ne pense pas non plus que la théorie de la révulsion, dans le sens qu'elle a été prise, soit plus digne d'attention.

Une observation non moins intéressante est celle que *M. le docteur Allemand* a communiquée : une femme âgée de 32 ans, tourmentée depuis une vingtaine de jours par un rhumatisme à l'articulation iléo-fémorale droite, se propageant du côté interne jusqu'à l'extrémité inférieure de la jambe, fut mise à une diète sévère et saignée au pied du côté malade. La douleur s'évanouit, mais se manifesta à l'autre membre inférieur, avec la même intensité et occupant le même trajet. Saignée de nouveau au pied du membre affecté. La malade se plaignit 24 heures après que la douleur avait envahi tout le bras droit, une saignée est pratiquée du côté malade et déplace encore la douleur qui se porte enfin sur le bras



gauche. M. *Allemand*, résolu de la poursuivre dans ses derniers retranchemens, pratiqua une quatrième et dernière saignée qui fut couronnée d'un entier succès.

Notre confrère termine cette observation par quelques réflexions tendantes à prouver que l'application de sangsues, dans ce cas, n'aurait point remplacé convenablement un moyen aussi énergique que la saignée.

Ainsi donc, Messieurs, vous voyez que les médecins des dispensaires n'utilisent les sangsues que dans les cas qui en réclament impérieusement l'application, et qu'ils savent substituer à ces insectes, des moyens curatifs, moins dispendieux et pourtant aussi salutaires.

L'émétique contre lequel tant de praticiens du jour s'élèvent avec force, a pourtant réussi entre les mains de plusieurs membres du Comité, comme vous pouvez en juger par les faits suivans :

M. *Sue*, a fait part d'une observation concernant un jeune homme, âgé de 20 ans, qui se plaignit d'un point douloureux à la partie latérale gauche de la poitrine, avec difficulté de respirer et tous les symptômes caractéristiques de la pleurésie (30 sangsues *loco dolenti*, diète sévère, tisane adoucissante, loochs).

Le lendemain, même état, une large saignée du bras est pratiquée et réitérée ensuite plusieurs fois, ainsi que l'application des sangsues, sans amélioration sensible. La phlegmasie a de plus évidemment gagné le parenchyme du poulmon. M. *Sue* prescrit alors huit grains de tartrate de potasse antimonie dans une potion appropriée qu'il fait prendre par fractions de doses. Les premières ayant produit quelques selles, on suspend le remède pendant quelques heures, on le continue ensuite et le lendemain la même potion est réitérée. Voyant ce que *Rasori* appelle la tolérance dans l'état de la maladie, M. *Sue* insiste sur un moyen qui lui paraît si efficace, et bientôt il le voit enchaîner tous les symptômes alarmans et conduire le malade à la convalescence.

M. *Fabre* fils, cite également l'exemple d'une femme âgée de 70 ans, atteinte d'une pleurésie, qu'il parvint à guérir par six grains de tartre stibié dans huit onces de liquide. Ce remède ne produisit que des sueurs abondantes. M. *Fabre* ajoute avoir appris de M. *Reymonet*, pharmacien, que depuis quelque temps il a vu employer le tartre stibié dans des cas analogues par M. *Roux*, qui lui a dit s'en être souvent bien trouvé.

M. *Roux* convient, en effet, d'avoir utilisé avec succès ce moyen dans plusieurs cas de pleurésies, de péripneumonies, d'angines, etc., mais toujours après avoir fait saigner les individus, s'ils étaient jeunes ou pléthoriques. C'est spécialement chez les personnes avancées en âge qu'il en a retiré de bons effets, sans quelles eussent été préalablement soumises à des évacuations sanguines. M. *Roux* a encore observé que si le remède provoquait le vomissement, contre son intention, il aggravait l'état maladif; que pourtant cette exaspération n'était que peu ou point sensible chez les vieillards, bien que le tartrate de potasse antimonié, donné à la dose de quinze grains par jour, les eut quelquefois fait vomir beaucoup.

Le faible des médecins en général est de publier les succès qu'ils ont obtenus dans leur pratique, et de taire bien soigneusement leurs insuccès, comme si l'art ne devait pas gagner dans les deux espèces de communication. On ne fera point ce reproche à M. *Beullac* père qui s'est empressé de fixer l'attention du Comité sur une maladie dont trois nourrissons étaient atteints et dont les caractères étaient, dès l'invasion, nausées et vomissements; puis, convulsions, face grypée, plombée, respiration difficile, pouls accéléré, froid des extrémités, tête chaude; en un mot, les symptômes qui indiquaient une affection grave dont le siège paraissait être dans la tête. Envain les révulsifs, les potions anti-spasmodiques



et toniques, les excitans, etc., furent mis en usage. Ces trois nourrissons ne survécurent pas long - temps après l'invasion de la maladie dont les signes se succédèrent avec tant de rapidité qu'il ne fut pas facile à M. *Beullac* de la caractériser. Il crut du moins de son devoir d'en signaler les traits principaux, afin que ses confrères pussent se prémunir contre cette terrible affection.

M. *Roux* a fait part d'une observation qui a donné occasion de penser relativement à l'étiologie de la maladie qui en a fait le sujet : un garçon, âgé de 11 ans, atteint d'un ictère chronique, et sa sœur, âgée de 8 ans, prise de la même maladie, ont été traités pendant quelques mois dans le dispensaire de l'ouest. La recherche des causes déterminantes de leur état morbide, n'a pas eu de résultat satisfaisant, si ce n'est la certitude que le garçon fut attaqué de la maladie presque immédiatement après avoir perdu sa mère qu'il aimait beaucoup et dont il était chéri. Il était alors âgé de 8 ans. Sa sœur qui ne sentit pas toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire, ayant alors à peine 5 ans, était assez gaie et atteignit sa 7.<sup>e</sup> année dans un bon état de santé. Mais vers cette époque, elle devint insensiblement morose, taciturne comme son frère et fut dans peu de temps affligée de la même maladie. M. *Roux* a posé en question de décider si l'affection morale, entr'autres causes, n'a pas déterminé ces deux cas de jaunisse, ou s'il faut considérer le second cas comme ayant été transmis par le premier. Une discussion intéressante a eu lieu à cet égard et il en est résulté que l'ictère a pu émaner de plusieurs causes physiques ou morales, seules ou réunies, en supposant la prédisposition individuelle, mais qu'il n'y a pas eu transmission de cette maladie, du frère à sa sœur, et qu'ici des causes d'une même nature prises hors des individus ont pu produire les mêmes effets. C'est ainsi qu'on gagne la fièvre jaune au foyer d'infection et qu'on ne saurait jamais la communiquer, dans aucune circonstance.

S'il est vrai de dire que les saignées générales et locales constituent presque toute la thérapeutique du jour , il n'est pas moins constant que ce système de médication , s'il n'était soutenu d'aucun autre moyen, réduirait l'art à un état de pauvreté dont l'humanité ne se ressentirait pas peu. Nous avons vu que le tartre stibié était d'un puissant secours , dirigé par des mains habiles ; nous allons parler de l'efficacité de l'opium , etc. , et si nous passions en revue les propriétés effectives de toutes les substances qui figurent au premier rang dans la matière médicale, nous justifierions de plus en plus que les grands *saigneurs* ne sont pas les seuls qui guérissent beaucoup de malades.

M. le D. *Aynaud* nous a dit avoir calmé comme par enchantement , avec l'opium , un ouvrier atteint de douleurs abdominales si atroces, que le ventre était comme collé au-devant de la colonne épinière , et pourtant cet individu présentait quelques signes de phlogose. D'autres membres, MM. *Isoard*, *Beullac* père , *Nel* , *Sue* , *Gillet* et *Roux* ont également employé avec succès le même remède dans plusieurs cas de cholera-morbus.

M. *Sue* a fait part d'une colique des peintres dont un individu rachitique, âgé de 40 ans, fut atteint sans cause connue. Son ventre était dur ; il y avait constipation et des signes de phlegmasie intestinale , mais pas assez marqués pour autoriser à bien caractériser cette affection. Aussi , plusieurs médecins furent partagés sur la nature de la maladie : les uns la prirent pour une gastro-entérite ; les autres, pour une lésion du système nerveux ganglionnaire. Dans cette incertitude , M. *Sue* se décide à purger avec l'huile de ricin son bossu rachitique, lui administre les opiacés et le guérit en 48 heures.

Il nous reste , Messieurs , à vous parler de quelques cas de chirurgie qui, sans être extraordinaires , ne méritent pas moins de fixer l'attention générale.

M. le D. *Allemand* a rapporté qu'un scieur de long,



souffrait cruellement d'une ophthalmie, la cornée transparente étant fort injectée et présentant beaucoup de vaisseaux variqueux. C'était le cas de recourir aux sangsues, mais notre confrère juge convenable de faire la rescision des varices avec des ciseaux courbes préparés pour cela, et une parfaite guérison est le résultat d'une opération aussi hardie que bien imaginée.

M. le D. *Gillet* a fait part de la guérison d'un kyste au globe de l'œil droit, obtenue par la cautérisation de ce kyste, au moyen du nitrate d'argent fondu.

M. *Sue* a parlé du laudanum comme d'un moyen très-propre à faire disparaître les taies, ce qu'il a observé plusieurs fois, et a cité, ainsi que M. *Gillet*, des faits qui prouvent que dans certains cas d'ophthalmie opiniâtre, les saignées locales, c'est-à-dire, des sangsues appliquées sur la conjonctive sont bien plus utiles que les saignées aux parties environnantes.

MM. les DD. *Aynaud* et *André* ont donné les détails suivans : un enfant, âgé de 6 ans, avala une graine de pastèque qui s'introduisit dans le larynx et y séjourna pendant seize mois et six jours. Durant les trois premiers mois, cet enfant fut en proie à des convulsions et à une suffocation imminente. Convoqués, à cette occasion, les médecins consultants de l'Est et du Midi, décidèrent, quant à la conduite à tenir, de temporiser et au cas où l'état de l'individu réclamerait une opération, de pratiquer la trachéotomie, au lieu de la laryngotomie, vu les avantages qui en résultent et qui consistent à avoir moins de parties molles à diviser et à pouvoir se promettre que l'air expulse le corps étranger. Vers le 4.<sup>e</sup> mois, le larynx parut s'habituer à la présence de la graine de pastèque, puisque les symptômes, devenus alors moins alarmans, diminuèrent d'intensité pendant un an que dura cet état. Tout-à-coup une toux violente survient et la graine est expulsée. Depuis cette époque tous les symptômes se sont évanouis. *Sublatâ causâ tollitur effectus.*

Cette observation en a rappelé d'autres citées par M. *Beullac* père , concernant des individus morts presque subitement ou affectés de phthisie laryngée , après avoir introduit accidentellement des corps étrangers dans le larynx, et qui auraient pu être sauvés si la trachéotomie avait été pratiquée.

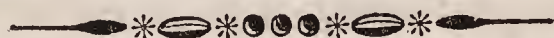
Mais une observation curieuse, par la rareté du fait , est celle communiquée par M. le D. *Isoard* : un enfant ayant avalé un grain de raisin dont l'introduction dans la glotte eut lieu à l'instant , fut frappé d'une apoplexie ; il était alors dans la rue et un marin qui passait , soupçonnant la cause de l'événement , suspend l'enfant par les pieds , l'agite en tous sens , et celui-ci , à la suite de tant de secousses , et après avoir rendu le corps étranger , se trouve rétabli comme d'une manière miraculeuse.

Enfin , M. le D. *Isoard* nous a entretenu d'un gonflement considérable du pied et de la partie inférieure de la jambe droite. Des cataplasmes émolliens , ayant été appliqués sur ce gonflement , pendant quinze jours , le font beaucoup diminuer , et on reconnaît une luxation du tibia avec l'astragal et une fracture du péroné dont notre confrère n'a point cru devoir opérer la réduction , ayant redouté les inconvéniens qui pouvaient résulter en pareil cas de l'extension et de la contre-extension.

Nous pourrions, Messieurs , ajouter à tant de faits une série d'observations moins intéressantes, il est vrai , mais qui , considérées dans leur ensemble , devraient être mentionnées , si nous avions pour but d'étayer telle ou telle doctrine. Mais , outre que nous dépasserions les bornes de notre rapport , nous pouvons réduire à peu de mots ce que nous aurions à dire à ce sujet. Or , le résultat de la pratique des médecins des dispensaires fait voir que toutes les doctrines médicales sont autant de mines dont les gens de l'art retireront toujours de grands avantages , alors qu'ils auront assez de discernement , pour faire une ap-



plication convenable des moyens qu'ils y auront puisés. La meilleure de toutes les doctrines est donc dans l'esprit de chaque médecin, vraiment digne de ce nom, et c'est ce que les membres du Comité ont assez justifié par les résultats qu'ils ont obtenus. N'allons pas, toutefois, pour démontrer cette vérité, nous baser sur le nombre des morts comparés à celui des malades inscrits dans le courant de l'année. C'est à une multiplicité de circonstances indépendantes du service médical (et nous en avons indiqué quelques-unes dans notre premier rapport), qu'il faut attribuer en grande partie la mortalité; mais comme rien ne saurait échapper à votre vigilance, nous ne ferons aucune représentation à cet égard; nous craindrions, d'ailleurs, de vous fatiguer par de longs détails, auxquels du moins vous reconnaîtrez des médecins zélés et dignes sous tous les rapports de seconder des administrateurs instruits, bienfaisans et justement regardés à Marseille comme les anges tutélaires des pauvres souffrans.



*CATALOGUE des Médecins des dispensaires de Marseille,  
en 1826.*

*Nota.* Il n'a été apporté aucun changement au catalogue (Voy. la pag. 255, T. IX de ce journal) de 1825, si ce n'est parmi les membres du bureau.

B U R E A U.

MM. AYNAUD, *Président.*

ROUX, P.-M., *Vice-Président.*

FORCADE, *Secrétaire-général.*

NEL, *Secrétaire-adjoint.*

---

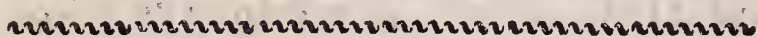
A V I S.

*La Société royale de médecine de Marseille déclare qu'en insérant dans ses Bulletins les Mémoires, Observations, Notices, etc., de ses membres soit titulaires, soit correspondans, qui lui paraissent dignes d'être publiés, elle n'a égard qu'à l'intérêt qu'ils présentent à la science médicale; mais qu'elle n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions que peuvent émettre les auteurs, et qui n'ont pas encore la sanction générale.*

# BULLETINS

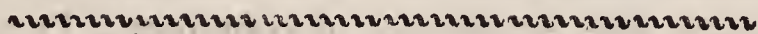
DE

LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE  
DE MARSEILLE.



OCTOBRE , NOVEMBRE et DÉCEMBRE 1825.

N.<sup>os</sup> XLVI, XLVII et XLVIII.



*ÉTUDE DES EAUX, par M. le docteur TEXTORIS, médecin  
de la Marine ; chevalier de l'ordre royal de la Légion  
d'honneur, etc.*

( Septième et dernier Article. )

*Eaux minérales ferrugineuses artificielles.* — Le fer est le métal qui se rencontre le plus fréquemment dissout dans les eaux minérales naturelles. Les sources qui fournissent ces eaux sont aussi les plus multipliées ; elles sont généralement situées dans des pays froids, humides et marécageux qui les rendent peu propres à seconder les effets toniques qu'on attend de leur usage. Ces eaux où le fer est amené à l'état salin par l'acide carbonique, le sulfurique et même par le muriatique sont exposées à de grandes variations dans l'énergie de leurs propriétés médicinales, par l'inconvénient qu'elles ont de ne pouvoir toujours conserver le métal en état de dissolution.

Quoiqu'on découvre souvent qu'elles contiennent de faibles portions de fer, plus souvent encore, on les trouve

T. X. Oct., Nov. et Déc. 1825.



inattaquables, même à leurs sources, par les réactifs d'acide gallique ou d'hydrocyanate de potasse. Le contact de l'air opère promptement sur elles, l'acide carbonique s'évaporant, le fer s'oxygène, se précipite en oxide. La même décomposition, quoique moins prompte, s'observe aussi dans les eaux où le fer est tenu en dissolution par l'acide sulfurique ; l'action de l'air, oxygène le fer qui, abandonnant l'eau acidule, se précipite de même en oxide et la propriété due au minéral est annihilée.

Cette facilité de décomposition des eaux minérales ferrugineuses à leurs sources, plus encore par le transport, jointe aux influences nuisibles des climats d'où elles sourdent, donne une supériorité d'avantages à l'emploi des eaux martiales artificielles.

De tout temps, on avait cherché de communiquer à l'eau les propriétés médicinales du fer. Déjà, l'art avait obtenu ce produit, en faisant rougir au feu du fer ou des clous qu'on plongeait dans l'eau, en réitérant ce procédé jusqu'à ce que l'eau eut acquis la saveur du fer. On préparait de même une eau ferrée en mettant à digérer de l'eau froide sur des clous jusqu'à ce qu'elle eut un goût styptique. On obtenait encore une eau rouillée en versant de l'eau aérée sur des morceaux de fer déjà recouverts de rouille.

Aussi les premières eaux minérales fabriquées à l'imitation des naturelles, dès le 17.<sup>e</sup> siècle, ont été les ferrugineuses; plus tard, dans le 18.<sup>e</sup> siècle, le docteur *Priestley* avait donné la manière d'imiter les eaux de Pyrmont.

Un plus heureux rapprochement de faits, dû aux progrès de la chimie, a ensuite fourni des moyens pour composer des eaux ferrugineuses plus analogues à celles des sources. De nos jours, les eaux ferrugineuses factices offrent une préparation où l'art peut à son gré déployer tous ses avantages.

L'artiste est maître de diminuer, d'augmenter, de

préciser à volonté les principes minéralisateurs fixes qui les constituent, tels que les carbonates et hydro-chlorates de soude, de magnésie, sulfates de soude et de magnésie, d'alumine, de potasse et de chaux, et surtout le fer à l'état de protoxide, de carbonate, de sulfate et de tartrate, etc. ; il peut s'assurer des proportions et des quantités de fer et d'acide carbonique et d'autres gaz qu'elles contiennent, et les modifier de la manière la plus convenable aux maladies qui nécessitent leur emploi. Dès-lors leur usage, dans des lieux salubres et agréables, dans une atmosphère chaude et sèche, promet des succès plus assurés.

La quantité plus ou moins grande d'acide carbonique et l'état du fer employé permettent ainsi de préparer plusieurs sortes d'eaux ferrugineuses artificielles. Ces minéralisateurs doivent y être combinés aux sels alcalins dans des proportions telles qu'ils forment une eau ferrugineuse dans laquelle le fer s'y conserve en état de dissolution, sans qu'il s'oxygène, et que la saveur d'ancre n'y soit pas prononcée au point qu'elle ne puisse être bue sans trop de répugnance.

Les eaux ferrugineuses artificielles, comme toutes les préparations martiales pharmaceutiques, n'offrent pas un égal mode d'action. Comme dans ces dernières, les minéralisateurs doivent y être combinés de manière à ce qu'elles possèdent les propriétés immédiates des divers oxides ou sels ferrugineux. Le chimiste peut dissoudre dans l'eau distillée les différentes substances qu'on a retirées de l'analyse de celles dont on a examiné le résidu et produire par la synthèse les diverses sortes d'eaux ferrugineuses connues. A l'imitation des naturelles, l'art peut en former trois ordres : les excitantes, les toniques et les astringentes.

ORDRE I.<sup>er</sup> *Les excitantes.* L'analyse des eaux où le fer est tenu en dissolution par l'acide carbonique a toujours



présenté des doses trop minimales de ce métal. L'évaporation de ce gaz dissolvant, en occasionne une prompte précipitation, bien évidemment prouvée par les dépôts, les incrustations ferrugineuses, les graviers et les boues noires qu'on rencontre aux environs des sources. Cette décomposition ne permet pas de s'assurer de la quantité réelle du fer qu'elles peuvent contenir.

Les eaux de Pyrmont, de Spa, de Vichi, Châteldon, etc., qui n'offrent à l'analyse que de bien faibles quantités de fer, ne pourraient produire, à la proportion d'un grain, d'un demi, ou d'un dixième de grain, les effets marquans, qui leur ont acquis la célébrité dont elles jouissent. Il est probable que, dans leur état synthétique naturel, ces eaux contiennent ce minéralisateur en plus grande proportion et dans un degré de mixtion identique qui ne les rend pas plus sensibles, pas plus désagréables au goût.

Les eaux imitées de celles de Spa, Fontaine-Pouhon, de Pyrmont, de Vichi, Châteldon, Bussang et la Dominique du Vals, préparées de manière à ce que le fer qui y est dissout avec d'autres carbonates alcalins, s'y trouve avec surabondance d'acide carbonique, sont des eaux excitantes toniques.

Les compositions suivantes peuvent servir de proto-formule aux eaux ferrugineuses excitantes.

Eau pure, vingt onces; acide carbonique, six fois le volume; carbonate de soude, trois grains; carbonate de magnésie, cinq grains; carbonate de fer, cinq grains.

— Eau pure, vingt onces; acide carbonique, cinq fois le volume; carbonate de fer, trois grains; hydro-chlorate de soude, deux grains; carbonate de magnésie, dix grains; sulfate de magnésie, six grains.

ORDRE II.<sup>e</sup> — *Eaux ferrugineuses artificielles toniques.*  
Cet ordre comprend les eaux martiales simples; le fer y est dissout par l'acide carbonique sans que ce gaz y soit en excès.

Les eaux martiales imitées de celles d'Amale, de Condé, de Forges, de Boulogne, de Gournai, de Provins, etc., préparées de manière à ce qu'elles contiennent du carbonate de fer sans excès d'acide carbonique, forment les eaux martiales artificielles toniques. Elles peuvent être composées d'après la formule suivante :

Eau, vingt onces; acide carbonique, de deux à trois fois le volume; carbonate de fer, trois grains; sulfate de soude, huit grains; hydro-chlorate de soude, trois grains.  
*ou* — Eau pure, vingt onces; carbonate de soude, cinq grains; gaz acide carbonique, deux fois le volume.

ORDRE III.<sup>e</sup> — *Des eaux ferrugineuses artificielles astringentes.* Cet ordre comprend les eaux martiales minéralisées par le proto-sulfate de fer et le tartrate de fer. Telles sont les eaux de Passy, de Segray, de Sermaise, d'Alais, de Vals, de Craussac; celles de la Guadeloupe, etc. Les eaux naturelles minéralisées par le sulfate ou le tartrate de fer sont ordinairement combinées avec des carbonates et des sulfates calcaires et de différens sels hydro-chloriques. La préparation suivante présente la combinaison la plus propre pour former une eau minérale martiale astringente : eau distillée, vingt onces; sulfate de fer, cinq grains; sulfate de magnésie, un gros et demi; tartrate de soude, demi-gros.

Dans la réunion de ses principes minéralisateurs, l'acide sulfurique du sulfate de fer se combine avec la soude du tartrate de soude et forme du sulfate de soude; l'acide tartarique qui, dans ce cas, reste libre, s'unit au fer et forme le tartrate de fer, combinaison qui ne se décompose pas dans l'eau. On peut y ajouter, selon le besoin, du sulfate d'alumine.

On administre cette solution en en mettant une cuillerée à bouche dans un verre à boire qu'on remplit ensuite d'eau tiède commune. On en administre plusieurs verrées dans la matinée, suivant les indications. On peut



aussi préparer une eau ferrugineuse artificielle astringente en faisant dissoudre dans l'eau pure par le moyen du gaz acide carbonique, des sulfates d'alumine, de fer et de chaux et en y ajoutant de l'acide sulfurique. Eau distillée, vingt onces; sulfate de fer, quinze grains; sulfate d'alumine, huit grains; sulfate de chaux, six grains; acide sulfurique, cinq grains; gaz acide carbonique, une moitié de volume.

Les eaux ferrugineuses artificielles doivent être limpides, imprimer au goût une sensation d'astriiction et de stypticité; ces eaux traitées par l'alcool gallique, donnent un précipité purpurin qui passe bientôt au bleu noir; par l'instillation de l'hydro-cianate de potasse: elles forment un dépôt bleuâtre.

Les eaux ferrugineuses préparées avec le seul métal qui n'ait rien de nuisible, offrent à la médecine un moyen thérapeutique très-énergique, auquel elle doit souvent les plus grands succès.

Le fer comme partie intégrante de l'organisation animale, est une substance importante à considérer; on le trouve dans le chyle, dans le sang et dans les solides qui sont vivifiés par le fluide. *Galéati* et *Menghini* ont fait des expériences qui prouvent que ce minéral se rencontre dans le sang d'une personne saine et de moyen âge, dans les proportions de deux scrupules par livre. *Déyeux* et *Parmentier* ont obtenu les mêmes résultats de leurs observations. D'après les expériences de *Rouelle*, *Fourcroy*, *Déyeux* et *Parmentier*, la partie colorante du sang séparée de la fibrine, semble être une dissolution d'alumine et de gélatine, à laquelle est mise une grande quantité de fer. *Fourcroy* a réduit cette quantité de fer de la matière colorante à un millième; *Menghini* assure avoir obtenu un scrupule de substance ferrugineuse de deux onces de résidu de la partie colorante du sang après l'évaporation de l'eau. Cette matière brûlée dans un

creuset ouvert , par *Berzelius* , a laissé une quantité considérable de cendres rouges plus ou moins riches en peroxide de fer.

Ce métal se présente comme un médicament fort analogue à l'organisme ; il est une des substances dont on doit croire plus particulièrement l'absorption par les voies digestives , à raison des phénomènes que son usage produit sur le sang. Quoiqu'on observe dans l'organisme des produits nouveaux , tels que l'ammoniaque et le phosphore qui se développent dans la composition des animaux sans qu'on les rencontre dans les substances végétales dont ils ont été nourris , ces phénomènes , dus au fer , semblent ne pouvoir exister sans la présence effective de ce métal ; ils résultent trop évidemment de son emploi immédiat , pour que nous ne nous occupions pas d'abord de l'application de ce médicament sur les voies digestives , sans nous enquerir auparavant , s'il peut être un produit de l'organisation.

Le fer communique une couleur plus vermeille au sang des personnes qui en font usage. Si l'on rapproche de ce phénomène l'opinion des chimistes , tels que *Brande* et autres , qui croient tirer de leurs expériences sur la nature du sang , la conclusion légitime que la matière colorante de ce liquide est formée d'une substance animale en combinaison avec le peroxide de fer , il semble en résulter que l'usage des préparations ferrugineuses dépend de ce que des parcelles de fer ont pénétré dans le sang et ont augmenté les proportions de cette partie constituante de la matière colorante. Cette conclusion analogique deviendra un résultat des faits directs.

*Menghini* a vu le sang contenir réellement plus de fer après l'usage de ce métal. *Lorry* , *Gmelin* , *Tiedeman* , ont observé que l'urine des personnes qui prennent le fer dans un état d'extrême division , se colorait en noir par une infusion de noix de galle.



D'autre part, *Mayer* nous apprend qu'après avoir nourri un chien pendant cinq jours avec du fer, il tua ce chien à la suite d'un fort repas, le cinquième jour. A son ouverture, il rencontra assez de chyle pour en retirer un gros : il soumit ce chyle à l'action des réactifs et une préparation même de soufre, ne put lui fournir aucun indice de fer. Il en conclut que le fer, pris par les voies de la digestion, ne passait pas dans le sang. *Wright*, après avoir fait prendre une once et demie de sulfate de fer à un chien, ne put découvrir aucun atôme de ce métal dans le canal thorachique.

Dans l'indécision nécessaire entre ces deux ordres de faits, également attestés, il ne reste qu'à chercher la vérité par de nouvelles expériences.

*Expérience I.* — On mêle dans les alimens donnés à un chien, un gros de sulfate de fer bien pulvérisé ; une heure et demie après l'ingestion, léger vomissement. Il était probable qu'après ce temps, le vitriol n'avait pu être rejeté ; mais on injecta de suite par l'anus quatre gros de la même substance dans du lait, il y eut évacuation alvine demi - heure après ; alors on fit dissoudre encore une once de sulfate de fer dans du lait, on l'injecta par l'anus et on empêcha son évacuation. Une heure et demie s'étant écoulée, on tua le chien. On obtint cinq gros de chyle du conduit thorachique. Ce chyle fut divisé en deux portions, à la première desquelles on ajouta d'hydro-cyanate de potasse, et à l'autre de l'alcool de noix de galle. Il ne s'y manifesta aucun changement de couleur : l'urine et le sérum se comportèrent de même.

Pour juger de la présence du sulfate de fer dans le chyle, on mit un sixième de grain de ce sel dans chacune des portions. Le mélange le découvrit de suite.

*Expérience II.* — On laisse jeûner un chien pendant plusieurs jours ; on lui fait prendre deux scrupules de

solution de sel de mars par la bouche , tandis qu'on en injecte demi-once par l'anús en les mêlant avec suffisante quantité de lait ; dix-huit minutes après , légers vomissemens ; le chien éprouve un violent tenesme sans pouvoir évacuer ce que contient le rectum. On tue ce chien une heure et demie après , et on lie le canal thorachique. Quand ce canal est rempli , on l'ouvre et on reçoit une quantité assez considérable de chyle , aucun des réactifs dont nous venons de parler ne donne de changement de couleur au liquide , il n'y eut qu'un coagulum blanc , déformé par l'alcool de noix de galle.

Mais en prenant les glandes mésentériques de ce chien , en les ouvrant et en les plongeant dans les réactifs indiqués , des changemens marquans sont produits. L'alcool de noix de galle les rend noires , et l'hydrocyanate de potasse bleues. Première preuve que ces glandes contenaient du fer ; mais ce fer pouvait provenir de l'instrument avec lequel on les avait ouvertes , de quelques atômes de sel de mars mêlé avec l'eau. Les suppositions sont détruites , parce que la substance interne seule de ces glandes présentait ce changement , et d'ailleurs , six fois ces glandes ouvertes sans instrumens métalliques , ont offert les mêmes phénomènes.

Ces faits semblaient indiquer , que l'expérience sur le chyle avait été commencée trop tôt et avant que le fer eût le temps de pénétrer dans le canal thorachique ; il fallut tenter de nouvelles expériences.

*Expérience III.* — On fit jeûner un chien pendant deux jours. Demi-gros de sulfate de fer fut dissout dans le lait et donné au chien qui n'en prit qu'une partie. On injecta demi-once de la même substance dissoute dans le lait , par l'anús. L'animal ne fut tué que trois heures et demies après. Le chyle fut ramassé comme



dans l'expérience précédente, et les mêmes réactifs employés ne donnèrent aucun changement de couleur. Les glandes mésentériques, au contraire, présentèrent les mêmes changemens que ceux du chien précédent, et on observa une couleur plus foncée à la partie du mésentère placée entre la glande et les intestins. La liqueur obtenue du canal thorachique n'était point d'une couleur blanche laiteuse comme dans les autres expériences; elle ressemblait à du sérum légèrement teint de crur.

Dans ces expériences, le chyle du canal thorachique n'a jamais paru contenir du fer à quelque époque que ce fut. Mais il fallait encore s'assurer si le fer dont l'existence était reconnue dans les glandes mésentériques, y venait par absorption ou s'il n'y était déposé que par transsudation.

*Expérience IV.* — On injecta de nouveau demi-once de sulfate de fer dans le rectum d'un chien; il fut tué deux jours après. On enleva de suite et avant qu'aucune transsudation put avoir lieu, les glandes mésentériques. Plusieurs furent mises dans les réactifs, tandis qu'on en mettait d'autres dans l'eau pour servir de terme de comparaison. L'alcool de noix de galle donna aux premières une couleur noire qui néanmoins n'était pas si foncée que dans les expériences précédentes. L'hydro-cyanate de potasse n'y produisit aucun changement de couleur, excepté à une légère portion du mésentère qui adhérait à une glande. Le chyle pris du canal thorachique ne paraissait contenir aucunement de fer.

Il pouvait se faire que la couleur noire provint de l'action de l'alcool de noix de galle, indépendamment de tout fer. On prit plusieurs glandes mésentériques d'un chien qui avait servi à d'autres expériences, mais qui n'avait pris aucune préparation de fer, elles n'offrirent pas de changement de couleur par l'alcool de noix de galle.

C'était donc bien du fer qui existait dans les glandes mésentériques.

Mais il résulterait de toutes ces expériences que le fer ne va pas plus loin que ces glandes ; qu'il n'arrive pas au canal thorachique , et surtout qu'il ne pénètre pas dans la circulation par l'appareil chylique.

Cependant *Autenrieth* ayant répété les mêmes expériences sur le chyle du canal thorachique , en avait obtenu les mêmes résultats , mais *Autenrieth* poussa son travail plus loin : il prit du sang qu'on sait contenir à peu près la vingtième partie de son poids de fer , il le soumit à l'action des mêmes réactifs , et ne put reconnaître la présence du fer dans ce liquide. Il pensa dès-lors que le fer ne se manifestait pas à l'action des réactifs les plus puissans , parce qu'il était trop intimement uni à l'alkali du liquide ; il y versa un acide , et obtint la présence du fer.

Cette application faite au chyle détruit l'opinion qu'on aurait pu tirer des expériences de *Wigth* et de *Mayer*, qu'il n'entrait point de fer dans le chyle. L'incinération du caillot du chyle a d'ailleurs fourni quelques traces de fer , qui , à la vérité , pouvait y être parvenu par des couloirs d'un ordre différent. En effet , des expériences prouvent qu'il est d'autres voies par lesquelles le fer peut pénétrer dans l'organisme et parvenir au canal thorachique. *Gmelin*, *Tiedeman*, ayant administré du carbonate de fer à des animaux, cette substance fut immédiatement absorbée par les nombreuses veines qui plongent dans le mésentère, et , à l'ouverture des animaux, ils la retrouvèrent dans le sang des veines spléniques et hépatiques.

Des recherches exactes ont plus récemment annoncé qu'une pareille absorption de composition animale pouvait encore s'opérer par d'autres voies. Selon *Everard Home*, la rate est formée de vaisseaux sanguins dont



les interstices sont remplis de sérum et de matière colorante du sang qui s'échappe de l'orifice des veines, surtout pendant la digestion, lorsqu'elles sont dans un état de turgescence et de distension. Ce sérum tenant en suspension des particules colorantes est ensuite immédiatement porté au canal thorachique par des vaisseaux lymphatiques qui de la rate se rendent directement à ce conduit.

La dissection du pancréas des baleines a aussi montré que cette glande est composée de petits sacs dans lesquels se rendent des vaisseaux lymphatiques dont les afférens s'y portent de tous les points des premières voies, et les efférens se rendent directement au canal thorachique.

Les vaisseaux sanguins et les nerfs qu'on a trouvés dans ces petits sacs, les ont fait considérer comme des estomacs secondaires, destinés à élaborer les sucs chimeux que leurs radicules lymphatiques, au moyen de leurs suçoirs, puisent dans la spongiosité des premières voies pour qu'ils soient ensuite transmis, ainsi animalisés, au réservoir du chyle par un autre ordre de vaisseaux lymphatiques.

Ces observations anatomiques concordent et sont analogues avec celles que MM. *Gmelin* et *Tiedeman* ont fait sur la rate d'une grosse tortue où ils ont bien évidemment remarqué que tous les vaisseaux lymphatiques de l'abdomen aboutissaient d'abord à la rate, pour aller ensuite se rendre au canal thorachique ; ces expériences répétées leur ont démontré que, pendant la digestion et la chylose, les vaisseaux lymphatiques de la rate étaient tous gorgés d'un fluide rougeâtre qu'ils transportaient immédiatement dans le canal thorachique.

Pendant que l'appareil chylique paraît en quelque sorte se refuser plus ou moins à l'absorption des matières qui ne peuvent acquérir l'homogénéité qu'il re-

quiert que par le mélange et l'élaboration combinée avec d'autres sucs ; pendant qu'ils se refusent à diverses absorptions accidentelles , les matières qui pénètrent l'organisme sans subir les complémens de l'assimilation chimique , et conservent plus ou moins leur nature , y sont introduites , soit par l'absorption veineuse mésentérique , soit par celle des lymphatiques de la rate et du pancréas. Ces vaisseaux se chargent plus spécialement des produits des absorptions externes qui doivent servir à la réparation des pertes diurnes ou éventuelles qu'éprouve la matière colorante du sang. Ils en puisent les principes et surtout l'abondance des molécules ferrugineuses (1) dans toute l'étendue du système digestif ; il les élaborent , les combinent en un fluide d'apparence gélatineuse , tenant en suspension des corpuscules sphériques , réguliers , gélatineux , de couleur rosée. Ce fluide qui paraît être l'élément primordial de la matière colorante du sang , est versé par les lymphatiques afférens de ces organes dans le canal thorachique où son mélange perfectionne le chyle et commence à lui donner la couleur rosée.

Quoique nous ne puissions découvrir aucun rapport entre le sang et les matériaux avec lesquels ce liquide vivant est fait ; quoique , dans ce produit fondamental de l'organisation il n'y ait rien de conforme aux lois de la chimie , il est certain que le fer qui entre en grande

---

(1) M. Cadet ayant fait des observations sur l'analyse chimique de quelques alimens , reconnut que les divers chocolats contenaient une assez forte proportion de fer. Il réitéra ses expériences avec soin pour savoir quelle était la proportion de ce métal que la fabrication introduisait dans le chocolat : il s'assura qu'une livre de chocolat contenait trente six grains de fer ; cette proportion était le minimum. Ainsi , une personne qui prend tous les jours une tasse de chocolat , a ingéré , au bout de l'année , deux onces deux gros de fer.



proportion dans la composition de cette liqueur animale par excellence , a une influence essentielle sur sa crâse, sur les qualités des matériaux du développement du corps vivant, sur celles des sucs réparateurs qui en sont secrétés pour son entretien et sa conservation. Ce métal influe surtout sur le développement et l'énergie des fluides divers qui émanent du sang et dont la distribution et les courans établis dans tous les points de l'organisme , y produisent l'évolution de la chaleur, y déterminent le mouvement , qui sont les conditions qui constituent la vitalité.

Le fer à l'état métallique n'est pas même un médicament ; il n'offre aucune propriété thérapeutique, capable de déterminer des médications. Les préparations martiales ne paraissent agir que par l'impression corroborante qu'elles font sur les tissus vivans. La couleur noire que leur usage donne aux excréments , atteste qu'elles se prêtent faiblement aux solutions des sucs digestifs qui en faciliteraient l'absorption.

Le fer, ingéré en état de dissolution dans les eaux minérales, présente des rapports plus étendus ; tous les points de l'estomac , et surtout les bouches des vaisseaux courts, sont plus en contact avec ses molécules ; les sucs gastriques et intestinaux ont moins de difficultés à agir sur elles , à les mélanger , modifier , à leur imprimer le premier cachet de l'assimilation qui les rend aptes à pénétrer les diverses voies d'absorption et les prépare à se combiner intimément avec les liquides vivans , et y produire des changemens de mixtion très-salutaires.

Lorsque par l'usage prolongé des eaux minérales ferrugineuses artificielles, le fer entre ainsi dans le mélange et la combinaison des matériaux étrangers qui , soumis à l'élaboration des organes, sont changés en fluides animalisés, sa présence accidentelle dans les liquides vivans coopère à ce degré de consistance qui établit leur

mode normal. Dans divers états pathologiques , les effets marqués de ces eaux , en cédant au sang les principes qui les minéralisent , sont de rétablir dans toutes les molécules organiques , ce degré habituel de cohésion et de fermeté qui a été appelé force tonique. Cette propriété, individualisée dans le système moteur , a été caractérisée par le phénomène particulier , nommé activité , énergie , musculaire.

Dans la chlorose , le fluide vital , qui , chez tous les animaux à sang chaud , a une couleur rouge plus ou moins intense , est décoloré. Le procédé morbifique de cette affection consiste dans une altération de la mixtion du sang , dans un vice de cohésion , dans un manque de principes dans la combinaison du per-oxide de fer et de la substance animale qui constituent la matière colorante de ce liquide d'où résultent la pâleur de la peau , la faiblesse , l'inertie et la langueur des mouvemens des organes , et par suite , un moindre développement de chaleur et une diminution de vitalité dans l'ensemble de l'organisme.

Dans cet état pathologique , les meilleurs moyens curatifs sont ceux qui tendent à faire pénétrer et fournir à la masse du sang les proportions de substance ferrugineuse dont elle est privée. Ici les eaux minérales artificielles offrent tous les avantages des préparations pharmaceutiques martiales , et les dépassent en ce que elles peuvent plus facilement faire pénétrer dans les secondes voies des doses suffisantes de fer dissout par l'acide carbonique , et dont les molécules soient extrêmement divisées. Ces molécules ferrugineuses y sont élaborées , réduites à l'état de per-oxide et réunies aux autres principes qui constituent le cruor du sang. Elles se mélangent avec l'éther électrique , le phosphore , le soufre , le calcium , etc. Dans cette combinaison , ces principes s'unissent entr'eux en différentes dispositions



et suivant des proportions diverses. Ils sont convertis par le mouvement organique en une masse homogène, hydrogène-azotée, qui ne retient plus rien d'égal, rien de semblable aux élémens dont elle provient, et forme la combinaison intime et globulaire qui rétablit la matière colorante du sang dans son état normal de composition déterminée. Dès-lors, la pâleur, le froid des parties se dissipent, l'énergie vitale, le développement de la chaleur s'établissent graduellement, en raison de l'augmentation et de l'abondante formation des particules rouges du sang; une coloration marquée se prononce, et tous les phénomènes de la chlorose disparaissent.

*Spallanzani* a observé que la rareté des particules globulaires rouges du sang était en raison du manque d'énergie des animaux soumis à ses expériences.

Les effets évidens de la mixtion du fer opérée par l'animalisation sont, dans ce cas, indépendans de l'action stimulante de ce minéral, ils rendent l'emploi des eaux ferrugineuses très-salutaire après les grandes pertes de sang, dans l'anémie, chez les personnes affaiblies par de longues maladies; chez celles qui ont un sang appauvri et détérioré; mais pendant l'ingestion de ces eaux ainsi minéralisées, le fer à l'état libre, avant d'être combiné avec la matière animale, exerce des phénomènes thérapeutiques sur les tissus vivans qu'il est essentiel de distinguer.

Les eaux martiales où le fer est dissout par une surabondance d'acide carbonique sont très-*excitantes*. Elles portent à la tête, causent une sorte d'hilarité peu de temps après qu'on les a prises, et ensuite des vertiges et même l'assoupissement. On les boit à la dose de trois ou quatre verrées et on augmente graduellement cette quantité selon les circonstances. Ces eaux, en agissant sur les membranes villeuses, sur les nerfs pneumato-gastriques et intercostaux de l'estomac et du tube intestinal, en suscitent

la mobilité cellulaire et moléculaire , raniment la sensibilité et l'activité de l'appareil digestif , excitent l'appétit et les fonctions des organes assimilateurs ; elles conviennent aux estomacs faibles par les degrés de dissolubilité qu'elles peuvent leur imprimer. Elles sont utiles dans les langueurs des digestions , dans la dysphagie , les aigreurs des premières voies , le hoquet , les vomissemens nerveux et chroniques , les éructations nidoreuses , les borgborismes , les coliques venteuses , les diarrhées invétérées.

Ces eaux passant des voies digestives dans le torrent circulatoire y motivent l'excitement cardiaque et celui des tissus vasculaires ; les retirent de l'inertie dans laquelle ils sont susceptibles de tomber ; augmentent la force du pouls ; le développent et le rendent moins fréquent et plus régulier , déterminent , suscitent une plus grande évolution de chaleur et dissipent la faiblesse universelle. En activant la vitalité de l'appareil utérin , elles deviennent utiles dans l'aménorrhée , elles sont aussi recommandées dans les débilités des membranes muqueuses , dans les fleurs blanches , les catarrhes chroniques de la vessie , dans l'énurèse des enfans , qu'un vice de sensibilité et de contractilité de la vessie empêche de percevoir l'émission involontaire de l'urine , pendant le sommeil ; elles conviennent encore dans les cas de gravelle et de goutte invétérées ; dans les suppurations du foie , des reins , de la vessie et dans les convalescences accompagnées d'un état de langueur.

Ces eaux factices *toniques* où le carbonate de fer uni au carbonate de soude et autres sels alcalins , est dissout par l'acide carbonique sans excès de ce fluide , offrent un genre de médication , dont les effets plus lents et plus fixes , s'accroissent d'avantage à la chronicité de certains états morbides.

Lorsque l'influence de diverses causes nuisible continue

T. X. Oct., Nov. et Déc. 1825.

36



telles que la suppression de la transpiration et de la sueur, les mouvemens rétrogrades de ces matières de la périphérie sur l'estomac et les intestins, qu'une mauvaise nourriture, des affections de l'âme tristes, etc., ont frappé ces organes d'atonie, et amené le relâchement de leurs criptes muqueux, il s'y établit des amas de matières épaisses, gluantes, insipides qui s'attachent aux parois de ces viscères, ces eaux martiales en suscitant directement le ton organique des voies digestives, dissolvent en favorisant l'éjection, détachent, enlèvent les mucosités qui les tapissent et rétablissent leurs fonctions par l'usage continué de ces eaux toniques, le carbonate de fer et autres sels alcalins avec lesquels on les prépare, passant dans les voies de la circulation, excitent l'énergie vasculaire, corroborent le tissu débilité et distendu des vaisseaux des organes tuméfiés et engorgés, y favorisent le mouvement des liquides stagnans, et s'opposent aux épanchemens séreux qui pourraient en résulter. Ainsi, ces eaux conviennent dans les obstructions du foie, de la rate, dans tous les engorgemens des viscères, abdominaux et autres infarctus glandulaires.

L'action des molécules de fer, en fortifiant ainsi les tissus, rend à tous les organes leur tonicité, et rétablit les fonctions sécrétoires et exhalantes. Leur effet sur le système lymphatique active l'absorption et produit des changemens marqués chez les malades atteints de bouffissures générales, d'anasarques; dans les hydropisies essentielles, les œdèmes invétérés, les ascites confirmées; elles sont souvent employées avec succès dans les écrouelles, la tympanite, dans les fièvres intermittentes, l'asthme, etc.

Les changemens de composition dans l'organisme sont réellement produits par les eaux ferrugineuses. Leur usage continué produit bien évidemment ce degré habituel de fermeté et de consistance, cette augmentation

d'action nerveuse qui ramène l'ordre normal des fonctions organiques ; il est éminemment salulaire dans les faiblesses générales , dans diverses névroses , dans les tremblemens des membres , dans les débilités des extrémités qui résultent des grandes évacuations et de celles qui succèdent à la paralysie ; dans l'anaphrodysie , la stérilité , le tic douloureux , etc.

Les eaux ferrugineuses *astringentes* minéralisées par le proto-sulfate de fer ou le tartrate de fer , mêlés aux sulfates d'alumine , de magnésie , de potasse , de chaux , à l'acide sulfurique , présentent un ordre de moyens thérapeutiques qui agissent sur les organes en augmentant le resserrement fibrillaire de leurs tissus et celui des vaisseaux qui les pénètrent.

Ces eaux ferrugineuses sulfatées , telles que la nature les fournit dans les sources de Passy , Alais , Cransac , Segray , Sermaise , Vals , etc. , sont quelquefois un peu trop fortes pour être prises en boisson. Si elles n'étaient pas modifiées par l'épuration , elles agiraient à la manière des astringens actifs.

La composition basée d'après les proportions suivantes de principes minéralisateurs , peut fournir , pour l'usage interne , une eau ferrugineuse astringente , apte à remplir diverses indications. L'artiste peut , d'ailleurs en tout temps , apporter dans la préparation de ces eaux les modifications convenables , d'après les formules du médecin et les différens états des maladies.

Prenez : eau pure , vingt onces ; sulfate de fer , deux grains et demi ; sulfate de magnésie , vingt grains ; sulfate de chaux , vingt-cinq grains ; sulfate d'alumine , huit grains ; muriate de soude , dix grains ; acide sulfurique , cinq grains ; gaz acide carbonique , une fois le volume. On boit une ou plusieurs verrées de cette eau le matin à jeun , selon les indications.

Les eaux martiales *astringentes* factices peuvent être



employées avec succès dans toutes les affections qui dépendent d'un vice de cohésion moléculaire des solides. Elles conviennent dans les grandes faiblesses du système vasculaire, qui n'offrant pas assez de résistance à l'impulsion des fluides, cède à l'extension, se rompt et donne lieu aux hémorragies passives : leur usage est utile dans les flux hémorroïdaux excessifs, l'hématurie chronique, la ménorrhagie, etc. dans le pyrosis, le scorbut, la colique des peintres, la dysenterie chronique; dans toutes les maladies produites par le relâchement des voies urinaires et des organes séminaux, dans l'incontinence d'urine, le diabète, les gonorrhées dites secondaires, les fleurs blanches, les pollutions nocturnes; dans les fièvres intermittentes à type-quarte, dans les convalescences prolongées.

On recommande encore les eaux ferrugineuses astringentes à l'extérieur, en lotions, en injections et en douches; dans les engorgemens indolens des gencives, avec hémorragies passives; dans les ulcères scorbutiques, les variqueux et les atoniques; dans les fleurs blanches, les chutes de matrice, du rectum.

Les eaux ferrugineuses artificielles exigent une grande circonspection dans leur préparation et dans leur emploi. La mixtion de leurs principes minéralisateurs doit être proportionnée d'après les indications déduites des divers états morbides. Elles sont généralement nuisibles aux tempéramens secs et bilieux, aux pléthoriques, aux femmes enceintes, aux personnes dont la poitrine est délicate. Ces eaux excitant vivement les mouvemens circulatoires, sont contre-indiquées dans les hématomés ou hémoptysies, dans la fièvre hectique, dans la phthisie et dans toutes les lésions de tissu des organes.

Les personnes douées d'un excès de sensibilité, les hystériques, les hypocondriaques doivent ne les prendre qu'avec précaution, et en cesser l'usage dès que les phé-

nomènes d'excitation vive qu'elles produisent assez souvent, commencent à se manifester.

*Eaux hydro-sulfureuses artificielles.* — Le soufre et l'hydrogène en l'état de sulfure alcalin, sont les deux principes qui caractérisent principalement les eaux hydro-sulfureuses.

Le soufre s'unit rapidement à l'hydrogène, et forme avec lui une substance composée d'un atôme du premier, et d'un atôme du second, appelée gaz hydrogène sulfuré ou acide hydro-sulfurique. On obtient ce fluide pur en faisant digérer du sulfure d'antimoine en poudre, dans l'acide hydro-chlorique.

L'eau absorbe rapidement le gaz acide hydro-sulfurique. 100 volume de liquide prennent environ 253 volume de ce gaz à la température de 10 degrés centigrades.

La préparation des eaux hydro-sulfureuses simples, s'opère en chargeant l'eau distillée de 1/8 ou de 1/3 de volume de gaz acide hydro-sulfurique. L'eau ainsi imprégnée de ce fluide est sans couleur; elle a l'odeur fétide du gaz, qui ressemble à celle de l'œuf pourri, et une saveur douceâtre, nauséabonde; elle rougit les couleurs bleues végétales, etc. Lorsque ce liquide est exposé à l'air, le gaz s'en dégage par degrés.

Dans la composition des eaux hydro-sulfureuses, la combinaison de l'hydrogène sulfuré, exige une grande circonspection; l'hydrogène constitue le principe actif, ou excitant de tous les corps de la nature. Tous les corps extérieurs à l'action desquels l'organisme est soumis, agissent en stimulans positifs, lorsque l'hydrogène y prédomine. Plus ils fournissent d'hydrogène, plus ils agissent vivement sur l'excitabilité, plus ils activent l'exercice des opérations vitales. Les expériences de *Fontana*, de *Caldani*, de *Veratti*, de *Zachiroli* démontrent que l'instinction et l'abolition de l'excitabilité sont le résultat de l'action de l'hydrogène sulfuré sur l'organisme.



Ainsi, plus les substances médicamenteuses telles que l'ammoniaque, l'alcool, l'éther, l'huile de thérébentine et les huiles volatiles surabondantes en hydrogène, les substances narcotiques, le principe odorant des plantes, feuilles, fleurs et fruits contiennent d'hydrogène libre, moins cette substance élémentaire y est condensée, plus elles sont aptes à accroître l'excitement des parties organiques, soumises à leur influence, plus elles agissent sur elles d'une manière prompte et vive; plus des doses trop fortes de ces substances seront susceptibles d'épuiser le principe vital.

*Bordeu* le père, avait déjà observé cette forte énergie du principe actif des eaux hydro-sulfureuses aux eaux de *Barrèges*.

Dans les eaux hydro-sulfureuses factices où l'hydrogène et le soufre ne peuvent être aussi intimément combinés, aussi fortement confondus et enchaînés que dans celles que la nature prépare, l'acide hydro-sulfurique ne doit être mélangé à l'eau et aux sels de soude, de magnésie, de potasse et de chaux qui en forment les principes fixes, qu'à des quantités limitées et toujours à des doses proportionnées de manière à ce que cette union puisse y former des hydro-sulfates, sans excès d'hydrogène sulfuré.

Si ce principe se trouvait dans les eaux minérales factices à des proportions trop fortes pour n'être pas absorbé par ces substances fixes, et qu'il y restât à l'état libre en trop grande quantité, l'ingestion de ces eaux déterminerait promptement des phénomènes d'excitement morbide.

Les expériences de *MM. Chaussier, Nysten, Thenard, Dupuytren, Orfila, de Frank*, ont prouvé jusqu'à quel point extraordinaire cette substance élémentaire peut changer promptement l'activité de la force vitale et produire des effets délétères sur les parties organiques. On doit surtout se prémunir de l'action de sa combi-

naison avec l'oxygène sur les surfaces muqueuses avec lesquelles il peut être en contact.

Mais la nature nous offre dans les sources d'eaux hydro-sulfureuses de St.-Sauveur, de Caunterets, d'Aignes Candes, de Bagnères, de Luchon, de Digne, Gréoulx, de Spa, d'Aix en Savoie, d'Aix la Chapelle, Naples, etc., une combinaison d'acide carbonique à l'hydrogène sulfuré, qu'il est avantageux d'imiter dans la préparation des eaux factices. Elle réunit aux avantages de les rendre moins désagréables à boire, et d'augmenter leurs propriétés médicales, celui de permettre d'incorporer l'hydrogène sulfuré à plus hautes doses et en lui donnant un degré plus considérable de combinaison, modifier son action stimulante, la rendre moins prompte et de plus longue durée, en en faisant une substance moins animalisée par l'addition d'une portion de carbone.

Pour préparer l'eau hydro-sulfureuse, on charge l'eau pure de gaz acide hydro-sulfurique avec les précautions convenables de demi à trois fois le volume; on la sature d'une égale quantité d'acide carbonique, et on y ajoute ensuite la dose indiquée des carbonates, hydro-chlorates et sulfates de soude, de potasse, de magnésie et de chaux. Si l'on désire obtenir l'onctuosité animale qu'offrent la plupart des eaux hydro-sulfureuses, il serait bon d'y ajouter une certaine quantité d'azote.

On peut ainsi, dans toute saison, obtenir une eau hydro-sulfureuse artificielle chargée d'autant de gaz acide hydro-sulfurique que les eaux naturelles en contiennent dans les fortes chaleurs de l'été; tandis que, pendant l'hiver, les eaux, à leur source, conservent une bien faible quantité de ce gaz qui constitue leur principale propriété médicinale.

La combinaison de l'acide hydro-sulfurique avec les sels alcalins ou terreux, produit les hydro-sulfates qui sont tous solubles dans l'eau, et leur dissolution dans



ce liquide est incolore. Les eaux hydro-sulfureuses, soigneusement préparées, doivent être limpides et claires, conserver une odeur fétide, semblable à celles des œufs pourris, une saveur douceâtre et nauséabonde. Elles doivent rougir les couleurs bleues végétales, noircir l'argent, et précipiter le soufre par le seul contact de l'air ou par l'addition des acides sulfurique et hydro-chlorique.

On peut fabriquer diverses eaux hydro-sulfureuses dans les proportions suivantes :

Eau pure, vingt onces; dissolvez-y carbonate de soude, douze grains; carbonate de magnésie, huit grains; faites passer ensuite un courant de gaz acide hydro-sulfurique à travers l'eau dans la proportion d'un tiers de volume, et saturez-la de deux à trois fois son volume de gaz acide carbonique; gaz azoté, un huitième de volume.

Eau pure, vingt onces; hydro-chlorate de soude, demi-gros; hydro-chlorate de magnésie, cinq grains; sulfate calcaire, cinq grains; carbonate de chaux, huit grains; gaz acide hydro-sulfurique, un tiers de volume; gaz acide carbonique, trois fois le volume; azote, un huitième.

Eau pure, vingt onces; acide hydro-sulfurique, un tiers de volume; gaz azote, un quart de volume; hydro-chlorate de potasse, 3 grains; hydro-chlorate de soude, trois grains; sulfate de potasse, deux grains; carbonate de chaux, un grain.

Eau pure, vingt onces; hydrogène sulfuré, demi du volume; hydro-chlorate de soude, un grain; carbonate de magnésie, un grain; sulfate de magnésie, deux grains; azote, un quart du volume.

Les résultats de l'analyse finale des substances solides et fluides des corps animaux offrent, dans ces matières, tout autant de composés quaternaires, résultans de l'union de l'hydrogène, du carbone, de l'azote et de

l'oxygène qui sont associés en différentes proportions au soufre, au phosphore, à la soude, la magnésie, la chaux, etc. Les substances animales moins riches en carbone, contiennent aussi beaucoup plus d'hydrogène, de soufre, de phosphore, et surtout d'azote.

Ces principes, éminemment nécessaires à la production des matériaux constitutifs de l'organisation, y sont apportés par l'eau et une foule de matières alimentaires qui servent de pâture aux animaux, et que les actes digestifs, les fonctions assimilatrices convertissent successivement en gélatine, albumine et fibrine.

Le soufre, l'hydrogène, l'azote, le phosphore, principes constituans des animaux, sont ceux qui se trouvent combinés en plus grande proportion dans les matériaux immédiats de l'organisation. C'est de ces proportions que dépend l'ordre des propriétés qui s'établit dans les parties organiques.

Ainsi les proportions diverses de fluides, de particules colorantes, huileuses, salines, etc., expliquent les différences qui existent d'un liquide à un autre; l'abondance du gluten, l'addition d'un acide aux principes calcaires expliquent la solidité et le degré de compacité de quelques parties; l'excès de fibrine augmente la résistance vitale des solides; la prédominance de la gélatine, y détermine l'état morbide, etc.

Le soufre combiné dans le sang avec l'ammoniaque, y existe à l'état d'hydro-sulfate d'ammoniaque. Ce soufre ainsi dissout par l'hydrogène accompagne toujours l'albumine, à quelque partie du corps qu'elle appartienne comme constituante. Cette albumine, substance prédominante dans le sang, entre dans la composition d'un grand nombre de divers tissus de l'organisme animal. Elle constitue ceux du cerveau, des nerfs, des parenchimes, des viscères; elle forme en grande partie ceux



des tendons , des muscles , des os , des cartilages , des ongles , des poils , etc.

Cette albumine est une des substances les plus répandues et les plus importantes de l'organisation ; ses parties constituantes sont , savoir : carbone , 1000 ; gaz oxygène , 170 ; gaz hydrogène , 810 ; gaz azote , 127 ; soufre , phosphore , quant. inappréc.

Cette substance soumise à l'action d'un feu violent , donne de l'ammoniaque , du carbonate d'ammoniaque , de l'huile fétide , du gaz hydrogène sulfuré , et un charbon dans lequel on trouve de l'hydro-chlorate , du phosphate et du carbonate de soude. Lorsqu'on traite le sérum du sang à un feu lent , on en retire encore du soufre.

Dans les composés animaux il n'est quasi pas de parties qui ne contiennent une quantité plus ou moins grande de soufre , d'hydrogène et d'azote fixes , qui concourent à communiquer des propriétés remarquables , telles que la combustibilité , la volatilité , l'onctuosité. Il semble que les divers degrés de proportions dans lesquels ces substances entrent dans la combinaison des matériaux immédiats du corps vivant , modifiant dans les parties organiques l'état de mollesse qui s'allie au degré de solidité qui leur est nécessaire , facilitent en elles l'action vitale , sont la source des propriétés qui les distinguent.

Ainsi , dès que la pulpe nerveuse acquiert un certain degré de solidité , la sensibilité diminue et même disparaît. De même les parties dures du corps humain , presque insensibles , deviennent d'une sensibilité très-vive , lorsque , dans certains états pathologiques par défaut de cohésion , elles ont acquis un degré de mollesse conséquent.

L'examen des progrès de la vie dans les animaux microscopiques , celui des phénomènes qu'ils présentent en passant de l'état végétal à celui d'animal , démontrent qu'ils sont toujours suivis d'un dégagement d'oxygène.

Si nous distinguons ensuite dans la digestion des alimens ingérés , la promptitude de l'assimilation des substances animales, de la lenteur et de la difficulté qu'éprouve celle des végétales ; si nous observons que toutes les substances animales ont en général une grande proportion d'hydrogène , nous voyons que c'est en la cédant à l'organisme qu'elles deviennent éminemment nutritives. Nous nous assurons ainsi que le procédé de la nature par lequel les matériaux étrangers sont convertis en substance animale , consiste dans la soustraction gradative du carbone et de l'oxygène , et dans la combinaison progressive de l'hydrogène et de l'azote.

Les matériaux extérieurs portés dans l'organisme y produisent aussi des effets marqués , suivant qu'ils se rapprochent davantage de la nature animale.

Ainsi les boissons acidules , les limonades végétales ne produisent point de chyme ; une grande quantité d'acide administrée à un malade qui a un os fracturé , empêche le cal de se former ; de même l'oiseau domestique ne peut compléter la coquille de ses œufs , si on ne lui fournit de la chaux. Ainsi , dans les combinaisons opérées par le règne animal , qui sont les plus composées et celles qui altèrent le plus les principes combinés , les acides des substances ingérées disparaissent dans l'animal : ce sont les bornes de la combinaison.

Ces faits démontrent que l'assimilation des substances ingérées est d'autant plus facile , qu'elles se rapprochent davantage de la nature des parties qui composent l'organisation animale. Plus ces substances sont solubles , plus elles sont absorbées sans altérations ; plus elles sont facilement associées aux mouvemens perpétuels qui agitent les liquides vivans , plus elles participent au travail de conversion qui les animalise.

Les principes constituans des eaux hydro-sulfureuses , dans la variété de leurs combinaisons , sont à peu près



les mêmes que ceux que forment le sérum du sang , l'albumine animale. L'hydrogène sulfuré, dans les proportions de 32 parties de soufre , sur une d'hydrogène , est le principe actif de ces eaux. La combinaison de ce fluide avec les substances alcalines terreuses qui en sont les principes fixes , forment un genre de médicamens des plus énergiques , dont les effets thérapeutiques doivent être appréciés dans diverses maladies , soit par les modifications qu'ils opèrent dans le mélange de la matière animale , soit par l'excitement vif qu'ils suscitent dans le système organique.

Ces eaux sont principalement utiles dans le scorbut , le rachitisme , le marasme , l'étiisie et toutes les maladies qui sont le résultat d'une nutrition altérée ou imparfaite , soit que ces maladies proviennent de la privation plus ou moins complète d'alimens , de l'exiguïté , d'un manque plus ou moins considérable de principes alibiles , devenus plus rares par la détérioration des substances alimentaires ; soit qu'elles soient l'effet de l'inactivité morbide de l'appareil digestif , de l'obstruction des glandes , de l'inertie des vaisseaux et autres organes destinés à absorber , élaborer et assimiler les matériaux alibiles qui , dénaturés et convertis en substance animale , servent à réparer les pertes continuelles qu'entraîne l'exercice des fonctions , et constituent les élémens solides , liquides et gazeux , etc. , du corps vivant.

Dans les affections où les sucs nutritifs sont à peine absorbés et circulent avec lenteur dans les extrémités des vaisseaux , où le calibre de ces vaisseaux diminue peu à peu et s'oblitére , où le chyle et la lymphe s'arrêtent dans les glandes et s'y condensent , où les glandes s'obstruent , s'endurcissent , s'ulcèrent ; enfin , dans ces circonstances contraires à l'assimilation et à la nutrition , où l'addition et la conversion des matériaux alibiles

étant empêchées ou considérablement modifiées, l'organisme est livré à ses propres moyens de restauration et de récomposition, où la réparation de ses pertes continues ne s'opère plus qu'au moyen des liquides récrémentiels, chargés des débris absorbés des divers organes de la fonte et de la décomposition des molécules élémentaires qui constituent les différens tissus ; l'emploi bien dirigé des eaux hydro-sulfureuses peut déterminer immédiatement des médications réparatrices, qui modifient l'altération des sucs vivans ; et par une excitation douce, réveiller l'activité du système chylique, changer l'ordre vicieux de ses mouvemens, rétablir son cours, les fonctions de la chylose, et successivement ramener la santé, si les phénomènes morbides n'ont pas été exaspérés au point de produire des solutions de continuité, des altérations de substance organique. Les eaux hydro-sulfureuses offrent, dans ces cas, des secours prompts et efficaces. Les principes qui les composent, admis dans le sang par l'absorption veineuse et lymphatique, fournissent à la masse des liquides une addition abondante des matériaux étrangers, aptes à former la combinaison qui les convertit en albumine animale, et les transforme en sucs réparateurs.

C'est ainsi que la classe indigente du peuple de Naples, exposée à la privation d'alimens de nécessité urgente, ou insuffisamment nourrie par des substances de mauvaise qualité, trouve dans l'ingestion abondante de l'eau hydro-sulfureuse un supplément d'alimentation qui lui procure une restauration soudaine, soutient ses forces, et la préserve quelquefois des maladies auxquelles le manque de nourriture dont elle a fréquemment à souffrir, la rendrait sujette.

Comme toutes les préparations pharmaceutiques de soufre, les eaux hydro-sulfureuses bien composées, où tous les principes minéraux sont parfaitement dissous



par les fluides élastiques, conviennent dans la phthisie pulmonaire, dans l'asthme, les toux chroniques. C'est à l'excitation douce, opérée sur les tissus pulmonaires et aux modifications imprimées aux produits de l'acte respiratoire, qu'on doit rapporter les succès qu'on en obtient dans ces différentes affections de poitrine. La principale cause de la célébrité des eaux sulfureuses de Naples, de Sicile, d'Aix-la-Chapelle, d'Aix en Savoie, de Buxton, de Bath, de Barrèges, de St. - Sauveur, etc., est sans doute due à ces changemens salutaires, qu'elles opèrent sur les organes et les fonctions de la respiration.

De même que les sucres des plantes anti-scorbutiques où le soufre se trouve en diverses proportions, les eaux hydro-sulfureuses ont une action puissante sur le système lymphatique, et produisent de bons effets dans toutes les affections de ce système, qui reconnaissent pour cause la lenteur et la stagnation des fluides qui le traversent. Elles conviennent aussi dans diverses maladies provenant de l'engorgement des viscères abdominaux, telles que les différentes jaunisses, dans l'hypocondrie, etc.

Par l'ingestion suffisamment continuée des eaux hydro-sulfureuses, le soufre parfaitement dissout par l'hydrogène, et répandu avec lui dans tout le système vasculaire, agit en excitant les tissus organiques de toute l'économie, et en irradiant cette excitation du centre vers la périphérie où il active les sécrétions et la transpiration, et où l'abord des fluides modifiés par l'effet de ces eaux, produit des changemens salutaires sur le système dermoïde. Elles sont très-efficaces dans les affections cutanées chroniques, telles que les dartres, les ulcères scorbutiques, la gale, la teigne, le pemphigus, la couperose, les éruptions lépreuses, et surtout lorsqu'on associe leur usage interne aux applications extérieures par les bains d'immersion dans l'eau ou vapeurs sulfureuses.

Les eaux hydro-sulfureuses factices commandent une grande circonspection dans leur mode d'administration, et ne doivent être employées qu'avec beaucoup de discernement. Leur dose peut varier depuis deux verrées, jusqu'à une pinte par jour.

*Eaux salines artificielles.* — Quoiqu'il existe une distinction bien tranchée entre les propriétés physiques et chimiques des eaux minérales naturelles et celles des artificielles qui en établit une prononcée dans leurs vertus médicales, les élémens constitutifs des eaux salines étant des substances fixes, l'art peut en composer qui soient conformes à celles des sources. Le chimiste peut même modifier les proportions de leurs sels d'une manière plus avantageuse en les appropriant aux indications tirées des divers états morbides qui en nécessitent l'emploi.

Les eaux salines artificielles sont formées par la dissolution d'une quantité de divers sels neutres, assez considérable pour qu'elles agissent d'une manière marquée sur l'organisme. On dissout ces sels dans l'eau pure, aux mêmes proportions que l'analyse a retirées des diverses eaux salines naturelles qu'on se propose d'imiter, ou on en forme des boissons médicamenteuses dont on augmente ou on adoucit l'activité selon le besoin et qu'on rend à volonté toniques, excitantes et purgatives.

Ces eaux se préparent avec des hydro-chlorates, des sulfates et des carbonates de soude, de potasse, de magnésie et de chaux. On les charge d'une ou de deux fois le volume de gaz acide carbonique, ou de  $\frac{1}{8}$  de volume de gaz acide hydro-sulfurique. Elles doivent être claires et limpides, leur saveur varie suivant les principes qui prédominent. Elles sont amères et purgatives quand le sulfate de magnésie y est en excès comme dans les eaux imitées de celles d'Egra, Sedlitz, Sedichulz en Bohême; de Cheltenham, d'Epsom en Angleterre; de Modène en Italie; de Bagnères, Adour, St.-Félix en France.



Les eaux où l'hydro-chlorate de soude domine se reconnaissent généralement à leur saveur salée. Elles doivent contenir des sels magnésiens et calcaires comme celles de la mer, et celles des sources de Niederbronn, de Balaruc, de Lamothe, de Pouillon, de Bourbonne-les-Bains, etc.

Quand le carbonate de soude se trouve en plus grande abondance que les autres sels dans les eaux de cette classe, comme celle de Plombières, de Luxeuil, on les nomme salines ou alcalines et on les distingue aisément par la propriété qu'elles ont de changer en vert les couleurs bleues végétales.

Les diverses combinaisons factices d'eaux minérales salines ne doivent être considérées que comme des solutions médicinales dont on peut varier le nombre de principes excitans, toniques ou purgatifs selon la nature et les symptômes des maladies, suivant l'âge et le tempérament des malades.

Les compositions suivantes présentent les proto-formules des variétés principales d'eaux salines.

*Eaux amères et purgatives.* — Eau, vingt onces; sulfate de magnésie, 97 grains; hydro-chlorate de magnésie, 15 grains; hydro-chlorate de soude, 17 grains; carbonate de chaux, 65 grains; sulfate de chaux, 30 grains; gaz acide carbonique, deux fois le volume.

*Eau de Sedlitz, Sedichutz.* — Eau pure, vingt onces; sulfate de magnésie, 144 grains; hydro-chlorate de magnésie, 18 grains; gaz acide carbonique, trois fois le volume.

Dans cette composition, les sels magnésiens en plus grande quantité et parfaitement dissous par l'acide carbonique, donnent un purgatif d'un effet plus sûr et moins désagréable à boire que les eaux naturelles.

*Eau magnésienne.* — Eau, vingt onces; carbonate de magnésie, demi-once; gaz acide carbonique, six fois le volume.

Cette eau de couleur laiteuse a une saveur aigrelette, piquante; cette solution donnée par cuillerées aux enfans, évacue les mucosités acides dont ils sont quelquefois tourmentés. Elle est à plus forte dose un doux évacuant pour les personnes âgées, fatiguées par des glaires. L'usage habituel de cette eau est propre (comme nous l'avons déjà remarqué) à empêcher la formation de l'acide urique et de l'urate de soude dans l'organisme; elle peut être administrée avec succès aux personnes prédisposées à la goutte et à la gravelle, ou qui sont atteintes de ces affections.

*Eaux salées.* — Eau, vingt onces; hydro-chlorate de soude, 50 gr. 80 cent.; hydro-chlorate de chaux, 8 gr. 76 cent.; carbonate de chaux, 1 gr. 0; sulfate de chaux, 8 gr. 88 cent.; gaz acide hydro-sulfurique, un huitième du volume.

— Eau, 20 onces; hydro-chlorate de soude, 36 grains; sulfate de magnésie, 12 grains; sulfate de chaux, 4 grains; hydro-chlorate de chaux, 1 grain; gaz acide carbonique, trois fois le volume.

— Eau, 20 onces; hydro-chlorate de soude, 12 grains; carbonate de soude, 2 grains; sulfate de soude, 6 grains; sulfate de chaux, 2 grains; carbonate de chaux, 2 grains; gaz acide carbonique, deux fois le volume.

*Eaux salines alcalines.* — Eau pure, 20 onces; carbonate de soude, 12 grains  $1\frac{1}{6}$ ; sulfate de soude, 2 grains  $1\frac{1}{3}$ ; hydro-chlorate de soude, 1 grain  $1\frac{1}{4}$ ; gaz azote,  $1\frac{1}{3}$  du volume.

— Eau pure, 20 onces; carbonate de soude, 50 grains; hydro-chlorate de soude, 6 grains; sulfate de soude, 10 grains; gaz acide carbonique, deux fois le volume.

— Eau, 20 onces; carbonate de soude, 1 gros  $1\frac{1}{2}$ ; gaz acide carbonique, cinq fois le volume.

— Eau, 20 onces; carbonate de potasse, 2 gros; gaz acide carbonique, cinq fois le volume.



Les eaux salines artificielles composées de substances toutes minérales, toutes organiques, ne fournissant que peu de principes assimilables, n'ont qu'une action tonique plus ou moins stimulante, dont l'effet immédiat est d'agacer les surfaces digestives. L'ingestion de ces eaux minéralisées par le sulfate de soude, par les sulfate et carbonate de magnésie, dans les proportions d'une à deux parties sur cent, provoquent l'excitation de la muqueuse intestinale, augmentent l'action sécrétoire du foie et de tous les viscères abdominaux. Elles fortifient et stimulent les voies digestives, et empêchent les produits des digestions viciées d'y séjourner, procurent un afflux plus considérable de mucosités gastriques, intestinales et d'autres sucs altérés, et en déterminent l'éjection alvine. Elles offrent l'avantage d'être purgatives et de ne pas trop fatiguer les personnes qui en font usage. Elles conviennent aux sujets faibles, délicats, aux enfans, et dans le cas où l'on ne veut obtenir qu'une purgation légère.

Ces eaux amères sont indiquées dans les aigreurs d'estomac, les dégoûts, les amas de glaires; dans les engorgemens des viscères du bas-ventre, les constipations opiniâtres, dans l'hypocondrie, la mélancolie, etc.

Les eaux salines factices où, à l'imitation des naturelles, l'hydro-chlorate de soude doit prédominer sur les autres sels magnésiens et calcaires, dans les proportions d'un cinquième sur le poids total, sont plus énergiques que les précédentes. Ces eaux, prises en petites quantités, procurent un surcroît d'activité aux voies digestives, propre à dissiper les embarras gastriques et intestinaux. Administrées à plus forte dose, elles sont un purgatif échauffant qui excite une soif vive, et souvent un trouble général dans l'exercice des fonctions, elles peuvent aussi agir secondairement sur l'encéphale, les organes locomoteurs, les membranes séreuses, les systèmes glandulaires et

lymphatiques , déterminer des excitations , des dérivations salutaires et amener des changemens avantageux dans les colapsus et les débilités générales.

Ces eaux produisent de bons effets dans l'inappétence , les dégoûts opiniâtres , les affections gastriques par les amas de glaires acides , de matières bilieuses ; dans l'ictère , les migraines , les douleurs de tête habituelles : dans les maladies lymphatiques , dans certaines paralysies et les affections vermineuses des enfans.

Pendant la boisson de ces eaux soit amères ou salées , les matières des premières déjections alvines sont visqueuses et filantes et ont assez ordinairement une couleur noirâtre qui se perd au bout de quelques jours de leur usage.

Les eaux salines où le carbonate de soude prédomine , sont éminemment toniques et excitantes ; elles augmentent l'énergie des systèmes vasculaires sanguin , lymphatique et activent la circulation des fluides. Elles conviennent dans toutes les aberrations de l'ordre des fonctions sécrétoires. Elles sont administrées avec succès à l'intérieur dans l'atonie de l'appareil digestif , dans la lenteur des digestions , dans les obstructions du foie , de la rate , du mésentère , contre les concrétions biliaires , la jaunisse , l'aménorrhée chronique , les hémorroïdes , la néphritis , la goutte invétérée , le rhumatisme chronique , la leucorrhée , l'hydropisie , les engorgemens glandulaires et les fièvres quartées.

Les propriétés excitantes et toniques des eaux salines , sont surtout bien évidentes lorsque leur usage intérieur est secondé de leur effet stimulant , sur toute l'étendue du système dermoïde. Administrées en bains d'immersion , ces eaux produisent une réaction plus ou moins prompte , plus ou moins intense dans l'économie animale qui les rend très-efficaces dans les débilités générales , l'atonie musculaire , certaines paralysies , dans les engorgemens



articulaires, les tumeurs blanches, les rétractions des membres.

Mais, il faut convenir que les eaux salines artificielles prises en douches, en bains d'immersion, sont inférieures aux naturelles. C'est sans doute parce qu'on ne peut les pourvoir de ce calorique, particulièrement modifié, qui est le principe actif de leur combinaison intime et le principal agent des propriétés des eaux thermales naturelles.

Toutes les nations du monde ont reconnu les eaux minérales comme des agents éminemment salutaires dans un grand nombre d'affections. L'affluence considérable et successive des infirmes à leurs sources, atteste leur efficacité continue, et les précieux secours qu'elles ont, de tout temps, offert à l'humanité souffrante, préconise annuellement leurs vertus médicinales et les guérisons merveilleuses qu'elles opèrent.

Déjà, les peuples civilisés de l'Europe ont adopté l'heureuse idée de suppléer ces bienfaits naturels par la composition des diverses eaux minérales artificielles. Convaincus de la possibilité de le faire avec succès, ils ont favorisé l'art qui produit ce nouvel ordre d'agents thérapeutiques. Presque toutes les grandes villes ont apprécié l'avantage de posséder dans leur sein des établissemens où l'on fabrique extemporanément les eaux minérales artificielles, et où elles peuvent être administrées dans toutes les saisons, et être appliquées sous toutes les formes indiquées dans les diverses affections qui en nécessitent l'emploi. A ces considérations se joint l'importance industrielle de ne pas être tributaires des pays d'où ces villes tiraient à grand frais les eaux minérales, soit naturelles, soit factices, le plus souvent altérées ou décomposées. Ces établissemens d'utilité publique, dus aux progrès de la chimie, fondés et entretenus par l'industrie privée, méritent la protection des gouvernemens.

Il conviendrait , sous divers rapports , à l'intérêt national , que les grands ports militaires et de commerce , servis et activés par des populations maritimes , plus fréquemment exposées et plus sujettes aux maladies qui réclament l'usage des eaux médicinales , obtinssent de la munificence souveraine , un de ces établissemens de salubrité générale.



*OBSERVATIONS sur la note que M. Moreau de Jonès a lue à l'Académie française , dans la séance du 16 août dernier ; par M. SEGAUD , docteur en médecine et en chirurgie de la Faculté de Montpellier , ancien médecin des armées françaises , médecin des prisons de Marseille , l'un des fondateurs de la Société royale de médecine de cette ville et membre de plusieurs Académies de médecine règnicoles et étrangères.*

EN lisant , dans le Moniteur , ce qui s'est passé dans la séance de l'Académie française du 16 août , la note communiquée par M. Moreau de Jonès , sur les enquêtes officielles constatant la contagion de la fièvre jaune , a fixé particulièrement mon attention. L'auteur de cet article fait remarquer que la question de la contagion de cette maladie qu'on paraît vouloir aujourd'hui présenter comme neuve est une question depuis long-temps jugée de la manière la plus solennelle ; les jugemens , ajoute-t-il , ont été en faveur de l'existence de cette contagion : pour prouver ce qu'il avance , il indique les différentes époques où cette maladie a paru , depuis 1802 jusqu'à 1822 , et rapporte ensuite l'opinion de plusieurs autorités médicales qui , consultées sur la question de la contagion de la fièvre jaune , ont , après une enquête , un examen , un rapport , et une discussion approfondie , répondu affirmativement. Parmi les faits qu'il signale comme devant prou-



ver la contagion de cette maladie, il en est un qui se trouve tout-à-fait contraire à cette opinion, et dont, par conséquent, l'enquête officielle est plus que douteuse; je veux parler de la fièvre jaune qui, en 1802, se déclara à Marseille, à bord du navire américain appelé *la Colombia* : comme témoin oculaire et acteur principal, je peux, je dois même, en faveur de la vérité, rétablir les faits et les rapporter tels qu'ils se sont passés; ils ne seront certainement pas favorables à la contagion : voici donc en peu de mots l'histoire fidèle de cet événement mémorable.

Vers le commencement du mois d'août de l'an 1802, arriva à Marseille le bâtiment ci-dessus dénommé; après avoir fait la quarantaine d'usage, et ne paraissant avoir aucun malade à bord, on lui permit de communiquer avec la terre : le jour même de sa sortie de quarantaine, je fus appelé pour visiter le capitaine en second, que je jugeai être atteint d'une maladie grave; je fais transporter le malade dans une maison particulière et je provoque une consultation qui décide que cette affection morbide est une fièvre bilieuse très-intense; le malade meurt du sixième au septième jour. Le lendemain, le second officier tombe malade, je suis mandé; son état me présente des symptômes alarmans; une autre consultation a lieu : dans le rapport que je fais aux consultants, je dis un mot de la ressemblance de cette maladie avec la fièvre jaune; on décide que c'est une maladie de la saison, le malade succombe du sixième au septième jour. Trois jours après la mort de ce second officier, un matelot se plaint, je le visite et je reconnais des signes qui annoncent le typhus ictéroïde : je demande une consultation plus nombreuse, elle a lieu; alors unanimité d'opinion des consultants, qui décident que ce troisième malade est atteint effectivement

de fièvre jaune. L'élite des praticiens de cette époque ayant constaté le caractère de cette maladie, et étant persuadés, alors, qu'elle était contagieuse, délibèrent sur la conduite

qu'il faut tenir en pareille occurrence : il est arrêté de donner connaissance à M. *Charles-de-la-Croix*, alors préfet du département, de ce qui se passait et de lui faire part des craintes que l'on a sur la contagion de cette maladie. Ce vertueux magistrat fait remettre de suite le bâtiment en quarantaine, et envoie au lazaret ce troisième malade dont l'affection morbide se termina heureusement du onzième au douzième jour ; il prit ensuite un arrêté par lequel je fus chargé, conjointement avec un autre médecin (1), de visiter journellement les maisons où les deux officiers étaient morts, ainsi que les autres lieux que pouvaient avoir fréquentés les autres personnes de l'équipage : ces visites, exactement faites, n'amènèrent aucun mauvais résultat. Au bout d'une dizaine de jours, le bureau de la santé publique ayant consulté ses médecins pour savoir si l'on pouvait, sans danger, permettre la libre pratique à ce bâtiment, dont le reste de l'équipage paraissait bien portant ; il est répondu affirmativement, et le voilà sorti une seconde fois de quarantaine. Le jour même de cette seconde sortie, un matelot tombe malade ; il est traité à terre secrètement et meurt du sixième au septième jour de la maladie. M. le Préfet instruit de cet événement, ordonne que le bâtiment sera remis en quarantaine pour la troisième fois, que l'ouverture du cadavre sera faite en présence de tous les médecins qui ont fait partie des diverses consultations qui ont eu lieu et qu'ils lui communiqueront, par un rapport écrit, leur opinion sur le caractère et la nature de cette maladie ; il fait mettre en quarantaine toutes les personnes qui habitaient les maisons où étaient morts les deux officiers et le matelot. A la fin du même jour de la troisième mise en quarantaine du bâtiment, un autre matelot tombe malade, il est transporté au lazaret. Tous les rapports que

---

(1) M. Delacourt.



l'on fait , soir et matin , sur l'état de ce malade sont satisfaisans et annoncent une fièvre bilieuse simple ; cependant le malade meurt du sixième au septième jour. M. le Préfet ordonne encore que l'ouverture de ce cadavre sera faite en présence des médecins qui avaient été consultés pour les trois premiers malades. Cette seconde ouverture cadavérique présente des résultats semblables à ceux de la première , c'est-à-dire , que l'on trouva une grande quantité de matière noire dans l'estomac et les intestins , et une grande partie de la muqueuse de ces viscères présentant une couleur rougeâtre. Le lendemain de la mort de ce cinquième malade , un autre matelot se plaint , il est transféré aux infirmeries ; les rapports journaliers sur son état sont les mêmes que les précédens , c'est encore une maladie légère : mort du sixième au septième jour. Ouverture du cadavre , même résultats. Le jour de la mort du sixième malade , un noir , faisant partie de l'équipage , se trouve indisposé , il est envoyé au lazaret. Les rapports que l'on fait sur sa maladie ne diffèrent pas des autres , et il meurt également du sixième au septième jour. L'ouverture cadavérique présente les mêmes résultats que les précédens. Après la mort de ce noir , on obligea le bâtiment , dont l'équipage de treize était réduit à sept hommes , de quitter Marseille et de partir avec patente brute. On dit qu'il alla à Barcelone pour compléter le nombre des matelots qu'il lui fallait et dont il ne pouvait pas se passer pour le service du bâtiment.

Ici se termine l'esquisse des ravages que fit la fièvre jaune dont la cause doit être attribuée à l'infection du bâtiment qui , étant ensuite convenablement purifié , cessa enfin de donner la mort.

Pendant tout le temps que dura cette épidémie locale , aucune des personnes qui eurent des communications directes avec les malades , ne contracta la maladie ; ainsi les médecins qui visitèrent les malades , les infir-

miers qui les soignèrent, tant en ville qu'au lazaret, et les chirurgiens qui firent l'ouverture des cadavres, tout le monde jouit d'une bonne santé durant et après l'épidémie.

Il est facile de voir par l'exposé de faits qui, au besoin, pourraient être attestés par plus de dix mille témoins de notre population de 1802, il est facile de voir, disons-nous, que dans ce cas-ci la fièvre jaune n'a pas été contagieuse et que ce qui s'est passé à cette époque est entièrement en faveur de la *non contagion* : ainsi M. Moreau de Jonès peut effacer de la liste des *enquêtes officielles constatant la contagion* de la fièvre jaune, celle qui est relative au navire américain *la Colombia*, à bord duquel cette maladie se déclara en 1802. Quelle que soit la source à laquelle cette enquête ait été puisée, je la tiens pour *impure*. Je suis bien persuadé qu'en rapportant cette enquête, M. Moreau de Jonès a cru exprimer la vérité; aussi je rends la justice la plus éclatante à la bonne foi et aux connaissances de ce brave militaire littérateur. J'aime à croire que, de son côté, il ne trouvera pas mauvais que j'aie rapporté ce que mes yeux ont vu et ce que ma conscience m'a dicté. En agissant ainsi, je n'ai eu en vue que le triomphe de la vérité et le perfectionnement de l'art. *Hoc cur, philete, scripserim, pulchre vides.*

---

## SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ,

PENDANT LES MOIS DE 7.<sup>bre</sup>, D'8.<sup>bre</sup> ET DE 9.<sup>bre</sup> 1825.

3 Septembre. — M. le D. Boyer, fait hommage, au nom de l'auteur, M. Pardigon, de la thèse que ce médecin vient de soutenir à l'école de Montpellier, sur *l'insertion du placenta à l'orifice de l'uterus*, et le propose pour être reçu membre associé résidant.

T. X. Oct., Nov. et Déc. 1825.



Cette demande est favorablement accueillie.

M. le D. *Ranieri-Carlotti*, correspondant à Pise, adresse une brochure intitulée : *Lettera su d'una resezione parziale della mascella inferiore eseguita dal prof. Vacca-Berlinghieri nella clinica chirurgica dell' universita di Pisa*. M. *Saint-Rome* fils est nommé rapporteur de ce travail.

La séance est employée à la discussion sur l'ouvrage de M. *Favart*.

MM. *Costa* et *Lasserre* sont scrutonnés et reçus membres correspondans.

10 Septembre. — Cette séance est consacrée à la continuation de la discussion sur l'ouvrage de M. *Favart*, après laquelle la compagnie vote des remerciemens à notre savant collègue, et délibère que son ouvrage original sera placé honorablement dans ses archives.

17 Septembre. — M. le D. *Van de Keere*, médecin de Paris, demande au nom de M. *Thomas*, médecin à la Nouvelle-Orléans, un duplicata du rapport qui a été fait à la Société sur l'ouvrage de ce médecin, et qui est intitulé : *Essai sur la fièvre jaune d'Amérique*.

Cette demande est accueillie.

Lecture est faite d'une lettre de M. *Girou*, médecin à Lunel, servant d'envoi à un mémoire sur l'emploi de la chaux dans les maladies rhumatismales aiguës et chroniques. La demande que fait ce médecin du titre de membre correspondant, est prise en considération, et le rapport à faire sur son manuscrit est confié à M. *Roux*.

M. le secrétaire - général dépose sur le bureau une brochure adressée par M. *Fodéré*, portant pour titre : *Articles de police médicale ; opérations chirurgicales dans les maladies de l'utérus ; petite vérole ; vaccine , etc.* ( Dépôt dans les archives ).

M. *Dufour*, correspondant à Livourne, communique par l'entremise de M. *Saint-Rome* fils, une observation d'apoplexie, compliquée de délire furieux, et terminée

par la guérison. Cette observation sera lue dans une séance ultérieure.

M. Fenech lit ses rapports sur deux ouvrages de M. Sihvenberg intitulés , l'un : *Uber die pest zu noja , in den jahren 1815 an 1816* ; l'autre , *Sopra un nuovo metodo di migliorare il vino*.

24 Septembre. — M. Astoux , pharmacien , membre titulaire , regrette de ne pouvoir plus prendre une part active aux travaux de la Société , et sollicite le titre de membre honoraire. Sa demande est accueillie à l'unanimité.

M. Fenech lit un rapport sur l'ouvrage de M. Omodéi , intitulé : *Del governo politico medico del morbo petechiale , etc.*

On donne lecture de l'observation d'apoplexie communiquée par M. Dufour , correspondant à Livourne.

SEUX, Président. SUE , Secrétaire-général.

---

12, 13, 14, 15, 16 et 17 Octobre. --- Ces séances ont été employées à la lecture des mémoires admis au concours ouvert par la Société pour l'année 1825, et à leur discussion.

Le mémoire côté n° 3 , portant pour épigraphe : *Servare modum finemque tenere*, a valu à ses auteurs, MM. Boulland et Van de Keere, médecins à Paris, une médaille d'or de la valeur de 100 fr., à titre d'encouragement.

M. Beraud , naturaliste , membre titulaire , fait hommage d'un mémoire sur les poissons de la mer de Marseille et ceux d'eau douce de la Provence , dont M. Pardigon est chargé de rendre compte.

M. A. Menard , médecin à Lunel , adresse un mémoire sur la psoïte puerpérale , qui sera soumis à l'attention de la Société dans une séance ultérieure.

22 et 24 Octobre. — M. Raffeneau-Delille , professeur



à la faculté de Montpellier , adresse une notice imprimée ayant pour titre : *Avis sur les dangers de l'usage des champignons sauvages dans la cuisine*. M. Flory est nommé rapporteur de cet écrit.

La lecture de l'exposé des travaux de la Société pendant les années 1824 et 1825 par M. Sue , secrétaire-général , a rempli ces deux séances.

29 Octobre. --- M. Roux lit un aperçu sur la *gaîté considérée sous ses rapports physiologique et hygiénique* , qui est admis parmi les lectures qui doivent être faites à la séance publique.

M. Vulpès , médecin à Naples , est reçu membre correspondant.

SEUX, *Président*.      SUE, *Secrétaire-général*.

---

3 Novembre. — M. le Président communique une lettre de M. le Marquis de Montgrand , Maire de Marseille , qui invite le bureau de la Société à assister : 1.<sup>o</sup> à l'inauguration du buste en bronze de S. M. CHARLES X , laquelle aura lieu le 4 novembre , à l'Hôtel-de-Ville ; 2.<sup>o</sup> à la pose qui sera faite immédiatement après , à la Porte d'Aix , de la première pierre de l'Arc de triomphe , prêt à être érigé en l'honneur de Monseigneur le Dauphin , généralissime de l'armée française , pour perpétuer la mémoire du glorieux événement de la restauration d'Espagne.

M. le Président lit ensuite le discours qu'il doit prononcer à la séance publique. Ce discours est adopté.

Le reste de la séance est consacré à la lecture du rapport de la commission , chargée de recueillir et de présenter une série de questions , propres à être proposées pour le concours académique de 1827.

6 Novembre. -- Séance publique.

M. Seux , président , a ouvert la séance par un discours sur les systèmes en médecine.

M. Sue , secrétaire-général , a lu l'exposé des travaux de la Société , pendant les années 1824 et 1825.

Cette lecture a été suivie d'un Aperçu sur la gaité considérée sous ses rapports physiologique et hygiénique , par M. Roux , secrétaire-archiviste.

M. Sue a communiqué ensuite les notices nécrologiques de MM. Benac, Gerard, Guiaud père , Lully et L. Franch, médecins.

La séance a été terminée par la proclamation des noms de MM. Bouland et Van de Keere , médecins à Paris , qui ont obtenu des récompenses de la Société , et par l'annonce du prix pour l'année 1827.

12 Novembre. — M. le secrétaire fait lecture 1.<sup>o</sup> d'une lettre de M. Dunés , membre titulaire , qui regrette que son âge ne lui permette plus de coopérer aux travaux de la société , et demande de passer dans le rang des membres honoraires. La compagnie fait droit à cette demande, en inscrivant M. Dunés parmi les membres honoraires ; 2.<sup>o</sup> d'une lettre de MM. Bouland et Van de Keere , qui acquiescent à la proposition qui leur a été faite de diviser en deux la médaille accordée au mémoire n.<sup>o</sup> 3 , dont ils sont les auteurs ; 3.<sup>o</sup> d'une lettre de M. le docteur Chapeau , médecin à Lyon , qui adresse deux observations sur des tumeurs enkistées , désirant que ce travail puisse lui valoir le titre de membre correspondant. Cette demande est prise en considération , et le manuscrit de M. Chapeau sera soumis au jugement de la Société dans une séance ultérieure.

L'ordre du jour est le renouvellement du bureau.

M. Favart est élu président ; M. Sue vice-président ; M. Roux secrétaire-général ; M. Giraud Saint-Rome fils secrétaire-adjoint ; M. Fenech secrétaire-archiviste ; M. Magail trésorier.

19 Novembre. --- M. le Marquis de Montgrand , Maire de Marseille , adresse trois exemplaires du procès-



*verbal des cérémonies qui ont eu lieu le 4 novembre 1825, à l'occasion de l'inauguration du buste de S. M. Charles X, à l'Hôtel-de-Ville, etc.* La Société les reçoit avec reconnaissance, et en vote le dépôt dans les archives.

L'ordre du jour est la lecture d'une notice sur la fièvre jaune, par M. *Segaud*. Elle a pour but de relever une inexactitude qui s'est glissée dans la note communiquée le 16 août 1825 à l'Académie française, par M. *Moreau de Jonès*. (Voyez la pag. 297, tom. X de ce journal).

Cette notice a vivement intéressé la Société qui, sur la proposition de M. *Rey*, a décidé qu'elle serait publiée dans les bulletins annexés au journal *l'Observateur*.

Le reste de la séance est consacré à des objets d'administration intérieure.

26 Novembre. --- La correspondance offre plusieurs objets: 1.<sup>o</sup> une lettre du D. *José Fernandez de Noceda*, médecin espagnol, de passage à Marseille, qui prie la Société de l'admettre au nombre de ses correspondans, et fait hommage de trois observations, sur lesquelles M. *Flory* est chargé de faire un rapport; 2.<sup>o</sup> une lettre de M. le D. *Castagny*, qui exprime le désir d'appartenir à la compagnie, et présente sa dissertation inaugurale sur l'épilepsie. M. *Rampal* est chargé de rendre compte de cette production, et M. *Castagny* est reçu associé résidant aux termes du règlement; 5.<sup>o</sup> sont déposés sur le bureau, par M. le secrétaire, les brochures suivantes: d'abord *les annales de la Société royale des sciences, belles lettres et arts d'Orléans*, tom. 7, n.<sup>os</sup> 4 et 5; ensuite *le journal de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin*, n.<sup>o</sup> 2, année 1825. (Dépôt aux archives).

On passe, immédiatement après la correspondance, à des objets d'administration intérieure.

FAVART, *Président*.

P.-M. Roux, *Secrétaire-général*.

*OBSERVATIONS météorologiques faites à l'Observatoire royal de Marseille,  
pendant les mois de*

|                          | Juillet.                                                                               | Août.                                                                                  | Septemb.                                                                               | Octob.                                                                                 | Novemb.                                                                                | Décembre.                                                                              |
|--------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| Barom.                   | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              |
| Thermo.                  | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              |
| Hygrom.                  | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              | plus grande élév.<br>moindre.<br>moyenne.                                              |
| Nombre<br>de<br>Jours de | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. | pluie.<br>tout couverts<br>nuageux.<br>serains.<br>brouillard.<br>gros vent.<br>gelée. |
|                          | 49                                                                                     | 52                                                                                     |                                                                                        |                                                                                        |                                                                                        |                                                                                        |
|                          | 2                                                                                      | 1                                                                                      | 2                                                                                      | 4                                                                                      | 5                                                                                      | 9                                                                                      |
|                          | 6                                                                                      | 1                                                                                      | 2                                                                                      | 6                                                                                      | 7                                                                                      | 10                                                                                     |
|                          | 5                                                                                      | 8                                                                                      | 6                                                                                      | 8                                                                                      | 6                                                                                      | 2                                                                                      |
|                          | 8                                                                                      | 5                                                                                      | 4                                                                                      | 9                                                                                      | 3                                                                                      | 1                                                                                      |
|                          | 2                                                                                      | 5                                                                                      | 0                                                                                      | 8                                                                                      | 4                                                                                      | 0                                                                                      |
|                          | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      |
|                          | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      |
|                          | 1                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      | 0                                                                                      |

— D'après le relevé des registres de l'Etat - civil de la mairie de Marseille, il y a eu en Septembre 1825, 377 naissances; 248 décès et 73 mariages.

En Octobre, 363 naissances; 305 décès et 119 mariages.

En Novembre, 390 naissances; 312 décès et 92 mariages.

Et en Décembre, 386 naissances; 272 décès et 68 mariages.



## NOS ADIEUX

*A MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS.*

---

Votre empressement à souscrire à l'Observateur des sciences médicales, dès qu'il fut annoncé, nous autorise à soutenir que vous étiez autant pénétrés de l'utilité de cette entreprise littéraire, que disposés à seconder notre zèle que pourtant rien n'avait encore justifié. Un encouragement aussi flatteur nous fit sentir tous les devoirs que nous avions à remplir pour répondre à votre attente, et même pour faire plus, s'il était possible, que nous n'avions promis. Nous commençâmes donc par faire choix de quelques collaborateurs dont les talens nous paraissaient indispensables pour suppléer à la faiblesse de nos moyens, et pour contribuer avec la bonne volonté dont nous étions remplis au succès durable de notre recueil périodique. D'ailleurs, tout nous faisait présager ce succès. Outre que nous comptions beaucoup sur vos travaux, car plusieurs d'entre vous ne tardèrent pas à nous faire part du fruit de leur pratique, nous nous promîmes de grands avantages d'une correspondance suivie avec plusieurs savans de diverses contrées, correspondance que devaient singulièrement faciliter les nombreuses relations commerciales de Marseille avec les quatre parties du Monde.

Toutefois, le but que nous nous étions proposé, nous ne l'avons pas atteint comme vous l'auriez voulu sans doute et ainsi que nous l'aurions nous-même désiré. C'est que nous avons éprouvé des contrariétés de tout genre, que nous ne pouvions ni prévoir, ni éviter. Vous en parler ici, Messieurs, c'est vous donner des détails bien fastidieux, mais que nous ne pouvons passer sous silence, vu qu'ils sont assez justificatifs pour que nous les produisions, alors que nous n'avons pas assez fait pour ré-

pondre à votre confiance. Nous avons publié dix volumes, il est vrai, mais tous les articles qu'ils contiennent sont-ils de la plus haute importance? Avons-nous fait connaître toutes les nouveautés en médecine? Avons-nous, en un mot, joué le rôle d'observateur des sciences médicales, comme le titre de notre journal semblait l'indiquer? Examinons ces trois questions. Quant à la première, et commençant de répondre négativement, nous dirons que si des hommes à la fois nos amis, nos confrères, nos collaborateurs, ne nous avaient pas, à l'instigation de quelques mauvais génies, non-seulement abandonnés, dès la seconde année, mais encore opposé mille obstacles, nous eussions eu le temps de rechercher les morceaux les plus saillans et d'élaguer avec soin toute espèce de remplissage.

Par les mêmes motifs, nous avons été dans l'obligation de renvoyer à l'année 1826 l'analyse de certains ouvrages ou mémoires qui portent un caractère de nouveauté. Ainsi, n'avons-nous point encore parlé de l'excellent travail sur la staphyloraphie par le professeur *Roux*; du nouveau procédé pour la guérison des rétrécissemens du canal de l'urètre, par *Duchan*; des observations sur les maladies des organes génito-urinaires et des lettres sur les maladies de l'encéphale, par le professeur *Lallemand*; de plusieurs travaux récents sur l'acupuncture, etc.

A l'égard de la 3.<sup>e</sup> question, Messieurs, la réponse découle de ce que nous venons d'exposer. Au reste, nous n'avons jamais eu la prétention de concentrer dans notre répertoire toutes les lumières médicales, nous aurions eu trop à faire, et même n'aurions-nous pas été capables d'atteindre ce but, sur le petit théâtre où nous figurons, puisqu'à Paris, centre commun de toutes les connaissances, on ne trouve pas de journal médical vraiment universel.

On nous reprochera peut-être d'avoir supprimé du titre



de notre recueil l'adjectif *provençal* qui exprimait assez les modestes vues que nous avions. Heureux si les reproches auxquels nous nous sommes exposés ne devaient rouler que sur des mots ! Nous serions d'autant plus éloignés de riposter, que les logomachies sont, à notre avis, aussi fatigantes que peu profitables à la science. Toutefois, Messieurs, nous vous devons une explication, quant au mot dont il s'agit, et dont la suppression a déjà donné lieu à plus d'une interprétation. Or, vous saurez que le mot *provençal* dût disparaître parce qu'il déplaisait à l'un de nos collaborateurs, *provençal* lui-même, à qui nous voulûmes donner ainsi un témoignage de notre déférence pour ses conseils, et qui pourtant eut ensuite le projet de paralyser nos efforts en nous opposant un journal dont le titre, il est vrai, plus pompeux que le nôtre, ne fit point sa fortune. Vers la même époque, que n'a-t-on pas fait contre nous ! Nous avons été harcelés, plus ou moins injuriés par des anonymes ; il n'est pas jusques à de misérables folliculaires qui ne se soient permis de vomir des invectives, et pourquoi ? Parce qu'on nous faisait un crime de notre constant attachement à la vérité. « Vos vérités, nous disaient les uns, sont trop dures ». « Un journaliste, disaient les autres, doit presque toujours mentir, s'il veut réussir », et une foule d'autres représentations non moins absurdes nous étaient adressées avec candeur, assurait-on, et afin de nous voir suivre l'esprit du siècle, comme si notre siècle était le siècle des ténèbres !

Malgré tant de tracasseries, notre zèle ne continua pas moins d'être infatigable. Nous sentîmes que le moyen de faire pâlir nos rivaux consistait dans la persévérance et même dans une sorte de perfectionnement de notre recueil. Aussi, après avoir établi un nouveau mode de propagation des lumières médicales, avons-nous promis d'y ajouter la biographie et les portraits des savans médecins de notre pays, autant pour payer à leur mémoire un juste tribut

qu'ils ont mérité par leurs talens et leurs vertus, que dans l'intention de les présenter pour modèles , en ne nous dissimulant point qu'ils ne furent pas tous également recommandables. En effet, quelques-uns excités par de nobles passions , désirant beaucoup faire pour la postérité, se livrèrent sans relâche à de pénibles travaux qui , s'ils leur firent mieux supporter le fardeau de la vie, ne contribuèrent pas peu à les rapprocher trop tôt du terme qui devait les en décharger. D'autres retenus par l'idée que les fruits précoces n'ont ni maturité ni saveur, ou arrêtés par la modestie , cette vertu des grands hommes , procédèrent dans leurs travaux d'une manière assez lente pour qu'elle ne les empêchât point de pousser bien loin leur carrière, mais souvent la mort vint les frapper qu'ils avaient à peine ébauché leurs ouvrages. On en a vu enfin qui, éloignés des foyers de lumières , c'est-à-dire , relégués dans de petits pays où ils étaient privés de l'espèce de *stimulus* moral que procure la réunion des savans qui concourent à un même but, ont cessé d'être avant d'avoir pu réaliser les belles espérances qu'ils avaient données.

Il ne serait nullement oiseux de chercher à déterminer lesquels de ces hommes ont été le plus utile à la société et sont par conséquent les plus dignes de nos hommages. Ce sujet bien traité et considéré dans toutes ses faces conduirait à des résultats importans : celui qui ne croit acquérir de la célébrité qu'en produisant une foule d'ouvrages, modérerait son ardeur en faisant attention qu'il n'a fallu que quelques vers pour immortaliser *Virgile*. L'homme, au contraire, trop modeste , si l'on peut avoir trop de modestie, qui se pénétrerait comme cet illustre poète, que l'on trouve de bonnes choses, même dans les misérables productions, redouterait moins ou s'empres-  
serait, pour peu qu'il fut animé du désir de travailler dans l'intérêt de ses semblables, de publier le fruit de ses recherches et de ses méditations. Enfin, le savant sor-



tirait de son village pour faire briller sur un grand théâtre les talens auxquels les palmes sont données. Dans l'espoir qu'un sujet aussi intéressant fixerait un jour l'attention de quelque écrivain, nous avons pensé que nous rendrions service à ceux qui s'en occuperaient d'une manière spéciale, en préparant d'avance à cet égard autant de matériaux qu'il nous serait possible, et ce motif, Messieurs, était encore un des motifs qui nous engageaient à nous acquitter d'une dette sacrée envers la mémoire de nos savans compatriotes.

Bien que la médecine physiologique jouisse aujourd'hui de la prééminence et que nous traitions nos malades d'après les principes qu'elle dicte, néanmoins nous n'avons jamais dédaigné les observations et les réflexions des écrivains qui s'élèvent contre elle, en cherchant à démontrer les erreurs dont elle est encore enveloppée, et nous avons mis autant d'empressement à défendre le vrai, que nous avons montré d'impartialité alors qu'il a été question de signaler des articles peu conformes aux saines doctrines. Aussi, notre conduite nous concilia votre estime. Le succès de l'Observateur des sciences médicales répondit à votre attente, et, par cela même, finit par imposer silence à nos détracteurs. Parvenus à triompher de toutes les difficultés, nous étions bien résolus de poursuivre à perpétuité la publication de notre répertoire et de nous rendre de plus en plus dignes de vos suffrages. D'ailleurs, de nombreux et importans matériaux devaient paraître en 1826, de nouveaux souscripteurs s'étaient présentés, et tout nous invitait à continuer nos travaux au moins pendant une seconde période quinquennale; mais notre bonne volonté devait être entravée par des événemens d'autant plus cruels, que nous pouvions bien ne pas nous y attendre. Pouvions-nous, en effet, prévoir que la fortune s'attacherait à nous persécuter comme elle l'a fait en peu de temps? Atteints pendant huit mois d'un vomis-

sement presque continu, nous n'étions pas peu inquiets, puisqu'il nous mit dans l'obligation de suspendre nos relations les plus intimes et de vous faire éprouver, par conséquent, des retards dans l'envoi de nos livraisons, vers le milieu de l'année qui vient de s'écouler. Rétablis par les soins de l'un de vous<sup>(1)</sup> médecin recommandable autant par ses talens que par ses vertus, nous nous remettons à nos occupations habituelles, que bientôt nous sommes forcés d'interrompre de nouveau, car ce n'était pas assez d'avoir traîné près d'un an une vie languissante, il fallait encore que peu de temps après notre rétablissement, nous eussions le cœur navré par le coup le plus terrible : il était écrit qu'un fils unique, seul objet de notre espérance, tomberait malade vers le commencement d'octobre 1825 et que la mort nous l'enleverait à l'âge de sept ans et trois mois. Cher *Emile*, enfant bien-aimé, tu ne devais donc paraître que pour nous quitter à ton aurore ! . . . Que nos regrets sont amers ! . . . Ah ! du moins, perdent-ils beaucoup de leur amertume par l'idée qu'ayant disparu à l'âge de l'innocence, tu es monté au Ciel ! . . .

Vers cette époque, nous ignorions qu'un frère chéri, notre cadet, âgé de 31 ans, marin consommé, officier d'un mérite distingué, était mort depuis un mois et cela onze jours après son arrivée au Fort-Royal, Martinique. Cher *Etienne*, tu disais en partant : « paissé-je, à mon retour, retrouver mon frère ! » Ainsi, tandis que tu étais occupé et affligé de notre état malade, arrivait promptement le terme de ta destinée ! Plus malheureux que toi, puisque nous te survivons et que notre cœur est déchiré, tandis que ton âme brille dans la céleste patrie, du moins le chagrin ne nous consumera point, car nous saurons toujours nous nourrir de l'espérance de te revoir. Sans doute l'espérance de revoir ses meilleurs parens, ses



amis , dans le séjour des bienheureux est la première de toutes les consolations. Sans lui nous ne résisterions point à un troisième coup , l'un des plus désespérans : notre mère essuyait nos larmes , quoique concentrée en elle-même par la douleur de voir presque tous ses enfans la précéder dans la tombe ; atteinte d'une maladie grave trois mois après la mort de notre fils , elle termine sa carrière au bout de huit jours de souffrances , pendant lesquels elle n'a cessé de nous donner l'exemple d'un grand courage et d'une entière résignation.

Que le froid moraliste nous apprenne à supporter avec calme les caprices du sort ; que même il nous démontre les avantages attachés aux plus grands revers. C'est fort bien. Nous devons admirer ses efforts qui tendent évidemment à un louable but. Mais qu'il conseille de maîtriser le premier mouvement , d'imposer silence au cri de la nature , alors que l'homme est frappé comme nous l'avons été. Ce n'est pas chose facile , ou plutôt , c'est un conseil dont il est impossible de profiter. Alors atterrés , nos regards ne se portent plus sur les objets qui nous entourent ; rien ici-bas ne saurait nous flatter ; nous désirons vivre isolés. C'est dans une pareille conjoncture que nous nous sommes décidés à discontinuer la publication de l'Observateur des sciences médicales , et que nous avons pris les dispositions nécessaires pour cela.

Cependant revenus à nous , nous n'avons pas tardé à sentir combien notre résolution avait été précipitée et devenait désespérante , car c'est alors que l'on a des sujets de mécontentement que les distractions sont nécessaires , et pouvions-nous en éprouver de plus agréables qu'en correspondant , au moyen de notre journal , avec de nombreux savans , de vrais amis , etc ?

Pour remédier , s'il était possible , à une semblable détermination et désirant plus que jamais d'entretenir des relations avec vous , Messieurs , nous avons eu l'idée

de rédiger un nouveau journal qui ne nous empêchât point de nous livrer avec autant d'ardeur et à notre pratique qui est immense (puisque seulement dans les dispensaires nous traitons 2 à 300 malades par trimestre) et à la théorie.

Appelés à remplir les fonctions d'interprète de la Société royale de médecine de Marseille, nous ne nous sommes point dissimulé tout ce que nous avons à faire pour répondre à la confiance de cette honorable Compagnie ; nous savions que, dès sa fondation, elle eut toujours une attitude tellement imposante, que les premières Sociétés de la France s'empressèrent de se l'affilier. Mais nous nous étions aperçus que si elle avait su soutenir son nom, en soutenant sa dignité, elle n'avait sans doute pas assez fait pour figurer avec distinction quant à ses productions littéraires, eu égard au nombre toujours croissant de ses membres. Déjà en 1824 (Voy. le tom. VII, pag. 39 de ce journal) nous observâmes que l'exposé annuel de ses travaux, ne suffisait pas, non-seulement pour prouver tout ce dont elle est capable comme Société savante, mais encore pour satisfaire ses nombreux associés, qu'il ne tenait point au courant de ses actes et de la science, car outre qu'il paraissait trop tard, il ne présentait qu'une simple annonce et rarement une très-courte analyse des mémoires, etc., que les correspondans avaient adressés.

En conséquence, nous avons proposé à l'honorable Compagnie de publier par trimestre un cahier intitulé : *Bulletin des travaux de la Société royale de médecine de Marseille, etc., etc.*, pour faire suite à ceux insérés dans notre journal. Cette proposition, après avoir été discutée de la manière la plus convenable, a été d'abord adoptée à l'unanimité quant au fond, et une commission a été chargée de présenter un rapport relatif à la forme du nouveau mode de publication des travaux de la Société. Ce rapport a été également adopté et on a décidé de donner à ce nou-



veau journal le titre de *Recueil de la Société royale de médecine de Marseille, etc.*

Nous aimons à nous persuader, Messieurs, que votre empressement à souscrire à notre Observateur sera le même pour un nouveau recueil qui doit vous intéresser bien davantage, si vous faites attention qu'il est le fruit d'un grand nombre de médecins zélés pour la science et animés du désir de contribuer au perfectionnement de l'art médical par la propagation des meilleures productions dont ils auront fait choix. Vous jugerez de l'utilité de ce recueil par le prospectus que vous recevrez en même-temps que nos adieux ; et sans doute n'aurez-vous point de cette entreprise une idée défavorable que souvent on a raison de se former de beaucoup d'autres entreprises. En effet, bien que par les prospectus, les auteurs ou les éditeurs nous assurent qu'ils sont animés d'un très-grand zèle pour l'intérêt public, nous aurions tort de croire que toutes les productions littéraires eussent pour but l'utilité générale. Il est assez d'écrivains qui sous prétexte de travailler pour le commun des hommes, ne font que rapporter à eux-mêmes.

Le public, juge sévère mais impartial, discerne bientôt le vrai philanthrope de celui qui ne l'est qu'en apparence ; il ne tarde pas à faire justice des hommes faux et à accorder son estime à ceux qui, ayant montré de beaux sentimens, ont eu au moins l'intention de les réaliser.

Au-dessus de tout reproche à cet égard, la Société royale de médecine de Marseille ne s'adressera pas moins au tribunal de l'opinion publique et nous sommes sûrs que, si faire le bien doit être sa plus douce récompense, elle trouvera encore le prix de ses travaux dans l'approbation du gouvernement, dans les suffrages des savans et dans l'estime générale.

Il serait temps de terminer nos adieux déjà trop longs et même fastidieux, puisque nous vous avons fatigué du

récit de nos malheurs, mais sans doute encore trop courts, puisque c'est pour la dernière fois que nous nous entretenons avec vous. Permettez donc que nous ajoutions quelques mots qui méritent bien de trouver place ici : il nous reste à exprimer le vœu que les gens de l'art de tous les lieux, et surtout ceux qui ne sont que trop divisés, se réunissent dans des vues d'utilité publique; que tous fassent consister la félicité à s'aimer dans leurs frères et par conséquent à se conduire d'après l'observance de l'abnégation individuelle; pour le dire en peu de mots, ils n'ont qu'à vous prendre pour modèles, et la science et l'humanité seront satisfaites. Il est vrai que parmi vous il y en a eu qui, cédant à l'influence, aux pressantes sollicitations de certaines coteries, ont d'abord cessé de souscrire à notre journal, et se sont ensuite attachés à faire jouer tous les ressorts imaginables pour nuire à cette entreprise. Mais leur conduite, du moins celle de la plupart d'entr'eux était évidemment très-innocente, puisque, dès qu'ils ont reconnu qu'ils ne faisaient que seconder la malveillance, nous les avons vu, pour ainsi dire, capituler. En effet, ils ont demandé de figurer de nouveau au milieu de vous. D'autres auraient désiré faire la même demande, après avoir été pénétrés de l'insuffisance de leurs *louables* efforts, s'ils n'avaient pas craint de montrer qu'ils étaient revenus de leurs égaremens.

Si nous retracions les raisons qu'ils nous donnèrent comme ne leur permettant plus de continuer leur abonnement, vous en trouveriez de fort bonnes, sans doute, qui justifient plusieurs d'entr'eux; mais vous distingueriez également celles qui ne servirent qu'à couvrir la turpitude de la plupart de ces *zélés* souscripteurs.

Nous avons promis de les signaler et de nous permettre quelques réflexions sur leur caractère. Nous avons changé d'avis, surtout après avoir exprimé le vœu que l'union



la plus intime règne parmi tous les médecins, ou du moins parmi ceux qui exercent à Marseille. Or, nous nous garderons bien de découvrir ce qui, étant connu, deviendrait un obstacle à cette harmonie. D'ailleurs, ayant pardonné les offenses de vils intrigans, et même respecté des conclusions dictées par la mauvaise foi... ; nous devons à plus forte raison taire les menées de quelques bons souscripteurs.

Nous avons annoncé qu'une liste générale de MM. les souscripteurs serait placée à la fin du dixième volume. Tout bien considéré, cette liste serait justement regardée comme une superfluité, outre que nous aurions à passer sous silence les personnes qui, par circonstances, ou sans motif légitime, ont cessé de se ranger de votre côté. Il nous suffit donc d'indiquer ici les personnes qui nous ont honoré de leur souscription pendant l'année 1825, indépendamment du très-grand nombre de celles portées sur les listes consignées à la fin des 2.<sup>e</sup>, 4.<sup>e</sup>, 6.<sup>e</sup> et 8.<sup>e</sup> volumes de l'Observateur des sciences médicales.

Toutefois nous ne terminerons point sans redire au moins les noms de ceux qui ont le plus contribué au succès de notre entreprise ; les voici suivant l'ordre alphabétique : *Achard*, pharmacien du Roi, à la Martinique ; *Achard*, Honoré, chirurgien, à Marseille ; *Aillaud*, docteur médecin, à Aix ; *Albanelli*, chirurgien, à Marseille ; *Allemand*, d. ch., *idem* ; *Annibal Omodéi*, d. m., à Milan ; *Arnaud*, d. m., à Aix ; *Barrey*, d. m., à Besançon ; *Boissin*, pharmacien, à Marseille ; *Boyer*, d. m., *idem* ; *Broussais*, professeur du Val-de-Grâce, à Paris ; *Calmes-Moncet*, chirurgien, à Marseille ; *Camoin*, d. c., à Odessa ; *Cauvière*, d. m. et c., à Marseille ; *Cavattier*, d. c., *idem* ; *Cazals*, d. m., à Agde ; *Chapus*, d. m., à Monte-Vidéo ; *Châtard*, d. m., à Baltimore ; *Chervin*, d. m., à Paris ; *Couret*, pharmacien, à Marseille ; *Devèze*, J., d. m., à Fontainebleau ; *Favart*, d. m., à Marseille ;

*Fauchier*, Louis, chirurgien, à Aix; *Félix-Pascal*, d. m., à New-York; *Frizon*, chirurgien, à Marseille; *Gadelius*, d. m., à Stockholm; *Gassier*, d. m., à Marseille; *Gaudibert-Baret*, pharmacien, à Carpentras; *Gay*, d. m., à Marseille; *Gillet*, d. m.; *idem*; *Ginnocchio*, chirurgien, *idem*; *Gintrac*, professeur à l'École de médecine de Bordeaux; *Giraud-St.-Rome* père, d. m. et c., à Marseille; *Giraudy*, d. m. et c., *idem*; *Grimaud*, A., d. m., à Paris; *Gueit*, d. m., à Marseille; *Jacquin*, d. m., à Valence; *Krapp*, ch.-major, à Stockholm; *Magail*, d. c., à Marseille; *Martin*, d. c., *id.*; le marquis de *Montgrand*, maire de Marseille; *Nel*, d. m., à Marseille; *Olive*, pharmacien, *idem*; *Palois*, d. m., à Nantes; *Paoli*, Dominique, naturaliste, à Pésaro; *Pellen*, J.-Bap., passementier, à Marseille; *Pennesy*, docteur chirurgien, à Marseille; *Peyron*, d. m., *idem*; *Pierquin*, d. m., à Montpellier; *Poutet*, pharmacien, à Marseille; *Reimonet*, pharmacien, *idem*; *Rey*, d. m., *idem*; *Revest*, Dominique, étudiant en droit, *idem*; *Revest*, Jn.-Ant., administrateur de la santé publique, *idem*; *Revest*, Jh, chirurgien, *idem*; *Rieux*, chirurgien, *idem*; *Rochoux*, d. m., à Paris; *Rolland*, d. m., à Arles; *Roux*, E., pharmacien, à Marseille; *Roux*, J.-N., d. m., à St.-Maximin; *Roux*, J.-L., chirurgien, à Marseille; *Salvat*, d. m. et c., à Pernes; *Segaud*, d. m., à Marseille; *Seisson*, d. m., *id.* *Seux*, d. m., *idem*; *Sue*, d. m., *idem*; *Tyran*, pharmacien, *idem*; *Textoris*, médecin de la marine, à Toulon; *Touche*, d. m., à Marseille; *Trabuc*, d. m., *idem*; *Valentin*, Louis, d. m., à Nancy; *Vial*, médecin vétérinaire, à Marseille; le comte de *Villeneuve*, Préfet du département des Bouches-du-Rhône.

Recevez tous, Messieurs, l'expression de ma sincère estime et de ma vive gratitude, et comptez sur mon empressement à vous servir toutes les fois que je pourrai vous être utile.

Et vous, rayés de la liste des vivans plutôt qu'il ne



fallait, souscripteurs qui deviez à vos qualités morales et à vos talens l'estime de tous ceux qui vous connaissaient, jouissez dans la demeure des justes. *Benac, Dauliouille, Derbesy, Gandy, Girard*, vos noms inscrits sur le tableau des noms précédens ne peuvent que l'embellir, et parce qu'ils rappellent des hommes chers à l'humanité et parce qu'ils sont retracés par la reconnaissance.

P.-M. Roux.

## L I S T E

*Des Personnes qui ont souscrit à ce journal, ou auxquelles il a été adressé en 1825, indépendamment d'un très-grand nombre des Personnes et Sociétés portées sur la liste des Souscripteurs pour les années antécédentes.*



ANNIBAL OMODEI, rédacteur des *Annales universelles*, à Milan.

Flavard, docteur en médecine, à Aubagne.

Guiaud, *idem*, à Marseille.

Joly, J.-B., éditeur du *Journal de médecine du Jura*, à Dole.

Laroche, R., docteur en médecine, à Philadelphie.

Léon Marchant, l'un des rédacteurs du *Journal médical de la Gironde*, à Bordeaux.

Magliari, Secrétaire perpétuel de l'*Académie médico-chirurgicale de Naples*.

Ricard, Charles, directeur du *Bulletin de l'Annonciateur*, à Rambouillet.

Richelmi, docteur en médecine, à Nice.

Robin, chirurgien, à Marseille.

Roux, J.-L., chirurgien, *idem*.

Roux, Polydore, conservateur du *muséum d'histoire naturelle*, *idem*.

FIN DU TOME DIXIÈME.

---

# TABLE

DES AUTEURS ET DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE  
TOME DIXIÈME.

---

## 1.° AUTEURS.

ALLEMAND, *pag.* 253. 257. Aynaud, 257. 258.  
Bacon jeune, *pag.* 123. Barrey, 72. Beullac père, 255.  
Boissel, 30.  
Caventou, *pag.* 83. Chatard, 193. Chereau, 86. Couret,  
29. 82.  
Deschaléry, *pag.* 86. Desgranges, 103. Devers, 37. Du-  
nès, 191. Durr, 33.  
Fabre fils, *pag.* 254. Favart, 197. Ferramosca, 92. Fodéré,  
231. François, 85. Frisch, 33.  
Gassier, *pag.* 189. Gillet, 252. 258. Giraud-St.-Rome fils,  
9. Godefroy, 31. Guiaud, 106.  
Harambourg jeune, *pag.* 29. Harison, 33. A. Henke, 37.  
Henry, 81. Huzard fils, 85.  
Jacquin, *pag.* 218. Isoard, 259.  
Martin, *pag.* 41. Masuyer, 91. Meyer 38.  
Pardigon, *pag.* 117. Pelletier, 85. Pierquin, 113.  
Ranieri-Cartoni, *pag.* 9. Reymonet, 65. Rob. Thomas,  
227. Rolland, 195. Roth, 92. Roux Polydore, 69. 120.  
245. Roux, P.-M., 1. 22. 33. 36. 69. 72. 77. 81. 90. 93.  
100. 117. 120. 123. 125. 227. 231. 245. 247. 255. 256. 307.



Sainte-Marie, pag. 113. Segaud, 297. Seisson, 77. Sue, 254. 257. 258.

Tavarès, pag. 22. Textoris, 129. 261.

Vuaflart, pag. 29.

## 2.<sup>o</sup> M A T I È R E S.

ADIEUX de l'éditeur de l'Observateur des sciences médicales à MM. les Abonnés, p. 308.

Analyse d'un aperçu physiologique sur la phthisie pulmonaire, p. 77. — d'une brochure sur la manière la plus propre à guérir radicalement les varices, 9. — de cinq brochures sur des observations météorologiques et constitutions médicales, 72. — d'une dissertation sur des considérations d'hygiène publique, etc., applicables à la ville de Rio-Janeiro, 22. — d'une dissertation sur l'insertion du placenta à l'orifice utérin, 117. — d'un traité contenant des leçons sur les épidémies et l'hygiène publique, 231. — de l'ornithologie provençale, 69. 120. 245. — d'un précis descriptif des instrumens de chirurgie, 81.

Analyse chimique de la lobélie anti-vénérienne, p. 30. — de la poudre de Laeyson, 38. — de la racine de guimauve, 123.

Annnonce d'un journal de médecine légale, p. 37.

Autopsie du roi Louis XVIII (*quelques détails sur l'*) p. 90.

Catalogue des médecins des dispensaires en 1826, p. 260.

Concours académiques, p. 39. 97. 124.

Étude des eaux, p. 129. 261.

Formule de l'acide hydrocyanique de Schrader, p. 85. — d'une décoction contre les varices, 33. — d'une eau verte, 29. — d'une pâte de Lichen d'Islande, 29. — d'un remède contre le tic douloureux, 38. — d'une

- teinture éménagogue, 37. — d'un vermifuge, 34.
- Lettre du professeur *Brera* qui demande diverses espèces de quinquina, p. 186.
- Liste des Abonnés, p. 320.
- Manière d'élever les enfans ( *de la* ) p. 227.
- Mémoire sur les entités, l'ontologie, les ontologistes et l'irritation de M. *Broussais*, p. 197. — Sur la vaccine, 218.
- Mot ( *Un* ) sur un contagioniste simulé, p. 94. — sur un décret concernant l'instruction des chirurgiens du Portugal, 37. — sur le jury de médecine de Marseille, 93. 123. --- sur les maladies régnantes, 38. 96. 124. --- sur un prix décerné, 123. --- sur les sangsues, 85. --- sur une séance publique de la Société royale de médecine de Marseille, 123.
- Notice nécrologique sur *Bretté* et *Derbesy*, chirurgiens, p. 75. --- Sur le docteur *Gérard*, 1.
- Notice des travaux du Comité médical des dispensaires de Marseille, n.° III, p. 100, n.° IV, 125, n.° V, 247.
- Observations sur l'âcreté de l'huile de ricin des Colonies, p. 83. --- sur l'analogie entre l'huile de croton tiglium et celle du pignon d'Inde, 82. --- sur plusieurs cas rares, 41. --- sur des convulsions, 255. --- sur des corps étrangers dans le larynx, 258, 259. --- sur les cryptogames utiles, 86. --- sur le diable au corps, etc., 34. --- sur des douleurs abdominales guéries par l'opium, 257. --- sur l'efficacité du sulfure de cuivre dans le croup, 33. --- de l'opium dans le choléra-morbus, 257. du laudanum dans les cas de taies, 258. --- sur un empoisonnement par le laudanum appliqué sur un érysipèle, 106. --- sur l'extirpation d'une tumeur enkystée de la mamelle gauche, 65. --- sur un fœtus expulsé par l'anus avec rupture de l'utérus et du rectum, 33. --- sur une fracture de l'apophyse zigomatique, 195. --- sur une gastro-entérite avec érysipèle à la face, 252.



--- sur la guérison du charbon au moyen du mercure ,  
 92. --- sur une hydrocéphalite , 189. --- sur un ictère  
 chronique , 256. --- sur un kyste au globe de l'œil, guéri  
 par la cautérisation , 258. --- sur une masse de cheveux  
 trouvée dans l'estomac , 103. --- sur une note concer-  
 nant la fièvre jaune , 297. --- sur une ophthalmie, 258.  
 --- sur une paracenthèse suivie de mort : 193. --- sur  
 une péripneumonie suivie d'une vomique terminée heu-  
 reusement , 191. --- sur plusieurs cas de péripneumonie,  
 255. --- sur une pleurésie , 254. 255. --- sur un rhuma-  
 tisme à l'articulation iléo fémorale droite, 253. --- sur  
 la thridace , 85. --- sur l'utilité de l'acétate d'ammo-  
 niaque contre l'ivresse , 91.

Observations météorologiques, *p.* 307.

Remarques sur la chélidoine , etc. , *p.* 31.

Relevé des registres de l'État-civil , *p.* 39. 97. 224. 307.

Remède contre l'ivrognerie, *p.* 92.

Séances ordinaires de la Société royale de médecine de  
 Marseille , *p.* 63. 110. 184. 301. 303. 304.

Variétés , *p.* 36. 93. 123.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

## FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

| Pag.       | lig. | au lieu de :    | lisez :           |
|------------|------|-----------------|-------------------|
| 126        | 5    | huit            | lisez : cinq      |
| <i>id.</i> | 6    | douze           | neuf              |
| <i>id.</i> | 7    | un mois et demi | 19 jours          |
| <i>id.</i> | 8    | quatre          | sept              |
| <i>id.</i> | 8    | deux            | point de          |
| 130        | 28   | <i>Gioannet</i> | <i>Gioannetti</i> |
| 135        | 6    | dans            | dont              |
| 147        | 19   | céduns          | cédant            |
| 152        | 35   | établis         | élaborés          |
| 154        | 14   | <i>Harq</i>     | <i>Henry</i>      |
| 156        | 21   | <i>Murrgat</i>  | <i>Marryat</i>    |
| 157        | 21   | <i>Minac</i>    | <i>Minus.</i>     |
| 160        | 33   | opère           | opèrent           |
| 163        | 28   | impossibilité   | impassibilité     |
| 165        | 9    | donne           | donnée            |
| 228        | 6    | cuillerée       | euillère          |
| 266        | 22   | le fluide       | ce fluide         |
| <i>id.</i> | 30   | mise            | unie              |
| 267        | 12   | ces             | les               |
| 273        | 18   | afférens        | efférens          |

# TABLE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DIX VOLUMES DE L'OBSERVATEUR  
DES SCIENCES MÉDICALES.

NOTA. L'idée de donner tous les cinq ans une table analytique et raisonnée nous fut suggérée par le désir de faciliter la recherche des nombreux matériaux publiés, et de présenter dans un cadre raisonnablement circonscrit, la substance de dix volumes. Mais arrêtés dans notre marche, précisément à la fin des cinq premières années depuis la publication de notre recueil, nous nous croyons dispensés d'entrer dans tous les détails d'une table telle que nous l'avons annoncée, puisque notre collection n'est point aussi considérable qu'elle aurait pu le devenir et que par conséquent il est aisé d'en trouver les matières par la table placée à la fin de chaque volume. Cependant, nous craignons manquer en quelque sorte à notre promesse, si nous ne faisons pas au moins la récapitulation, dans un ordre plus précis, plus distinct, de tous les articles contenus dans notre répertoire. La table suivante, encore qu'elle soit plus courte que celle que nous voulions faire, (car nous n'y mentionnons pas même les auteurs dont les noms se trouvent à la fin de chaque tome) n'indiquera pas moins bien les matières qui composent les dix volumes de l'Observateur des sciences médicales, ces matières ayant été réduites assez méthodiquement et assez brièvement, quoique le temps que nous avons mis à la faire n'ait pas été assez long pour nous permettre de donner à ce travail toute la perfection désirable. Il nous reste à annoncer pour l'intelligence de cette table 1.<sup>o</sup> que le chiffre romain indique le volume, l'arabe, la page; 2.<sup>o</sup> que tous les mots ou phrases entre deux parenthèses, quoique placés les uns à côté ou au-dessous des autres, n'ont aucun rapport entr'eux et seulement au premier mot écrit en italique qui les dépasse d'un quadratin; 3.<sup>o</sup> que conséquemment ces mêmes mots ou phrases ne se rapportent point à ceux écrits aussi en italique, auxquels le lecteur est renvoyé par le mot Voyez; 4.<sup>o</sup> qu'un tiret remplace le mot général italique lorsque celui-ci devait être répété étant suivi d'une épithète ou d'un adjectif qui lui donne un autre sens. Ainsi, par exemple, après le mot *acide benzoïque* et lorsqu'il s'agit de l'*acide nitrique*, un tiret remplace le mot *acide* et il n'y a que l'adjectif *nitrique*.

~~~~~

A.

<p><i>ABCÈS</i> (à l'anüs) IX. 115. (dans un lobe du cerveau) I. 195. (critiques) IV. 6. 113 (guéris par de simples ponctions)</p>	<p>VIII. 238. (à l'ombilic) VIII. 255. (dans un ovaire) VI. 5. (à un pied) VIII. 254. <i>Abdomen</i> (inflammation des vis-</p>
--	---

cères de l') X. 76. (transposition des viscères de l') III. 144.

Abeilles (notice sur l'aiguillon des) I. 186.

Abonnés (adieux de l'éditeur de l'Observateur des sc. méd. à MM. les) X. 308. (compliment à MM. les) VIII. 315. (liste de MM. les) II. 288. IV. 336. VI. 329. VIII. 325. X. 320.

Absinthe maritime (est vermifuge) II. 93.

Abstinence (son utilité) I. 174.

Académie royale de Barcelone (séance publique de l') VII. VII. 113.

Accident (arrivé à un ex-barbier) II. 159.

Accouchement (laborieux, terminé heureusement au moyen d'incisions faites à l'orifice de l'utérus) I. 87. (rendu laborieux par la position du cordon ombilical) I. 193.

Acides. Voy. *Cire*.

Acide benzoïque (expériences sur les trois espèces d') I. 316. (observ. sur la préparation de l') VIII. 38.

— *nitrique*. Voy. *leucorrhées*.

— *prussique* ou *hydrocyanique*. Voy. *asthme convulsif*, *bronchitis*, *catharre pulmonaire*, *céphalalgie*, *hémoptisie*, *phthisie*, *saignée* (nouvelle préparation de l') V. 273. (tue les végétaux) VIII. 158 (l'ammoniac est antidote de l') VII. 36. (la solution du cyanure de potassium est succédanée de l') VI. 256.

— *sulfureux anhydre* (obs. sur l') VIII. 159.

— *sulfurique* (son action sur les muriates) II. 269. (utile contre l'ivrognerie) X. 92.

— *tartrique*. Voy. *tartré*.

Agou (notice sur l') VIII. 309.

Ail (formule d'un sirop d') VI. 157. (propriétés de l') IV. 29.

Air. Voy. *veines*.

Albinos (exemples d') III. 138.

Alcali. Voy. *apyre*.

Alcalis organiques (leur propriété essentielle contestée) VII. 270. VIII. 3.

Alcoholimètre. Voy. *thermomètre*.

Aliénation mentale (essai sur l') II. 1. 231 (cas d') VIII. 250.

Alisma plantago aquatica (est antidote de la rage canine) II. 37.

Alouchu. Voy. *résine*.

Amandes amères (leur huile volatile est un poison) II. 267.

Amaurose (formule de WARE contre l') I. 234. (guéries sans traitement) VI. 123. (obs sur une) I. 232. (produite par une goutte de datura arborea) IV. 10.

Amende (de 1500 fr., à laquelle un herboriste a été condamné, pour avoir eu chez lui des drogues composées de substances vénéneuses) IV. 204. (de 300 fr., qui a été infligée à un médecin qui a annoncé comme secret un sirop connu) VI. 318. (de 500 fr., à laquelle une personne a été condamnée pour avoir exercé illégalement la médecine) X. 37. (de 200 fr., infligée à deux personnes qui ont préparé un remède secret) VI. 116. (de 100 fr., à laquelle un pharmacien a été condamné pour avoir préparé et vendu comme secret un sirop connu) VI. 318. (de 300 fr., infligée à un pharmacien qui a vendu de l'arsenic sans s'être conformé à la loi) VII. 212. (de 3000 fr., qu'un pharmacien a été obligé de payer pour avoir vendu de l'acide sulfurique à une femme qui s'en est servie pour se suicider) II. 95.

Amenorrhée (l'ammoniac injectée dans le vagin, utile dans l') VI. 57.

Ammoniac (sel) Voy. *huile*.

Ammoniaque. Voy. morsure de la vipère (utile dans l'amenorrhée) VI. 57. (antidote de l'acide prussique) VII. 36. (guérit l'ivresse) II. 105. (son acétate utile contre l'ivresse) X. 91. (observ. sur son acétate) VIII. 39.

Amnios. Voy. eau.

Amputations. Voy. doigt (considérations sur les) IV. 92.

Amygdalite (a nécessité la laryngotomie) IV. 170.

Anatomie de l'homme (ouvrage écrit en turc) I. 330.

— *pathologique* (pièce d') VII. 243. 245.

— *vétérinaire* (analyse d'un traité d') I. 75.

Anemone pavonina (succédané du quinquina) IV. 6.

Anencéphalie (mémoire sur l') IX. 189.

Anévrismes (mémoire sur ceux du cœur) I. 155. 287. III. 229.

Angine (subitement supprimée) I. 308. (guérie par les sangsues, les dérivatifs et les minoratifs) III. 250.

— *gangreneuse* (considérations sur l') X. 239.

— *polypeuse.* Voy. croup.

— *tonsillaire* (guérie par des vomissemens) VIII. 253.

Angustura (différences entre le faux et le vrai) I. 100.

Animaux (regardés comme médecins) IV. 31.

Annotation (avis sur une) I. 329.

Antimoine. Voy. pomnade.

Anthrax (considérations sur l') X. 341.

Anus. — Voyez abcès, seton. (contre nature guéri par la compression) VII. 107.

Aorte (dégénération squirreuse de l') I. 282.

Aphonie (note sur l') III. 85.

Apoplexie (heureusement combattue) VIII. 253. 256. (avec hémiplegie du côté droit) IX. 114.

Apyre (nouvel alcali) I. 315.

Arachnoïde (inflammation de l') IV. 6. 177.

Araignée (espece vésicatoire) IV. 27.

Arequier (analyse de l') V. 47.

Aristolochia serpentaria (analyse de l') I. 286.

Arnica (ses fleurs sont antipso-riques) VII. 113.

Arrière-faix. Voy. placenta.

Arsenic. Voy. potasse (le carbonate de magnésie est contre-poison de l') V. 50.

Artères (obs. sur la ligature des principales) V. 314. (nouvel instrument pour la ligature des) IX. 53. (leur ligature préférable à la compression, lorsqu'elles sont ouvertes) VIII. 247. (hémorragie de la cubitale qui a nécessité la ligature de la brachiale) VIII. 241. (ligature de la carotide primitive à un adulte épileptique, etc.) V. 109. (ossifiées) II. 107.

Artériotomie (avantages de la temporale) I. 191.

Asarum europæum (analyse des racines de l') I. 285.

Asphalte (son utilité) IV. 27.

Asphyxie Voy. électricité (presque déterminée par la vapeur du charbon) VIII. 252. (occasionnée par la vapeur du charbon) VIII. 255.

Assaisonnemens (remarques sur l'emploi des) I. 313.

Asthme convulsif (combattu avec succès par l'acide hydrocyanique) VIII. 253.

Astragalus (ses graines proposées pour remplacer le café) IX. 216.

Atmosphère (notice sur celui des mers) VII. 29.

AUBERT A. (notice historique sur) IX. 34.

Autoclaves (un mot sur les marmites) I. 109.

Autopsie (quelques détails sur celle de Louis XVIII) X. 90.

Avortement (la mort a été le ré-

sultat de médicamens pris
pour provoquer l') VIII. 250.
(suivi de quelques circons-

tances remarquables) VIII
181.

B.

Bains. Voyez *chorée*, *spasmes*,
typhus, *vomissement* (d'eaux
minérales naturelles) IX.
149. (d'eau pure) VII. 242.
(analyse d'un prospectus
sur un établissement de)
IX. 269. (de mer) I. 222.
VIII. 301. 303. (de vapeurs)
VII. 17. 85. IX. 172.

Bandages (pour empêcher la
masturbation) I. 332. (her-
niaires de M. ODY) V. 331.
(de VALÉRIUS) VIII. 266.

Barbotine (son huile est vermi-
fuge) IX. 217.

Barracuda (poisson vénimeux)
I. 97.

Baume (emploi de celui de co-
pahu dans la gonorrhée) VIII.
24. (procédé pour adminis-
trer celui de copahu) VII.
253. (formule et effets de ce-
lui de Salazar) III. 29. (un
mot sur celui des Îles-de-
France et de Bourbon) I. 313.

Belladonna (son extrait préserve
de la scarlatine) IV. 303.

Bibliographie (articles de) I.
74. 83. 101. 109. 190. 220.

222. 230. 282. 298. II. 162.
278. III. 30. 31. 224. 310.
V. 98. VI. 206. VII. 115. 213.
X. 5. 98. 113.

BICHAT (monument à la mé-
moire de) VII. 335.

Biographie médicale (un mot
sur la) I. 76.

Bouche (ulcération de la) II.
278.

Bouillons (tablettes de) III. 154.

Bouleau. Voy. *huile*.

Boulmie (histoire d'une) V. 184.

Bourses (muqueuses ou cula-
nées) I. 295. 296. 329.

Bras (amputé heureusement)
II. 42. (grosseur énorme et
dégénérescence de la peau
d'un) IV. 81. (coup de sabre
à la partie supérieure d'un
avant-) VIII. 253.

Bronchitis (traité avec succès
par l'acide prussique) III. 130.

Bronchotomie. Voy. *trachée ar-
tère*.

Brûlures. Voy. *eau froide*.

Bubon (considérations sur le)
VIII. 27.

C.

CADET DE GASSICOURT (extrait
d'une notice sur) III. 87.

Café. Voy. *typhus*, *astragalus*.

Calcaneum (fracture du) VIII.
217.

Calculs. Voy. *pierres*.

Campanula graminifolia (est
anti-épileptique) IV. 31.

Camphre (cristaux de) I. 316.

Camphrier (nouvelle espèce de
sumatra) I. 219.

Cancer. Voyez *œil*.

Cannelle (analyse de la blanche)
III. 270.

Cantharides (formule d'une

teinture de poivre long et de)
VI. 157.

Carapa (analyse de l'écorce de)
II. 257. (description du) II.
263. (notice sur le principe
amer de l'huile de) II. 254.

Carbone (métal de) I. 315.
(extrait de mémoires sur
l'hydriodure de) VII. 50.

Carcinome. Voy. *pubis*.

Carex arénaria (est anti-syphi-
litique) III. 252.

Carissa borbonica (est stoma-
chique et vermifuge) IV. 95.

Carotide. Voy. *artères*.

Cas rares (hist. de plus.) X. 41.
Castration (opérée par un jeune homme sur lui-même.) IV. 304.
Cataracte (lettres sur la) VII. 261. VIII. 85. 145. 206. 258. (manière d'opérer la) I. 105. (opération de) IV. 165.
Catharre (médecine expectante appliquée au) I. 71. X. 237.
 — *pulmonaire* (un mot sur le) X. 238. (traité par l'acide prussique) III. 139.
 — *uterin* (guéri par la teinture d'iode) VI. 325.
Cautérisation. Voy. *œil*.
Céleri (existence de la mannite dans les feuilles de) VI. 257.
Céphalalgie (compiquée de dyspnée et de ménorrhagie, soulagée par l'émétique) VIII. 254. (guérie par l'acide prussique) VIII. 252.
Céphalée (guérie par le sublimé corrosif) II. 53.
Céphalite (obs. d'une) I. 194.
Cérat (formule de celui de cèdre de Virginie et du résineux simple) VI. 136.
Cerveau (abcès dans un lobe du) I. 195. (dépôt purulent dans un lobe du) VIII. 254. (épanchement séro-purulent dans les ventricules, etc., du) VIII. 255. (épinglé dans le) III. 84. (inflammation du) VI. 172. (phénomènes pathologiques qui ont résulté d'une maladie du) VIII. 245. (production dans le) II. 130. (rapport entre l'irritation de la muqueuse intestinale et la méninge du) VIII. 238.
Chancre (considérations sur le) VIII. 26.
Charbon, maladie (considérations sur le) X. 241. (guéri au moyen du mercure) X. 92.
Charbon. Voy. *asphixie* (ses bons effets dans la gangrène par brûlure) IV. 12. (considéré comme substance décolorante) IV. 95.

Charlatanisme (annonce d'un mémoire sur le) V. 226. (un mot sur le) I. 325. 326. 327. 334. 335. II. 108.
Chaux (est désinfectante) V. 92. (propriété désinfectante des chlorures de soude et de) VIII. 253. (nouvel usage du phosphate acide de) II. 256.
Chélidones, grande et glauque- (remarques sur les) X. 31.
Chêne (analyse du gey de) VIII. 312.
CHEUVIN (un mot sur le d.) V. 109. VIII. 214. 266. 314. IX. 55.
Chicorée (note sur le sirop de) IV. 310.
Chiretta (Analyse du) II. 104.
Chirurgiens (portugais, leurs études) X. 37.
Chlore (étendu d'eau, efficace dans la scarlatine) VI. 261. (inconveniens du) VII. 297. (son influence sur les corps organisés) VII. 296.
Cholera morbus (considérations sur le) X. 233. (guéri par l'opium) VIII. 253. 255. X. 257. (remède contre le) III. 90.
Chorée. Voyez *teigne* (guérie par les sangsues et des bains chauds.) IX. 115.
Ciguë. Voy. *empoisonnement* (emplâtre de) V. 182. (obs. sur l'emplâtre de) IV. 313.
Cinchonine. Voy. *quinine* (employée sur des chiens) I. 218.
Cie (recherches sur l'action des acides sur la) II. 265.
Civette (analyse de la) IX. 271.
Clinique chirurgicale (un mot sur celle de Montpellier) II. 280. III. 225. (analyse d'un ouvrage sur celle de Montpellier) V. 312. VI. 289. VIII. 22.
Cochléaria (cristaux de nitre dans les) II. 105.
Cœur (anévrismes du) I. 155. 287. III. 229. (hydatide dans la substance du) IX. 281. (hypertrophie du) V. 3. 78.

(inflammation du) V. 51.
 (lésion organique du) V. 73.
 (analyse d'un traité sur la médecine du) VII. 24. (rupture du ventricule gauche du) V. 201.
Colique (espèces de) X. 237.
 — *des peintres* (guérie par l'huile de ricin et les opiacés) X. 257.
 — *violente* (a cessé après une menorrhagie abondante) VIII. 251. (a été calmée par deux gros de laudanum) VIII. 256.
Combustion spontanée (deux femmes en furent atteintes) IX. 321.
Concours (annonce d'un) IV. 248. V. 108. 185. VII. 334. IX. 55. (détails d'un) V. 274. VIII. 41. 118. (résultat d'un) II. 281. IX. 111.
Conseil de discipline (un mot sur un) VIII. 315.
Constipation (opiniâtre) VIII. 254. (avec lésion du rectum) IX. 11.
Constitution médicale (un mot sur celle de Toulouse) IV. 12. VIII. 248.
Consultation (médico légale) VII. 309.
Contagions (étaient inconnues aux anciens) VI. 58. (caractères des pestilentiellles) IV. 240.
Contagionistes (un mot sur des) VIII. 166. (un simulé) X. 94.
Contro stimuli (un mot sur la doctrine des) III. 142.
Convolvulus arvensis (analyse du) VI. 254.
Convulsions. Voy. *enfants* (violentes, calmées après l'expulsion d'un ver) VIII. 254.
Copahu. Voy. *baume*.
Coqueluche (considérations sur la) X. 238.
Coronal (fracture du) II. 41.
Corps. Voy. *ischurie* (obs. sur le diable au) X. 34. (eau de mer à la surface du) VII. 302.

— *étranger*. Voy. *narine*, *urètre* (dans le larynx et la trachée artère) III. 158.
Côte (fracture du cartilage d'une) VIII. 247.
COTUGNO (annonce de la mort de) V. 98. (éloge historique de) VIII. 188.
Cou. Voy. *sueur*, *tumeur*. (extirpation d'une tumeur au) I. 29. (tumeur squirreuse au) IX. 115.
Coude. Voy. *hydropisie articulaire*.
Coxalgie (guérie par des moxas) VIII. 252. (guérie par des sangsues) VIII. 252.
COZE P. (notice nécrologique sur) V. 37.
Crâne (fractures du) IV. 11. (globules de mercure dans le) II. 106. (hydatides sous le) VII. 57.
Crise. Voy. *peau*.
Critique (injuste) VI. 319.
Crotum tigium (analyse de ses amandes) VIII. 116. (son huile est purgative) V. 107. VIII. 115. (analogie entre son huile et celle du pignon dinde) X. 83.
Croup (aigu observé sur un homme de 26 ans) I. 298. (considérations sur le) X. 239. (efficacité du sulfure de cuivre dans le) X. 33. (extrait d'un mémoire sur le) IV. 7. (fausse membrane expulsée efficacement par les vomitifs dans des cas de) VIII. 251. (guéri par l'expulsion de la fausse membrane) VIII. 253. (moyens à l'aide desquels on a obtenu la résolution du) IV. 172. (obs. sur le) VII. 239. (occasioné par la rétrocession de la rougeole) VIII. 255. 256. (résultats nécroscopiques à la suite du) VIII. 251. 253. (suivi d'une gastro-entérite) VIII. 256. (traité avec succès) VIII. 255. 257. (tumeur au-

dessus de l'épiglotte dans un cas de) VIII. 250.
Cryptogames (essai sur les) X. 86.
Cuisse. Voy. *genou*. (plaie par instrument piquant à la) I. 235. (suture faite par le malade lui-même pour une plaie

à la) IV. 11
Cuivre (efficacité de son sulfure dans le croup.) X. 33.
Cyanose (cas de) VIII. 249. (analyse d'un traité sur la) VIII. 286.
Cyprès (son huile est vermifuge) IX. 225.

D.

Danse de St.-Guy. Voy. *chorée*.
Dartres. Voy. *hémicranie* (manière de les traiter) VI. 258.
Datura arborea Voy. *amaurose*.
DAULIOULLE (notice biographique sur le d.) II. 246.
Dédicace. I. 3.
Delirium tremens (observation sur le) VI. 269.
Dents (composition chimique des) I. 90.
DERBESY (notice nécrologique sur) X. 95.
DESSAULT (note sur la pommade de) I. 312.
DEVEZE (un mot sur le d.) VII. 39.
Diabètes (mellitus , guéri par l'opium) VI. 203. (observation d'un) IV. 80.
Diarrhée. Voy. *manie*. (considérations sur la) X. 234.
Dictionnaire (un mot sur un) I. 305. (un mot sur celui des sc. médicales) I. 333.
Diète lactée. Voy. *phthisie*.
Digitale pourprée (formulée d'une teinture de) VIII. 117. (son utilité dans la dysenterie , l'hémoptisie , l'hydropéricarde , la manie) III. 82. VIII. 239.
Dispensaires de Lyon (analyse

d'un rapport sur les travaux de la Société des) III. 249.
— *de Marseille* (catalogue des médecins des) IX. 235. X. 260. (un mot sur les travaux du comité médical des) IX. 55. (notices des trav. du com. méd. des) IX. 113. 229. X. 100. 125 247. (règlement du comité médical des) IX. 233.
Distillation. Voy. *thermomètre*.
Docteur (paroles remarquables d'un) II. 110.
Doigt (amputation d'un) IX. 116.
Dos. Voy. *tumeurs*.
Douches (ce que c'est ; celles d'eaux minérales) IX. 184.
Douleur. Voy. *sangsues*.
Dragonneau (un mot sur un) I. 104. IV. 11.
— *chanterelle* (observation sur un) IX. 117.
Dysphagie (causée par la constriction de l'œsophage et guérie par l'abstinence , etc.) I. 172. (guérie par l'application de sangsues à l'anus) VIII. 253.
Dyspnée. Voy. *céphalalgie*.
Dysenterie. Voy. *digitale*. (considérations sur la) X. 234.

E.

Eau de l'amnios (analyse de l') VIII. 55.
— *froide* (efficace contre les brûlures) I. 221.
— *distillée*. Voy. *odeurs*.
— *de mer*. Voy. *phthisie*. (appli-

quée à la surface du corps) VII. 302. (clarté à la surface de l') VII. 283. (congélation artificielle de l') VII. 294. (différences de l') VII. 283. (distillée) VII. 288. VIII. 166.

- (étude de l') VII. 277. (impropre à la boisson habituelle) VII. 286. (moyens de la rendre potable) VII. 287. (parties constituant de l') VII. 278. (phénomènes électriques de l') VII. 284. (température de l') VII. 281. (son usage médicinal à l'intérieur) VII. 299.
- *pure*. Voy. *bains*.
 - *verte* (formule d'une) X. 29.
- Eaux acidules gazeuses artificielles* (étude et formules des) X. 140. (efficaces contre le rhumatisme, la goutte et la gravelle) X. de 140 à 134. (établissement à Marseille d') VI. 59.
- *acidules gazeuses naturelles* (leur étude, sont thermales et froides, caractérisées par l'acide carbonique, etc.) VII. 364. VIII. 345.
 - *de l'épinay* (analyse des) VIII. 3.
 - *ferrugineuses artificielles* (histoire des) X. 261. (étude et formule des astringentes) X. de 265 à 281. (étude et proto-formule des excitantes) X. 264. (étude et formule des toniques) X. 265.
 - *ferrugineuses naturelles* (leur étude, sont simples, acidules, sulfatées, thermales et froides, lieux où on les trouve) VIII. de 46 à 48.
 - *de forges* (analyse des) II. 255.
 - *hydro-sulphureuses artificielles* (étude des) X. 281. (formules des) X. 284.
 - *hydro-sulphureuses naturelles* (leur étude sont thermales et froides, lieux où on les trouve) VIII. de 48 à 51.
 - *salines artificielles* (étude et formule des) X. de 291 à 296.
 - *salines naturelles* (leur étude, sont thermales et froides, lieux où on les trouve) VIII. 51. 52.
- *minérales* (nouveau réactif propre à constater la présence de l'iode dans les) VII. 101.
 - *minérales artificielles* (en quoi elles diffèrent des naturelles) X. 129. (leur composition) X. 136. (considérées comme une nouvelle classe de moyens thérapeutiques) X. 135. (divisées en quatre classes) X. 138.
 - *minérales naturelles* (acides borique, carbonique, hydro-chlorique, hydro-sulfurique, sulfurique; alumine; azote; borax; carbonate de chaux, de fer, de magnésie, de soude; chaux; hydro-chlorate d'alumine, d'ammoniaque, de baryte, de chaux, de magnésie, de manganèse, de potasse; nitrate de chaux; oxygène; silice; soude; sulfate de chaux, de cuivre, de fer, de magnésie, de soude dans les) VII. de 352 à 361. (calorique qui les pénètre) VII. 346. (classification des) VIII. 52. (considérées sous le rapport thérapeutique) VIII. 55. 74. (étude des) VII. 337. (influence du fluide électrique sur les) VII. 349.
 - *minérales de Molitz* (analyse des) I. 285.
 - *minérales de Saint-Nectaire* (analyse des) II. 102.
 - *minérales du parc de St.-Mard* (analyse des) VII. 210.
 - *minérales de Pontivi et de la Perrière* (analyse des) II. 266.
 - *minérales de Vichy* (analyse des) III. 27.
- Écoles de médecine* (analyse d'une brochure sur un projet de loi relatif aux) IX. 226. (annonce des travaux de celle de Marseille) II. 110. (un mot sur celle de Marseille) VI. 348. (un mot sur un projet de loi relatif aux) IX. 147.

227. 282. (un mot sur une séance publique de celle de Bordeaux) IV. 157. VI. 318.
Écrivassiers (rapsodie à l'usage des) III. 161.
Électricité. Voy. *eau de mer*, *eaux minérales* (utile pour rappeler à la vie les noyés et autres asphixiés , etc.) III. 86.
Élemi. Voy. *résine*.
Éléphantiasis (observ. d'un) VIII. 249.
Elixir (polémique scandaleuse à l'occasion d'un) VI. 59.
Ellebre noir (analyse des racines de l') II. 270.
Émétique. Voy. *céphalalgie*, *fièvres intermittentes*, *pleurésies*, *péricapneumonies*, *rougeole*.
EMPEREUR (notice biographique sur le d.) I. 150.
Empoisonnemens. Voy. *acide prussique*, *laudanum*, *morphine*, *saignée*, *saucissons fumés* (un n'a pas eu lieu après l'ingestion dans l'estomac de 24 grains de ciguë) VIII. 257. (mémoire sur la sémiotique des) VIII. 8. (produits par l'eau de laurier cerise) VII. 324. 327. 328.
Encéphale (un mot sur des recherches relatives à l') I. 170.
Enfans. Voy. *médecine* (atteints de convulsions , etc.) X. 255. (manière de les élever) X. 227.
Entéro cystocèle étranglé (observation d'un) I. 284.
Entéro-gastrite. Voy. *épine*.
Entités (considérations sur les) X. 197.
Eperlan (analyse de l') III. 151.
Épidémies. Voy. *petite vérole* (extrait d'un rapport sur les) III. 149. (histoire d') X. 74. 76. (leçons sur les) V. 218. X. 231. (un mot sur des) VIII. 237. 246. (notice sur une de Barcelone) VIII. 97. (notice sur une de Toulon) IX. 262.
Épiderme (organisation et sen-

sibilité de l') V. 98.
Épilepsie. Voy. *artères*, *campanula* (calmée par les pilules de Méglin) VIII. 252. (mémoire sur l') V. 206. 249. (remarques sur l') VI. 171.
Épine (effets des substances irritantes sur les intestins étant frictionnées sur l') VII. 111. (inflammation des membranes de l') VII. 1.
Épiphyes (disjonction des) III. 225.
Ergotisme (considérations sur l') X. 233.
Éruption miliaire (obs. sur une) VIII. 282.
Érysipèle. Voy. *face*, *frénésie* (considérations sur l') X. 240.
Escharres. Voy. *peau*, *pierres*.
Esculape I. (mémoire sur une médaille représentant) V. 17.
Estomac. Voy. *plomb* (inflammation de l') X. 74. (irritation de l') I. 283. (lézards vivans contenus dans l') I. 328. (masse de cheveux trouvée dans l') X. 103. (signes qui annoncent la présence d'un os garni d'aspérités dans l') I. 195.
Établissements thermaux (à Bagnères de Bigorres , etc.) I. 69. (de bains Voy. ce mot).
État civil (relevé des registres de celui de Marseille) IV. 32. 112. 163. 209. 250. 318. V. 54. 110. 187. 227. 280. 332. VI. 60. 118. 165. 206. 267. 320. VII. 40. 116. 167. 214. 276. 335. VIII. 44. 120. 167. 215. 267. 315. IX. 56. 112. 148. 227. 283. 320. X. 39. 97. 124. 307.
État sanitaire (un mot sur celui de Fort-Royal) VII. 335.
Ether. Voy. *opium*.
Ether hydriodique (procédé pour la prépar. de l') IX. 103.
Euphorbiacés (un mot sur les) VIII. 114.
Excrémens du Dauphin (leur analyse) II. 104.

Extraits. Voy. opium (note sur la préparation des) VI. 201.

(nouvelle classification des) VI. 52.

F.

Face. Voy. potasse, teigne (plaies de la) I. 300. (érysipèle à la) X. 252.

Facultés intellectuelles (aberrations des) I. 303.

Faculté de médecine de Montpellier (un mot sur la) V. 185. (organisation de la) IX. 107.

— *de médecine de Paris* (un mot sur les cours de la) V. 185. (un mot sur un discours prononcé à la) I. 186. (organisation de la) V. 159.

Falcatine (espèce de syphilis) III. 141.

Fébrifuges. Voy. fer, kersè, d. PEYSSON, quina, sulfate de quinine, syringa vulgaris, tartre émétique.

Fedegaso (analyse du) VIII. 308.

FÉLIX PASCALIS (un mot sur le d.) VII. 39.

Femmes en couche (fièvres épidémiques des) X. 240.

Femur fracturé (vers son col) II. 93. (vers son col, et rétabli par un procédé peu connu) II. 95. (au quart supérieur de son corps par un coup de feu) VI. 281.

Fer (son carbonate et son sous carbonate efficaces contre le tic douloureux) IV. 31. VI. 203. (son prussiate est fébrifuge) V. 108. (son sulfate utile dans la métrorrhagie) VI. 58. (préparation du tartrate de potasse et de) VII. 105.

Feu. Voy. maxillaire.

Fièvres (doctrine des) I. 333. (réfutation des objections faites à la nouvelle doctrine des) I. 307. (analyse d'un mémoire sur les) IV. 289.

— *adynamiques* (essai pour servir à l'histoire des) VI. 19. (considérat. sur les) X. 240.

(signes qui indiquent ou contr'indiquent la saignée dans les) II. 161.

— *ardentes* (considérations et obs. sur les) II. 37. X. 237.

— *ataxiques. Voy. adynamiques* (une a été guérie par le sulfate de quinine) IV. 332.

— *bilieuses* (analyse de deux brochures sur les) IX. 43. 90. 144. (un mot sur les) X. 237.

— *épidémiques. Voy. femmes en couche.*

— *inflammatoires* (considérations sur les) X. 237.

— *insidieuses* (considérations sur les) X. 237.

— *intermittentes* (lettre sur les) I. 111. (un mot sur les) III. 85. (guéries par le quinquina associé au sulfate de quinine) VIII. 249. (traitées par le tartre émétique et le quina) III. 134. (procédé du d. Peysson pour traiter les) III. 256. (traitées d'après le procédé du d. Peysson VIII. 242.

Fièvre intermittente inflammatoire (observations sur la) III. 57.

— *jaune. Voy. plomb.* (aperçu sur la) II. 115. (avis sur la) II. 33. (considérations sur la) VI. 300. X. 241. 243. (coup-d'œil sur la) II. 113. (courte description de celle qui régna en Andalousie en 1800, etc.) I. 291. II. 77. (détails sur la) III. 135. V. 91. 95. 96. (discours de celle observée à New-York etc.) V. 94. 136. (dissertation sur celle d'Amérique) II. 144. (dissertation sur celle de la Guadeloupe) I. 260. (dissertation sur celle de Livourne) III. 277. IV. 33. 325. (essai sur celle d'Amérique) VI. 141. (examen critique d'un ou-

vrage sur la) III. 10. (expériences sur la) III. 146. (extrait de mémoires relatifs à des épidémies de) VIII. 247. IX. 218. (faits faux et assertions hasardées sur la) IV. 158. (lettres sur la) III. 3. 177. 185. 197. 209. IV. 13. (mémoires sur la) II. 150. III. 7. 289. VI. 105. (monographie historique de la) I. 83. (un mot sur la) II. 280. IV. 203. V. 49 53. VIII. 165. (un mot sur l'histoire médicale de celle observée en Espagne en 1821) VII. 164. (notes sur la) II. 157. (notice sur celle de Baltimore) V. 333. (notions sur la) III. 43. 234. IX. 59. (nouvelle édition d'une thèse sur la) VI. 204. (observ. sur une) VIII. 277. (observations sur une fièvre et une autre maladie, qui simulaient la) IV. 323. 327. (observ. sur une fièvre qui avait beaucoup d'analogie avec la) IX. 285. (observ. sur une note concernant la) X. 297. (opinion du P. BAUMES sur la) I. 44. (opinion du d. LEFORT sur la) I. 42. (opinion du pr. LORDAT sur la) IV. 84. (proposition sur la) X. 36. (rapport sur la) I. 297. III. 193. (relation abrégée d'un voyage en Andalousie pendant une épidémie de) I. 66. (relation historique sur la) V. 93. (remarques sur la) III. 93. 224. 273. 274. 321. (usage de l'huile de térébenthine dans la) VIII. 267.

Fièvres malignes. Voy. *ataxiques*, *pemphigus*.

- *masquées* (considérations sur les) X. 236.
- *mésentériques* (consid. sur les) X. 238.
- *muqueuses* (consid. sur les) X. 238.
- *des pays chauds* (considéra-

tions sur les) X. 237.

- *pernicieuses* (guéries par le quinquina et le sulfate de quinine) VIII. 252. 256.
- *pétéchiales* (consid. sur les) X. 241.
- *pituiteuses* (consid. sur les) X. 238.
- *putrides* Voy. *adynamiques*.
- *quartres* (guéries par le sulfate de quinine) IV. 331.
- *rémitteintes* (consid. sur les) X. 237. (analyse d'un traité sur les) III. 72. 121.
- *sans miasmes* (consid. sur les) X. 237.
- *subintrantes* (considérations sur les) X. 237.

Fistule. Voy. *joue* (recto-vaginale guérie par les seules forces de la nature) IV. 261.

Fœtus. Voy. *hydrocéphale*, *monstrosités*, *ovaire*, *testicule* (expulsé par l'anus avec rupture de l'utérus et de l'intestin rectum) X. 33.

Foie (contenait dans une poche fibreuse 50 vers acéphalocistites) V. 227. (mémoire sur son altération et son influence dans plusieurs maladies) II. 44.

Folie. Voy. *manie* (considérations sur la) I. 181. II. 83.

Formulaire (analyse d'un) IV. 299. VII. 331. (annonce d'un) II. 111. (avis sur un) V. 267.

FRANCK P. (notice nécrologique sur) V. 86.

Fougère mâle (analyse de la) VIII. 309.

Fourmi bièpineuse (nid fongueux de la) I. 313.

Fracture Voy. *crâne*, *fémur*, *pariétal*, *péroné*, *rotule*, *scorbut*, *zigomatique*.

Frénésie (survenue à la suite de la disparition d'un érysipèle phlegmoneux) II. 42.

Frictions. Voy. *épine*.

Froment (son gluten détruit les effets du sublimé corrosif) III. 92.

Fruits (de la maturation des)
II. 97.
Fumigations (un mot sur celles
du d. GOSALBES) I. 105. (cel-

les de soufre et de nitre re-
gardées comme anti-pestilen-
tielles) IV. 219.

G.

Gaine tendineuse (hydropisie
d'une) III. 24.
Galactorrhée (cas de) VIII. 251.
Gale (guérie par les fleurs d'ar-
nica, etc.) VII. 113.
Galvanisme (théorie du) I. 94.
Gangrène Voy. *charbon*.
— *sénile* (guérie par le quina,
l'opium, etc.) VII. 113.
Garance (eau-de-vie de) I. 315.
Gastrite (analyse d'une thèse
sur la) IV. 107.
Gastro-colite rémittente (guérie
par les anti-phlogistiques)
IV. 7.
Gastro-entérites (une devenue
mortelle) VIII. 255. (observ.
sur une) VIII. 121. X. 252.
(remarques sur des) VIII.
237.
Gastro-entéro-colite (guérie par
les anti-phlogistiques) VIII.
239.
Gayac. (formule d'une teinture
ammoniacée de) VI. 157.
Gaz. Voy. *acides*. (hydrogène
stannuré) I. 316.
Genou (ankilose d'un) III. 21.
(cuisse amputée avec succès
à la suite de l'état déplora-
ble d'un) II. 41. (hydropisie
d'un) IX. 115.
Gentiane (analyse de la racine
de) I. 311.
Gentiana chirayta (note sur la)
II. 96.
Géographie (considérations sur
celle physico-médicale du
Bassigny) I. 154. 175.
GERARD (notice historique sur
le d.) X. 1.
Ginesta tinctoria (analysé du)
IX. 105 (est anti-hydropho-
bique) IX. 104.
Glace (son utilité) III. 83. (est
sédative) IX. 115.
Glaires (un mot sur un traité

des) IV. 161.

Glande mammaire (engorge-
ment très-dur de cette glande
guéri par l'iode) VIII. 242.

Goître. Voy. *iode*, *iodine*. (guéri
par des sétons à un demi-
pouce du corps thyroïde) VI.
264.

Gomme adragant (note sur la)
VIII. 3.

— *ammoniaque* (remarques sur
les semences des plantes qui
fournissent la) I. 219.

— *arabique* (de son emploi en
médecine) VI. 162. (lettre
sur les solutions à froid de)
VI. 256.

Gonorrhée (considérations sur
la) VIII. 24.

Goutte. Voy. *eaux acidules gazeu-
ses artificielles*. (considéra-
tions sur la) X. 147. (emplâ-
tre contre la) I. 109.

Gouttes noires de LANCASTER (ce
que c'est) V. 49.

Grammatoscopie (mémoire sur
la) IX. 13. 69.

Gravelle. Voy. *eaux acidules ga-
zeuses* (considérations sur la)
X. 177.

Grenadier. Voy. *ténia*. (analyse
de la racine du) VIII. 312.
(l'écorce de sa racine est
vermifuge) VI. 199.

Grenouillette (guérie par l'in-
flammation adhésive dukiste)
III. 171.

Grossesse (fausse) VIII. 185.
(hydatideuse, etc.) VII. 41.
54. (méconnue) II. 36. (tu-
baire) I. 332.

Guimauve (analyse de la racine
de) X. 123 (notice sur la)
VII. 104.

Gymnases modernes (réflexions
physiologiques et hygiéniques
sur les) I. 177.

H.

- Hémacélinose* (lettre sur l') VI. 31. (mémoire sur l') IX. 249. (observ. sur l') IV. 282.
- Hémicranie* (provenant d'une affection dartreuse) IX. 289.
- Hémiplégie*. Voy. *paralysie*.
- Hémopthisie*. Voy. *digitale*. (complicquée de fièvre tierce guérie par les adoucissans et le sulfate de quinine) VIII. 251. (guérie par l'acide prussique) III. 139. VIII. 253. 256.
- Hémorragie*. Voy. *artères*, *ménstruation*, *opium*.
- Hépatisation pulmonaire* (considérations sur l') I. 289.
- Hépatitis*. Voy. *sang*.
- Hermaphrodite* (un mot sur un) III. 82. (réflexions sur un) V. 266.
- Hernie*. Voy. *poitrine*, *vessie*.
- *crurale* (accidens survenus à la suite d'une) VIII. 252. (opérée sans succès et pour quoi) VIII. 256.
 - *inguinale étranglée* (observ. sur une) 194.
 - *inguinale gangrenée* (guérie par la nature médicatrice) VII. 109.
 - *ombilicale épiploïque* (observ. sur une) I. 309.
- HIPPOCRATE* (analyse d'un traité des pronostics d') VI. 196. (l'Observat. des sc méd. dédié à) I. 3. (serment d') VI. 3.
- Homme* (analyse d'un ouvrage sur la reproduction de l') IV. 141. (lettre sur une doctrine concernant la reproduction de l') VI. 43. 45.
- Hôpital* (considérations sur la pourriture d') IV. 324. X. 241. (avantages de celui de Ratoneau) III. 322.
- Hôpitaux* (analyse d'un mémoire sur les) III. 128.
- *d'Italie* (considérations sur les) III. 81. 82. 83. 134. 138. 139. 140. 141. 142. 143.
 - *de Lyon* (mémoire sur les vices de l'organisation des) I. 301. (organisation des) II. 86.
- Houblon* (culture en France et analyse du) IV. 25.
- Houx* (analyse du) IV. 89. (est fébrifuge) IV. 88.
- Huile*. Voy. *barbotine*, *carapa*, *croton tiglium*, *ricin*, *semerz contra*, *térébenthine*.
- *animale* (considérations sur celle des fabriques de sel ammoniac) I. 315.
 - *pyrogénée de bouleau* (son usage) III. 151.
- Huiles* (analyse des) I. 57.
- Humérus* (fractures de l') VI. 294.
- Hydatides*. Voy. *cœur*, *crâne*, *grossesse*, *orbitaire*, *poitrine*, *scapulaire*, *vessie*.
- Hydriodates*. Voy. *iode*, *potasse*.
- Hydrocèle* (guérie par l'excision d'une portion de la tunique vaginale épaissie) II. 42.
- Hydrocéphale* (accouchement d'un fœtus) I. 248. (deux observations d') II. 36.
- Hydrocéphalite* (observ. d') X. 189.
- Hydropéricarde*. Voy. *digitale*.
- Hydropsie*. Voy. *gainetendineuse*, *genou*, *péricarde*, (guérie par un remède contro-stimulant) I. 295.
- *anasarque* (suite de la rougeole) VIII. 257.
 - *anasarque et ascite* (guérie par le sulfate magnésien) I. 120. (congéniale avec des complications) IX. 3.
 - *articulaire* (au genou et au coude gauches) VIII. 174.
 - *ascite* (résultat de la masturbation, etc.) VIII. 251. (survenue à la suite d'un rêve éfrayant) VI. 63.
 - *ascite congéniale* (observat. d'une) VIII. 169.

Hydropneumonie (obser. d'une)
IV. 5.
Hygiène des dames (un mot sur
l') III. 192.
— *navale* (création d'une chaire
d') I. 331. II. 107.
— *publique* (applicable à Rio-
Janeiro) X. 22. (leçons sur
l') V. 218. X. 231. (un mot

sur l') V. 225. 226.
Hygiéniste (un mot sur le pro-
jet d'un) IX. 282
Hypertrophie. Voy. cœur.
Hypospadias (reflexions sur un
cas d') V. 266.
Hystérie (ses symptômes cal-
més par l'eau distillée de
laurier cerise) VIII. 253.

I.

Ictère. Voy. scorbut (observation
d'un) X. 256.
Imérachisme. Voy. corps.
Imperforation. Voy. vagin.
Inscription (condition pour ob-
tenir la 1^{re}) IV. 162.
Insectes (formule d'une solution
fœtide qui détruit les) VI. 52.
Insensés. Voy. manie (manière
de les traiter) III. 83. 84.
141. 143. V. 99. 100.
Instruction publique (arrêté du
conseil royal de l') VI. 164.
Instrumens de chirurgie (analyse
d'un précis descriptif des)
X. 81.
Intelligence humaine (essai sur
l') I. 308.
Intestins (invagination des)
III. 139. (recherches et obser-
vations sur les maladies des)
I. 79. 187. 280.
Intrigant (un mot sur un) IX.
283.
Intrigue (un mot sur celle de
quelques médecins) VIII. 242.
Introduction I. 5.

Iode. Voy. catharre utérin, eaux
minérales, glande mammaire,
mésentérique, poignet, urétrite.
(efficace contre les affections
strumeuses) VIII. 241 (effi-
cace contre le goitre) I. 162.
(recherches sur l') VI. 9.
(résultats avantageux de
l'emploi de l') III. 251. (ta-
bleau des médicamens pro-
venant de l') III. 211.
Iodine (efficace contre le goi-
tre) V. 50.
Ipécacuanha (préparation du si-
rop d') VI. 255. IX. 215.
Irritation (mémoire sur l') X.
208.
Ischurie (guérie par l'eau froide
de puits, etc., à l'extérieur
du corps) VI. 276. (guérie
par la teinture de nicotiane)
VII. 37.
Ivresse. Voy. ammoniacque (acci-
dens survenus à la suite de l')
VIII. 256.
Ivrognerie. Voy. acide sulfurique

J.

Jambe (guérison par le sublimé
corrosif d'un ulcère calleux
à une) VIII. 243. (obs. d'un
ulcère variqueux à la) VII.
304.
Jambe artificielle (notice sur
une) I. 197.
JAMES (poudre de) III. 82.
VII. 36.
Jaunisse Voy. ictere.
JENNER (annonce de sa mort)

V. 109. (monument à la mé-
moire de) VII. 214. (notice
historique sur) V. 269. VII.
274.
Jeune prolongé (observation
d'un) III. 223.
Joue (fistule salivaire à une)
II. 40. (stule à une) IV. 11.
Journaux de médecine (annonces
de) II. 158. 159. 281. III. 32.
159. 222. 275. IV. 161. V. 53.

226. VI. 204. 316. VIII. 165.
215. 266. (un mot sur les
Annales cliniques de Mont-
pellier, celles de médecine
de Milan, celles de la méde-
cine physiologique, les ar-
chives de médecine, la bi-
bliothèque germanique, le
bulletin universel des Scien-
ces, le giornale medico na-
politano, l'observateur des
sc. médicales, l'osservatore
delle scienze, etc, le journal

philédotographique, la revue
médicale et sur d'autres jour-
naux) I. 328. 329. 335. III.
31. 52. 256. 259. IV. 103. 159.
248. 316. V. 329. VI. 319. VII.
38. 213. 334. VIII. 266. IX.
55. 148. 282. X. 37.

JOYEUSE (notice historique
sur le d.) VI. 81. 129.

Jury médical de Marseille) un
mot sur le) II. 108. IV. 248.
VI. 60. VIII. 565. X. 93. 123.

K.

Kerfè (est une écorce du Sé-
négal, fébrifuge et purgative)
VI. 51.

Kermès minéral (procédé pour
la préparation du) I. 314. IX.
182.

L.

LABORIE (notice nécrologique
sur le d.) VI. 225.

LAERSON (poudre de) IX. 278.
X. 38.

Laque (histoire naturelle de
la) II. 271.

Laringite (trachéotomie prati-
quée dans un cas de) IV. 172.

Laryngotomie (Voy. amygdalite.

Larynx (observ. d'une maladie
du) III. 97. (tumeur au)
VII. 129.

Laudanum. Voy. colique, taies
(appliqué sur un érysipèle a-
causé l'empoisonnement) X.
106.

Laurier (analyse des baies de)
VII. 211. (formule de l'on-
gent de) VIII. 111.

*Laurier cerise. Voy. empoisonne-
ments, hystérie.*

Lazaret (un mot sur celui de
Ratonneau) IV. 207. (projet
d'un nouveau) IV. 313.

Lepidoptères (histoire des) I.
170.

Leucophlegmasie (obs. d'une)
I. 126.

Leucorrhées chroniques (guéries
par l'acide nitrique étendu)
VIII. 257.

Lèvres (gonflement énorme de
l'inférieure, opéré avec suc-
cès) IV. 43. (tumeur cancé-
reuse à une commissure des)
IX. 116 (ulcère carcinoma-
teux des) II. 109.

Lichen d'Islande (formule d'une
pâte de) X. 29.

Ligature. Voy. artères, varices.

Lilas (analyse des fruits du)
VIII. 114.

Lobélie anti-vénérienne (ana-
lyse de la) X. 30.

Lupuline (préparations et pro-
priétés de la) IV. 152.

Luxation. Voy. pied (de la sym-
physe sacro-iliaque) VIII. 319.

M.

Macis (analyse du) VIII. 311.

Magnésie. Voy. arsenic (formule
d'une préparation de) VIII. 40.
(son sulfate efficace contre

l'hydropisie) I. 120.

Magnétisme (un mot sur le)
I. 74.

Main (les sangsues et l'eau

froide ont guéri une douleur atroce à l'index d'une) VIII. 251. (tumeur cancéreuse à la face dorsale d'une) V. 129.

Maïs (analyse du) II. 258. (manière d'obtenir la zeine du) III. 91.

Mal vertébral de POTT (guéri par le ptyalisme) IV. 12.

Malades (manière de les traiter) IV. 32.

Maladies endémiques (celles des Alpes maritimes) II. 229.

— *nerveuses* (dont un individu a été atteint avec certaines complications) IX. 7.

— *régnantes* (un mot sur les) III. 272. 323. IV. 111. 162. 208. 250. 317. V. 53. 109. 187. 227. 280. 331. VI. 60. 117. 275. 206. 267. 320. VII. 39. 165. 167. 214. 216. 335. VIII. 44. 120. 167. 215. 267. 315. IX. 56. 112. 148. 227. 283. 320. X. 38. 96. 124.

Mamelle gauche (extirpation d'une tumeur enkistée de la) X. 65.

Manie. Voy. digitale. Folie (essai sur la) I. 225. (heureusement combattue) VIII. 254. (obs. d'une) V. 9. (survenue après la suppression d'une diarrhée habituelle) VIII. 251.

Mannite. Voy. céléri.

Marum verum (détruit le polype) V. 108.

MASCAGNI (monument élevé à la mémoire de) II. 160.

Masturbation. Voy. bandages, hydropisie ascite, tabes dorsalis.

Matière crayeuse (un individu en a expectoré) II. 38.

— *médicale* (analyse d'un traité de) I. 191.

Matrice. Voy. utérus.

Maxillaire inférieur (guérison par le feu d'une tumeur lymphatique dans l'os) V. 189.

MAZET (hommage à la mémoire de) II. 220.

Médecine (l'art d'opérer en) III. 30. (collège universel

de) V. 120. (concours pour une chaire de) II. 281. (détails d'une polémique en) II. 159. (un mot sur celle des enfans) IV. 104. (enseignement mutuel de la) I. 103. V. 187. (analyse d'une thèse sur l'esprit de système en) IX. 202. (un mot sur celle de Bologne) III. 138. (considérations sur celle des Alpes maritimes) II. 230.

— *de BROUSSAIS* (inscription à laquelle elle a donné lieu) X. 94. (lettre sur la) IV. 145. (un mot sur la) II. 109. III. 30. (un mot sur une lettre contre la) IV. 101.

— *physiologique* (un mot sur le catéchisme de la) VII. 166.

— *des Sauvages* (lettre sur la) VII. 149.

Médecins (un mot sur des) II. 109. V. 226. VIII. 265. IX. 55. (intrigue et savoir faire de) V. 186. VIII. 242. (projet de souscription pour élever un monument à la mémoire de ceux morts glorieusement aux armées) IV. 160. 207. 249. 316. V. 61. 111. 115. VI. 165.

— *poètes* (analyse d'une dissertation sur les) X. 113.

Médicamens. Voy. vapeur.

Ménorrhagie. Voy. céphalalgie, colique.

Menstruation (cause véritable de la) IX. 293. (formule d'une teinture dans les cas de difficile) X. 37. (hémorragies par toutes les ouvertures, à la suppression de la) III. 140.

Mercure. Voy. charbon ; crâne (introduit dans le corps peut se revivifier) II. 106.

— *coulant* (expériences sur le) I. 334.

— *doux. Voy. rougeole* (décomposé au moyen du kermès et du soufre doré) III. 262. (pommade d'antimoine et

de) VI. 316. (nouvelle préparation du) V. 179.
Mésentérique chronique (a été guérie par l'iode) VIII. 242.
Métrorrhagie. Voy. *fer*, *quinine*.
Miliaires épidémiques (consid. sur les) X. 239.
Mixture brésilienne (formule de la) IX. 222. (lettre sur la) VIII. 155. (remarques sur la) VII. 255.
Moëlle épinière (analyse d'un traité sur la) VII. 90. (structure, fonctions et maladies de la) I. 255. II. 51.
Monomanie. Voy. *artères*.
Monstruosités (observ. de fœtus présentant des) I. 174. IX. 279.
MONTÈGRE (tombeau du médecin de) I. 221.
Moral. Voy. *scorbut*.
Morbus maculosus hæmorrhagi-

cus. Voy. *hémacélinose*.
Morelle (base organique retirée de la) II. 263.
Morphine (moyens de reconnaître son acétate, dans les cas d'empoisonnement par cette substance) VIII. 160. (procédé pour extraire la) IX. 215.
Morsure de la vipère (guérie par l'ammoniaque, etc.) II. 90.
MOSCATI. Voy. *phthisie*.
Moussil (racine bulbeuse) I. 314.
Moxa. Voy. *coxalgie*, *paralysie*, *phthisie*.
Muriates. Voy. *acide sulfurique*.
Muriate de baryte. Voy. *scrophules*.
Muséum anatomique (un mot sur celui de Strasbourg) II. 106. III. 157. (un mot sur celui de Vérone) III. 158.

N.

Naghas (analyse du bois de) VIII. 114.
Narcotiques. Voy. *vapeurs*.
Narine (noyau d'olive extrait d'une) II. 15.
Necrose (reproductions osseuses après la) II. 31.
Névralgie. Voy. *sciaticque*.
 — *faciale* (observation sur une) I. 196.
 — *susorbitaire* (guérie par le sulfate de quinine) VIII. 254.
Névroses (annonce de mémoires sur les) III. 159.
 — *périodiques* (guéries par la potion du d. *Peysson*) VIII. 243.
Nez (guérison par les sangsues d'un ulcère cancéreux à l'aile droite du) V. 133.
Nicotiane. Voy. *ischurie*, *tabac*.
Nitrate d'argent (note sur son emploi à l'intérieur) IV. 155.
Nitre. Voy. *cochléaria*, *fumigations*.

Nitrification (recherches sur la) VIII. 271.
Noix vomique. Voy. *paralysie*.
Nomenclature pharmaceutique (nouvelle) III. 88. VIII. 112.
Non-contagion. Voy. *fièvre jaune*, *phthisie*.
Non-contagionistes (sont nombreux à Marseille) X. 94.
NOSTRADAMUS (notice sur) VIII. 3.
Notes du Rédacteur-général. I. 31. 46. 55. 89. 97. 127. 131. 135. 140. 207. 224. 259. 241. 244. 246. 248. 251. 271. 296. 299. II. 16. 112. III. 4. 184. 208. 253. 289. 317. IV. 3. 145. 146. 148. 177. V. 46. 61. 81. 85. 94. 135. 159. 305. VI. 8. 42. 44. 139. 198. 230. 253. VII. 84. 149. 181. 309. VIII. 280. 281. IX. 129. 132. 201. 275. X. 118. 190. 192.
Noyés. Voy. *électricité*.

O.

Observations (avis sur des) V. 153.

— *météorologiques*. V. 71. 127.

199. 247. 295. 344. VI. 79.

(127. 175. 223. 279. 327 VII.

79. 137. 179. 259. 307. 367.

VIII. 83. 131. 177. 227. 275.

323. XI. 67. 123. 292. X. 64.

307.

Odontalgie. Voy. *solanum nigrum*, *spilanthus oleracea*, (nouvelle manière de la traiter) IX. 279.

Odeurs (considérat. sur les)

IV. 273. (manière d'enlever

celle d'une eau distillée)

VI. 50.

Œil. Voy. *ophthalmie*. (cancer de l') II. 19. (découverte d'une membrane de l') I. 171. (kyste à son globe, guéri par la cautérisation) X. 258. (analyse d'un traité des maladies de l') IV. 85.

— *artificiel* (un mot sur un traité de l') I. 191.

Œnante crocata (notice sur l') III. 268.

Œsophage (manquait sur un enfant de naissance) I. 174.

Œsophagotomie de l') I. 281.

Œufs (analyse des enveloppes de ceux de Séche) IV. 307. (expériences sur la conservation des) II. 267.

Ombilic (poils extraits d'une tumeur à l') II. 17.

Ombilical (accouchement rendu laborieux par la position du cordon) I. 193.

Ontologie et ontologistes (considérations sur les) X. 236.

Ophthalmie (efficacité des sangsues sur la conjonctive dans les cas d') II. 92. X. 268. (guérie par la rescision de

varices au globe de l'œil) X. 258. (guérie par les sangsues à la face interne de la paupière inférieure) IV. 9. (produite par la présence d'un ver sur la conjonctive) I. 131.

— *épidémique* (considérations sur l') X. 238.

Opium. Voy. *cholera morbus*, *coliques*, *diabètes*, *gangrène* (employé à haute dose dans les douleurs abdominales) I. 192. (douleurs abdominales guéries par l') X. 257. obs. sur la préparation de son extrait sans narcotine) VIII. 140. (procédé nouveau pour la préparation de l'extrait d') II. 96. (puriné par l'éther) IV. 32. (retiré du pavot indigène) IV. 28. (utile dans un cas d'hémorragie utérine spasmodique) II. 36.

Or (faits pour servir à l'histoire de l') I. 91. (observat. sur les chlorures d') III. 287. (recherches et observations sur les effets des préparations d') II. 243.

Orbitaire (hydatides dans la fosse) VII. 56.

Orgeat (formule pour la préparation d'un sirop d') II. 260. VI. 157.

Ornithologie provençale (analyse de l') IX. 51. X. 69. 120.

Os (découverte de quelques uns de Mammuth) V. 186. (recherches pour retrouver ceux de M. Belzunce) III. 221.

— *maxillaire*. Voy. *tumeur*.

Ossification. Voy. *veines*.

Ovaire. Voy. *abcès*. (fœtus dans un) III. 158.

P.

Palpitations (mémoire sur les) I. 155. 287.

Paracenthèse (suivie de mort) X. 193.

Paralysie (guérie par un coup de tonnerre) V. 183. (guérie par l'emploi du moxa) I. 78. (phénomènes d'une) V. 15. (traitée par la noix vomique, III. 138.

Pareira brava (analyse des) II. 262.

Parietal (enfoncement accidentel non incommode d'un) VIII. 255. (fract. du) II. 41.

Parigline (procédé pour obtenir la) IX. 272.

Parole (son usage revenu spontanément deux ans après avoir été perdu) VIII. 251.

Parties génitales (plaies considérable aux) I. 186.

Parturition (mécanisme de la) I. 178. 290.

Paupière (plaie à une) II. 41.

Pavots. Voy. *opium* (analyse des feuilles de) I. 317.

Peau. Voy. *brûs*, *scammonée*, (abrégé pratique des maladies de la) I. 306. (escharre de toute celle d'une jambe regardée comme une crise favorable) IV. 6.

Pellagre (description de la) III. 142.

Pemphigus (chronique et compliqué d'une fièvre maligne) IV. 7.

Pentastème (description du) VI. 200.

Perforation Voy. *utérus*, *urètre*.

Pericarde (hydropisie et ouverture du) I. 332.

Perinée. Voy. *pierres*.

Peripneumonie (aigue compliquée d'une tumeur emphysemateuse) IV. 11. (guérie par le tartre stibié) X. 255. (obs. d'une) I. 108. (suivie d'une vomique terminée heureusement par l'expectoration) X. 191. (traitée par les vomitifs) III. 134.

— *épidémique* (considér. sur la) X. 239.

Péritonite (chronique devenue aigue) IV. 7. (terminée par

des évacuations alvines bilieuses) II. 36. (dont l'issue a eu lieu heureusement par un dépôt, etc, à l'ombilic) VIII. 255.

Péroné (fracture du) I. 309. X. 259.

Peste (aperçu sur celle de Malte) VI. 209. (analyse d'un essai sur la) VII. 166. (causes de sa propagation dans le Levant) V. 283. (dissertation sur la) IV. 106.

Pétrifications (un mot sur des) I. 223.

Peuplier noir (analyse des bourgeons de) IV. 311.

PERSSON. Voy. *névroses* (sa manière de traiter les fièvres intermittentes) III. 256. (obs. sur l'efficacité de la potion du d.) VIII. 242. (observat. sur son procédé) VIII. 236.

Phimosis (obser. d'un) I. 308.

Phlegmasies. Voy. *potasse* (essai sur celles du tissu muqueux) IX. 94.

Phthisie catharrale (considérations sur la) X. 238.

— *laryngée* (guérie par des laitances de harengs crus) IV. 211.

— *pulmonaire* (aperçu physiologique sur la) X. 77. (traitée avec l'acétate de plomb) III. 82. (traitée avec l'acide prussique) III. 139. (non-contagion de la) VII. 181. (heureux effets de la diète lactée dans la) VIII. 252. (guérie par le moxa) . 51. (produite par les exhalaisons de l'eau de mer) VII. 298. X.

— *scrophuleuse* (considérations sur la) VIII. 241.

— *syphilitique* (guérie par les pilules de *Moscatti*) VIII. 239.

Physiologie (de l'influence de quelques sciences naturelles sur la) I. 19. 113.

Physionomiste (prétention d'un) III. 161.
Physique (annonce d'un cours de) IV. 105.
Pied. (crin sorti d'un abcès à un) VIII. 254. (gonflé et luxé à l'articulation tibio tarsienne) X. 259.
Pieds bots (mémoire sur les) VI. 290. (moyen de guérir certains) VII. 112.
Pierres (examen chimique de plusieurs) I. 241. 310, VIII. 310. (observ. sur l'extraction de deux) I. 107. (procédé pour extraire celles de la vessie sans employer d'instrumens tranchans) VIII. 303. (une qui pesait deux onces et cinq gros, sortie par une escharre gangréneuse au périnée) I. 329. (une a été retirée de la région du périnée) I. 259. (observat. sur une du poids de seize onces et demie dans la vessie) V. 297. (une du poids de onze onces remplissait toute la cavité de la vessie) II. 158. (phénomènes développés dans leur traitement par le chalumeau) IV. 307.
 — *de Serpent* (sortes de Bezoards analysés) VI. 159.
Pilules. Voy. *PLENCK*, *sypilis*.
 — *Arséniées* (formule des) VI. 157.
 — *de poix* (formule des) V. 157.
Piperin. Voy. *poivre*.
Pistache de terre (extrait d'un mémoire sur la) IV. 93.
Pivoine (analyse de la racine de) VIII. 311.
Placenta (de son insertion à l'orifice utérin) X. 117. (obs. sur sa rétention dans l'utérus) III. 163. VI. 381.
Plaies Voy. *bras*, *cuisse*, *face*, *parties génitales*, *paupière*, *poitrine*, *région lombaire*, *rein*.
Plantes. Voy. *gomme ammoniac* (sur la dégénération des propriétés médicales des)

VIII. 211. (de l'emploi en médecine de celles qui sont vertes de préférence aux sèches) VI. 200. (des semences des légumineuses contenant un principe amer et purgatif) IV. 196.
PLENCK (formule des pilules de) VIII. 39. 40.
Pleurésies (guéries par le tartre stibié) X. 254. 255. (guérie par l'emploi simultané de la saignée et d'un vésicatoire) II. 37.
 — *fausses* (considérations sur les) X. 239.
Pleurodinie (guérie par les sangsues) VIII. 250.
Pleuro-péritonéumonie (guérie par un vésicatoire extraordinaire) IX. 245.
Plomb. Voy. *phthisie pulmonaire* (son acétate calme l'estomac menacé du vomissement noir dans la fièvre jaune) II. 280.
Pneumonie. Voy. *phthisie* (aiguë combattue avec succès par les vomitifs) VIII. 256. (chronique, guérie par l'application d'un seton aux environs de l'anus) VII. 169. chronique, terminée par suppuration) IV. 257. (observ. d'une) I. 108.
Poignet (excroissance cornée extirpée sur le) VIII. 254. (plaie sur le) VIII. 241. (l'iode a guéri une tumeur lymphatique du) VIII. 242.
Poisons. Voy. *amandes amères*, *barracuda*, *empoisonnements*, *remède de Leroy*, *végétaux*. (mémoire sur des) I. 94.
Poisson (son huile employée comme remède extérieur) VI. 159.
Poitrine. Voy. *pomme épineuse*, (dépôt par congestion à la) III. 250. (efficacité du tartre stibié dans les inflammations de) IV. 316. 317. (hernie de plusieurs viscères dans la) VIII. 269. (hydatides dans la)

- VII. 55. (obs. sur une fluxion de) IX. 125. (plaie pénétrante de la) VIII. 229.
- Poivre* (analyse du) II. 259. extraction d'un nouveau sel neutre dans le) I. 270. (formule d'un électuaire composé de) IV. 152.
- *cybèbe* (emploi du) I. 50 VIII. 24.
- *entier* (résumé d'expériences faites pour constater l'efficacité du) I. 173.
- *long* (formule d'une teinture de cantharides et de) VI. 157.
- Police médicale* (analyse d'un précis élémentaire de) VIII. 144. (code de) VII. 195. (lettre sur la) I. 334.
- *pharmaco-légale* (considérations sur la) I. 318.
- Polype*. Voy. *marum verum*, *uterus*.
- Pommade*. Voy. *DESAULT* (anti-herpétique) VI. 258. (d'antimoine et de mercure, son utilité) VI. 316.
- Pomme épineuse* (son utilité dans les affections spasmodiques de la poitrine) II. 89.
- PONTHIER*, P. (notice sur la vie de) VII. 10.
- Population* (analyse d'un ouvrage sur la) III. 241.
- Populeum* (observ. sur la préparation de l'onguent) V. 47.
- Potasse*. Voy. *péritpneumonie*, *pleurésies*, *poitrine*, *scrophules*, (son chromate est un réactif pour reconnaître l'arsenic) V. 184. (notice sur la préparation de l'hydriodate de) III. 261. (nouvelle préparation de l'hydriodate de) V. 104. (son nitrate donné à haute dose, efficace contre les hydropisies) VIII. 247. (observ. sur la préparation de son hydriodate) VIII. 117. (pommades de son hydriodate doivent être préparées avec des graisses récentes) V. 106. (préparation du tar-
- trate de fer et de) VII. 105. (procédé pour obtenir son sous-carbonate à l'état cristallin) IX. 101. (son tartrate utilisé dans la teigne de la face) V. 52 (usage dans les phlegmasies externes du tartrate antimonié de) V. 183.
- Potassium* (alliages du) II. 265. (emploi en médecine de son cyanure comme succédané de l'acide prussique) VI. 256.
- Poudre*. Voy. *JAMES*, *LAEYSON*.
- *dentifrice* (formule d'une) III. 28.
- Poumon*. Voy. *transpiration*.
- Poussière atmosphérique* (considérations sur la) I. 100.
- Préservation* (un mot sur une mesure de) V. 52.
- Priapisme* (qui a duré 26 jours) IX. 280.
- Prisons* (analyse d'un ouvrage sur les) IV. 183.
- Prix décernés* I. 327. IV. 13. V. 109. VI. 117. VII. 214. VIII. 315. X. 123.
- *proposés*. II. 33. 43. 256. 283. 284. III. 32. 94. 227. 323. IV. 3. 163. 209. 318. V. 54. 110. 188. 227. 281. 332. VI. 61. 118. 166. 206. 268. 320. VII. 40. 116. 167. 214. 276. 336. VIII. 44. 167. 215. 267. 316. IX. 57. 227. 283. X. 39. 97. 124.
- Prospectus*. Voy. *santé* et II. 285. III. 118. IV. 188. 319.
- Prostate* (analyse d'un traité sur le traitement des maladies de la) I. 84.
- Pruna mahaleb* (un mot sur ce fruit) I. 313.
- Puberté* (un enfant de 18 mois a donné des signes de) I. 76.
- Pubis* (extirpation d'une masse carcinomateuse vers le) III. 250. (opération de la symphise du) III. 82.
- Pustule maligne*. (considérations sur la) X. 241. (analyse d'une dissertation sur la) III. 311.
- Pyrophore* (nouveau) IV. 316.

Q.

Quassia amara (analyse des semences de) V. 306.

Quinine. Voy. *fièvres ataxiques*, *hémopthisie*, *fièv. intermittentes*, *névralgie*, *fièv. pernicieuses*, *quartes*. (employée sur des chiens) I. 218. (analyse du sulfate neutre de) II. 262. (bons effets du sulfate de) II. 273. 274. IV. 304. 331. 332. V. 108. (note sur la phosphorescence du sulfate de) III. 29. (observ. sur les divers procédés pour la préparation du sulfate de) II. 65. V. 105. (procédé pour obtenir le sulfate de) II. 255. (procédé pour séparer la cinchonine de la) VII. 211. (rapport sur un mémoire qui roule sur l'emploi du sulfate de) II. 96.) son sulfate efficace contre la métrorrhagie) VI. 58.

(son sulfate utilisé en Italie) X. 97.

Quinquina. Voy. *anemone pavonina*, *gangrène*, *fièvres intermittentes*, *pernicieuses*, (demande de plusieurs échantillons de) X. 186. (examen raisonné des principales préparations pharmaceutiques ayant pour base le) I. 213. (succédanés du) I. 215.

— *carthagène* (analyse du) I. 211.

— *gris* (analyse du) I. 202.

— *jaune* (analyse du) I. 206.

— *nova* (analyse du) I. 212.

— *rouge* (analyse du) I. 207.

— *de Ste - Lucie* (analyse du) I. 212.

Quinquinas (genre de fraude exercée sur les) VI. 160. (observat. sur l'emploi des bases salifiables des) I. 216.

R.

Rachitique (portrait d'une naine) III. 81.

Rage. Voy. *alisma plantago*, *ginesta tinctoria* (nouveau traité sur la) I. 86. 182. 293. (un mot sur une thèse sur la) IV. 110.

Raphanie (description de la) X. 232.

Rate (extrait de recherches sur la) III. 94.

Rectum. Voy. *constipation*, *foetus*, (hernie congénitale du) IV. 10. (guérison par le caustique d'une tumeur dans le) I. 132.

Region lombaire (plaie à la) I. 195.

Rein (plaie d'un) I. 89.

Reinwardtia officinalis (nouvelle écorce aromatique) IX. 217.

Remède de Leroy (analyse chimique du) IV. 104. (considéré comme poison) III. 271. (ses effets) I. 78. 325. (ne

peut être délivré sans ordonnance d'un médecin) VI. 59. (rapport sur le) VI. 235. (remarques sur le) IV. 205. 206. VIII. 238.

— *de Sementini* (ce que c'est) IV. 155.

Remèdes secrets (un mot sur les dépositaires de) V. 186. VI. 60. (réflexions sur les) I. 143. 318.

Repas copieux. Voy. *saignée*.

Résine (réponse de M. d'HORTÉS aux auteurs de l'article inséré dans le diction. des sc. méd. sur la) I. 211. 218.

— *alouchi* (analyse de la) VII. 270.

— *élémi* (analyse de la) IV. 199.

Rêve effrayant. Voy. *hydropisie ascite*.

Rhinoplastique (opération de la) IV. 65.

Rhumatisme. Voy. *eaux acidules gazeuses*. (combattu avec succès par le repos , les délayans et les frictions calmantes) VIII. 250. (considér. sur le) X. 140. (guéri par des saignées générales) X. 253.

Ricin (âcreté de l'huile de) X. 83. (emploi de l'huile de) IX. 223. (extraction de l'huile de) V. 49. (propriété de l'huile de) VII. 104. X. 257. (séparation de la stéarine dans l'huile de) IV. 199.

Rose de provins (essais sur la

matière colorante de la) II. 271.

Rotule (fracture de la) VIII. 220.

Rougeole. Voy. *anasarque*, *tétanos* (ses accidens combattus avec succès par le calomel et des dérivatifs) III. 250. (considérat. sur la) X. 244. (épidémies de) VIII. 237. (guérie par les antiphlogistiques et les anti-spasmodiques) VIII. 250. (soufre, préservatif de la) VI. 203. (utilité de l'émétique dans la) VIII. 253.

Rupture. Voy. *cœur*, *utérus*.

S.

Saignée. Voy. *rhumatisme* (utile après un repas copieux) IV. 77. (opposée avec succès à l'empoisonnement par l'acide prussique) V. 183.

Salebîé des Persans (un mot sur le grand) I. 314.

Salivation. Voy. *hydrocéphale*, *mal de POTT*.

Salubrité publique (un mot sur un comité de) III. 275 (conseil de) X. 123. (création d'un comité de) IV. 156. (un mot sur la) III. 319. 320. (opinion qu'on a eue d'une instruction émanée d'un comité de) III. 160.

Sang (analyse de celui d'individus affectés d'hépatite aiguë VI. 260. (évacué abondamment par les selles) VIII. 252. (transfusion de celui de l'homme dans un cas de vomissement continuel) VII. 35.

Sangsue mécanique (un mot sur la) I. 107.

— *officinale* (un mot sur la) VII. 213. (notice sur la) VII. 189.

Sangsues. Voy. *coxalgie*, *chorée*, *dysphagie*, *nez*, *ophthalmie*, *pleurodinie*, *ulcères*, (un mot sur la consommation des) I. 104. (moyens de conserver

les) IX. 274. (raisonnement d'un ancien praticien au sujet des) VIII. 43. (réflexions critiques sur l'emploi des) II. 192. (remarques sur l'emploi des) III. 88. 89. (réponses sur des questions concernant les) X. 85. (utilité des) V. 295.

Santé (annonce d'une maison de) VIII. 120. (prospectus au sujet d'une maison de) IV. 188.

Sarcocèle (nouvelle méthode de traiter le) I. 189.

Saucissons fumés (considérés comme cause d'empoisonnement) I. 100.

Savon (formule d'un emplâtre de) VIII. 40.

Scammonée de Montpellier (irrite la peau sur laquelle on l'applique) IV. 10.

Scapulaire (hydatides dans la fosse sous) VII. 55.

Scarificateur (un mot sur celui de M. DELEUIL) V. 331.

Scarlatine. Voy. *belladone*, *chlore*, (considérat. sur la) X. 244. (essai sur la) VI. 215. 267. (observ. sur la) III. 272. 273.

Scherlievo (un mot sur le) III. 140.

Sciaticque (obs. d'une névralgie)
I. 89.

Scorbut (aigu, précédé de jaunisse) I. 161. (cause de deux fractures) I. 127. (considér. sur le) X. 235. (produit par une cause morale) V. 229. (traité avec succès par le suc de verjus) III. 141.

Scribomanie (accès de) III. 150.

Scrophules (analyse d'un traité sur les) I. 72. (emploi de la solution de potasse contre les) II. 81. (guéries par le seul emploi du muriate de baryte) II. 92. (guéries par des traitemens appropriés) III. 251.

Scutellaria latiflora (analyse du) IX. 105. (est anti-hydrophobique) IX. 104.

Sein (tumeur cancéreuse au) I. 86. (extirpation d'une tumeur cancéreuse au) VI. 119.

Semen contra (observation sur l'emploi de son huile) III. 26.

Séné (analyse du) III. 27. (analyse des follicules de) VIII. 38.

Serpentaire de Virginie (analyse de la) I. 286.

Seton. Voy. *pneumonie*.

Simarouba (analyse du) III. 150.

Sirops. Voy. *ail*, *chicorée*, *syphilis* (classification des) IV. 200.

Sobriété (discours sur la) VII. 135.

Société de médecine de Calcutta (création de la) VII. 213.

— *du Gard* (séance publique de la) VII. 334.

— *de Lyon* (un mot sur une séance publique de la) I. 286.

— *de Metz* (analyse des travaux de la) V. 42. VIII. 236.

Société académique de médecine de Marseille (un mot sur la) IV. 248. V. 185. (séance publique de la) VII. 274. (des travaux de la) I. 331. III. 321. (analyse d'un rapport sur les travaux de la) IX. 318.

Société royale de médecine de Marseille (discours d'installation de la) III. 35. (exposé des travaux de la) II. 26. VII. 36. (membres du bureau de la) VIII. 205. X. 305. (séances ordinaires de la) III. 55. 116. 175. 239. 287. 335. IV. 63. 119. 174. 222. 271. 334. V. 70. 124. 198. 245. 294. 344. VI. 76. 125. 173. 221. 277. 326. VII. 78. 124. 177. 256. 306. 365. VIII. 82. 130. 177. 225. 274. 322. IX. 65. 121. 188. 244. 290. 335. X. 63. 110. 185. 301. 303. 304. (séances publiques de la) IV. 79. 208. V. 45. VI. 60. 205. X. 123. (tableau des commissions permanentes de la) VII. 76.

— *de Toulouse* (séance publique de la) II. 34. IV. 3. VII. 314.

Société des sciences de Toulon (séance publique de la) VIII. 215. IX. 56.

Sodium (obs. sur les chlorures de) III. 287.

Scopium (analyse du) VIII. 309.

Solanum nigrum (est anti-odontalgique) VIII. 267.

Sommeil (prolongé) VI. 117. IX. 54.

Soufres. Voy. *fumigations*, *rougeole*, *végétaux* (procédé pour apprécier la valeur de ceux de Sicile) IX. 216.

Spasme (a cédé à des bains émolliens et narcotiques) VIII. 254.

Spasmodique (extrait d'un mémoire sur une affection) III. 222.

Speculum uteri (un mot sur le) II. 107.

Spigélie (sirop anthelminitique de) IV. 152.

Spilanthus oleracea (propriétés anti-odontalgiques du) VII. 105.

Statistique (analyse de celle des Bouches-du-Rhône) V. 160. IX. 131.

Stéarine. Voy. *ricin*.

Stramonium. Voy. pomme épineuse, (pommade de) VI. 159. 315. 316.

Strychnine (nouvelles recherches sur la) IV. 149 (procédé pour obtenir la) IV. 245.

Sublimé corrosif. Voy. céphalée, froment, jambe, ulcère.

Sucre (considérations sur le brut) III. 152.

Suette (consid. sur la) X. 239.

Sueur (locale permanente de la moitié latérale droite de la tête et du cou) V. 283.

Suffisant (conduite d'un) V. 329.

Synovie humaine (analyse de la) III. 270.

Syphilis. Voy. *carex arenaria* (manière de la traiter sans mercure) VI. 55. (un mot sur un sirop contre la) V. 330. (observ. d'une affection dégénérée de) IV. 225. (pilules contre la) VI. 315. (traitement arabe contre la) I. 47.

— *épidémique* (considérat. sur la) X. 244.

Syringa vulgaris (est fébrifuge) III. 31.

Système nerveux (discours sur la prééminence du) I. 185. (recherches sur les fonctions du ganglionnaire) VI. 177.

T.

Tabac (sa fumée a été utile pour faire sortir des vers du conduit auditif) VIII. 253. (sa teinture efficace contre l'ischurie) VII. 37.

Tabes dorsalis (produit par la masturbation) VIII. 251.

Taies (guéries par l'application du laudanum) X. 258.

Taille (faite par le malade lui-même) VIII. 301. (procédé nouveau pour l'opération de la) VIII. 303. (remarques sur la) VII. 122.

— *hypogastrique* (inconveniens de la) V. 300. 303.

— *recto-vésicale* (avantages de la) V. 304. (lettre sur la) VI. 42. (observ. sur la) VII. 117.

Tanguin de Madagascar (analyse du) VIII. 37.

Tapioka (falsification du) I. 318. II. 105.

Tarentisme (considérat. sur un nouveau) II. 28.

Tartre (procédé pour extraire l'acide tartrique de la crème de) IX. 103. (procédé pour obtenir la crème soluble de) VIII. 313.

Tartrimètre (ce que c'est) III. 320.

Teigne. Voy. *potasse* (analyse de l'humeur de la) II. 272. (sa repercussion a produit la chorée) V. 51.

Tempéramens (division naturelle des) I. 134.

Testicule (rudimens osseux d'un fœtus renfermés dans un) IV. 90.

Tétanos (mémoire sur le) IV. 121. (nécroscopie à la suite d'un) VIII. 251. (produit par la rétrocession de la rougeole) VIII. 250. (guéri par l'huile de térébenthine) V. 184. (guéri par les sangsues, etc.) I. 295.

Tête. Voy. *sueur* (corne volumineuse à celle d'un Mexicain) VII. 32.

Textoris (proposition du d.) VII. 115.

Térébenthine. Voy. *fièvre jaune*, *tétanos* (diverses sortes d'essence de) VII. 103 (usage de l'esprit de) II. 280.

Thériaque (emplâtre de) III. 19.

Thermomètre (de son usage comme alcoolimètre dans la distillation) VI. 51.

Thèse (sujet de) II. 159.

Thridace (un mot sur la) X. 84.

Thymelea (analyse des) VIII. 312.

Tania (efficacité de l'écorce du grenadier contre le) IV. 193. (évacué à la suite de l'ingestion d'une pièce de monnaie en cuivre) VI. 261. (remarques sur quelques moyens pour détruire le) IX. 239.

Topographie de Malte (analyse d'une) VIII. 74.

— *de Palerme* (analyse d'une) IX. 210.

Tortue des Indes (analyse d'une liqueur de la) II. 261.

Toux (observ. d'une extraordinaire) VIII. 239.

Trachéalite. Voy. croup.

Trachée-artère. Voy. corps étrangers (bronchotomie pratiquée heureusement à la suite d'un noyau de prune dans la) II. 41. (mort occasionée par un noyau de prune logé dans la) II. 40.

Trachéotomie. Voy. laryngite.

Transpiration () mémoire sur

celle du poumon) VIII. 133.

(ses effets sur le corail) I. 314.

Transposition. Voy. viscères.

Tumeurs. Voy. cou, croup, larynx, lèvres, mamelle, main, maxillaire, ombilic, poignet, péripneumonie, rectum, sein, vessie. (deux qui simulaient un double sarcocèle, guéries par les frictions mercurielles) III. 252.

Tumeur anormale (de 28 pouces de circonférence sur 9 de hauteur, au dos et au cou) V. 55.

— *biliaire* (obs. d'une) IV. 8.

Turbith (analyse du) III. 262.

Tympanite (observ. d'une) II. 3.

Typhus (guéri par le café) V. 51.

— *amaril* (analyse d'une dissertation sur le) III. 187 (lettre sur le) III. 316.

— *d'Europe* (consid. sur le) X. 242.

— *gravior* (guéri par un bain de mer) VII. 240.

— *ictérides*. Voy. fièvre jaune.

U.

Ulcères. Voy. bouche, jambe, lèvres, nez, uterus.

Urètre (crévasse de l') IV. 9.

(guérison par l'iode de deux obstacles dans l') VIII. 242.

(perforations de l') III. 51.

III. (réflexions sur les fausses routes de l') IV. 83. (sortie de divers corps étrangers par l') IX. 7.

Urétrite (analyse d'une dissertation sur l') IV. 108. (emploi des injections dans le traitement de l') I. 135. (utilité de l'iode dans l') VIII. 240.

Urine (rétention. etc, d') II. 39. VIII. 272. IX. 7.

Utérus. Voy. catharre utérin, placenta (analyse d'une thèse sur l'ulcère cancéreux de l') IV. 20. (extrait de recherches anatomiques sur l') III. 31. (incisions faites à l'orifice de l') I. 87. (moyen de remédier à la chute du vagin et de l') VIII. 240. (observ. sur un polype de l') VIII. 250. (perforation ulcéreuse de l') V. 43. (rupture de l') IV. 115. IX. 237.

V.

Vaccin (remarques sur le) VI. 167.

Vaccinateurs (un mot sur des) IX. 112.

Vaccinations (pratiquées à Rome) V. 280.

Vaccine (considérat. sur la) X. 218. 243. (son état en Angle-

- terre et en France) I. 251.
 (son état à Marseille) II. 160.
 (un mot sur la) II. 230. IX.
 112. (un mot sur un comité
 de) IV. 315. (observ. sur la)
 III. 22. 271. 272. 305. IV. 10.
 (rapports sur la) X. 76.
 (triomphe de la) II. 211.
- Vagin.* Voy. *utérus* (accidens,
 convulsions produits par
 l'imperforation du) VI. 73.
 (occlusion complète du)
 VIII. 255.
- VALENTIN* (un mot sur le d.)
 VIII. 214.
- Vapeur* (son application sur
 quelques médicamens) V. 181.
- Vapeurs* (analyse d'un traité
 sur l'emploi médical des
 bains de) VII. 17. 85. (em-
 ploi des narcotiques en forme
 de) IV. 305. (bains de) IX. 172.
- Varices.* Voy. *ophthalmie* (ana-
 lyse d'une brochure sur la
 manière la plus propre à gué-
 rir radicalement les) X. 9.
 (guéries par la ligature de
 la veine principale) III. 138.
 (lotions contre les) X. 33.
 (tableau analytique de vingt
 observations de) X. 16.
- Varioloïde* (un mot sur la) IX.
 148.
- Végétaux* (l'acide prussique les
 tue) VIII. 158. (antidote
 contre les poisons) IV. 193.
 (existence du soufre dans
 les) IV. 197.
- Veines* (entrée accidentelle de
 l'air dans les) I. 333. (ossi-
 fication des) II. 107.
- Vératrine* (son action sur l'éco-
 nomie animale) II. 105.
- Verjus.* Voy. *scorbut*.
- Vermifuges.* Voy. *absinthe mari-
 time*, *barbotine*, *carissa bor-
 bonica*, *cypres*, *grenadier*,
tabac, *spigélie*.
- Vernis du Japon* (analyse de la
 racine du) VIII. 312.
- Vérole* (considérations sur la
 petite) IV. 10. 194. X. 243.
 (épidémie de petite) I. 195.
 (petite observée à Londres)
 IX. 112. (petite observée à
 Nancy) IX. 111.
- Vers.* Voy. *convulsions*, *foie*,
ophthalmie, *vermifuges* (ana-
 lyse d'un traité des) IX. 217.
 (remède contre les) X. 34.
- Vertèbres* (carie sèche des 2.^e
 et 3.^e cervicales) II. 276.
- Vésicatoire.* Voy. *araignée*, *hy-
 drocéphale*, *pleurésie*, *pleuro-
 péricapneumonie*.
- Vessie.* Voy. *pierres*, (hernie de
 la) III. 142. (hydatides dans
 la) VII. 56.) inflammation
 des membranes de la) VII.
 81. (tumeur sarcomateuse
 dans la) IV. 82. V. 191.
- Vices de conformation* (établis-
 sement pour les guérir) III.
 253.
- Vie organique* (notions géné-
 rales sur les lois de la) I.
 169.
- Vieillards* (plan de retraite
 pour les) V. 52.
- Vinaigre opiacé* (formule d'un)
 VI. 157.
- Violette* (analyse de la) VII.
 211.
- Viscères.* Voy. *abdomen*.
- Vomique.* Voy. *péricapneumonie*.
- Vomissement.* Voy. *angine tonsil-
 laire*, *plomb*, *sang*. (guéri
 par les bains tièdes) IV. 75.
- Vomitifs.* Voy. *croup*, *pneumonie*,
péricapneumonie.
- Voyage aux Alpes maritimes*
 (analyse d'un traité intitulé:)
 II. 223.
 — *médical en Italie* (analyse
 d'un ouvrage sur un) III.
 133. 179.

Z.

- Zigomatique* (fracture de l'apo-
 physe) X. 195.
- Zinc* (effets de l'hydro-chlorate
 de) III. 39.
- Zoogène* (un mot sur la) I. 315.

N. B. — Parmi les Souscripteurs qui ont contribué au succès de l'*Observateur des Sciences médicales*, nous avons omis par inadvertance :

MM. *Flory*, docteur en médecine, à Marseille.
Ginouvier (T), homme de lettres, à Paris.
Girod et Clarion, avocats, à Marseille.
Guiaud, doct.-méd., *id.*
Reymonet, doct. en méd., *id.*
Rossolin, médecin de la marine, *id.*
Roux, Polydore, conservateur du cabinet d'Histoire naturelle, *id.*
Thumin, pharmacien, *id.*



